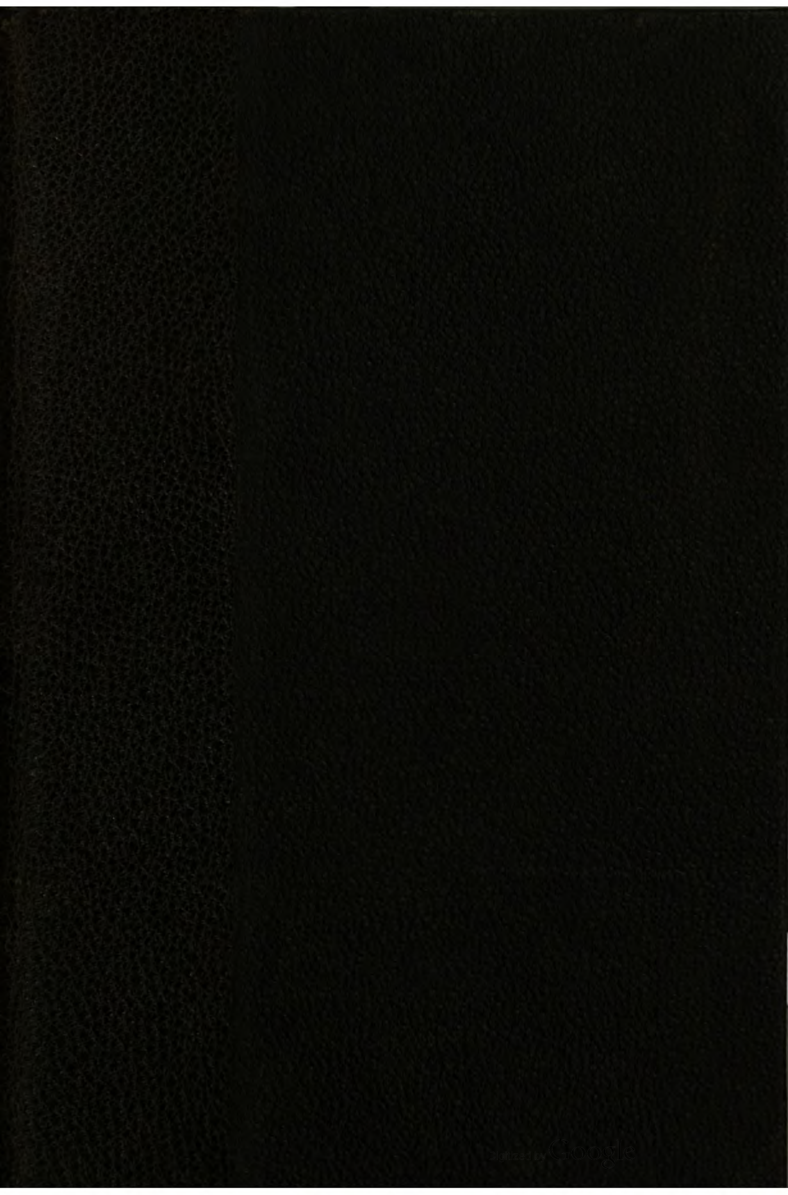
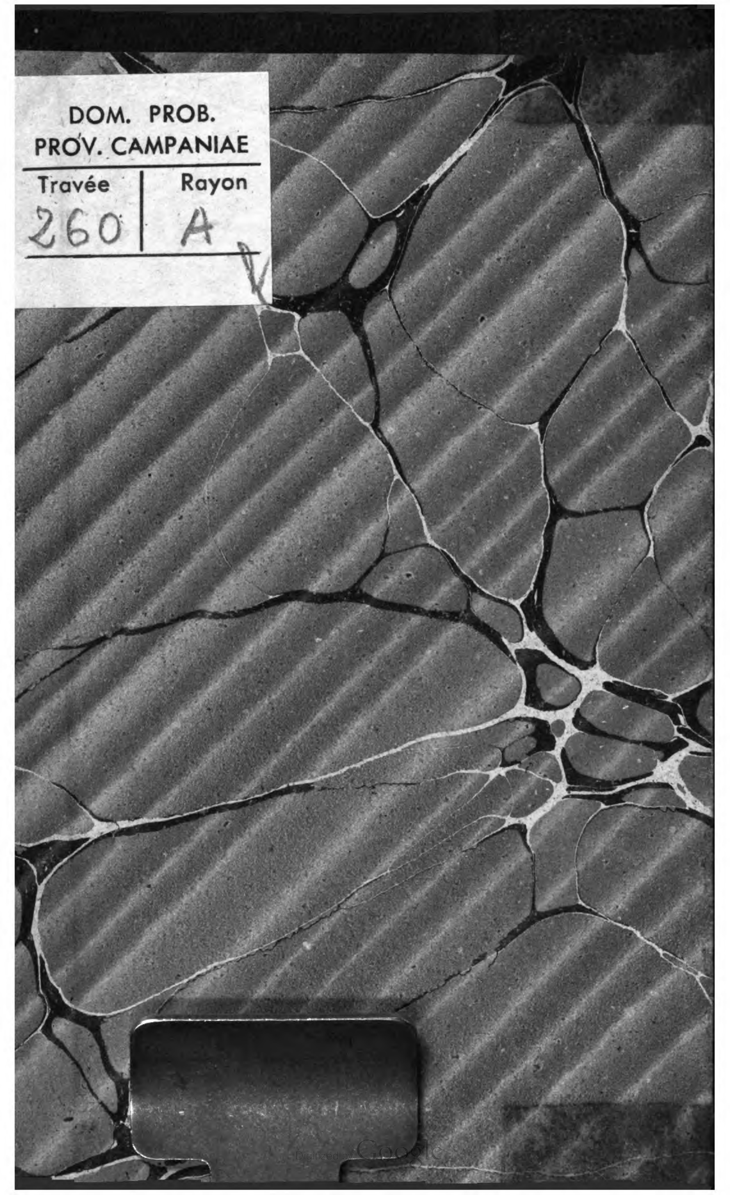





DOM. PROB.
PROV. CAMPANIAE
Travée
Rayon
260
A



Ce livre est du Mère
de la Visitation Ste Marie
de Reims.

C

JÉSUS-CHRIST

PRÊTRE ET VICTIME

JÉSUS-CHRIST

PRÊTRE ET VICTIME

MÉDITATIONS

SUR LES MYSTÈRES DE N. S. JÉSUS-CHRIST
CONSIDÉRÉS AU POINT DE VUE
DE SON SACERDOCE ET DE SON ÉTAT DE VICTIME

PAR

Le P. S.-M. GIRAUD

MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

Tome second.

PÈLERINAGE
DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE
Par Corps (Isère).

1700. — Grenoble, impr. BARATIER et DARDELET. — 9041

JÉSUS-CHRIST

PRÊTRE ET VICTIME

TROISIÈME PARTIE.

MÉDITATIONS

SUR

LES MYSTÈRES DE LA VIE PUBLIQUE

(Suite).

SIXIÈME MÉDITATION.

Sur la première scène de la Vie Publique. — La vocation de saint Jean et de saint André.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Le touchant tableau de cette première scène évangélique.

Saint Jean l'évangéliste, qui fut l'heureux témoin de cette première scène de la Vie Publi-

que de notre divin Maître, l'a racontée comme il suit dans son Evangile (1) :

« Un autre jour, Jean-*Baptiste* était arrêté avec deux de ses disciples, et voyant JÉSUS qui passait, il dit : « Voilà l'Agneau de DIEU ! »

» Les deux disciples, l'ayant entendu parler ainsi, suivirent JÉSUS.

» JÉSUS se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous ? Ceux-ci lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeurez-vous ?

» Il leur dit : Venez et voyez. Ils allèrent et virent où il demeurait ; et ils restèrent chez lui ce jour-là, car il était alors environ la dixième heure du jour *(environ quatre heures de l'après-midi)* (2). »

Que ce tableau est simple et touchant ! Arrê-

(1) S. Jean, chap. I, v. 35-39.

(2) Les Juifs comptaient douze heures de jour (c'est pourquoi N. S. dit au chap. IV de l'Evang. selon s. Jean : « N'y » a-t il pas douze heures en un jour ? ») et douze heures de nuit. Ils commençaient par compter vers l'aube du jour. La 3e heure, la 6e heure, la 9e heure, dont il est souvent fait mention dans l'Evangile, correspondaient à neuf heures du matin, midi et trois heures. — La 10e heure est donc quatre heures du soir.

tons-nous à chacune des circonstances qu'il renferme.

Saint Jean-Baptiste voit passer Jésus et dit : « Voilà l'Agneau de Dieu ! » C'est comme le signalement du doux Rédempteur. Il ne dit pas : Voilà le Roi, voilà le Conquérant que la nation attend. Mais : « Voilà l'Agneau de Dieu. » Les prophètes l'ont annoncé; ils ont sollicité sa venue par d'ardentes prières, quand ils disaient : « Seigneur ! envoyez l'Agneau, l'Agneau qui doit régner sur la terre (1); » le voilà ! c'est Lui.

Nous venons de dire le mot beaucoup trop commun de *signalement*. Il répond mieux à notre pensée. Une autre fois déjà un signalement a été donné de Jésus. Nous nous en souvenons. C'est lorsque, Enfant nouveau-né, il était couché sur la paille à Bethléem. Un ange l'annonce aux bergers, et « voilà, dit-il, le signe auquel vous le reconnaîtrez : un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche (2). » O touchant mystère ! *Pannis involutum !... Ecce Agnus Dei !...* C'est notre Dieu ! notre Rédempteur ! notre Jésus ! toujours les mêmes signes et le même caractère : la petitesse, l'humilité, la

(1) Isaïe. XVI, 1. — (2) S. Luc, II, 12.

bonté, la douceur !... Pourquoi craignons-nous? Pourquoi n'allons-nous pas à Lui avec confiance, avec joie, comme les disciples de Jean, dont nous allons maintenant admirer la conduite?

« Les deux disciples, l'ayant entendu parler ainsi, suivirent JÉSUS. » Quelle simplicité dans leur foi! Quelle docilité à la grâce! La grâce attire, mais elle veut des cœurs dociles. Ceux-ci furent dociles et allèrent à JÉSUS sans effort, sans violence, avec paix et droiture. Le mot : *suivirent* est aussi l'expression de leur humilité. Ils se mettent sur ses pas, ils marchent sur ses traces, — les traces de l'Agneau. Jean l'évangéliste, qui était l'un des deux, devait dire plus tard dans son *Apocalypse* que « les vierges suivent l'Agneau partout où il va (1); » il est vierge, et il commence à se mettre avec humilité et amour sur les traces de l'Agneau. L'autre disciple était André, comme le dit expressément l'Evangile (2). Or, André se met aussi sur les traces de l'Agneau. C'est bien sa grâce propre de suivre l'Agneau avec fidélité. Cette grâce ira toujours se perfectionnant en Lui, jusqu'à ce qu'il arrive, comme son Modèle et son Guide, à

(1) Apoc., XIV, 4. — (2) S. Jean, I, 40.

l'immolation de la croix ; car il mourut crucifié. C'est ainsi que déjà l'esprit d'hostie entraîne les deux disciples. O esprit si attrayant et à la fois si doux et si fort, attirez-nous, nous aussi, sur les traces de l'Agneau !

« JÉSUS se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, etc. » JÉSUS qui se retourne et qui montre sa face, c'est la grâce divine qui devient de plus en plus suave et puissante en son action, à mesure que nous sommes dociles à en suivre les mouvements. La grâce appelle de diverses manières ; ici ce fut d'abord par le ministère et la voix de Jean-Baptiste. Le moyen dont elle se sert est indifférent par lui-même. L'essentiel est que nous répondions à son appel avec fidélité. Si nous avons ce bonheur, la grâce presse davantage nos âmes ; et si nous répondons à son action divine avec une ardeur plus grande et une docilité plus parfaite qu'auparavant, l'intimité avec JÉSUS commence.

« JÉSUS voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous? » Il ne dit pas : « *Qui* cherchez-vous? » C'était bien manifeste qu'ils cherchaient l'Agneau, ou plutôt ils l'avaient trouvé, et ils voulaient le suivre. JÉSUS est touché de leur foi et de leur humilité, et il leur dit :

« Que cherchez-vous? » En vérité, il le savait bien, lui-même, ce qu'ils cherchaient. Il n'ignorait pas qu'ils ne venaient pas lui demander les biens de ce monde, ni les consolations de la terre, ni les honneurs. « Que cherchez-vous? » Il lut dans leurs cœurs, et il vit qu'ils cherchaient sa grâce, son esprit, son enseignement, sa conduite, ses voies, son bon plaisir, quelque intime union avec lui. Mais il leur fit cette question, afin de provoquer une réponse qui, étant un acte d'amour, leur mériterait d'obtenir ce qu'ils désiraient dans l'intime du cœur.

Ce mot : « Que cherchez-vous? » nous fait penser aussi à cette sorte de respect que DIEU lui-même veut avoir pour notre liberté, selon cette parole de l'Ecriture : « Vous disposez de nous avec un grand respect (1). » La grâce divine attire nos âmes, et nous devons répondre ; mais il faut que notre correspondance soit libre et spontanée. Il n'y a point d'esclaves au service du Maître adorable ; il n'y a point de victimes violentées sur ses autels.

« Les disciples répondirent : Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeurez-vous ? » Ils dirent :

(1) *Sagesse*, XII, 18.

« Rabbi! Maître »! quel sens profond dans cette simple parole! Saint Jean-Baptiste a dit : « Voilà l'Agneau de Dieu »; et ils disent : « Maître! » L'Agneau de Dieu est leur Maître. Or, que peut enseigner l'Agneau, sinon la vie d'hostie? Qu'ils sont heureux ces premiers disciples! O Jésus! ô notre Maître! ô notre doux Agneau! soyez aussi notre Maître, pour que nous apprenions ce que vous enseignez à vos disciples privilégiés. Ceux-ci ajoutent : « Où demeurez-vous? » Ils ne répondent pas directement à la question de Jésus, qui leur avait dit : « Que cherchez-vous? » ou plutôt ils répondent de la manière la plus admirable. Car, en faisant cette réponse, c'est comme s'ils disaient : « Nous avons beaucoup à apprendre de vous, ô Maître! Ce n'est pas sur la voie pnblique que nous voulons vous parler, vous interroger, vous écouter; mais dites-nous où vous demeurez, afin que, tout à l'aise, nous contentions le désir ardent que nous avons de vos paroles, de vos enseignements, de votre grâce, de votre esprit de vie, ô vrai Agneau de Dieu! ô Maître! » Il n'y a point de présomption dans leur réponse, on le voit bien, ni hardiesse, ni familiarité excessive et déplacée. Elle est l'expression naïve d'âmes

simples et droites et, pour tout dire, d'âmes qui méritent d'être « les prémices de l'Agneau, » suivant la parole même de saint Jean dans l'*Apocalypse* (1). Ces âmes bienheureuses se soumettent déjà et sans hésitation à la grâce que JÉSUS apporte, laquelle n'est que douceur et amour. Et pourtant ce n'est pas que Jean, par exemple, qui est l'un des deux disciples, ne fût par nature une âme ardente, et que son ardeur pût porter trop loin. Un jour, Notre-Seigneur condamnera son zèle et l'appelera, par manière de reproche, un enfant du tonnerre (2). Mais, dès ce moment, Jean se met à l'école de l'Agneau avec docilité, et il subit déjà l'influence de son doux esprit.

« JÉSUS leur dit : Venez et voyez. Ils allèrent et ils virent, etc. » C'est la fin du récit évangélique que nous allons méditer dans les deux considérations suivantes.

O JÉSUS! ô Agneau de DIEU! que vos attraits sont doux! Attirez-moi et que je demeure à jamais avec vous! Ceux-ci vous ont vu passer et ils ne vous quitteront plus. Je vous ai vu, vous

(1) *Primitiæ Deo et Agno*. Apocal., XIV, 4. — (2) S. Luc, IX, 55. — S. Marc, III, 17.

vous êtes montré à moi, vous m'avez fait sentir votre présence, votre tendresse, votre ineffable amour, au divin Sacrement de votre Autel, et je ne me suis pas encore irrévocablement donné et attaché à vous!... O Agneau dominateur! soyez cette fois le plus fort; faites-moi violence, s'il le faut. Mais faites-moi la grâce de votre divine compagnie, et que ce soit pour toujours en cette vie d'exil, jusqu'à ce que je sois admis « au banquet de vos noces éternelles (1). »

DEUXIÈME CONSIDÉRATION

Spécialement sur les paroles de Notre-Seigneur aux deux Disciples : « Venez et voyez. »

Considérons-nous maintenant, avec humilité et confiance, comme étant à la place des deux Disciples, et supposons que Notre-Seigneur nous dit à nous-même : « Venez et voyez. »

Un ancien auteur, l'abbé Rupert, qui est célèbre parmi les écrivains ascétiques du moyen âge, s'exprime ainsi : « Le CHRIST dit à chacun de nous : Venez et voyez, lorsqu'il élève notre

(1) Apocal., XIX, 9.

âme au-dessus d'elle-même et qu'il lui fait la grâce de la contemplation, l'admettant pour quelques instants aux joies célestes (1). »

Qu'il plaise donc à JÉSUS, notre unique Maître, de nous dire en ce moment : « Venez et voyez, » pour que notre âme, s'élevant au-dessus de tout ce qui est du monde et d'elle-même, s'applique avec amour, dans la solitude et le silence, dans la paix et le recueillement de l'esprit, à la contemplation de sa beauté, et de tout ce qu'il y a d'aimable dans sa propre personne, dans ses mystères, dans sa vie, dans les grâces qu'il donne ici-bas, dans les espérances qu'il comblera au Ciel !

O DIEU ! que cette application est sainte ! que cette occupation est délectable ! Oui ! ô JÉSUS ! dites-nous : « Venez et voyez, » afin que désormais et pour toujours notre esprit, notre cœur, notre volonté, tout notre être soit amoureusement fixé en vous et comme perpétuellement ravi par vos grâces et vos amabilités éternelles.

La contemplation de JÉSUS n'est pas seule-

(1) *Tunc autem Christus dicit : Venite et videte, quando mentem in contemplatione sublevat et cœlestibus gaudiis ad horam admittit.* Rupert. in Joann. lib. 2. — Patrol. lat. t. CLXIX, col. 266.

ment la connaissance des actions de sa vie et des diverses circonstances dont se composent ses Mystères, ou encore la connaissance de ce que la foi nous enseigne de son Incarnation, de sa Rédemption, de son état d'Hostie, de sa gloire au Ciel; mais c'est cette même connaissance accompagnée d'une vive lumière et d'un grand amour, et en quelque sorte d'un goût intime de ces mêmes traits de sa divine vie, de ces mêmes mystères, de ces mêmes vérités de la foi relative à son adorable Personne. C'est une vue qui est moins de l'intelligence que du cœur, vue après laquelle tout ce qui n'est pas Jésus devient insipide et fatigant. L'âme veut le connaître toujours plus, et en vérité elle sent qu'elle le connaît, et elle se sent aussi comme soulevée et entraînée par cette ineffable et incomparable connaissance; car serait-il possible qu'elle vît une telle beauté et qu'elle fût en présence de tels attraits, sans vouloir irrésistiblement aller au Bien-Aimé et l'attirer à elle, afin de pouvoir dire en vérité : « Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à Lui (1)? » La contemplation de Jésus est un mystère caché pour le monde;

(1) *Cantiques*, II, 16.

elle est la lumière même pour l'âme que JÉSUS élève à cette grâce céleste, quand il daigne lui dire : « Venez et voyez. »

Mais cette grâce n'est pas donnée ordinairement d'une manière soudaine; il y a une préparation et une coopération de l'âme, qui sont nécessaires. Nous devons en dire ici quelques mots.

1. Ayons une grande et profonde dévotion pour le saint Evangile, où se trouve racontée, avec l'assistance du Saint-Esprit, la vie de notre Maître. Qu'il est touchant de penser que le Verbe éternel, DIEU véritable et infini, ayant voulu habiter cette terre pour notre amour, a fait écrire sa vie par quatre évangélistes, qui l'ont fait si humblement, si simplement. Quelle ne doit pas être notre Religion pour ce récit, pour ce texte si abrégé! Adorons-le, aimons-le d'un amour plein d'admiration et de reconnaissance. Adorons et aimons chacun des versets, chacune des expressions; et, lorsque le sens d'un verset ou d'un mot nous est caché, adorons ce sens obscur, cette parole difficile à entendre, parce que dans l'Evangile tout est digne de DIEU, qui lui-même a voulu que tel mot, telle expression fussent employés plutôt que d'autres.

Ayons une Religion toute spéciale pour les paroles que Notre-Seigneur a prononcées. Quelle signification profonde elles doivent avoir ! Nous ne pourrons jamais ici-bas en saisir toute la portée ; mais retirons-en tout ce que nous pourrons en comprendre, comme un affamé qui est admis à un festin délicieux.

Arrivons ainsi à connaître exactement la vie, les actions, les divines paroles de notre doux Maître. C'est le premier degré de la contemplation de Jésus.

2. Demandons au Saint-Esprit, par d'instantes prières, la grâce d'arriver à l'intelligence des dispositions intérieures de Jésus, agissant et parlant parmi les hommes. Aidons-nous aussi de quelque livre, à cet effet. La science de l'Intérieur de notre Dieu incarné pour notre amour, la science des adorables dispositions de son Cœur est autant au-dessus de toutes les connaissances humaines, que la pure lumière est au-dessus des plus épaisses ténèbres. Notre vie devrait se passer à faire cette étude qui est plutôt du Ciel que de la terre.

3. Les dispositions intérieures de Jésus s'étant révélées extérieurement dans ses rapports avec ses créatures, exerçons-nous à en

découvrir la merveilleuse beauté. Suivant les circonstances, que de vertus divines et quel degré de perfection en chacune d'elles! c'est la patience, c'est la douceur, c'est l'humilité, c'est la prudence, c'est la force, c'est la tendresse, c'est l'abnégation, c'est la pauvreté, c'est la charité..., c'est toujours la charité. JÉSUS en rapport avec ses apôtres, ses disciples, ses amis, les pécheurs, les affligés, les enfants, le peuple, les grands, les Pharisiens, les Scribes... Quelle admirable conduite toujours ! et s'il était permis de se servir du mot, quel magnifique caractère est le sien !... Nous devons arriver à le connaître, à en avoir une sorte de vue habituelle. A cette fin, faisons de sa vie, de ses actes, des dispositions de son Cœur et de l'expression extérieure qu'il en donne, le sujet de nos méditations quotidiennes, si c'est possible, de nos lectures habituelles, et même de nos entretiens avec les personnes instruites et pieuses; mais, en ce cas, toujours avec simplicité et humble joie.

4. Dans la conduite et la pratique de notre propre vie, appliquons-nous à ne pas perdre de vue notre divin et si attrayant Modèle, et de nous dire le plus souvent possible : « Dans la

circonstance où je me trouve, qu'aurait pensé, — qu'aurait fait, — comment aurait parlé mon DIEU, mon Maître, ma Victime? » — Toujours sans effort d'imagination, ni contention d'esprit, mais simplement et amoureusement, dans la paix de notre âme. Cette pratique, si elle devient habituelle, sera d'une grande puissance pour nous faire avancer dans l'union à Notre-Seigneur, union qui est la fin de la contemplation de ses dispositions divines.

5. Une autre pratique, qui n'est pas moins efficace, consiste à ne pas perdre de vue son divin Cœur, dans le désir de lui donner quelque consolation, quelque satisfaction ou dédommagement, au milieu de ce monde où il est tant oublié et trop souvent méprisé. Ce désir nous porte à vouloir qu'il règne en nous par le triomphe de sa grâce et de son esprit, qu'il se contente en nous comme il lui plaît, et qu'il fasse de nos âmes, de nos corps, de tout notre être, ce qui est le plus conforme à ses desseins miséricordieux sur nous.

6. Même au milieu de la foule, sur les voies publiques, comme dans les solitudes, et aussi dans les affaires les plus communes de la vie, aimons à tourner le regard du cœur vers JÉSUS,

toujours vivant parmi nous, au sacré Tabernacle. O DIEU ! quel spectacle ! ce qu'est JÉSUS, dans ce Mystère immense d'amour, ce qu'il y fait, ce qu'il y donne de grâces, tout cet ensemble d'infinies merveilles devrait nous attirer, nous appliquer, nous ravir sans cesse. Ah ! quelle contemplation pour nos âmes, en ce pauvre exil !

7. Et ensuite, que le regard du cœur s'élève vers le Ciel, suivant pour ainsi dire les rayons d'amour qui y montent sans cesse de tous les tabernacles et qui en descendent sans cesse; car le Ciel et l'Eucharistie, c'est tout un. Et dans ce beau Ciel, contemplons JÉSUS principe de toute la béatitude des saints, centre de toute leur joie et objet de tous leurs cantiques, JÉSUS Roi universel, JÉSUS Juge des vivants et des morts, JÉSUS Prêtre éternel et Hostie éternelle, JÉSUS consommateur de notre foi et de notre espérance, JÉSUS en qui nous aimerons le Père d'un amour digne de lui, JÉSUS en qui nous aimerons nos frères, les élus, d'un amour qui est l'Esprit même du Père et du Fils. O DIEU ! quel sujet de contemplation que JÉSUS dans la gloire de la Patrie !

8. Enfin, aimons à le contempler en toute

créature, (puisqu'il est écrit : que le CHRIST est toute chose en tout (1)) ; mais spécialement dans celles qui portent d'une manière plus sensible ses traits, comme son Vicaire ici-bas notre Saint-Père le Pape, nos Seigneurs les Evêques, les prêtres et ensuite les pauvres, les petits, les infirmes...

Seigneur JÉSUS! dites, dites encore : « Venez et voyez ! » pour qu'en vérité et sans hésitation ni retour, j'aille à vous et je voie comme l'aveugle de Jéricho ; car je suis aveugle moi aussi, ayant jusqu'à présent le regard obscurci et presque entièrement couvert de ténèbres, pour l'avoir fixé sur les vanités de la terre. Comme ce pauvre infirme, je crie vers vous : « Seigneur, que je voie ! (2) » Que je voie ce que vous êtes, que je voie vos traits, vos amabilités, vos grâces immortelles et infinies, ô Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! ô DIEU ! ô Verbe ! ô le plus beau des enfants des hommes ! O le Désirable, ô l'Aimé entre tous (3) !... Dites, dites encore : « Venez et voyez ! » Et « j'irai et je

(1) *Omnia et in omnibus Christus.* Colossiens, III, 11. — (2) S. Luc, XVIII, 41. — (3) *Dilectus meus electus ex, millibus... totus desiderabilis.* — Cantiques, V, 10, 16.

verrai, et je serai témoin de cette grande vision (1) » qui commence ici-bas et qui s'achève et se consomme au ciel.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Sur ces dernières paroles : « Et ils allèrent et ils virent où il demeurait; et ils restèrent avec lui ce jour-là. Car il était alors environ la dixième heure. »

Nous avons ici deux réflexions à faire, l'une sur la demeure de Notre-Seigneur, l'autre sur le précieux temps que les disciples passèrent avec le divin Maître.

I. Sur la demeure de Notre-Seigneur. — Il faut distinguer deux demeures de cet adorable Sauveur : celle qui est matérielle, et la seconde qui est spirituelle. Quand les disciples disent : « Maître, où demeurez-vous ? » ils parlent de la première ; mais la demeure spirituelle n'est pas exclue. Et en vérité, pressés qu'ils sont par l'esprit de Dieu, c'est bien plus celle-ci qu'ils

(1) *Vadam et videbo visionem hanc magnam.* Exode, III. 3.

aspirent à connaître que la demeure matérielle et terrestre.

Nous n'avons pas, du reste, à nous occuper de ce lieu que Notre-Seigneur habitait accidentellement. Depuis qu'il avait quitté Nazareth, il n'avait pas de demeure en ce monde ; c'est l'hospitalité qui lui offrait un abri. Lui-même avait voulu ne rien avoir en propre ici-bas, et il devait dire plus tard cette parole si touchante : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids : mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. (1) »

La vraie demeure où il attire et où il introduit ses deux disciples est la seule désirable ; mais cette demeure spirituelle, qu'elle est-elle?... C'est lui-même, suivant ce qu'il dit ailleurs : » Demeurez en moi (2). » — Il nous a dit précédemment : « Venez et voyez. » Maintenant, considérons qu'il nous fait cette nouvelle invitation : « Demeurez en moi. » Or, comment demeurons-nous en Notre-Seigneur ? C'est par l'exercice des trois grandes vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité.

1. Nous demeurons en Notre-Seigneur par

(1) S. Matthieu, VIII, 20. — (2) S. Jean, XV, 4.

l'exercice de la foi, parce qu'en effet, cette vertu divine nous fait sortir de nous-même, de nos propres pensées, de nos propres vues, et qu'elle nous transporte, nous fixe et nous fait nous reposer en Notre-Seigneur, en ses paroles, en ses promesses, en son amour, comme en une demeure pleine de paix et de sécurité, où nous trouvons l'aliment dont nos âmes ont besoin et la vie qui nous est indispensable. Saint Paul nous apprend : « que JÉSUS-CHRIST habite en nous par la foi (1) » ; mais avant qu'une grande foi l'attire en nous, il faut qu'une foi humble et vive nous porte vers lui et nous fasse reposer en lui. JÉSUS devient ainsi d'abord notre demeure et ensuite il daigne miséricordieusement choisir nos pauvres âmes pour s'y reposer. C'est l'ordre qu'il indique lui-même dans les paroles suivantes : « *Qui manet in me, et ego in eo.* Celui qui demeure en moi devient lui-même ma demeure (2). »

2. Nous demeurons encore en Notre-Seigneur par l'exercice de l'Espérance. A l'endroit même où ce miséricordieux Maître nous recommande de demeurer en lui, il ajoute : « Parce que, sans

(1) Epître aux Ephés., III, 17. — (2) S. Jean, XV, 5.

moi, vous ne pouvez rien faire. » Rien faire ! ni résister à nos passions, ni combattre nos ennemis, ni commencer à pratiquer la vertu, ni faire le moindre progrès, ni entrer, ni persévérer dans la voie du ciel, ni, à plus forte raison, mourir dans l'état de grâce et recevoir la couronne éternelle. Donc JÉSUS est toute notre espérance, nous devons tout attendre de lui, de sa rédemption, de sa miséricorde, de la communication et de l'efficacité de sa grâce. Quel espoir de vie a le sarment qui est séparé de la vigne ? Aucun assurément. Mais « on le jette, il se dessèche, et il n'est bon qu'à brûler. » Il en est de même de nous, si nous ne demeurons pas en Notre-Seigneur. O divine demeure ! O lieu de paix, de lumière et de vie ! que je ne cesse jamais d'être en vous !

3. Mais c'est principalement par la Charité que nous demeurons en JÉSUS-CHRIST. C'est pourquoi cet aimable Maître dit : « Demeurez en ma dilection (1). » Persévérez et fixez-vous en l'amour que vous commencez à éprouver pour moi, et que rien ne puisse à tout jamais vous en détourner. Car l'amour qui peut faiblir ne mé-

(1) S. Jean, xv, 10.

rite pas ce nom. — Il veut absolument que nous entendions ainsi l'amour que nous devons avoir pour lui ; car voici l'exemple qu'il nous en donne : « Demeurez en ma dilection... comme je demeure dans la dilection de mon Père. » Quelle admirable exhortation ! Est-ce que JÉSUS peut cesser un instant de demeurer dans l'amour de son Père ? Est-ce que sans cesse il ne fait pas à l'égard de ce Père saint toutes les œuvres de l'amour, qui sont l'accomplissement de sa volonté et de son bon plaisir (1) ? Soyons donc envers JÉSUS comme des victimes de son bon plaisir et de toutes ses volontés, très-attentives à le suivre en toutes ses voies, très-fidèles à marcher sur ses traces, et ainsi nous demeurerons d'une manière stable et fixe en son amour ; car il est écrit que celui qui demeure en lui doit suivre les mêmes voies que ce divin Maître a lui-même suivies (2). Oh ! qui pourra jamais exprimer le bonheur de l'âme qui fait de cet exil sa demeure en JÉSUS ?... Mais voici maintenant la fin du récit évangélique.

(1) S. Jean, XV, 10. — (2) *Qui dicit se in ipso manere debet, sicut ille ambulavit, et ipse ambulare.* Ire Ep. de s. Jean, II, 6.

II. Les disciples avaient dit : « Où demeurez-vous? » L'Evangéliste termine ainsi le récit : « Ils allèrent et ils virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui ce jour-là, car il était environ la dixième heure. »

Ils disent : « Où demeurez-vous? » L'abbé Rupert, déjà cité, trouve un sens profond à cette parole. Voici l'interprétation qu'il en donne : « Nous disons au Seigneur : Où demeurez-vous? lorsque notre esprit s'élève à la pensée de la patrie céleste. *Dicimus Domino : Ubi habitas? dum supernam cogitamus patriam, ubi sedet ad dexteram Patris* (1). » N'est-ce pas ce que durent éprouver ces bienheureux disciples? Ils suivirent l'Agneau qui les mena loin de la terre et leur donna les avant-goûts du Ciel. « Quel jour fortuné, s'écrie saint Augustin, quelle nuit délicieuse ils passèrent ! Qui pourra nous dire les discours qu'ils entendirent de la bouche du Seigneur (2)? » Car il n'est pas ici question de quelques moments d'entretien; mais de toute une nuit. C'était le soir quand JÉSUS leur

(1) In Joan., lib. 2. — Patrol. lat., t. CLXIX, col. 265. — (2) *Quàm beatum diem duxerunt, quam beatam noctem! Quis est qui nobis dicat quid audierunt illi à Domino?* Tract. VII in Joan. — Patrol. lat., t. XXXV, col. 1442.

dit : « Venez et voyez. » Or, les interprètes de l'Evangile pensent, à la suite des Pères, que Jean et André passèrent non-seulement le reste de ce jour, mais la nuit toute entière avec Jésus. « Certes, dit saint Cyrille, ce n'est pas si promptement qu'on se retire, quand on a l'âme affamée de la divine doctrine. » Encore une fois, quelle heureuse nuit ! O disciples si privilégiés ! que se passa-t-il dans vos cœurs, à ce face à face, dans ce premier épanchement de vos âmes, dans cette première révélation du Cœur de Jésus ? Il parlait, vous écoutiez. Quelle lumière ! quelle douceur ! quelle puissance dans sa parole ! quelles saintes ardeurs elle faisait naître dans vos cœurs ! de quel feu inconnu elle les embrasait ! Il dut vous entretenir de son Père céleste et de ce qu'il mérite d'amour ; il dut vous parler de cette infinie et incompréhensible charité qui l'avait porté à donner son propre Fils pour le salut de nos âmes... Mais nous ne voulons pas hasarder d'autres conjectures, ne sachant pas comment il plut au très-doux Rédempteur de soulever devant vous, à cette première heure, le voile qui couvrait les desseins mystérieux du Père, et s'il daigna vous révéler (ce qui est pourtant si vraisemblable) l'amour,

le zèle, la tendresse de son propre Cœur pour le monde... Ce qui ne peut être douteux, ô bienheureux confidents de l'Agneau, c'est votre joie profonde, c'est le ravissement de vos cœurs, ce sont les flammes d'amour qui les embrasaient, c'est cette faim, c'est cette soif qui s'allumèrent en vous, c'est ce besoin si fort et si doux de vivre désormais avec JÉSUS, de ne plus le quitter, quelque sainte que fût la société de votre premier maître Jean-Baptiste, quelque parfaits qu'eussent été ses célestes enseignements...

Ah! qui nous donnera d'avoir une ardeur si vive et un besoin si invincible de voir JÉSUS, d'entendre sa voix, de vivre avec lui et de lui, que nous ne puissions plus nous supporter sur cette terre, et que nos cœurs se consument du désir d'aller au Ciel, où il se montre sans voile à ses élus? Qui nous donnera de voir finir, nous aussi, ce jour de la vie présente, et d'entrer dans cette nuit, qui s'appelle la mort à cause de ses ombres et à cause des ténèbres de la tombe, mais qui en vérité est si lumineuse et si remplie de délices (1)? car elle nous met en possession

(1) *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.* Ps. CXXXVIII, 11.

de l'Eternité bienheureuse où JÉSUS ne dit plus : « Venez et voyez, » mais : « Entrez dans la joie de votre Seigneur. » Ce n'est pas assurément que nous nous croyions dignes d'une telle grâce; nous sentons au contraire le poids de nos péchés, et nos âmes se troublent à la pensée du Jugement; mais, ô Agneau! qui portez et qui effacez les péchés du monde, faites-nous miséricorde, hâtez-vous de nous purifier par la vertu de votre Sang, et « élevez nos esprits aux désirs célestes (1). » N'avez-vous pas dit vous-même : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive (2)? » Nous allons à vous ici-bas; mais, parce que nous ne pouvons pas absolument nous soustraire à la fascination des choses périssables, notre soif de vous n'est jamais ni assez ardente, ni assez satisfaite. C'est pourquoi souffrez que je vous dise avec le Prophète : « Oh! quand irai-je à vous? quand me présenterai-je à votre face? Mon âme a soif de vous, ô DIEU! ô Fontaine vivante! J'irai et je me rassasierai, quand apparaîtra votre gloire. Car le passereau trouve sa

(1) *Ut mentes nostras ad cœlestia desideria erigas.* Litan. Sanct. — (2) S. Jean, VII, 37.

demeure et la tourterelle son nid où elle dépose ses petits; pour moi, mon Seigneur et mon roi, votre autel est ma demeure (1), » cet autel de l'éternité, où vous aimez à apparaître à vos prédestinés en qualité d'Agneau (2), autel d'or qui est vous-même (3) et sur lequel vous nous attirerez et consommerez dans l'unité de votre sacrifice. O autel de l'Agneau! ô divine Demeure! ô Demeure uniquement désirable! Il est dit des bienheureux disciples : « Ils allèrent et ils virent où Il demeurait et ils restèrent avec Lui. » Ah! qu'ils ne tardent plus le jour et l'heure fortunée où nous irons à ce Lieu d'amour et de béatitude où l'Agneau demeure avec ses saints! à cet autel qui est le Cœur de mon DIEU, éternellement embrasé des flammes de l'Esprit d'amour, et duquel s'élèvent à la gloire du Père les cantiques de l'adoration, de la louange et de l'action de grâces éternelles (4)!

(1) Psaumes XLI, 3. — XVI, 15. — LXXXIII, 1-5. — (2) *Et vidi... in medio seniorum Agnum stantem tanquàm occisum.* Apoc., V, 6.— (3) *Altare Dei Filius est.* S. Greg. Magn. in Ps. 50. — Patr. lat.. t. 76, col. 600. — (4) *Beati qui habitant in domo tuâ Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te.* Ps. LXXXIII, 5.

SEPTIÈME MÉDITATION

Sur l'Evangile des noces de Cana.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Explication de cet Evangile selon le sens littéral. — Leçons qu'il renferme.

Quoique le récit de ce fait évangélique soit un peu long, il nous semble qu'il convient d'abord de le lire ici en entier. Il faut bien qu'il ait, dans la pensée de l'Esprit-Saint, une grande importance, pour que cet Esprit d'infini sagesse l'ait fait raconter avec de tels détails. D'autre part, c'est ici, à proprement parler, que commence la Vie Publique de JÉSUS, puisque l'Evangile dit expressément que « c'est par le premier miracle qu'il opéra en cette circonstance, qu'il manifesta sa gloire. » — Le récit est de saint Jean l'évangéliste, comme celui qui nous a occupé dans la Méditation précédente.

Saint Jean était, du reste, au festin; il fut donc témoin oculaire du miracle. Ecoutons-le.

« Trois jours après, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la Mère de JÉSUS y était.

» JÉSUS fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

» Et le vin ayant manqué, la Mère de JÉSUS lui dit : « Il n'ont pas de vin. »

» JÉSUS lui dit : « O Femme, qu'est-ce que cela est à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. »

» Sa Mère dit à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

» Or, il y avait là six grandes urnes de pierre, pour servir aux purifications des Juifs, et dont chacune contenait deux ou trois mesures.

» JÉSUS leur dit : « Emplissez les urnes d'eau, » et ils les remplirent jusqu'au bord.

» Alors il leur dit : « Puisez maintenant, et portez-en au président du festin, et ils lui en portèrent.

» Le président du festin, ayant goûté cette eau qui avait été changée en vin, et ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, appela l'époux,

» Et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et après que les conviés ont bu abondamment, il fait servir le moindre ; mais, pour vous, vous avez réservé le vin excellent jusqu'à cette heure. »

» Ce fut donc à Cana, en Galilée, que JÉSUS fit le premier de ses miracles. Et il manifesta ainsi sa gloire, et ses disciples crurent en lui (1). »

Tel est le récit évangélique. Reprenons-le ; tâchons d'en comprendre d'abord le sens littéral, et d'y puiser les principales leçons qu'il renferme.

« Trois jours après. » Il faut ajouter : après l'événement qui nous a occupés dans la Méditation précédente. Voici la suite des premières circonstances de la Vie publique de notre miséricordieux Rédempteur. Rien de tout cela n'est indifférent.

Notre-Seigneur fut baptisé, suivant l'opinion commune, le 6 janvier de la première année de sa Vie publique. Il avait trente ans et treize jours. Le lendemain, 7 janvier, il était au désert, et y demeurait quarante jours, c'est-à-dire jus-

(1) S. Jean, II, 1-11.

qu'au 15 du mois suivant. Le 3 mars, il était de nouveau auprès de saint Jean, son Précurseur, qui dit alors de manière à être entendu de deux de ses disciples Jean et André : « Voilà l'Agneau de DIEU. » Les noces de Cana eurent lieu « trois jours après, » c'est-à-dire le 5 du même mois (1).

« La Mère de JÉSUS s'y trouvait ; » parce qu'elle était parente ou amie de la famille des époux. « La charité est bienveillante, » dit saint Paul (2). La Reine de la charité devait donner l'exemple de cette bonté cordiale et condescendante, qu'il faut toujours avoir pour le cher prochain, toutes les fois que DIEU n'en est pas offensé, et surtout s'il doit y trouver sa gloire : ce qui devait avoir lieu, dans cette circonstance, d'une manière admirable.

« JÉSUS fut aussi convié. » MARIE attire toujours JÉSUS. Nous devons, dans la Méditation suivante, méditer cette touchante vérité. — Il y avait d'autres motifs de la présence du divin Maître.

Premier motif. — *Sa divine condescendance.* — Il était venu en ce monde pour se mettre à

(1) Corn. à Lap. in Joann., cap. II, v, 1. — (2) 1re Epit. aux Corinth.

la disposition de ses créatures, en tout ce qui est bon. « JÉSUS n'a pas cherché à se satisfaire (1). Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir (2). » On l'appelle; sa présence doit être une consolation et un honneur pour les époux. Il se rend à leur repas de noces. Saint Jean a dit : « Voilà l'Agneau de Dieu. » C'est toujours lui, plein de douceur et de bonté.

Deuxième motif. — *La sanctification d'un des plus grands actes de la vie humaine, le mariage.* — Le mariage, en général, est nécessaire; JÉSUS l'a établi lui-même au commencement; mais il veut qu'il soit saint. C'est pourquoi, préludant à ce qu'il doit faire plus tard pour son Eglise, qui est d'élever cette alliance terrestre à la dignité d'un sacrement, il vient s'asseoir à la table des époux de Cana, dès les premiers jours de sa Vie publique.

Il veut apprendre en même temps aux époux de tous les siècles, que s'ils veulent avoir, pour l'alliance qu'ils contractent, les bénédictions de sa Providence et de sa Grâce, il doit être avec eux, il doit être présent à tout ce qui est de cette

(1) Epît. aux Rom., xv, 3. — (2) S. Matth., xx, 28.

grande action ; — *Présent,* quand ils s'y préparent, voulant que leurs vues soient droites et pures et non point mondaines ni charnelles, et qu'ils portent devant les saints autels, témoins de leurs engagements, une conscience sans souillure et l'état de grâce des enfants de DIEU ; — *Présent*, lorsque le jour de l'alliance que le sacrement consomme est venu, afin que toute chose se fasse comme il convient à des membres de JÉSUS-CHRIST, sans excès, sans folles dissipations, avec décence et une joie modeste ; — *Présent* aussi après que l'alliance est contractée, afin que la charité, la douceur, la paix, l'élévation des sentiments, la pureté des intentions président toujours aux rapports mutuels de ceux que le sacrement a saintement unis.

Il y a, dans la suite de l'Evangile, d'autres leçons que notre miséricordieux Maître nous donne. Nous recueillerons dans la Méditation suivante celles qui nous viennent de MARIE. — Voici la suite du récit.

« Mon heure n'est pas encore venue. » C'est le témoignage de l'obéissance de notre douce Victime envers son Père céleste. JÉSUS ne fait rien que ce Père adorable n'ait déterminé et fixé

d'avance. Il a dit au commencement, dans le Mystère même de son Incarnation : « Voilà que je viens pour faire votre volonté, et votre loi est écrite au milieu de mon cœur. » Jusqu'à la mort de la croix, l'obéissance sera son unique guide en ce monde. O doux Agneau de DIEU ! c'est toujours vous qui nous apparaissez... *Ecce Agnus Dei.*

« Emplissez les urnes d'eau. » C'est JÉSUS qui parle. Il donne avis qu'on emplisse les urnes d'eau, et il se prépare ainsi à faire le miracle que sa divine Mère sollicite. Tout à l'heure, le moment n'était pas venu ; mais, maintenant que MARIE a parlé, le moment est venu. Il obéit. Comme à Nazareth, il est soumis à Celle qui est en vérité sa créature, mais qui a sur lui l'autorité d'une mère, autorité qu'elle a reçue du Père même qui est aux Cieux. JÉSUS, qui fait des miracles, est toujours l'Agneau divin.

« Portez-le maintenant (le vin miraculeux) au président du festin. » C'est un acte de déférence. Le vin n'est servi qu'après que le président du festin l'a goûté, et l'a trouvé bon. — Toujours l'Agneau de DIEU, toujours JÉSUS doux et humble de cœur.

« Vous avez réservé le vin excellent jusqu'à cette heure. » Ces paroles sont du président du

festin, s'adressant à l'époux; elles témoignent de la touchante délicatesse du Cœur de JÉSUS. Un vin ordinaire pouvait suffire; mais, quand il s'agit de charité envers ses créatures, le doux Sauveur ne s'en tient pas à ce qui est simplement nécessaire; c'est la surabondance qu'il donne.

« Et il manifesta ainsi sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » Ce dernier trait est une autre révélation de son sacré Cœur. Il fait un miracle, « il manifeste sa gloire, » c'est-à-dire sa toute-puissance, sa divinité; mais c'est afin que le don surnaturel de la foi, que ses disciples ont reçu, soit confirmé en eux. C'était beaucoup que de donner une preuve de bonté à ces époux pris ainsi au dépourvu, mais le DIEU des âmes immortelles, le Sauveur qui vient à ses créatures « pour qu'elles aient la vie et une abondante vie (1), » la vie qui ne périt pas, la vie divine, se propose une fin plus haute qu'une consolation terrestre. « Et ses disciples crurent en lui, » ou, suivant les Pères, furent fortifiés dans la foi qu'ils avaient déjà en sa mission. Voilà le but du divin Rédempteur. Car avoir la foi en lui, et

(1) S. Jean, x, 10.

par ce moyen « le connaître, c'est la vie éternelle (1). »

Soyez béni, ô DIEU ! ô Sauveur! ô très-doux Agneau ! si condescendant dans nos besoins, si indulgent pour nos misères, si compatissant et si tendre, si prompt à nous secourir, si désireux de notre bien, plus empressé à nous donner votre divine grâce et tous vos dons célestes, que nous ne le sommes nous-mêmes à vous les demander; manifestez-nous, tout indignes que nous en sommes, votre gloire, votre divine beauté, votre ravissante bonté! O amour! nous n'avons, en cette terre de ténèbres qui est l'exil, pas d'autre ambition. Agneau, « Lumière du Ciel (2), » éclairez-nous, soyez « la lumière qui brille dans nos cœurs (3), » jusqu'à ce que nous voyions « dans votre lumière celle de la face de votre Père (4). »

(1) S. Jean, XVII, 3. — (2) *Lucerna ejus est Agnus.* Apoc., XXI, 23. — (3) *Ipse illuxit in cordibus nostris.* 2[e] Epît. aux Corinth., IV, 6. — (4) *Et in lumine tuo videbimus lumen.* Ps. XXXV, 10.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Sur le sens spirituel renfermé dans cet Evangile. — JÉSUS-CHRIST est l'Epoux de nos âmes.

Les paroles de la sainte Ecriture ne contiennent pas seulement un sens *littéral* (c'est-à-dire celui qui, eu égard aux règles ordinaires du langage, s'offre comme tout naturellement à l'esprit du lecteur); mais elles renferment encore une signification plus élevée et plus profonde, que les commentateurs appellent le sens *spirituel*. L'une et l'autre de ces deux manières d'interpréter l'Ecriture sont autorisées dans l'Eglise; et les théologiens s'accordent à dire que ces deux significations d'un même texte ont été dans l'intention de l'Esprit-Saint, quand il a donné l'inspiration ou l'assistance divine aux écrivains sacrés.

Or, ce que nous disons des textes de l'Ecriture, il faut le dire aussi des actions de Notre-Seigneur. Ce divin Maître a voulu, en les faisant, nous donner quelque enseignement particulier et plus intime que celui qui paraît

d'abord, selon le sens *littéral*, dans ses actions divines.

Seulement, pour ne pas nous tromper dans l'interprétation *spirituelle*, soit des textes des Livres saints, soit des actes de Notre-Seigneur, nous avons besoin de consulter, non point nos vues et nos conceptions particulières, mais les pensées et les sentiments des Pères et des Docteurs de l'Eglise, qui sont comme les interprètes naturels suscités de DIEU, pour nous faire connaître les divers sens des Ecritures. Nous allons les entendre sur le fait qui nous occupe, et nous admirerons le Mystère sublime qu'ils ont vu et contemplé les premiers, dans un événement en apparence si ordinaire.

Saint Augustin le révèle en peu de mots, dans un discours à son peuple d'Hippone : « Ne nous étonnons pas, dit-il, si le Seigneur est venu à Cana assister à des noces, puisqu'en vérité, il n'est venu sur cette terre que pour y être Epoux. C'est pourquoi, dans cette circonstance, l'Epoux véritable, dont celui qui est désigné dans l'Evangile n'était que l'image, c'est Lui, c'est le Verbe fait chair (1). »

(1) *Quid mirum si in illam domum Dominus ad nuptias venerit, qui in hunc mundum ad nuptias venit... Illarum*

Saint Bernard dit aussi : « L'histoire de ce premier miracle est admirable ; mais la signification en est encore plus consolante. C'est une grande preuve de la puissance de DIEU que de changer l'eau en vin ; mais le changement spirituel qui s'opère dans nos âmes, figuré par ce prodige, fait bien plus éclater la force de son bras : JÉSUS-CHRIST est Epoux, et nous sommes tous appelés à des noces spirituelles, en qualité d'épouses. O mon âme ! quel honneur est celui que tu reçois ! Te voilà donc destinée à être l'épouse de Celui que les anges eux-mêmes n'osent regarder qu'en tremblant ! »

Ces paroles sont expresses. Plusieurs autres Pères ont parlé de la sorte ; parmi lesquels il faut nommer saint Cyrille d'Alexandrie, saint Théophile d'Antioche, saint Gaudence, saint Maxime et le vénérable Bède (1). Il serait trop long de les citer. Le commentateur Corneille Lapierre, le plus consulté des interprètes de l'Ecriture, s'est inspiré des témoignages des

nuptiarum sponsus personam Domini figurabat. — S. Aug. in Joan. Tract., VIII, n. 4 ; et Tract., IX, n. 2. — Patrol. lat., t. XXXV, col. 1452, 1459.

(1) Vid. in *Patrol. lat.* horumce Patr. Opera, Annotationes, Homilias *in Evang. Joann.*

Péres, quand il a dit que ces noces terrestres étaient l'image du mariage mystique de Notre-Seigneur avec l'humanité dans son Incarnation, celle de son alliance avec l'âme chrétienne par sa grâce et par sa charité, et la prophétie des noces éternelles qu'il célèbrera dans la gloire avec ses élus. Enfin, Bossuet, dont l'autorité est si grande, a résumé toute la tradition dans ces simples et fortes paroles :

« Dans cette histoire miraculeuse, tout me représente le Sauveur JÉSUS. Il y est lui-même en personne ; mais, si j'ose parler de la sorte, il y est encore plus en mystère. Il est invité, selon la vérité de l'histoire, et si nous le savons entendre, il est lui-même l'Epoux, selon la vérité du Mystère (1).

Arrêtons-nous à ce beau témoignage et voyons maintenant de quelle manière touchante et admirable JÉSUS, notre DIEU et notre Rédempteur, a daigné devenir, malgré notre bassesse et notre indignité extrême, l'Epoux de nos âmes.

Quand ce miséricordieux Sauveur vint sur la terre, la pauvre humanité était bien loin de lui. Pauvre fugitive, elle s'était violemment séparée

(1) Sermon pour le 2e dim. après l'Epiphanie.

de son DIEU, et s'était précipitée sous les pieds de Satan, dont elle était l'esclave. Maintenant encore, quand un enfant est présenté à l'Eglise pour être baptisé, il faut que le prêtre l'exorcise et chasse le démon qui le possède (1). Ce qui prouve qu'en dehors de la Rédemption de JÉSUS, l'âme est dans l'état le plus misérable ; elle est sous la domination de son plus cruel ennemi.

Or, ce doux Sauveur vint pour nous délivrer. Nous nous étions vendus au démon, il vint nous racheter de cet ignominieux esclavage ; et pour prix de notre rachat, il donna son sang et sa vie. Dès ce moment nous fûmes, de plein droit, sa propriété et son bien.

Mais une fois rachetés de la sorte, notre Rédempteur pouvait nous constituer en des conditions et en des relations fort différentes vis-à-vis de lui. Il pouvait, par exemple, nous traiter simplement en Maître ; et dans ce cas nous l'aurions servi, peut-être sans autre récompense que l'honneur de lui appartenir et de le servir. — Ou bien il pouvait nous traiter en Roi ; et dans ce cas, nous aurions été ses sujets, ce qui est

(1) Rituale Rom.

plus honorable que d'être serviteurs. — Ou bien encore, il pouvait établir entre lui et nous une relation plus étroite, celle de Père à l'égard d'enfants bien-aimés ; et il l'a fait en vérité ; et JÉSUS est pour nous le Père le plus tendre. Ce titre est d'une douceur infinie, la relation qu'il exprime est ravissante. Et pourtant qu'il est grand et prodigieux l'amour de notre Rédempteur ! Ce titre et cette relation ne disent pas tout ce que JÉSUS voulait être et faire pour nous. O merveille vraiment divine ! Nos âmes ainsi reconquises, il a voulu les élever à la dignité d'épouses. Ce fut son dessein, dès le commencement. Il le fit annoncer par ses Prophètes, dans l'Ancien Testament; et en vérité toutes les Ecritures sont pleines de cette doctrine (1). Le Seigneur dit lui-même, parlant à l'âme rachetée, dans le livre du prophète Osée : « Je t'unirai à moi et tu seras mon épouse pour l'éternité. Je t'épouserai dans la miséricorde et dans la commisé-

(1) *Per omnia scripturæ volumina, hæc imago* (connubii sc. Christi et animæ) *diffusa est, neque quidquam frequentiùs quam sponsi et sponsæ nomine, Dei et Ecclesiæ æternam conjunctionem, amorem vehementissimum, firmam et incommutabilem fidem passim denotari.* — Bossuet, Præfatio in Cantic. canticorum.

ration : et je t'épouserai dans la foi, et tu sauras que je suis le Seigneur (1). » C'est pourquoi saint Paul écrivait aux habitants de Corinthe, qu'il avait évangélisés, et à qui il avait à cœur de bien faire comprendre le but de ses travaux apostoliques : « Je sens en moi pour vous un amour de jalousie et un zèle qui me vient de DIEU ; je vous ai fiancées à l'unique Epoux JÉSUS, et je veux vous présenter à lui, comme autant de vierges chastes (2). »

Belle et touchante pensée ! toute la Rédemption tend à cette union !... que sommes-nous pour que le Verbe éternel eût ce dessein sur nous, et l'exécutât d'une manière si sublime et si glorieuse pour de pauvres créatures ? Ah ! c'est que JÉSUS n'est que charité et tendresse ; et ce qu'il attend de nous envers lui, c'est aussi la charité et la tendresse la plus amoureuse. « Le titre d'épouses, dit Bossuet, est le plus doux dont JÉSUS-CHRIST puisse honorer les âmes qu'il appelle à la sainteté de son amour ; et il ne pouvait choisir un nom plus propre que celui d'époux pour exprimer l'amour qu'il porte à l'âme et l'amour que l'âme doit avoir réciproquement pour lui (3). »

(1) Osée, II, 19, 20. — (2) 2e Epît. aux Corinth., XI, 2. — (3) Exode du *Discours sur l'union de J. C. et de son Eglise.*

Qu'il plaise à notre doux Rédempteur de nous donner l'intelligence d'un si touchant et si magnifique Mystère! Il est vrai que, si le Mystère est le même pour tous, il ne s'effectue pas pour tous de la même manière. JÉSUS a ses Epouses privilégiées. Que personne n'en soit étonné ni jaloux. Les âmes consacrées par les saints vœux lui appartiennent et lui sont unies d'une manière si intime et si spéciale, que le langage humain n'a pas d'expression pour le dire. Heureuses sont ces âmes élues, mille fois heureuses entre toutes! Mais JÉSUS est l'Epoux de son Eglise, et quiconque fait partie de l'Eglise, en vivant de la vie que JÉSUS lui communique, qui est la vie de la grâce, participe en toute vérité à la céleste alliance. C'est pourquoi dans l'office des saintes Veuves, nous lisons ces glorieuses paroles qui sembleraient ne convenir qu'aux Vierges : « Venez, Epouse du Christ, venez recevoir la couronne qui vous a été préparée pour l'éternité (1). »

O JÉSUS! ô mon Epoux! mon Epoux immortel, si condescendant, si miséricordieux et si tendre! brisez mes liens, délivrez-moi de mes

(1) De Comm. non Virgin. 9 Antiph. Matutin.

pesanteurs, qui semblent me fixer à la terre! Que je m'élève vers vous, ô Amour unique! et que mon âme devienne dans l'humilité, la fidélité et l'amour, une de vos intimes épouses!...

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

JÉSUS est l'Epoux de nos âmes, par la vertu de son Sacerdoce.

Mais comment notre miséricordieux Rédempteur arrive-t-il à contracter cette alliance . C'est par la vertu de son Sacerdoce. — Il nous faut méditer un instant cette vérité.

Saint Paul, parlant du mariage chrétien et voulant en montrer aux fidèles le premier exemplaire, leur rappelle l'union indissoluble de JÉSUS-CHRIST et de son Eglise. Or, voici, selon le grand Apôtre, ce que JÉSUS a fait pour se donner cette Epouse mystique, et la rendre digne de lui. « JÉSUS-CHRIST a aimé l'Eglise, et il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier et de se donner à lui-même une Eglise glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais une Eglise sainte et immaculée (1). » Remarquons

(1) Epît. aux Ephés., v, 25, 26, 27.

ces mots : « Il s'est livré pour elle. » C'est en se livrant, qu'il s'est donné une Epouse sainte et immaculée. S'il ne se livre pas, il ne sera pas Epoux, ou bien il sera Epoux sans Epouse ; mais il se livre, *seipsum tradidit pro eâ.* Or, se livrer, c'est s'immoler. C'est donc son Sacerdoce qui le fait Epoux ; car c'est son Sacerdoce qui l'immole et le fait Hostie pour son Eglise. Ainsi son Sacerdoce nous rachète et son Sacerdoce élève nos âmes à la dignité d'Epouses. Et, afin que nous ne puissions en douter, voyez ce qu'il fait. Par une de ces inventions, qui ne peuvent être que de lui, par une de ses harmonies, qui sont propres aux œuvres de son amour, ce souverain Prêtre, qui devient Victime pour s'unir nos âmes, se donne à nous, en cette qualité de Victime, dans un sacrement qu'il institue à cette fin ; et, en se donnant de la sorte, il nous fait voir, par les conditions dans lesquelles il se donne, (qui sont celles de sa chair à manger et de son sang à boire), quelle est l'alliance, quelle est l'union qu'il veut contracter avec nous. O mystère ! ô vraie union et communion de l'Epoux divin et de l'Epouse mystique ! ô sublime fin de la Rédemption admirablement atteinte

dès cet exil ! ô gage ineffablement beau de l'union et de la communion éternelles !...

Nous savons maintenant pourquoi JÉSUS se rendit à Cana, au commencement de son ministère. Il y avait des noces ; elles étaient la figure de celles qu'il devait célébrer avec son Eglise et nos âmes. Il y avait un époux ; il était l'Epoux véritable, type et modèle des époux terrestres, Epoux immortel et qui donne pour dot à ses Epouses ses mérites et sa chair et son sang. Il est parlé d'un président du festin ; c'est bien lui qui le présidait en réalité. Plusieurs graves auteurs ont pensé que le président du festin des noces, chez les Juifs, était un prêtre député par le Sanhédrin, afin qu'en une circonstance aussi considérable de la vie humaine, et quelquefois exposée à plusieurs abus, toute chose se fît avec décence et religion (1). Mais le Prêtre, qui préside toujours, afin que tout soit selon DIEU, c'est JÉSUS seul ; et c'est pourquoi il prélude ici à son Sacrifice ; car ce miracle de l'eau changée en

(1) *S. Gaudentius (et ex eo Baronius qui asserit hanc esse traditionem) : « Nuptiæ cum fierent apud Judeos, unus è sacerdotibus dabatur qui morem disciplinæ legitimæ gubernaret, curamque pudoris ageret, etc.* — Apud Corn. à Lap. in Joann., II, 8.

vin n'est-il pas l'annonce de cet autre changement qu'il fera du vin en son Sang, dans la dernière Cène? A Cana, il dit aux serviteurs, quand le miracle est opéré : « Puisez maintenant ; » il dit, au Cénacle, à ses Apôtres et à toute l'Eglise : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. »

O Prêtre ! ô vrai Président du Festin ! qui donnez le vin par excellence, « le vin qui fait germer les Vierges, » vos Epouses, et le pain vivant, vrai « froment des élus (1) ! » Comme vous ne cessez de montrer que vous êtes tout amour !... Oh ! que j'aie le bonheur d'être de ce Festin délicieux tous les jours de ma vie, jusqu'à ce que je sois assis à cette table que vous dresserez, pour l'éternité, aux âmes bienheureuses, vos épouses (2) !...

(1) Zacharie, IX, 27. — (2) *Ego dispono vobis... ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo.* — S. Luc, XXII, 30.

HUITIÈME MÉDITATION.

Sur la part de MARIE dans le Mystère des noces de Cana.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Sur les motifs de la présence de MARIE, aux noces de Cana.

MARIE, Mère de JÉSUS et notre Mère, occupe une si grande place dans le récit évangélique des noces de Cana, que nous sentons le besoin de consacrer une Méditation entière à la part qu'a cette Mère bien-aimée à ce Mystère.

Mettons-nous à ses pieds avec amour, et considérons d'abord *les motifs de sa présence.*

I. — MARIE assistait aux noces de Cana, parce qu'elle était parente des époux ou de la famille des époux, nous l'avons déjà dit. Cette raison était bien suffisante pour son cœur si bon. Ce n'était pas le plaisir d'une fête qui l'attirait, certes ! non ; c'était le devoir des convenances, ou, si l'on veut, la consolation qu'éprouve toute

âme bien faite à être agréable au prochain, en tout ce qui est bien, suivant la règle de la charité, que saint Paul devait plus tard formuler ainsi : « Que chacun fasse plaisir à son prochain, en vue du bien et pour l'édification (1). »

Les interprètes ne sont pas d'accord sur le personnage qui était l'époux, en cette circonstance. L'opinion la plus commune désigne Simon, qui est appelé dans l'Evangile Cananéen ou natif de Cana. Celui-ci était le fils de Cléophas et de Marie d'Alphée. On sait que Marie d'Alphée porte, dans l'Evangile, le nom de sœur de la sainte Vierge. En réalité, elle en était seulement la belle-sœur, son mari, Cléophas, étant le frère de saint JOSEPH. Ce Simon Cananéen était donc le neveu de la Mère de JÉSUS, et par conséquent cousin-germain de Notre-Seigneur. Ainsi s'explique la présence de la divine Vierge et de celle de son adorable Fils. Ce Simon Cananéen, au sentiment d'anciens auteurs, fut tellement touché du miracle que fit JÉSUS, et de la divine grâce qu'apportaient au festin le doux Sauveur et sa divine Mère, qu'il obtint de son épouse de garder la virginité et de suivre JÉSUS.

(1) Epît. aux Rom., xv, 2 : *Unusquisque proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem.*

Il est en effet nommé parmi les apôtres, et est désigné dans l'Evangile sous le nom de *Zélotès*, ce qui veut dire un homme plein de zèle.

II. — Une autre raison de la présence de MARIE nous semble indiquée par les expressions dont se sert l'évangéliste : « Il se fit des noces à Cana, et la Mère de JÉSUS y était, et JÉSUS fut aussi convié aux noces. » On dirait que JÉSUS ne vient au festin qu'à cause de MARIE. La Mère est invitée, le Fils aussi. C'est comme si l'Esprit-Saint avait voulu nous apprendre que MARIE et JÉSUS ne font qu'un ; que là où se trouve cette divine Vierge, elle y attire nécessairement notre doux Rédempteur ; que la dévotion à MARIE est la voie la plus sûre et la plus conforme aux plans de la divine Providence pour nous faire arriver à une grande dévotion envers JÉSUS ; que MARIE est vraiment le lien délicieux et tout divin qui unit nos âmes à JÉSUS (1). Heureuse l'âme qui ne l'oublie jamais !...

III. — Une troisième raison de la présence de MARIE au festin, c'est le caractère mystérieux de ce fait en apparence si ordinaire, caractère

(1) *Unio hominum ad Deum*. Anast. Antioch. Orat. 2, de Annunt. B. V. — Ap. Maracci *Polyant. Mar.* vox *Unio*.

qui nous a occupés dans la Méditation précédente. JÉSUS y apparaît en sa qualité d'Epoux mystique des âmes rachetées ; il y annonce en figure l'alliance céleste et éternelle qu'il veut contracter avec elles. Or, entre toutes les âmes, et les plus privilégiées, que JÉSUS doit s'unir par sa divine grâce, MARIE est la première. Elle est Mère, mais sous un autre rapport elle est Epouse du Verbe incarné ; et vraiment c'est en Elle que sans cesse l'Epoux immortel engendre spirituellement tous les enfants de l'Eglise. O Mystère divin !... C'est pourquoi saint Augustin a dit cette magnifique parole : « Tant que nous sommes sur la terre, nous sommes portés dans le sein de MARIE, et quand arrive le jour de la mort, la divine Vierge nous met au monde de l'Eternité (1). »

Si MARIE est par excellence l'Epouse du DIEU éternel, fait homme pour notre amour, il convenait qu'elle fût présente à ce Mystère où JÉSUS révèle à son Eglise son titre d'Epoux.

(1) *Libr. de Virginitate.*

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Sur les caractères de la charité de MARIE en ce Mystère.

Considérons, en second lieu, les caractères de *la charité* de l'admirable Vierge. — C'est une charité *attentive,* une charité *compatissante* et une charité *dévouée.*

I. *Une charité attentive.* — MARIE est le plus parfait modèle de la modestie, et cependant rien de ce qui peut intéresser les époux, qui l'ont invitée, ne lui échappe. Elle voit, vers la fin du repas, que le vin va manquer, — ce vin dont vraisemblablement elle n'usait pas, — et elle dit à JÉSUS : « Ils n'ont plus de vin. » Comme la vraie charité est soigneuse à ne rien négliger ! Que pourrait être, pour la Reine de la mortification, cet accident? Encore une fois, il est vraisemblable qu'elle n'usait pas de ce vin qui allait faire défaut. C'est pourquoi elle dit : « Ils n'ont plus de vin, » et non point : « Nous n'avons plus de vin. » — Mais elle a remarqué que ce qui était essentiel, suivant les mœurs communes, étaient sur le point de manquer, et elle

se hâte de solliciter le seul moyen qui pût tirer d'embarras la famille prise au dépouvu. — Nous disons : *le seul moyen*, c'est-à-dire, un miracle ; car, au sentiment des interprètes, cette famille était pauvre ; le vin qui manque en est la preuve ; et elle n'aurait probablement pas pu s'en procurer, faute d'argent.

Que la charité de MARIE est admirable !... Nous aurions pu penser que cette auguste Vierge ne s'intéressait qu'aux besoins de l'âme, étant toute absorbée par les choses divines. Il n'en est rien ; les besoins les plus vulgaires de la vie occupent son cœur si bon. Et remarquez qu'elle n'attend pas que les époux ou les convives s'aperçoivent que le vin va manquer, ou qu'ils s'en plaignent ; elle les prévient, parce que sans doute, attentive et vigilante dans sa modeste charité, elle a prévu ce qui allait arriver. C'est la Mère du parfait amour, *Mater pulchræ dilectionis* (1).

Douce et aimante Mère ! elle est toujours la même. « Ce qu'elle fit alors, dit un pieux auteur, elle le fait toujours ! Qu'elle écarte de dangers que nous ne craignons pas ! qu'elle prévient de

(1) Ecclésiastique, XXIV, 24.

malheurs que nous ne prévoyons pas ! Que de grâces elle obtient que nous ne demandons pas (1). »

II. *Charité attentive, mais aussi charité compatissante.* — La charité attentive a principalement son siége dans l'intelligence ; la charité compatissante réside au cœur, elle l'émeut, elle l'attendrit, elle fait naître quelquefois les larmes, quand ce qui provoque l'émotion porte des caractères de douleur. Il ne pouvait y avoir des larmes au milieu d'un festin, et c'est la confusion qu'il fallait éviter aux époux. MARIE, touchée de l'extrémité où ils sont réduits, se hâte de leur être utile. Quelle que soit la cause de l'humiliation que souffre le prochain, la charité s'attache à lui en éviter la peine. Les cœurs bons ont de ces sortes de délicatesse. Ne soyons pas de ceux qui, animés d'une indignation tout humaine, et quelquefois coupable, se réjouissent du malheur dans lequel le prochain est tombé, disant : « C'est bien sa faute ; la honte qu'il subit lui sera une utile leçon. » Non, ce n'est pas l'esprit miséricordieux et compatissant de JÉSUS, doux et humble de cœur, et de

(1) Duquesne, *Evangile médité*, XXXIV[e] Médit.

son indulgente Mère, qui leur fait tenir ce langage. Soyons toujours obligeants; n'ayons jamais que de la bienveillance pour tous, et ne donnons à ceux qui sont dans la peine, que la commisération et l'indulgence.

III. *Enfin, charité de* MARIE, *charité dévouée.* — La vraie charité est attentive; elle est tendre et compatissante; mais elle ne s'en tient pas là, elle agit. Ce qu'elle peut faire, elle s'y porte sans délai: ce qu'elle ne peut pas faire, elle le sollicite, fallût-il subir, pour l'amour du cher prochain, quelque humiliation.

La demande de MARIE, — la réponse de JÉSUS, — le miracle qui termine cette touchante scène, vont faire le sujet de la troisième considération.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Sur l'autorité qui apparaît en MARIE dans ce Mystère.

Reprenons ici l'explication du texte de l'Evangile.

I. — « Et le vin ayant manqué, la Mère de JÉSUS lui dit: « Ils n'ont pas de vin. » Cette

parole est une prière; elle exprime aussi un désir. — *Une prière :* MARIE n'oublie jamais qu'elle est la créature et la servante de ce DIEU d'amour qui daigne s'appeler son Fils; — *un désir*, parce qu'elle sait, par expérience, qu'un simple désir suffit pour obtenir de son JÉSUS ce qu'elle demande. Cette expérience, elle l'avait faite durant les heureuses années de la vie cachée, vie de trente années, que l'Esprit-Saint a résumée dans ces simples mots: « Il leur était soumis. »

« Ils n'ont pas de vin. » Que ces paroles sont brèves! Elles sont l'expression de l'humilité et de la confiance : MARIE connaît le Cœur de JÉSUS. Marthe et Madeleine feront dire plus tard au doux Sauveur, dans leur extrême inquiétude sur la maladie de leur frère Lazare : « Celui que vous aimez est malade. » C'est assez... O JÉSUS ! quand aurons-nous le bonheur, comme votre divine Mère, et comme Marthe et Madeleine, de connaître les tendresses de votre Cœur?...

II. — JÉSUS lui dit : « O femme ! qu'est-ce que cela est à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Ces paroles nous étonnent peut-être; mais, si nous entrons dans le sens

profond qu'elles renferment, nous y admirerons un grand Mystère.

Il ne faut pas perdre de vue que JÉSUS, depuis le moment de son Incarnation, était sans cesse occupé à sanctifier sa divine Mère. Il est bien plus venu ici bas pour sa Mère, dit la Théologie, que pour tout le reste du monde (1). C'est pourquoi, soit par des lumières nouvelles, soit par une action plus forte de sa grâce, JÉSUS l'élevait à chaque instant plus haut dans le monde de la sainteté. Cette considération est comme le flambeau qui nous éclaire, pour l'interprétation de ce texte mystérieux. Quand JÉSUS dit à MARIE : « O Femme! qu'est-ce que cela est à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue, » c'est comme s'il lui disait : « O vous ! qui êtes *la Femme par excellence*, le vrai type et modèle de la femme parfaite, Femme bénie entre toutes, comme je suis l'Homme béni entre tous et principe de bénédiction pour tous, *qu'est-ce que cela est à vous et à moi* (2)? » Votre charité est bonne et sainte

(1) Plus pro illâ redimendâ venit, etc. Voy. Suarez in III part. Thomæ, disp. 3, sect. 2 et 5; et disput. 18, sect 4. — (2) On a traduit quelquefois ces paroles : *Quid mihi et tibi est mulier*, par celles ci : *Femme, qu'y a-t-il de commun*

et méritoire; mais souvenez-vous qu'au-dessus des pensées les meilleures et des désirs les plus louables, il y a une règle unique et infiniment aimable; c'est la volonté de mon Père. A Bethléem, en Egypte, à Nazareth, j'étais tout consumé du désir de glorifier ce Père adorable, j'aurais voulu me répandre dès lors parmi les hommes, et m'occuper de ses intérêts, en parlant aux âmes de ses droits et de leur salut. Je vous le disais même publiquement dans le Temple, à l'âge de douze ans. Et cependant, je demeurais dans l'obscurité et dans une sorte d'inaction. C'est parce que « mon heure n'était pas encore venue. » *Pour moi* et *pour vous aussi, ô Femme!* ô ma Mère! *qu'est-ce donc que telle œuvre* de charité et de zèle, *si le moment* de l'exécuter n'est pas encore venu? Je ferai le miracle que vous me demandez; mais ayons toujours devant le regard de l'esprit et du cœur, *vous et moi*, le tout aimable et adorable bon Plaisir de mon Père. »

L'enseignement était digne du Fils et de la Mère.

entre vous et moi? Mais cette traduction est, croyons-nous, non-seulement inexacte, mais irrespectueuse pour N. S. et sa divine Mère.

III. — Cependant, Jésus avait dit expressément : « Mon heure n'est pas encore venue. » Comment faut-il entendre ces paroles si formelles? L'heure n'est pas venue, et voilà qu'un peu après Jésus fait le miracle que Marie sollicite. Il y a ici un nouveau Mystère à adorer. Essayons d'en pénétrer le sens.

Jésus, en tant qu'homme, était à la fois soumis à son Père céleste et à sa Mère terrestre. Il n'y a point de doute à cet égard; et nul n'a observé, comme lui, le quatrième commandement du Décalogue. Donc, il était sous l'autorité de Marie, comme sous l'autorité de Dieu le Père. Au moment où l'auguste Vierge prononça ces paroles : « Ils n'ont pas de vin, » il existait une volonté du Père, suivant laquelle Jésus ne devait pas encore faire de miracles. C'est pourquoi il dit : « Mon heure n'est pas encore venue. » Mais Marie, qui n'avait exprimé qu'un désir, insiste humblement et amoureusement, connaissant avec quelle bonté la volonté du Père s'incline aux humbles prières de ses créatures. C'est pourquoi elle dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » C'était à la fois soumettre son désir à la volonté du Père céleste, et, en même temps, insister d'une cer-

taine manière, de la manière propre à une Mère, à une Mère de Jésus et des pauvres et des affligés. En ce moment, nous sommes incliné à le croire, Jésus vit la volonté du Père adorable le céder avec amour à l'humble volonté de Marie, et le miracle eut lieu.

O condescendance mille fois aimable du Père ! ô ravissante obéissance du Fils ! ô humble et glorieuse autorité de la Mère (1) ! Vraiment, quand l'heureux saint Jean, qui fut témoin du miracle, et qui eut sans doute l'intelligence du Mystère qui s'accomplissait dans ces noces bénies, dit, en terminant son récit, que « Jésus manifesta ainsi sa gloire, » il dit mille fois vrai. Votre gloire, ô Verbe divin, fait homme pour notre amour ! ô Victime du Père ! ô très-respectueux Fils de Marie ! c'est la révélation de la grandeur et de l'amour de ce Père adorable, et celle de votre obéissance si humble et si soumise, et c'est aussi la connaissance si consolante que vous nous donnez de la glorieuse et douce autorité de votre Mère sur votre sacré Cœur !

(1) *Maximum esse honorem qui parentibus debetur Christus ostendit, dum reverentiâ Matris faciendum suscepit quod facere nolebat.* — S. Cyrill. Alex. in Joann., t. IV (Biblioth. Patr.).

NEUVIÈME MÉDITATION.

Sur ces paroles de Notre-Seigneur à Nicodème : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. »

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

JÉSUS est à nous.

Nous plaçons ici cette Méditation, parce que le sujet en est emprunté à un des événements qui appartiennent aux premiers temps de la Vie Publique, — l'entretien de Notre-Seigneur et de Nicodème. Il eut lieu quelques semaines seulement après le fait des noces de Cana. Notre-Seigneur se rendit alors à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque. Nicodème, « l'un des Pharisiens et prince des Juifs, » comme l'appelle saint Jean (1), connut Jésus, et fut l'un de ceux qui admirèrent les miracles qu'il faisait (2). Déjà touché de la grâce, mais encore sous l'em-

(1) S. Jean, III, 1. — (2) S. Jean, II, 23. — III, 2.

pire de quelque sentiment humain, il alla trouver le divin Maître « pendant la nuit ; » et alors eut lieu cet entretien que saint Jean a rapporté dans son Evangile. Il faut le lire, dans cet Evangile, avec un grand respect et un profond amour. Nous ne le transcrivons pas ici, voulant dans cette Méditation nous appliquer seulement à celui des enseignements de l'adorable Maître qui est assurément, parmi ceux qu'il adresse à Nicodème, le plus émouvant et le plus doux à nos cœurs. JÉSUS, vers le milieu de l'entretien, parle du Mystère de son exaltation sur la croix, et du don de la vie éternelle destiné à ceux qui croiront en lui ; et il ajoute ensuite les ravissantes paroles : « Tellement DIEU a aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* »

Prosternons-nous dans le sentiment de l'adoration, de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour ; et tâchons, avec le secours de la grâce divine, de pénétrer le sens de cette touchante révélation.

« DIEU est amour, » nous dit saint Jean (1) ;

(1) 1re Epît., IV, 8.



et il a fait toute chose par amour. « Il nous a aimés d'un amour éternel, et c'est par les liens de l'amour qu'il a voulu nous attirer (1). » Ces liens si doux et si forts, ce sont les témoignages qu'il nous a donnés de sa charité de Père. Ces témoignages se sont multipliés à l'infini. Le premier qui en ouvre la longue et merveilleuse suite, c'est la mission qu'il a donnée à son Fils unique pour nous sauver, suivant cette belle parole du Disciple bien-aimé : « DIEU est amour, et son amour pour nous s'est manifesté en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui (2). » Il ajoute immédiatement après : « Oui ! c'est le témoignage de sa charité. Car ce n'est pas nous qui l'avons aimé d'abord ; c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour être une Victime de propitiation pour nos péchés. »

Ainsi parle saint Jean ; mais, c'est JÉSUS lui-même qui s'était réservé de nous apprendre dans quelle condition DIEU le Père l'envoyait au monde. Il l'a envoyé, et en nous l'envoyant, *il nous l'a donné. Sic Deus dilexit mundum!* C'est

(1) *In charitate perpetuâ dilexi te, ideo attraxi te miserans.* — Jérémie, XXXI, 3. — *Traham eos in vinculis charitatis.* — Osée, XI, 6. — (2) 1re Epît., IV, 9, 10.

ainsi, c'est de cette manière admirable que DIEU a aimé le monde.

Il nous l'a donné... JÉSUS est à nous... O merveille ineffable ! Celui qui est son Fils unique est à nous... Celui qui est sa gloire est à nous... Celui qui est sa joie est à nous... Celui qui est essentiellement un autre lui-même est à nous... Approfondissons cette vérité qui nous accable d'un poids d'amour.

JÉSUS est à nous, parce que le Père nous l'a véritablement donné. Ce n'est pas à titre de prêt ni de dépôt, que nous le possédons; il nous l'a véritablement donné. JÉSUS ne cesse pas d'être à lui, parce qu'il n'est pas possible qu'il s'en dépossède; mais il veut que nous le possédions avec lui, comme il a voulu (s'il est permis de hasarder une comparaison, quand il s'agit de MARIE) qu'il fût véritablement le Fils de la divine Vierge, sans cesser d'être son Fils éternel.

DIEU le Père nous l'a donné, et il nous l'a donné absolument, parce qu'il n'y avait en lui-même aucune résistance, ce don étant l'effet de son amour, qui est un amour infini. Il nous l'a donné, car JÉSUS est à lui, plus qu'il n'est possible aux anges eux-mêmes de concevoir

cette absolue possession du Père par rapport à son Fils. S'il n'y a eu aucune résistance en lui, il n'y en a pas eu non plus du côté de son Fils ; car, en même temps que le Père le donnait, Jésus se donnait lui-même. Il se donnait avec le même amour. C'est pourquoi il faut remarquer qu'il y a une sorte d'exclamation dans ces poroles : *Sic Deus dilexit mundum !* Comme s'il disait : « Oh ! qu'il est grand et admirable l'amour du Père ! et cet amour est aussi le mien; car j'aime les âmes, et comme personne ne peut m'ôter la vie, si je n'y consens moi-même (1), je la donnerai pour leur salut. »

Cet amour unanime du Père et de Jésus se révélera en d'autres circonstances, avec une semblable expression d'admiration, en ce Fils qui veut être notre Victime, comme lorsqu'il dira à la Samaritaine : « Si vous saviez le don de Dieu ! » Et depuis des siècles, dans l'empressement qu'il avait de nous l'apprendre, il l'avait fait dire par ses prophètes. (2)

Jésus est à nous!... il est notre propriété,...

(1) *Nemo tollit eam* (animam) *à me; sed ego pono eam à me ipso... Hoc mandatum accepi à Patre meo.* — S. Jean, x, 18. — (2) *Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis.* — Isaie, ix, 6.

notre bien!.. Que possédons-nous sur la terre, que nous possédions à un titre aussi assuré? Tous les autres titres sont précaires et nous font défaut, quand la mort vient; celui-ci est fondé sur la volonté infaillible et indéfectible de DIEU, et nous l'avons reçu pour l'éternité; car c'est là l'effet de l'amour du Père et du Fils, que nous possédions ce bien pour l'éternité. Hélas! nous pouvons le perdre, et c'est le suprême des malheurs. De notre part, il peut y avoir un obstacle aux desseins si assurés, si fermes, si stables du Père; mais du côté de ce DIEU d'amour, il y a pour toujours cette assurance, cette fermeté, cette stabilité. O DIEU! que je meure et que tout périsse, avant que de perdre un tel trésor!

JÉSUS est à nous, à chacun de nous, à moi, à moi-même, comme si j'étais seul au monde,... à moi, pauvre, inconstante et si souvent infidèle créature,... à moi, tel qu'il est, avec tout ce qu'il est... DIEU et Homme! DIEU, éternel, immense, infini, tout-puissant, glorieux, si beau, si attrayant, si miséricordieux!... Homme-DIEU, avec ses grâces, ses mérites, ses perfections, ses amabilités!... L'Enfant de la crèche... *Parvulus natus est nobis et filius datus est nobis*... Cet Enfant est

né pour moi, cet Enfant m'a été donné!... L'Adolescent de Nazareth, si humble, si doux, si patient!... le miséricordieux ami des hommes qui parle à la foule, qui prononce les béatitudes, qui console, qui guérit, qui tire les morts du tombeau!... l'Agneau « qui est conduit à la boucherie sans se plaindre (1), » couvert de son sang à Gethsemani, flagellé, couronné d'épines, portant sa croix, crucifié!... le glorieux Triomphateur de la mort!... le Bien-Aimé couronné de gloires éternelles!... L'Hostie!... Il est à moi....

Et tout ce qui est à lui est à moi. « Comment, s'écrie saint Paul, DIEU le Père, nous ayant donné son Fils, ne nous aurait-il pas tout donné avec lui? (2)» Tout, c'est-à-dire tout ce que JÉSUS possède, car en dehors de lui, il n'y a rien; par conséquent, sa très-douce Mère... Oui! Elle est à moi en JÉSUS-CHRIST, dès le premier moment de l'Incarnation. Ce que JÉSUS dit au Calvaire, fut la révélation d'un fait plus ancien. Sa Mère est à moi,... son Eglise est à moi,... ses Elus et ses Anges du Ciel sont à moi,... toutes les âmes qu'il a rachetées sont à moi, m'aidant, me servant, me secourant, me faisant part de leurs prières, de

(1) Isaïe, LIII, 7. — (2) Epit. aux Rom., VIII, 32.

leurs mérites, de leur vie.... Mais, que dis-je? Le Père est à JÉSUS, et l'Esprit Saint aussi. Et c'est pourquoi, le Père en nous donnant JÉSUS s'est véritablement donné (1), et il nous a donné aussi son Esprit qui est l'Esprit de JÉSUS; et c'est pourquoi il est écrit : « Et nous viendrons en lui (en tout fidèle), et nous ferons notre demeure en lui (2), » comme des hôtes auprès du possesseur d'une demeure.

O DIEU! mon DIEU! je n'en puis plus. Le poids de votre amour me confond et m'accable. « Qu'est-ce donc que l'homme, que vous lui fassiez tant d'honneur (3)? » Ou plutôt : « Qu'êtes-vous, ô mon DIEU! qui faites seul de telles merveilles (4)? » Il faut que je me taise, il faut que je me perde dans mon néant, ou mieux que je me perde en Celui qui est mon bien, le bien unique et universel que vous m'avez donné, JÉSUS, mon tout, « et que par Lui, et avec Lui, et en Lui (5), » je proclame maintenant et sans

(1) *Dando enim Filium* (Pater), *dedit quoque seipsum; Pater enim omnia sua communicat et transfert in Filium.* — Vid. Corn. à Lap. in Joann., III, 16. — (2) S. Jean, XIV, 23. — (3) *Quis est homo quia magnificas eum?* Job., VII, 17. — (4) *Qui facit mirabilia magna solus.* Ps. CXXXV, 4. — (5) *Per ipsum et cum ipso et in ipso.*

cesse, et dans les siècles des siècles, votre amour tout-puissant et la beauté incompréhensible de vos œuvres, ô Dieu magnifique! ô Dieu grand!...

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus, notre Serviteur et notre Victime.

Quel abîme que celui dans lequel nous entrons! Abîme d'amour, mais abîme aussi d'humilité! Prodige immense qui excitera éternellement notre admiration et nos actions de grâces!

Jésus est à nous; mais dans quelles conditions est-il à nous? dans une double condition que nous hésitons à indiquer, tant notre confusion est grande. Jésus est à nous en qualité de *serviteur* et en qualité de *victime*. Qu'il soit à nous en qualité de victime, nous le savons déjà, nous l'avons médité souvent (nous le méditerons toutefois de nouveau ici). Mais qu'il nous appartienne en qualité de serviteur : voilà où est le prodige, voilà où est le divin excès, voilà ce qu'il nous répugne d'écrire. Et pourtant rien n'est plus vrai. O profondeur de l'amour du Père et de l'amour de notre Rédempteur!

I. Jésus *est à nous en qualité de serviteur.* — Le Père nous l'ayant donné, il l'a mis, en vérité, au service de nos âmes. Nous l'avons appris de notre doux Sauveur lui-même. Ecoutons ce touchant témoignage. Il parle à ses Apôtres, dans la dernière Cène : « Vous savez que les princes des nations dominent sur elles, et que ceux qui sont les puissants parmi eux les traitent avec empire. Il n'en sera pas ainsi parmi vous, mais il faut que celui qui voudra être le premier soit votre serviteur, se conduisant ainsi pour imiter LE FILS DE L'HOMME, QUI N'EST PAS VENU POUR ÊTRE SERVI, MAIS POUR SERVIR, et pour donner sa vie pour la rédemption du monde (1). » Ce sont les paroles du divin Maître, rapportées par saint Matthieu. Saint Luc, dans son Evangile, les rappelle aussi, avec l'addition de quelques mots que nous devons citer; car c'est le titre de serviteur en Jésus qui se révèle et se confirme davantage. Ce doux Sauveur ajoute, après ce que nous venons d'entendre de sa bouche : « Qui est le plus grand, de celui qui est à table ou de celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Et moi cependant (qui suis le plus

(1) S. Matthieu, xx, 25, 28.

grand) je suis parmi vous comme celui qui sert (1). » Il faisait amoureusement allusion au Lavement des pieds.

Magnifique enseignement de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur !... » Ecoutons maintenant le grand Apôtre, à qui JÉSUS lui-même a manifesté les secrets de sa mission en ce monde. Voici la grande révélation qu'il nous a faite : « Il était DIEU, ayant la nature même de DIEU, et sachant bien qu'il pouvait, sans usurpation, se dire égal à DIEU ; et, cependant, il s'est anéanti lui-même, en se montrant comme un serviteur, prenant la ressemblance des hommes et voulant être reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors (2). »

Il est vrai qu'ici le mot *serviteur*, si nous l'entendons dans le sens littéral que porte le texte, signifie l'état de Notre-Seigneur semblable au nôtre, en tant que nous sommes serviteurs de son Père. Se faisant homme comme nous, il est devenu, en effet, serviteur de son Père. Mais maintenant que nous connaissons les desseins d'amour de ce Père adorable sur nos âmes, ne

(1) S. Luc, XXII, 27. — (2) Epît. aux Philipp., II, 6, 7.

pouvons-nous pas croire qu'il y a dans ce mot l'idée de ce que JÉSUS devait être, en vérité, pour nous : un serviteur tout occupé à nous rendre, dans l'ordre de la grâce, les services que nous ne pourrions pas nous donner nous-mêmes. Car notre grande affaire était de nous sauver; et nous étions dans l'impuissance absolue de le faire. Qui a plus besoin d'un serviteur qu'un infirme? Or, qui était plus infirme que nous?...

Nous disons que JÉSUS a été notre serviteur. Hélas! n'a-t-il été que cela? On s'en étonnera peut-être; mais nous voudrions traduire ces paroles de saint Paul : *Formam servi accipiens*, par celle-ci : « Il a pris la ressemblance et la condition d'*esclave* » pour nous. Car, enfin, le doux Rédempteur n'a-t-il pas été, pour nos âmes malheureuses, plutôt un esclave qu'un serviteur ordinaire?

Que fait un esclave pour celui qu'il sert? Il travaille, — il travaille sans salaire, — il travaille sans cesse, — il travaille jusqu'à s'épuiser, — il travaille jusqu'à mourir. Et bien, n'est-ce pas ce que JÉSUS a fait pour nous? Il a même fait bien plus encore. L'esclave travaille et voilà tout, et JÉSUS a prié pour nous, il a pleuré pour

nous, il a eu des tristesses et des sollicitudes inénarrables pour nous... Qui ne le sait?... Un esclave se repose... et JÉSUS s'est-il reposé un seul instant?... Toujours, toujours, sans relâche, sans être jamais détourné par aucune exigence du corps, par aucune fatigue de l'esprit, par aucune hésitation ou lassitude de la volonté, il a été appliqué à nous servir, pour nous soulager, pour nous rendre heureux du vrai bonheur, pour nous enrichir des vrais biens. Au sein de MARIE, à Bethléem, à Nazareth, sur les routes de la Galilée, de la Samarie et de la Judée, au Calvaire, au très-saint Sacrement, dans sa vie intime, dans sa vie extérieure, tout a été pour nous directement, expressement. Pas une souffrance, pas une démarche, pas une parole, pas une prière, pas un soupir, pas une intention, pas un mouvement de vie qui n'ait été pour nous, distinctement, volontairement, amoureusement... Le Mystère de cette application incessante de JÉSUS à notre bien, cette occupation de son esprit, cette direction de tous les sentiments de son Cœur, cette sorte de douce et amoureuse contention de tout son être divin et humain pour le profit surnaturel de pauvres créatures comme nous sommes, et de chacun de nous, est un

Mystère immense, beaucoup trop élevé pour que nous puissions le comprendre, beaucoup trop accablant pour que nous puissions en porter le poids divin. C'est le Mystère de l'amour d'un DIEU. Que ce mot suffise à nos adorations, sinon à notre intelligence. — Mais voici la suite.

II. JÉSUS *est à nous en qualité de Victime.* — Dans le même verset de l'Epître aux Romains, où saint Paul nous rappelle la donation que DIEU le Père nous a faite de son Fils unique, il ne craint pas de dire : « DIEU (pour nous montrer son amour) n'a pas épargné même son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous. *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum* (1). » *Il n'a pas épargné son propre Fils!* quelle expression!... quel est donc ce Fils qu'il n'a pas épargné?... Et en faveur de qui ne l'a-t-il pas épargné?... Et comment s'est-il conduit, ne voulant pas l'épargner?... Oh! comme le Mystère devient de plus en plus impénétrable! Ce Fils, c'est son Fils unique, « le Fils de sa dilection, comme l'appelle l'Apôtre, la splendeur de sa gloire, son image substantielle (2)... » Ceux en faveur de qui ce

(1) Epît. aux Rom., VIII, 32. — (2) Epît. aux Coloss., I, 13, — Epît. aux Hébr., I, 3.

Fils n'a pas été épargné, c'est nous!... il ne faut pas en dire davantage... La conduite qu'il a tenue, ce Père qui honore et qui aime tant son Fils et qui a tant de raison de nous mépriser ou de nous perdre, est tout exprimée dans ces mots qui suivent : « Et il l'a livré pour nous tous ; » livré comme une Victime abandonnée à toutes sortes de peines, d'afflictions, de souffrances, d'insultes, d'ignominies, au plus cruel supplice, à la mort honteuse de la croix. *Tradidit illum!* Il l'a livré!... Pauvreté, abjection, rebuts des hommes, haine des méchants, fureur des démons... *Tradidit illum!* il l'a livré à tout cela ; il l'a comme jeté au milieu de tout ce qui peut humilier, faire souffrir, et en quelque sorte anéantir une vie humaine. *Tradidit illum!* Quelle étrange conduite, ô DIEU infiniment saint dans vos voies!... Vous avez plus fait encore. Saint Paul a tout dit en un mot : « Vous l'avez traité, ce Fils bien-aimé, comme s'il était, non pas un pécheur, mais le péché même, pour sauver nos âmes. *Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit* (1)... »

Voilà la condition incompréhensible que,

(1) 2e Epît. aux Corinthiens, v, 21.

pour nous, créatures coupables, Dieu le Père a faite à son Fils bien-aimé : Jésus a été Victime sacrifiée, anéantie. Mais cela se passait durant sa vie mortelle. Or, il ressuscita; et après le triomphe, entrait-il dans le dessein et la volonté du Père qu'il demeurât Victime? O immense Mystère! O invention d'un Dieu! Jésus demeura Victime au Sacrement... et quelle Victime!... toujours humiliée, toujours anéantie... humiliée, anéantie par qui?... Il avait enduré les coups de fouets et le tourment de la Couronne d'épines et le Crucifiement, de la part des bourreaux de sa douloureuse Passion... et maintenant ce seront les impies, les profanateurs et les sacriléges qui le réduiront à une nouvelle agonie et à une plus étrange et plus intolérable mort (1). Et il supportera tout, sans se plaindre des pécheurs, malgré l'horreur qu'inspirent à son infinie sainteté, leur blasphème et leur malice. Ah! c'est qu'il est Victime, même et surtout pour eux... Il ne s'appartient pas... Il a été donné à toutes les âmes, à celles qui le haïssent et qui l'outragent comme

(1) *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes.* Ep. aux Héb., vi, 6.

à celles qui le bénissent et qui l'aiment... *Sic Deus dilexit mundum!...*

Les excès divins se multiplient, les abîmes deviennent de plus en plus profonds, et l'infinie beauté et la grandeur de tant d'amour nous obligent de plus en plus à nous incliner dans la poussière, à nous perdre dans notre néant, demeurant muets dans notre accablement, ou disant avec l'Apôtre cette seule parole de notre reconnaissance inexprimable : « *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus!* Grâces soient rendues à DIEU pour le don ineffable qu'il nous a fait (1)!... »

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Ce que nous devons faire, étant possesseurs d'un si grand Bien.

Nous devons : I. Nous en assurer de plus en plus la possession; et II. Ne pas cesser de l'offrir au Père de qui nous le tenons.

I. *Nous devons nous en assurer toujours davantage la possession.* — Il y a, dans l'Ancien

(1) 2e Epît. aux Corinthiens, IX, 15.

Testament, une parole de DIEU particulièrement touchante ; et elle s'y trouve répétée plusieurs fois. Le Seigneur parle des Prêtres et des Lévites, et voici ce qu'il dit : « Je n'ai point donné de territoire à la tribu de Lévi, PARCE QUE C'EST LE SEIGNEUR DIEU D'ISRAEL QUI EST SA POSSESSION. *Quoniam Dominus Deus Israel ipse est Possessio ejus* (1). » Et dans un autre endroit : « Les Prêtres n'auront point d'héritage : C'EST MOI QUI SUIS LEUR HÉRITAGE, et vous ne leur donnerez point de possession en Israël : C'EST MOI QUI SUIS LEUR POSSESSION. *Ego enim possessio eorum* (2). » Que ces paroles sont belles ! Quelle condition magnifique et glorieuse était faite par le Seigneur au Sacerdoce lévitique ! Eh bien ! cette condition est devenue, depuis l'Incarnation, d'une manière plus réelle et plus élevée, la condition non-seulement des Prêtres de la loi nouvelle, mais encore de tout chrétien. Chacun peut dire, en vérité : JÉSUS, mon DIEU, est ma Possession. Il m'appartient ! il est à moi ! que l'avare s'attache à son trésor, il est mon unique Trésor ! que l'ambitieux poursuive la

(1) Josué, XIII, 23. — Nombres, XVIII, 20. — Deutéronome, XVIII, 2. — (2) Ezéchiel, XLIV, 28.

gloire et s'y attache avec passion : ma gloire, à moi, c'est mon JÉSUS ! que tous les hommes estiment la vie comme le plus précieux de tous les biens : mon Bien à moi, et mon unique Vie, c'est Lui ! « C'est pourquoi je le tiens, je le presse sur mon cœur, je ne le quitterai plus (1). »

L'âme qui sait quel est le prix de Celui qu'elle possède, pousse ce cri d'amour, et défie toute créature « de la séparer de la charité de JÉSUS-CHRIST (2). » Et non-seulement elle veut ne le quitter jamais, mais elle n'a qu'un désir, celui de le posséder toujours plus purement et plus parfaitement.

A cette fin, elle appelle à son aide deux vertus tout à fait nécessaires, la *crainte* et *l'amour* ; la crainte, qui lui fait multiplier les actes de vigilance, afin de ne pas perdre son Trésor, — l'amour, qui la porte à tous les actes de ferveur et de fidélité, pour que son Trésor, son JÉSUS, se plaise en elle et y fixe à jamais sa demeure. Disons un mot de chacune de ces vertus.

(1) *Tenui eum nec dimittam. Dilectus meus mihi. Inter ubera mea commorabitur.* Cantiques, I, 12. III, 4. — (2) Epître aux Romains, VIII, 35.

D'abord, *la crainte.* Jésus est à nous et nous le possédons par l'état de grâce. Cet état surnaturel et vraiment divin, c'est sa vie dans nos âmes. C'est de l'état de grâce et non d'une faveur miraculeuse, que saint Paul a parlé, quand il a dit : « Pour moi, Jésus-Christ est ma vie (1). » Et encore : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (2). » L'Enfant baptisé possède Jésus ; toutes les âmes qui ont conservé la grâce baptismale, ou qui l'ont reconquise par la pénitence, le possèdent aussi. Mais « nous avons ce trésor dans un vase fragile (3). » Le vase fragile, c'est notre volonté, contre laquelle se heurtent sans cesse nos passions intérieures et nos ennemis extérieurs, pour la renverser et la briser. Notre vanité, notre sensualité, notre cupidité, notre paresse, la curiosité des yeux, l'intempérance des paroles, la légèreté dans la prière, l'esprit de dissipation, la susceptibilité, l'irritabilité... tout cela vient heurter avec plus ou moins de violence contre notre volonté chancelante. Le monde et le démon viennent à leur tour, avec

(1) Ep. aux Philipp., I, 21. — (2) Ep. aux Galates. II, 20. — (3) 2e Ep. aux Corinth., IV, 7.

les moyens d'attaque qui leur sont propres, avec leurs séductions, leurs pompes, leurs plaisirs, leurs scandales, leurs menaces ou leurs colères... Oh! veillons avec un grand soin et une constante fidélité. Que les enfants veillent! — Que leurs parents veillent plus encore sur eux! — Que les jeunes personnes veillent et les jeunes gens aussi! — Qu'à tout âge, dans toute condition, même les plus saintes, dans les maisons religieuses et dans le Sanctuaire, à plus forte raison au milieu du siècle, chacun veille, « avec crainte, dit saint Paul, et en tremblant (1)! » Cela ne veut point dire avec une anxiété de conscience, qui pourrait affaiblir notre âme, mais avec ce sentiment de notre faiblesse, qui nous rend plus actif à écarter toute occasion de mal, et à repousser résolûment toute attaque ennemie.

Horreur profonde du péché mortel!... Quand il s'introduit dans une âme, la vie divine périt; le Trésor céleste est perdu; JÉSUS s'en va. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver sur la terre. Mais n'ayons pas seulement l'horreur et la crainte du péché mortel. Nourrissons en

(1) Epit. aux Philipp. II, 12.

nous une haine vive et constante contre la moindre faute. Point de péché véniel volontaire ! point de concession aux tendances de notre nature orgueilleuse et sensuelle, ni à l'esprit et aux maximes du monde, ni aux suggestions perfides du démon ! et, par-dessus tout, point de tiédeur ! Dans cet état dangereux et funeste, JÉSUS, en vérité, est toujours à nous, nous le possédons encore comme le Bien essentiel de notre vie ; mais nous ne le pressons plus avec amour sur notre cœur. Nous ne pouvons plus dire, avec l'Epouse mystique : « Je le tiens, je ne le laisserai pas aller. » Car c'est avec indifférence que, dans cet état malheureux, l'âme le retient ; les liens de l'amour se desserrent, se détendent et perdent presque toute leur force. Oh ! prenons-y garde ! Nous ne savons pas ce que nous faisons, quand nous tombons dans une illusion si coupable. Rien n'est à craindre comme l'indifférence après l'amour. Ce n'est pas la rupture de l'amitié divine, mais une véritable et très-misérable disgrâce. JÉSUS ne se sépare pas de nous, mais il détourne de nous sa face divine. Redoutons ce malheur. Nul ne pourrait dire les larmes qu'il faut verser ensuite pour reconquérir l'intimité perdue. Oh !

veillons avec soin sur nous-mêmes, sur les sources de péché qui sont en nous, sur notre passion dominante, sur nos défauts de caractère. Qu'une simple faute de faiblesse soit toujours expiée par un sincère regret d'avoir offensé notre DIEU, d'avoir compromis nos droits à la possession de JÉSUS; et soyons d'une grande attention et d'un grand zèle, pour que jamais aucune habitude de péché véniel ne se forme en nous. C'est alors que la tiédeur commence, et que le don céleste est menacé de nous être ravi.

Les actes de vigilance, que nous fait faire le filial esprit de crainte, nous font éviter de perdre le don de DIEU, et même en fortifient la possession dans nos âmes. Mais ce sont surtout les actes de l'*amour* qui consacre cette divine possession.

Richard de Saint-Victor, qui est célèbre parmi les auteurs ascétiques du moyen âge, énumère ainsi les actes que l'amour doit faire, pour confirmer en nous la présence de notre DIEU, et nous en assurer la possession toujours davantage :

« Nous retenons en nous, dit-il, le Bien-Aimé, par la dévotion, par le désir, par l'importunité, par le souvenir, par la prière, par la confiance

et par l'attente patiente du secours demandé (1). » Ce sont bien là, en effet, les actes de l'amour.

Nous retenons JÉSUS en nous et nous nous en assurons la possession :

1. Par la *dévotion*, qui est, au sentiment de saint Thomas, une disposition affective de l'âme, suivant laquelle elle se porte avec promptitude à tout ce qui est du service de DIEU (2). Cette vertu implique une profonde vénération pour Sa Majesté, sa sainteté, son excellence infinie, une très-filiale reconnaissance pour ses bienfaits, une très-humble résignation dans les épreuves qu'il nous envoie, et une très-amoureuse fidélité à tout son bon plaisir. Comment JÉSUS ne fixerait-il pas à jamais sa demeure, dans nos cœurs enrichis de si saintes dispositions?

2. Par le *désir*. Nous possédons JÉSUS, mais nous ne cessons de désirer une plus parfaite connaissance de ses amabilités, de ses volontés, de sa grâce divine, de l'esprit de ses mystères,

(1) *Tenetur Deus devotione, desiderio, importunitate, memoriâ, prece, fide et expectatione exauditionis.* Ap. Corn. à Lap. in illud Cantic. *Tenui eum nec dimittam.* — (2) II, 2, q. 82, 1.

de la vérité de ses vertus ; en un mot, de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il veut de nous. Cependant notre désir ne se borne pas là : il embrasse le temps, il embrasse l'éternité. Dans le temps, il nous fait aspirer à la plus intime, à la plus amoureuse, à la plus indissoluble union ; et il nous transporte jusque dans la vie à venir, à l'éternité bienheureuse, où nous le posséderons, sans avoir jamais aucune crainte de le perdre, et où l'union sera aussi absolue qu'un DIEU de puissance et d'amour infinis peut l'opérer. Le désir surnaturel d'une union toujours croissante avec JÉSUS est un des plus beaux caractères de la sainteté.

3. Par l'*importunité*. Que signifie cette expression surprenante ? Peut-on être importun auprès de JÉSUS, qui est tout à nous ? Ce mot veut dire ici l'insistance humble et filiale de l'âme dans la supplication, quand, par un mystère d'amour, JÉSUS semble se refuser à lui accorder l'objet de sa demande. Comme Jacob qui luttait contre un ange du Ciel (1), elle lutte pendant toute la nuit, qui est le symbole de l'épreuve, et prétend obtenir la bénédiction

(1) Genèse, XXXII, 24.

qu'elle sollicite (1). C'est une sorte d'importunité apparente. Jésus assiste à cette lutte d'un amour sincère, humble et exigeant à la fois, et il accorde à la fin le bien spirituel qui est demandé. Car, ce que l'âme demande, c'est toujours, sous un nom ou sous un autre, une plus intime possession de Lui-même. Toute grâce divine, c'est Lui.

4. Par le *souvenir*. Le souvenir des Mystères de Jésus, de son Incarnation, de son Enfance, de sa Vie Cachée, des paroles et des actes de sa Vie Publique, de sa Passion douloureuse surtout, avec tout ce qu'elle renferme de merveilleux secrets d'amour, de sa Résurrection, de son Ascension et de sa Vie au divin Sacrement. L'esprit, le cœur, toute l'âme, tout l'être de quiconque possède Jésus et veut le posséder toujours davantage, est tout entier là, dans ce centre unique de vie. Et Jésus, objet de tant d'amour, se révèle et se donne sans cesse avec un amour toujours plus agissant.

5. Par la *prière*. Pourquoi encore la prière, après ce qui précède? La prière, la demande

(1) *Non cessat à luctâ, id est, ab orationis instantiâ, nec dimittit dilectum, nisi benedictionem det.* Richard. à S. Vict. *ubi suprà.*

suppliante, à la manière des mendiants les plus humiliés, est toujours, jusqu'à la fin de la vie spirituelle, la condition de l'âme qui possède son DIEU et qui aspire à une possession plus parfaite. Jusqu'au dernier soupir, nous devons frapper à la porte, et solliciter le pain de la grâce; jusqu'au terme final, où notre humilité sera couronnée, « nous sommes les mendiants de DIEU (1). »

6. Par la *confiance* et par l'*attente* de la grâce sollicitée. — La *confiance*, c'est l'amour dans l'humilité, et l'*attente* de la grâce sollicitée, c'est l'humilité dans l'amour. Quand l'âme s'est rendu habituelles ces deux dispositions si pures, l'humilité et l'amour, JÉSUS se repose en elle, et l'on peut dire que c'est sans crainte d'aucune inconstance de la part de sa créature, ainsi dégagée d'elle-même. Il devient sa possession certaine et, en quelque manière, définitive, parce que l'âme ne perdant plus de vue et son propre néant et la bonté infinie de son DIEU, n'a plus de retour de complaisance sur elle-même, et JÉSUS est

(1) *Omnes enim, quando oramus, mendici Dei sumus; ante januam Magni Patrisfamilias stamus... Et quid petis à Deo, nisi Christum?* — S. August., sermon XV, *in verbis Domini* (*Brev. Rom., 9 lect. in festo SS. Trinitatis*).

son Tout. Elle peut chanter le cantique de l'Epouse mystique : « *Dilectus meus mihi et ego illi.* Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui (1), » et celui des séraphins de la terre : « *Deus meus et omnia.* Mon Dieu et mon tout (2) ! »

II. — Mais JÉSUS ainsi possédé, JÉSUS, don du Père, *nous devons ne pas cesser de le présenter et de l'offrir à ce Père saint et adorable*, de qui nous le tenons.

Les dons que DIEU nous fait doivent retourner à Lui. Il nous en fait participants, il veut que nous les possédions comme des biens propres, mais c'est afin que nous ayons la consolation et le mérite de les lui présenter en hommage, et de les lui offrir en sacrifice. Cette réflexion s'applique à tout ce que nous recevons de sa main paternelle, dans l'ordre de la nature. Elle s'applique avec bien plus de vérité, quand il s'agit des dons surnaturels, et du don par excellence qui les embrasse et qui les contient tous, Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Mais en *quel sens* et à *quelle fin* pouvons-nous offrir JÉSUS à son Père ?

(1) Cantiques, I, 16. — (2) *Elan d'amour de saint François d'Assise.*

JÉSUS est notre Bien et notre vie, parce qu'il est notre Victime. — C'est donc en sa qualité de Victime que nous pouvons offrir JÉSUS au Père.

Mais n'est-ce pas seulement le droit des Prêtres d'offrir JÉSUS Victime? et sommes-nous prêtres pour oser faire une telle offrande? — Voici la réponse à ces questions.

Il y a, dans l'Eglise de DIEU, une offrande et un sacrifice du Corps et du Sang de JÉSUS-CHRIST, qui ne peut se faire que par ceux-là seuls qui en ont reçu le pouvoir et le droit, en vertu de leur ordination. Ce sont les Prêtres catholiques. Ils portent un caractère sacré et indélébile; ils ont seuls le droit et le pouvoir de consacrer le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST, selon les formes et les rits prescrits par l'Eglise. Aucun autre membre de l'Eglise, même le plus saint, ne peut, sous peine de sacrilége et, du reste, d'absolue nullité, s'ingérer dans un aussi divin ministère.

Mais, en dehors de ce Sacerdoce dont l'ordination sacramentelle est l'unique source, il y a un Sacerdoce spirituel, qui est répandu dans tous les membres de l'Eglise, et en vertu duquel chaque fidèle a le droit de s'*associer* au Prêtre

et d'offrir *par lui et avec lui* le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST, JÉSUS lui-même, Victime vivante, réellement immolée sur l'autel. Cette vérité est connue de tous, et le Prêtre qui offre le saint Sacrifice la rappelle lui-même aux fidèles, chaque jour à l'autel, quand il dit: « Priez pour moi, mes frères, afin que mon sacrifice *qui est aussi le vôtre*, soit agréable au Père, DIEU tout-puissant (1). » Un peu après, s'adressant à DIEU, il dit aussi : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, de tous ceux qui sont ici présents, dont la foi et la dévotion vous sont connues, et pour qui nous vous offrons et qui *vous offrent eux-mêmes ce sacrifice* (2). »

Nous avons donc le bonheur et la gloire de présenter au Père la même Hostie que le Prêtre, d'une manière qui est réelle. On peut même dire que le Prêtre n'est, pour offrir le Sacrifice, que le député de l'Eglise. De sorte que, par les mains du Prêtre, l'Eglise élève vers le Père et lui rend, en quelque sorte, « l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie immaculée, » JÉSUS,

(1) *Orate fratres, ut meum ac vestrum sacrificium...* — (2) *Pro quibus tibi offerimus vel qui tibi offerunt hoc sacrificium...*

« ce Fils de sa dilection » qu'il a d'abord si amoureusement « donné au monde. » L'Eglise le lui rend, mais sans cesser de le posséder, puisque après l'avoir offert, elle le prend en nourriture par la Communion eucharistique. Mais elle fait cette oblation pour satisfaire à tous ses devoirs de religion et d'amour envers Dieu le Père, qui lui a montré un tel amour par un tel don. Oh ! quelle doit être grande la joie de toute l'Eglise et de chaque fidèle, présentant au Père une Victime si agréable à son cœur, et donnant ainsi à sa Majesté souveraine et à son infinie Sainteté tout ce qui leur est dû de louanges, d'adorations, d'actions de grâces et d'expiation.

Il est donc vrai que tout chrétien exerce un Sacerdoce spirituel, « Sacerdoce royal, dit saint Pierre, Sacerdoce saint (1). » Et ce n'est pas seulement durant la sainte Messe, dans la Maison de Dieu, qu'il peut faire l'œuvre de cet office et de cette dignité ; c'est en tout lieu et à tout instant du jour et de la nuit. Il *monte à l'autel* quand il veut, il prend invisiblement, en esprit, la Victime, quand son amour le porte à offrir le Sacrifice, soit priant, soit travaillant,

(1) **Prem. Ep. de saint Pierre, II, 5, 9.**

soit dans les labeurs du jour, soit dans les veilles de la nuit. Dans l'humilité et la joie de son âme, il la prend comme étant sienne (ô étonnante merveille de la Bonté d'un DIEU !), et il l'offre à la Trinité sainte, comme son Supplément, sa Propitiation, sa Caution, « sa Justice, sa Sanctification et sa Rédemption (1), » présentant au DIEU éternel, par un droit tout gratuit, sans doute, mais réel et qu'il tient de son admirable munificence, toutes les louanges que l'auguste Victime lui a offertes, depuis le premier moment de son Incarnation, jusqu'à ce jour, et ses actions de grâces, et ses expiations et ses prières, et tout ce qu'Elle est avec tous ses mérites et toutes ses perfections...

Et ce n'est pas seulement pour ses propres besoins que le fidèle présente au Père l'Hostie sainte, et offre le divin Sacrifice; c'est pour toutes les âmes rachetées, et selon la diversité de leurs besoins spirituels et même temporels; car il offre le Sacrifice selon toutes les fins pour lesquelles JÉSUS est Victime. Il a donc en vue et il désire vivement d'attirer toutes sortes de grâces sur le monde entier, sur l'Eglise mi-

(1) Prem. Ep. aux Corinth., I, 30.

litante d'abord, sur le Clergé, sur les âmes consacrées, sur tous les justes, sur tous les pécheurs, ensuite sur les hérétiques, sur les schismatiques, sur les infidèles, sur quiconque a besoin ici-bas des bénédictions spirituelles de l'Hostie. Et il n'a garde d'oublier cette autre Eglise, si chère au Cœur de JÉSUS, si humble dans sa souffrance, si fervente dans sa Religion envers DIEU, si reconnaissante pour notre Charité, cette Eglise, qui expie, dans les flammes du Purgatoire, les négligences commises dans le temps. Oh ! avec quel amour il voudrait, par l'efficacité de la divine Oblation, éteindre ces flammes dévorantes et dépeupler ce lieu de douloureuse attente, pour envoyer au Ciel les âmes affligées qui y sont détenues.

Disons enfin que, dans l'Oblation de ce Sacrifice mystique et dans l'exercice de ce Sacerdoce spirituel, il n'y a pas, si l'on peut ainsi dire, un seul rit, ni une seule manière d'offrir.

Nous pouvons, en effet, suivant un autre attrait plein de douceur, assister en esprit à toutes les Messes, qui, de demi-heure en demi-heure, se célèbrent dans le monde entier, maintenant que les Prêtres de JÉSUS-CHRIST sont allés dans tout l'univers, et ont bâti des

églises et élevé des autels sur les plages les plus lointaines. Nous pouvons, allant d'autel en autel, nous unir à toutes les oblations pures que le Seigneur reçoit en tout lieu (1), et offrir ainsi à sa Majesté notre perpétuel sacrifice.

Ou bien encore (et ceci est plus étonnant), nous pouvons, toujours dans notre humilité profonde, oser nous élever, en esprit, même au Ciel. Là, éternellement, depuis le jour de l'Ascension et jusqu'aux siècles des siècles, Jésus est Hostie devant son Père, comme sur nos autels. Il s'offre sans cesse et il offre les Anges et les Elus avec lui, et les Anges et les Elus l'offrent au Père, et le Père reçoit, avec des complaisances infinies, ce très-unique Sacrifice de l'Eternité (2). Eh bien! nous pouvons, sans présomption et sans crainte d'être rejetés, nous élever jusque-là, et avec tous les Prédestinés et tous les Anges, et Marie, Reine de ce beau Ciel et notre Reine, offrir à la Trinité sainte l'Hostie immortelle... Car Jésus, même au Ciel, est à nous.

(1) Malachie, I, 11. — (2) V. s. August., *Cité de Dieu*, liv. XX, ch. 26. — Nous reviendrons sur ce beau sujet, en méditant le Mystère de l'Ascension.

Amen !... Que notre vie se passe à recevoir Jésus et à le donner au Père, à le posséder plus encore et à le donner de nouveau, jusqu'à ce que nous soyons consommés dans l'unité de son Sacrifice éternel !... « Alors, dit saint Augustin, cette parole se vérifiera : *J'entrerai dans votre Demeure, pour y offrir des holocaustes.* C'est l'unité du corps du Christ qui parle ainsi. Alors la charité des Elus sera la louange, qui s'élèvera sans cesse vers Dieu. Alors, nous ne serons plus qu'un seul corps en Jésus-Christ seul, pour Dieu seul (1). »

Encore une fois *Amen !*... O Unité uniquement désirable ! quand serai-je à vous et en vous à jamais !... Délivrez-moi maintenant de la multiplicité des pensées et des désirs qui me viennent des choses présentes et de moi-même. O Jésus ! ô Don de Dieu ! ô unique Bien nécessaire ! soyez-moi toute chose (2), et qu'en vérité je sois, dès maintenant, dans l'unité. Soyez-moi toute chose, ô Hostie ! Consommez-moi

(1) S. August., *Enarrationes in Psalm. passim et præsert. in ps* LXV, CXLVI, CXLVI, CXLVII, CLXVIII. — *Unus in Uno ad Unum erimus* (*in ps.* CXLVII) — (2) *Omnia et in omnibus Christus.* — Epître au Colossiens, III, 11.

dans votre Sacrifice, ô souverain Prêtre ! Je vous offre au Père ; mais en vous élevant vers le Père, élevez-moi, et que je sois reçu, ô miséricordieuse Hostie, dans ce sein du Père, où il n'y a qu'unité indivisible et éternelle, dans le Saint-Esprit !... O Unité ! Unité ! Unité !...

DIXIÈME MÉDITATION.

Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses Apôtres.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

C'est en sa qualité de Prêtre et de Pontife que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fait le choix de ses Apôtres.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu sur la terre pour fonder son Eglise. « C'est pour elle, dit saint Paul, qu'il s'est livré (1) » à toutes les souffrances et à la mort. Il avait pris dans le

(1) Epît. aux Ephés., v, 25.

sein de la divine Vierge un corps semblable aux nôtres. Or, c'est ce corps naturel qu'il immola sur la croix, « afin de se donner à lui-même une Eglise glorieuse, qui n'eût ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais qui fut sainte et immaculée (1). » Cette fin de la Rédemption est si évidente, qu'il semble que le Verbe incarné n'ait pris un corps naturel que pour se donner un corps mystique, l'Eglise. L'Eglise lui est tout; et les saints, qui ont eu l'intelligence de cette adorable disposition de son Cœur, la partagent d'une manière sublime. Saint Paul dit : « J'achève dans ma chair ce qui manque aux souffrances de JÉSUS-CHRIST, pour son corps qui est l'Eglise (2). » Ailleurs, il assure que son ministère, et le ministère de tous ceux qui servent la cause de l'Evangile, n'a pour but que l'achèvement ou, comme il dit, « l'édification du corps du CHRIST (3). »

Si c'est dans l'effusion de son sang et dans sa mort, que notre divin Rédempteur a fondé son Eglise; c'est donc en sa qualité de Prêtre et de Pontife qu'il a fait cette grande œuvre.

(1) Epît. aux Ephés., v, 27. — (2) Epît. aux Coloss., I, 24. — (3) Epît. aux Ephés., IV, 12.

Or, ce n'est pas seulement dans la fondation de l'Eglise que Notre-Seigneur apparaît Prêtre et Pontife, c'est en tout le reste que réclament la conservation et la prospérité de l'Eglise : c'est en la dirigeant, c'est en la gouvernant par des lois, c'est en l'éclairant de ses enseignements (1). Il est avec elle, comme Prêtre et Pontife, « jusqu'à la consommation des siècles (2). »

Seulement, tandis qu'il avait fondé seul, par son Sacrifice, cette Eglise bien-aimée, il détermina, dans son infinie sagesse, qu'il ne la gouvernerait pas seul et qu'il ne l'instruirait pas immédiatement par lui-même. Il voulut avoir des « coopérateurs, des ministres et des dispensateurs de sa grâce (3), » de sa volonté et de sa doctrine, et, à cette fin, il se choisit parmi ses disciples des Apôtres.

Dès le commencement de sa Vie Publique, le divin Maître avait eu un certain nombre de disciples. Nous avons assisté précédemment à la vocation de deux d'entre eux, Jean et André. Simon, qui devait s'appeler Pierre, Philippe,

(1) C'est la thèse même de Suarez : *In III Part. S. Thomæ*, Disput. XLVII — (2) S. Matth., XXVIII, 20. — (3) 1re Epît. aux Corinth., III, 9. — IV, 1. — 1re Epît. de saint Pierre, IV, 10.

Barthélemy et d'autres vinrent ensuite. Ils étaient destinés à être Apôtres un jour, ils n'étaient alors que disciples. Ce nom, du reste, dans la première année de la prédication du Sauveur et jusqu'au milieu de la seconde, s'appliquait à plusieurs classes de personnes. Il désignait d'abord, en général, tous ceux qui adhéraient à la doctrine de Notre-Seigneur. Parmi eux, les uns étaient connus publiquement, les autres demeuraient cachés pour quelque motif particulier (1). Le nom de disciples de JÉSUS indiquait aussi et plus spécialement un certain nombre d'hommes qui s'étaient attachés à sa divine personne, pour écouter ses enseignements et être témoins de ses actions. Les soixante-et-douze étaient sans doute de ce nombre privilégié. Enfin, dans ce nombre même, il y avait quelques âmes plus intimement unies au Sauveur. Elles eurent la grâce insigne d'être l'objet d'un choix spécial et de soins particuliers de la part du divin Maître, et elles portent dans le saint Evangile le nom d'Apôtres.

Ce fut vers le milieu de la seconde année de la Vie Publique, au mois de mai, disent quel-

(1) S. Jean, XIX, 38.

ques commentateurs (1), que Notre-Seigneur fit ce choix. S. Marc et S. Luc racontent le fait comme il suit :

« Or, voici ce qui arriva ces jours-là. JÉSUS se retira sur une montagne pour prier, et il y passa la nuit dans la prière, et quand le jour fut venu, il appela à lui ses disciples, ceux qu'il désigna lui-même, et ils vinrent à lui, et il voulut qu'ils fussent douze avec lui, et il leur donna le nom d'apôtres; et voici leurs noms : Le premier, Simon qui est appelé Pierre, et André son frère, Jacques fils de Zébédée, et Jean son frère, Philippe et Barthélemy, Thomas et Matthieu le Publicain, Jacques fils d'Alphée et Thaddée, Simon le Cananéen, et Judas Iscariote qui trahit JÉSUS (2). »

C'est comme Prêtre et Pontife que Notre-Seigneur voulant donner des chefs à son Eglise, se choisit douze Apôtres, voyons comment, dans la préparation même de cet acte solennel, son Sacerdoce apparaît toujours.

« Il se retira sur une montagne et il passa la nuit en prière. » La prière est l'acte propre du

(1) Cornel. à Lap., *Chronotaxis Gestorum Christi.* —
(2) S. Marc, III, 13 et suiv. — S. Luc, VI, 12 et suiv. — S. Matth., X, 2 et suiv.

Prêtre (1). Toute créature humaine doit s'y exercer; mais le Prêtre en fait sa vie. JÉSUS, souverain Prêtre, s'adresse sans cesse à son Père, et maintenant au Ciel, « il est toujours vivant pour intercéder en faveur de ceux qu'il a rachetés de son sang (2). » En cette circonstance si solennelle, il pria, et la nuit tout entière fut occupée à cette action sainte ; et il en a laissé l'exemple à son Eglise qui, depuis le commencement, n'a cessé, à l'approche des ordinations, d'appeler ses enfants à la prière et à la pénitence, afin qu'elle ne choisisse pour ses ministres « que ceux qui sont dignes (3). » C'est sans doute en mémoire de la prière de JÉSUS que les Quatre-Temps ecclésiastiques ont été institués (4).

JÉSUS passa la nuit dans une longue et ardente prière. Il est à présumer que cette prière fut accompagnée de grandes consolations. Les Apôtres devaient être un jour, d'une manière si admirable, « la gloire du Père, comme chante l'Eglise, le triomphe du Fils, et les instruments

(1) Epît. aux Hébr. v, 1. S. Chrysost. *De Sacerdotio*, lib. XI, cap. IV. — (2) *Ibid.*, VII, 27. — (3) Pontif. rom. — (4) Corn. à Lap. in Luc VI, 12.

dociles du Saint-Esprit (1) ! » Hélas ! ces consolations ne furent pas sans mélange. Des sanglots entrecoupèrent la voix de la douce Victime. Une immense tristesse envahit aussi son âme. Tous ne devaient pas être fidèles. Judas était du nombre des « Douze. » Il fut réellement élu (2). Il fut un de ceux que JÉSUS « voulut avoir avec lui, » selon l'expression de S. Marc. C'est là un accablant Mystère pour notre faible et infirme raison. — Nous aurons à le méditer prochainement.

Les « Douze » comme les appellent simplement les Evangélistes, furent donc séparés, par un choix spécial, du nombre des disciples, et formèrent désormais la compagnie habituelle du Verbe fait chair.

Mais il est utile de se demander pourquoi douze? Tous les commentateurs de l'Evangile ont pensé que, dans l'intention même de Notre-Seigneur, ce nombre avait une signification mystérieuse. Saint Pierre, en rappelant le malheur de Judas, dans le discours qu'il tint au Cénacle avant la descente du Saint-Esprit, parle

(1) Hymne des Matines de l'Office des Apôtres. —
(2) *Nonne ego vos duodecim elegi?* S. Jean, VI, 71.

de l'élection d'un douzième Apôtre qui remplace le traître, comme d'une nécessité (1).

Les Apôtres sont au nombre de douze, parce que l'ancien peuple de DIEU ayant été établi sur les douze Patriarches, fils de Jacob, comme sur autant de fondements, il convenait que le peuple de la nouvelle alliance eût aussi, en la personne des douze Apôtres, des fondements inébranlables. Et, de fait, plusieurs fois dans la sainte Ecriture les Apôtres sont appelés de ce nom expressif de fondement (2). Seulement une différence profonde se révèle entre l'ancien peuple et le nouveau. Parmi les douze Patriarches, pères du peuple Juif, un seul fut choisi pour être Prêtre, c'est Lévi. Sa seule tribu était sacerdotale. Maintenant, au contraire, que le Chef unique du peuple nouveau, c'est JÉSUS-CHRIST, souverain Pontife et seul Prêtre véritable, tout son peuple est, à vrai dire, un peuple sacerdotal (3), et les douze fondements de ce peuple sont Prêtres. Et ainsi toute l'Eglise est fondée sur le Sacerdoce, et constitue une société toute sacerdotale. Il y a les Prêtres que

(1) Act. des Apôtres, I, 16-25 : *Oportet*, etc. — (2) Apocalypse, XXI, 14. — Epît. aux Ephés., II, 20. — (3) 1re Epît. de S. Pierre, II, 5.

l'Ordination consacre, mais, en un sens très-véritable, tous les chrétiens sont Prêtres en JÉSUS-CHRIST, ayant tous « à offrir, selon la parole de S. Pierre, des hosties spirituelles en JÉSUS-CHRIST (1). »

C'est pourquoi les Apôtres qui nous portent comme des fondements sont Prêtres, et c'est pourquoi, par une sorte d'allusion d'une très-touchante délicatesse, saint Jean les appelle « les Apôtres de l'Agneau (2). » Ils nous portent et eux-mêmes sont portés : c'est le Souverain Prêtre et c'est le doux Agneau qui les porte et qui les soutient. Il est écrit au livre de l'Exode, que le Grand-Prêtre avait sur sa poitrine les noms des douze Patriarches, gravés sur autant de pierres précieuses. Le véritable et unique Grand-Prêtre, c'est JÉSUS. Il porte non plus seulement les noms des Apôtres, mais les noms de tous ceux que portent les Apôtres eux-mêmes, et non point les noms mais les âmes elles-mêmes, qui ne sont pas représentées sur des pierres précieuses, mais qui sont cachées et gardées dans l'intime même de son Cœur.

(1) Même Epît. de S. Pierre, chap. et vers. — (2) Apocalypse, XXI, 14.

O Jésus ! ô souverain Prêtre ! ô Agneau ! ô Fondateur de votre Eglise ! Gardez-nous tous ! portez-nous tous ! Gardez et portez ceux qui ont succédé à vos Apôtres, comme vous portiez vos Apôtres eux-mêmes. Gardez et portez votre Vicaire qui a succédé à Pierre ! Gardez et portez vos Evêques et vos Prêtres ! Gardez et portez toujours toute l'Eglise. Les temps sont mauvais. Les puissances de l'enfer cherchent à prévaloir contre elle. Le monde est conjuré avec l'enfer contre votre Clergé et vos fidèles. Gardez-nous bien, pressez-nous sur votre Cœur ! Qu'il n'y ait aucune défaillance ! Que nul ne se sépare de vous ! Vous portiez Judas, et il tomba par sa malice. Ayez pitié de nous et préservez chacun de vos enfants, de ce malheur qui n'a pas son égal. O Jésus miséricordieux ! Ayez pitié ! Ayez pitié !

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur, dès le commencement et durant toute sa Vie Publique, initie ses Apôtres à la Vie de Victime.

Saint Matthieu rapporte, dans son Evangile (1), le long discours que Notre-Seigneur adressa à ses Apôtres la première fois qu'il leur donna, après leur élection, ses enseignements sur lé caractère de leur ministère, et l'esprit propre qui doit animer les hommes apostoliques. Le saint Evangéliste dit d'abord que, JÉSUS « convoqua ses disciples, » donne ensuite les noms des douze Apôtres, et enfin, reproduit le discours du divin Maître.

Il n'est pas possible de méditer ici toutes les paroles qu'il renferme. Mais il y a une suite d'enseignements à laquelle nous nous attacherons, parce qu'elle révèle le dessein de JÉSUS, qui est de faire comprendre à ceux qui sont ses Envoyés, qu'il ne les appelle pas à la gloire humaine, mais à l'immolation et au sacrifice. Nous ver-

(1) Chap. x tout entier.

rons, en effet, ce dessein si digne de notre adorable Victime, sous les chefs suivants qui résument le discours : 1. Les préparatifs du ministère apostolique. — 2. La condition qui sera faite aux Apôtres, au milieu du monde. — 3. Ce qui explique cet étrange et inattendue condition. — 4. Des encouragements pleins de douceur et de persévérance ; — Et 5. Une solennelle confirmation de tout l'enseignement du discours.

1. *Les préparatifs du ministère apostolique.* — JÉSUS leur dit : « Allez et prêchez, disant : le royaume des Cieux approche... Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni bâton ; car l'ouvrier mérite sa nourriture. »

Quel tableau ! quelle tendre charité devra porter l'Envoyé de JÉSUS, dans son cœur, pour toute misère, toute infirmité et toute souffrance ! Mais en sa personne, quelle pauvreté ! quel dénûment ! « Ni or, ni argent, ni monnaie ! Point de sac pour le voyage, une seule tunique, point de chaussures aux pieds, point de bâton

à la main ! » C'est l'Apôtre, mais c'est aussi la Victime !

2. *La condition qui sera faite aux Envoyés de* JÉSUS, *au milieu du monde.* — Il continue : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Mais gardez-vous des hommes ; car ils vous livreront à leurs tribunaux et vous flagelleront dans leurs synagogues. Et vous serez conduits aux gouverneurs et aux rois, pour rendre témoignage devant eux et devant les peuples. Quand ils vous livreront, ne pensez ni à ce que vous direz, ni comment vous le direz; car ce que vous devrez dire vous sera donné à l'heure même. Ce n'est pas vous, en effet, qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. Or, le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils, et les fils s'insurgeront contre leurs parents et les mettront à mort. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. »

Est-il possible de présenter, d'une manière plus saisissante, le tableau des contradictions et des persécutions qui attendaient les Apôtres?

La haine, la trahison, la violence, rien ne manquera, et il faudra, au milieu de tant de colère et de malice, être « prudents comme des serpents, » c'est de rigueur, mais aussi « simples comme des colombes » et doux « comme des brebis au milieu des loups. » Saint Paul, appelé lui aussi miraculeusement à l'Apostolat, disait plus tard : « L'Ecriture se vérifie en nous ; nous sommes comme immolés à tout instant ; et l'on nous considère comme des brebis destinées au sacrifice (1). »

3. Mais voici comment s'explique la condition faite, au milieu du monde, aux « Apôtres de l'Agneau. » — C'est la suite du discours.

« Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur. Il suffit au disciple d'être comme son Maître, et au sujet d'être comme son Seigneur. S'ils ont appelé Béelzébuth le Père de famille (JÉSUS se désignait lui-même), combien plus ceux de sa maison (les Apôtres) ! »

Toute la vie de JÉSUS n'a été que martyre (2). Ceux qu'il choisit et qui marchent à sa suite

(1) Epît. aux Rom., VIII, 26. — Ps. XLIII. — (2) *Tota vita Christi crux fuit et martyrium.* De Imit. Chr., l. II, c. XII.

n'ont pas d'autre partage. Si les Apôtres avaient pu avoir quelque vaine gloire au sujet de leur élection, ils savaient maintenant ce que devait leur apporter de tribulations la distinction dont ils avaient été l'objet !...

4. Cependant, le Maître si bon et si doux qui les a choisis, ne manque pas de leur donner quelque encouragement. Il insiste même de la manière la plus touchante :

« Mais ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'abîme. (Pourquoi craindriez-vous la malice des hommes?) Est-ce que deux passereaux ne se vendent pas une petite pièce de monnaie? Et pourtant pas un seul ne tombe sur la terre, sans que votre Père le permette. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas. Vous avez bien plus de valeur que plusieurs passereaux. »

Rien de plus doux. Ils seront victimes, colombes, brebis. Mais le regard du Père sera toujours sur eux avec amour, comme il est sur la victime, qui est étendue sur l'autel. Cet encouragement était nécessaire. Le Cœur de Jésus ne pouvait manquer de le donner à ces âmes

simples et droites, qu'il appelait à tant de travaux et de souffrances. Et toutefois, afin qu'elles n'oublient pas que le grand caractère des hommes apostoliques c'est le sacrifice, il dit, vers la fin du Discours, ces graves et solennelles paroles, pleines à la fois de mystère et de lumière, prophétie de l'histoire de l'Eglise et révélation des conditions de la vie de JÉSUS-CHRIST en nous :

5. *La confirmation de tout le Discours.* — « Ne pensez pas que je sois venu sur la terre pour apporter la paix (la paix selon le monde). Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu séparer l'homme de son père, et le fils de sa mère, et la bru de sa belle-mère. Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa maison. Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Et qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. »

Quel puissant et austère langage !... La Croix apparaît. C'est la première fois que Notre-Seigneur prononce ce mot dans l'Evangile ; et c'est aux Apôtres que la première révélation en est faite. — Il est aussi à remarquer, dans le cours

de la Vie publique, que c'est toujours aux Apôtres et non à d'autres, que le divin Maître parle de sa Passion, et qu'il le fait dans des termes si graves, que les Apôtres ne puissent pas douter de l'austérité de la voie où ils s'engagent en marchant à sa suite : « Le fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs, il sera rejeté par les anciens, par les Scribes et les princes des prêtres ; il sera flagellé, moqué ; on lui crachera au visage ; enfin, on le mettra à mort (1). »

C'est ainsi que Notre-Seigneur initiait ses Apôtres à la vie d'immolation et de sacrifice, comme devant être leur vie propre, précisément à cause de son union avec lui (2). A cette fin, rien ne leur était caché. A d'autres, il parlait en paraboles, et comme à mots couverts pour des desseins dignes de son adorable sagesse. A eux, il était donné de connaître d'une manière intime « les mystères du règne de DIEU (3). »

(1) S. Matth., XVI, 21-23. — S. Marc, VIII, 34-33. — S. Luc, IX, 22, etc. — (2) *Magis consistit Apostolatus in passione quàm in operatione. Fortia enim agere Romanum est, fortia pati Christianum est, imò Apostolicum.* — Corn. à Lap. in Act. IX, 16. — (3) S. Matth., IX, 11. — S. Marc, IV, 11. — S. Luc, VIII, 10.

JÉSUS les instruisait ainsi, par ces révélations des secrets de son Cœur. Mais il y avait d'autres enseignements. Il y avait une autre initiation. La première ne pouvait avoir lieu que par intervalles, celle-ci était incessante. C'était la leçon que JÉSUS donnait continuellement de cette vie d'Hostie, par sa conduite, par ses œuvres. JÉSUS guérissait les malades, consolait les affligés, bénissait les enfants, instruisait la foule, supportait la malice de ses ennemis. Que d'enseignements magnifiques sur ce que doit être la vie de Victime dans un homme apostolique ! La Victime n'a jamais en vue que l'honneur de DIEU et le bien du prochain par l'immolation d'elle-même, de ses goûts, de ses intérêts, de sa gloire, de tout ce qu'elle a, de tout ce qu'elle est. Telle était la vie du divin Rédempteur. Nous aurons à le méditer dans la suite. Mais si la multitude pouvait recevoir de salutaires impressions d'une telle vie, que dire des Apôtres? Du reste, ce n'est pas seulement par ce qu'ils voyaient qu'ils pouvaient arriver à l'intelligence du Mystère divin ; mais eux-mêmes n'étaient-ils pas souvent l'occasion de nombreuses immolations et de sensibles sacrifices pour le Verbe fait chair? Leur ignorance,

leurs préjugés, ce qu'il y avait d'inculte dans leurs habitudes et d'erroné dans leurs vues et leurs jugements, n'exerçait-il pas sans cesse la patience du Rédempteur? Bon et tendre Maître! même alors il pouvait dire la parole de la Cène : « *Pro eis sanctifico me ipsum...* » Pour eux, pour ces âmes élues, si aimées, je m'immole sans jamais me lasser...

Il réussit plus tard, sinon à les former parfaitement à la vie et aux dispositions d'hostie, du moins à les préparer à l'action de son Esprit, Esprit de flamme et d'amour qui devait, le jour de la Pentecôte, les consumer et en faire des Victimes parfaites. Mais, avant cette époque, l'œuvre de la grâce de JÉSUS avait été assez puissante et assez efficace, pour que ce doux Sauveur pût leur rendre la veille de sa mort, ce beau témoignage : « C'est vous qui êtes demeurés fermes avec moi, dans mes tentations et mes épreuves (1). »

(1) *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis.* S. Luc, XXII, 28.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST achève son œuvre en ses Apôtres, en les élevant à la dignité sacerdotale.

Les paroles qui terminent la Considération précédente ont été prononcées, par le divin Maître, dans cette dernière Cène où il institua le Sacrement et le Sacrifice Eucharistique, et conféra le Sacerdoce à ses Apôtres.

Mais, pourquoi JÉSUS voulut-il exercer d'abord ses disciples privilégiés aux œuvres de l'apostolat, et ne leur conférer que plus tard le Sacerdoce ?

Il n'est pas en notre pouvoir de connaître les secrets de l'éternelle sagesse ; et il serait téméraire de vouloir les sonder. Mais une parole de S. Paul semble jeter quelques lumières sur la conduite du divin Maître.

Il dit aux fidèles, dans cette même épître aux Hébreux, qu'il a précisément consacrée à montrer l'excellence et les caractères du Sacerdoce de Notre-Seigneur : « C'est pourquoi, frères saints, puisque nous sommes faits participant

d'une vocation céleste, jetons nos regards sur JÉSUS, notre APOTRE et notre PONTIFE (1). » Il appelle JÉSUS, premièrement du nom d'Apôtre et secondement de celui de Pontife, non que ces deux titres ne se résument pas dans le Sacerdoce de Notre-Seigneur; (car en vérité, le divin Rédemptenr est Apôtre, c'est-à-dire envoyé du Père pour annoncer l'Evangile, parce qu'il est Médiateur et Prêtre;) mais S. Paul suit cet ordre pour rappeler sans doute, que le titre d'Apôtre est celui qui a paru d'abord en JÉSUS, par la prédication de l'Evangile durant trois ans, et que celui de Prêtre et de Pontife n'a été manifesté qu'à la fin, par son immolation sur le Calvaire.

C'est pourquoi, si nous osons interpréter la conduite de notre DIEU, il voulut que ceux qu'il avait choisis pour ses Prêtres, fissent d'abord, à son exemple, les œuvres du ministère apostolique. Comme lui, ils annoncèrent « l'approche du royaume de DIEU » et, afin que le plus grand obstacle fut ôté à l'action d'un tel ministère et qu'ils fussent accrédités par le pouvoir des miracles, le divin Maître leur communiqua

(1) Epît. aux Hébr., III, 4.

la puissance de chasser les démons, de guérir les malades et même de ressusciter les morts.

Ce n'est qu'après s'être acquittés fidèlement de leur mission, dans le reste de la Vie Publique, qu'ils furent élevés à la dignité sacerdotale (1).

Et, il est vraiment digne de remarque que la sainte Eglise n'a pas une autre manière de procéder, dans l'administration du Sacrement de l'Ordre. Car, s'il est vrai que le pouvoir soit d'enseigner le peuple, soit de chasser les démons est une dérivation de la grâce du Sacerdoce reçue dans l'ordination de la Prêtrise, l'Eglise communique et confie cependant l'un et l'autre de ces pouvoirs, au moins dans une certaine mesure, à des clercs qui sont dans des ordres inférieurs à la Prêtrise. C'est ainsi que la fonction propre de l'Exorciste, est de chasser les démons des corps des possédés (2),

(1) S. Thomas, expliquant le sens du mot : *sacerdos*, donne la suite des deux grandes œuvres du Prêtre, et place en premier lieu la communication de la science de Dieu par la parole, et ensuite le ministère de médiation par la prière, III, q. 22, a. 1. — (2) S. Ephrem nous apprend que l'action de chasser les démons est une œuvre toute sacerdotale. *Hâc (dignitate sacerdotali) Diabolus è cælo decidens, subactus est.* De sacerdotio.

et lorsque l'Evêque confère l'ordination du Diaconat au sous-diacre, il dit expressément : « Il faut que le Diacre prêche la parole de Dieu (1). »

Notre divin Rédempteur « notre Apôtre et notre Pontife » avait donc préparé, chaque jour, depuis leur élection, ces douze disciples privilégiés, par les œuvres du zèle apostolique et par ces enseignements d'un exemple de parole et sur la vie d'Hostie. Il acheva son œuvre, en consacrant ses Prêtres, au moment même où il offrait le premier, en instituant, le sacrifice eucharistique. — Nous méditerons plus tard, cet ineffable Mystère. Ce qui se passa alors devrait ne jamais cesser d'être le sujet de nos adorations, de notre reconnaissance et de notre amour. — Ici, pour le sujet qui nous occupe, nous rappelons seulement les paroles si simples, mais toutes-puissantes, par lesquelles Notre-Seigneur, selon l'enseignement de l'Eglise (2), institua le Sacrement de l'Ordre. Il prit du pain, rendit grâces à son Père, bénit le pain, le rompit, et le donna à ses disciples,

(1) Pontif. Rom. — (2) Concil. Trident. Sess. XXII, cap. 1, Can. 2.

disant : « Ceci est mon Corps, qui sera livré pour vous. » Puis immédiatement après, il ajouta : « FAITES CECI EN MÉMOIRE DE MOI. » Il prit également le Calice, et il dit : « Ceci est mon Sang. » Et il ajouta de nouveau : « FAITES CECI EN MÉMOIRE DE MOI, toutes les fois que vous boirez mon Sang (1). »

Dès ce moment, en vertu de la communication que Notre-Seigneur leur faisait de son Sacerdoce, par ces paroles, les Apôtres furent Prêtres. Ils avaient jusque-là annoncé la *Parole de* DIEU, ils reçurent alors le pouvoir de consacrer le *Corps de l'*HOMME-DIEU, et ensuite, par une communication plus abondante encore du Sacerdoce du Rédempteur, un pouvoir d'autorité sur toute l'Eglise, qui est le *Corps mystique de l'*HOMME-DIEU (2). En d'autres termes, ils reçurent le Sacerdoce dans sa plénitude et furent consacrés, par conséquent, non-seulement Prêtres, mais Evêques : — Prêtres, avec le pouvoir principal de la Prêtrise, qui se réfère au *Corps*

(1) S. Luc, XXII, 19. — 1re Epît. aux Corinth., XI, 24 et 25. — (2) Hic quæstio non movetur de tempore quo institutus est Episcopatus, neque de modo, an scilicet Christus Dominus ipse Apostolos consecraverit Episcopos, etc., etc. Vid. est canonistas et theologos.

sacramentel de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, — et Evêques, avec l'autorité propre de l'Episcopat, qui se rapporte au gouvernement de son *Corps mystique.*

Ces choses sont grandes et profondes. Nous nous arrêterons un instant à les considérer.

1. Les Apôtres sont élevés à la dignité de Prêtres, pour consacrer le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST. C'est la plus extraordinaire de toutes les dignités, et le pouvoir qu'elle donne, le plus extraordinaire de tous les pouvoirs. Ce que les Pères et les Docteurs ont écrit du Sacerdoce, est ce que le langage humain, traitant de ce qui se rapporte à la créature, a de plus sublime. Plusieurs même n'ont pas craint de comparer le Prêtre à MARIE, et de dire que, sous quelque rapport, la dignité du Prêtre surpasse la dignité de la divine Vierge (1). Leurs paroles, il est vrai, ne peuvent être prises à la lettre. Ils excèdent, dans l'enthousiasme que fait naître en eux la considération des grandeurs et des magnificences spirituelles du Sacerdoce. En vérité,

(1) S. Bernardin de Sienne, Sermon 20, art. 1, c 7. *Excedit sacerdotis potestas Virginis potestatem*, etc. Ap. Olier, *Traité des SS. Ordres*, 3e p., ch. 2 § 1.

aucune dignité, aucun pouvoir ne sont comparables à la dignité et au pouvoir de Celle qui fut et qui est à jamais la Mère de DIEU. Mais l'excès du langage des Saints nous révèle ce qu'il y avait d'inexprimable dans leur admiration et leur ravissement, en présence de cette merveilleuse invention de la bonté et de la munificence d'un DIEU.

Ce qui fait l'étonnante élévation du Sacerdoce, c'est l'union tout à fait extraordinaire qui existe entre JÉSUS-CHRIST et le Prêtre. En réalité, JÉSUS est seul Prêtre, comme il est seul Victime. Mais il a voulu avoir besoin d'un ministre dans l'oblation qu'il fait de son Sacrifice jusqu'à la fin des siècles. Or, ce ministre, c'est quiconque a reçu l'ordination sacerdotale. Mais en quel sens est-il ministre, cet homme si privilégié du Cœur de JÉSUS? L'est-il simplement par un concours extérieur que Notre-Seigneur a voulu rendre nécessaire? Il l'est d'une manière ineffable. Car à l'autel, au moment de la consécration, le Prêtre catholique ne dit point, pour opérer le Sacrement et le Sacrifice : « Ceci est le Corps de JÉSUS-CHRIST, » ce qui serait tout à fait naturel, puisque c'est bien le Corps de JÉSUS-CHRIST qu'il consacre. Mais non! la parole qu'il

doit prononcer, sous peine de nullité, est celle-ci : « Ceci est mon Corps. » Prodigieux mystère ! Il est donc vrai que Jésus et son ministre ne font qu'un. C'est bien le ministre qui émet le son extérieur de la voix, et c'est bien Jésus qui parle... De sorte que nul ne peut dire d'une manière aussi absolue et aussi vraie que le Prêtre : « C'est Jésus-Christ qui vit en moi... Pour moi, vivre, c'est Jésus-Christ. »

Or, c'est cette transformation qui s'opéra dans les Apôtres, au moment de leur consécration sacerdotale, au cénacle ; non que la grâce reçue les rendit impeccables. Hélas ! les preuves de leurs faiblesses sont à jamais écrites, en traits ineffaçables, dans le récit de la Passion. Mais, le caractère divin, qui exprime la divine union du souverain Pontife et des ministres, était imprimé, la grâce qui l'accompagne était donnée avec abondance. Et c'est cette grâce et ce caractère qui continuent d'être communiqués au Prêtre catholique, dans son Ordination.

2. Les Apôtres ne reçurent pas seulement la Prêtrise, mais encore l'Episcopat qui est la plénitude du Sacerdoce, et qui confère le pouvoir de consacrer des prêtres et celui de gouverner

l'Eglise de Dieu. Ce dernier pouvoir fut en eux tout à fait extraordinaire. Il n'a pas été transmis, dans toute son étendue, aux Evêques, leurs successeurs. Voici ce qu'il était dans ces premiers Elus du divin Maître : 1. Ils avaient le droit de prêcher l'Evangile dans le monde entier, avec le privilége de l'infaillibilité, le don des langues et des miracles, et le pouvoir d'écrire des livres canoniques contenant, soit le récit de l'Evangile, comme le firent saint Matthieu et saint Jean, soit des enseignements pour l'édification et la direction des fidèles, comme on le voit par les épîtres de saint Pierre, de saint Jean, de saint Jacques, de saint Jude et par l'Apocalypse de saint Jean. — 2. Le droit de fonder partout des églises et de les gouverner une fois fondées. — 3. Enfin, le pouvoir d'ordonner des évêques et des prêtres, et de constituer tout l'ordre hiérarchique du clergé, comme aussi de déterminer toutes les cérémonies relatives à la sainte Eucharistie et aux Sacrements.

A tant d'éminents priviléges, Notre-Seigneur ajouta, le grand jour de la Pentecôte, par la vertu de son Esprit, la grâce insigne de l'impeccabilité.

Tels furent les Apôtres de Jésus-Christ, que saint Paul a si justement appelés « la gloire du Christ (1). » Ils avaient été tirés des conditions les plus obscures, et leurs âmes avaient besoin d'être singulièrement éclairées et purifiées. Ils furent dociles. Ils suivirent le Maître avec amour (excepté le malheureux, dont le nom attriste toujours si profondément nos cœurs). Ils se laissèrent initier avec simplicité à la vie d'hostie, et ils furent fidèles à cette grâce sublime. Le Sacerdoce vint ensuite les consacrer Prêtres et Victimes à la fois. Ils furent alors aptes à recevoir la grande mission de continuer, dans le monde, l'œuvre de la Rédemption des âmes. « Et ce sont eux qui, vivant encore dans la chair, plantèrent et arrosèrent l'Eglise de leur sang ; ils burent le calice du Seigneur, et ils ont été faits les amis de Dieu (2). »

Apôtres saints ! vrais amis de Dieu et sublime gloire de Jésus ! « Vous avez été établis pour aller, et porter du fruit, et un fruit qui

(1) *Apostoli Ecclesiarum, gloria Christi.* — 2e Epît. aux Corinth., VIII, 23.— (2) *Isti sunt qui viventes in carne*, etc. Office des Apôtres, 3e noct.

demeure (1), » obtenez que la grâce première que vous avez communiquée à l'Eglise se maintienne toujours ! Que le Sacerdoce ait toujours la pureté de votre zèle, la perfection de votre religion et la sainteté de votre esprit d'hostie ! Que les Clercs inférieurs se forment de bonne heure à la sublimité de cette grâce ! Que les Prêtres soient, en tout leur ministère, autant Victimes que Prêtres ! Que les Evêques aient de plus en plus la plénitude de la sainteté sacerdotale, comme ils ont la plénitude de l'Ordre sacerdotal ! Que les fidèles marchent sur les traces de leurs chefs et de leurs guides ! Et que tous nous nous avancions dans les voies de notre Prêtre et Pontife souverain, de notre Agneau, de notre Hostie... JÉSUS, unique Bien, unique Vie de son Eglise !...

(1) S. Jean, xv, 16.

ONZIÈME MÉDITATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et saint Pierre.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

Les prédilections du Cœur de JÉSUS pour saint Pierre.

JÉSUS, Souverain Prêtre, s'était choisi douze Apôtres, et les avait consacrés prêtres. Mais il en est un, dans ce nombre, qui fut l'objet de grâces spéciales, c'est saint Pierre. Donnons-nous la consolation de faire une méditation particulière sur ce grand Apôtre, le premier de tous. Saint Jean est appelé dans le saint Evangile « le disciple que JÉSUS aimait; » et nous verrons prochainement pourquoi le Cœur du divin Maître était si intimement incliné vers l'Apôtre vierge. Mais si saint Jean a eu ce merveilleux privilége, il est certain que c'est saint Pierre qui a reçu de Notre-Seigneur, les plus nombreux et les plus fréquents témoignages d'amour.

Du reste, saint Bernard, semble avoir très-

bien caractérisé cette conduite du divin Maître envers les deux Apôtres privilégiés, quand il a dit : « Jean aimait plus suavement et était aimé plus familièrement ; Pierre aimait plus ardemment et était aimé plus fortement (1). »

Suivons la vie de JÉSUS, et recueillons les circonstances où il a témoigné pour l'humble batelier du lac de Tibériade, des égards, une attention, un amour particulier.

Le nom de Pierre apparaît dès le premier chapitre de l'Evangile selon saint Jean. Deux disciples de Jean-Baptiste, dont l'un est André et l'autre Jean l'évangéliste, lui-même, ont eu le bonheur de voir JÉSUS, de lui parler et de le reconnaître pour le Messie. André, frère de Simon, se hâte de lui en porter la bonne nouvelle. Simon accourt. Voici le récit de saint Jean : « Tout d'abord, André se hâta d'aller trouver son frère Simon, et lui dit : Nous avons trouvé le Messie (ce qui signifie le Christ), et il le conduisit à JÉSUS. JÉSUS, l'ayant regardé fixement,

(1) *Petrus dilexit ferventius et diligebatur fortius; Joannes vero diligebat suavius et diligebatur familiarius.* Cité par Faillon, *Vie intérieure de la très-sainte Vierge*, d'après les écrits de M. Olier, t. 2, p. 219.

lui dit : Tu es Simon, fils de Jean, tu t'appelleras Cephas (c'est-à-dire Pierre). »

C'est la première fois que JÉSUS lui parle. Avant de parler, il le regarde avec amour, et il lui déclare ce qu'il sera, en lui donnant un nom nouveau. Pierre ne comprit pas probablement toute la portée de cette grande parole, ni tout ce qu'il y avait d'amour dans ce regard. Mais c'était fait, il était devenu le privilégié du Verbe incarné.

La parole de JÉSUS était une première vocation ; à quelque temps de là, une autre vocation plus solennelle eut lieu. JÉSUS se trouvait sur le bord du lac de Tibériade, « il était accablé par la foule du peuple qui se pressait pour entendre la parole de DIEU. » Il voit alors deux barques arrêtées près du bord, et il monte sur l'une d'elle pour parler plus facilement à la foule. C'était la barque de Pierre. Cette préférence était significative. Ecoutons l'évangéliste : « Après ce discours, JÉSUS dit à Pierre : Avancez en pleine mer et jetez vos filets. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole, je jetterai encore le filet. » La pêche fut prodigieuse. La quantité de poissons était si grande que le filet

se rompait. Pierre, saisi d'épouvante et de respect, s'écrie : « Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur... JÉSUS lui répondit : « Ne craignez point. Désormais ce sont des hommes que vous prendrez pour leur donner la vie (1). »

Cet événement se passa vers le milieu de la première année de la Vie Publique.

Un an après, a lieu l'élection des Apôtres que nous avons méditée précédemment. Il est digne de remarque que saint Pierre est toujours désigné le premier, par les évangélistes qui donnent le nom des Apôtres ; et c'est sans doute parce que Notre-Seigneur lui-même, en les appelant à lui, le nomme d'abord avant tous les autres, comme devant être leur chef.

Après cette élection, les Apôtres accompagnent ordinairement le divin Maître. Cependant il est des circonstances où JÉSUS fait un choix. Saint Pierre est toujours du nombre, et il est toujours nommé le premier. Dans le récit de la résurrection de la fille de Jaïre, saint Marc dit : « JÉSUS (se rendant à la maison du chef de la synago-

(1) S. Matt., IV, 18, 20. — S. Marc, I, 16, 18. — S. Luc V. 1, 10.

gue) ne voulut être suivi de personne, si ce n'est de Pierre, de Jacques et de Jean (1). » Les trois évangélistes, saint Mathieu, saint Marc et saint Luc, disent aussi, en racontant la Transfiguration : « JÉSUS prit avec lui Pierre, Jacques et Jean (2). »

La Transfiguration eut lieu le 6 août de la troisième année de la Vie Publique. Très-peu de temps après, Notre-Seigneur donne à saint Pierre un nouveau témoignage de considération ; mais cette fois, ce témoignage fut tout à fait extraordinaire. Saint Matthieu le rapporte ainsi :

« JÉSUS et ses disciples étant venus à Capharnaüm, ceux qui percevaient le tribut dirent à Pierre : Est-ce que votre Maître ne paye pas le tribut ? Pierre répondit : Assurément, il le paye. Et étant entré dans la maison où ils allaient, JÉSUS le prévint et lui dit : Simon, que vous en semble-t-il? De qui les rois de la terre perçoivent-ils le tribut et les impôts? Est-ce de leurs propres enfants ou des étrangers? Des étrangers, répondit Pierre. JÉSUS lui dit : Les enfants

(1) S. Marc, v, 37. — (2) S. Matt., XVII, 1, 13. — S. Marc, IX, 1, 12. — S. Luc, IX, 28, 36.

en sont donc exempts. Mais afin que nous ne soyons pas une occasion de scandale, allez vous en à la mer et jetez votre ligne, et le premier poisson que vous tirerez de l'eau, prenez-le et ouvrez-lui la bouche. Vous y trouverez une pièce d'argent; vous la prendrez et vous la leur donnerez pour moi et pour vous (1). »

« Pour moi et pour vous! » C'est le Fils de DIEU, DIEU lui-même, tout-puissant, infiniment grand, éternel, qui parle ainsi à un pauvre batelier de la Galilée! Quelle condescendance dans cette sorte d'égalité! Les abaissements de notre DIEU nous touchent profondément. Il s'abaisse pour nous, il s'abaisse devant son Père. Ici il traite son humble Apôtre d'égal à égal. « Pour moi et pour vous! » C'est comme s'il annonçait le Mystère admirable que nous aurons à méditer dans la troisième considération, le Mystère de cette sorte d'unité de JÉSUS et de saint Pierre, dans le gouvernement de l'Eglise! « Je suis la pierre, semble dire le divin Maître, mais vous serez aussi la pierre sur laquelle je bâtirai mon Eglise. Nous ne faisons qu'un. Quiconque se séparera de vous, se séparera

(1) S. Luc, XVII, 24, 26.

aussi de moi, et quiconque vivra de votre foi et vous sera uni par la charité, vivra aussi de ma foi et de ma charité. » Pierre est le seul qui ait entendu de pareilles paroles.

Mais voici la Passion avec ses immenses Mystères. L'Institution de la sainte Eucharistie la précède. Deux des Apôtres sont envoyés par Notre-Seigneur, pour faire les préparatifs du grand festin. Qui sont-ils ? Pierre et Jean (1). Pierre qui doit être plus que tout autre le Prêtre de l'Eucharistie, comme étant le premier pasteur des âmes ; Jean, le Prêtre du Sacré Cœur. Jean est toujours uni et associé à Pierre. On se rend compte de cette disposition du Maître. Cependant c'est bien toujours Pierre qui apparaît le premier.

Deux circonstances se rattachent à l'Institution du Sacrement : l'une la précède, l'autre la suit. La première est le Lavement des pieds. C'est par saint Pierre que le divin Maître commence. Nous savons quelle fut l'humble résistance de l'Apôtre et l'insistance plus humble encore du Maître. Mais ce débat si touchant est une preuve nouvelle des desseins et des prédilections de Jésus.

(1) S. Luc, XXII, 8.

La seconde circonstance est la recommandation si grave et si solennelle que Notre-Seigneur fait à ses chers disciples de l'humilité dans le gouvernement des âmes. Il insiste, il leur promet, s'ils sont fidèles, les plus grandes récompenses dans l'éternité. Puis, comme s'il interrompait son discours, il parle à Pierre seul, et leur dit : « Simon! Simon! Satan a demandé à vous cribler tous, comme on crible le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, lorsque tu auras été converti, confirme tes frères. »

Quelles paroles!... Pierre aura le malheur de tomber; il reniera son Maître misérablement... Mais ce miséricordieux Maître a prié pour lui. Pierre « se convertira » et c'est lui « qui confirmera ses frères. »

Dans le Mystère de l'Agonie, Pierre est encore choisi avec Jacques et Jean.

Après la Résurrection, c'est à Pierre le premier (1), parmi les Apôtres, que JÉSUS apparaît.

Le solennel interrogatoire qu'il subit sur les bords du lac de Génézareth, indique à la fois et

(1) 1re Epître aux Cor., xv, 5.

la grande dignité dont il est revêtu, et ce que Jésus attend de sa part, en lui confiant l'Eglise. — Enfin, c'est à Pierre seul que Jésus prédit la mort qu'il aura à souffrir pour son amour.

Mais ces événements appartiennent à la Passion de Notre-Seigneur et à sa Vie Ressuscitée. Ils reviendront plus tard dans nos Méditations.

Adorons ici notre Souverain Prêtre qui se prépare avec tant de bonté, de condescendance et de sagesse, son Vicaire et son humble Apôtre. Comme tout est simple et grand en Notre-Seigneur! Comme on sent qu'il est le Maître, et cependant avec quelle divine lenteur et sublime modération il procède! Il choisit; mais il ne violente pas la liberté de sa créature. Il appelle celle-ci à la plus grande élévation, et il veut qu'elle y monte comme à son insu et par des degrés presque imperceptibles. Soyez béni, ô Dieu souverain! Sagesse infinie! Vous pouvez, s'il vous plaît, agir autrement, et alors encore votre sagesse se justifie elle-même (1). Mais vous aimez mieux d'ordinaire faire vos œuvres « avec nombre, poids et mesure, atteignant toutes vos fins avec force et disposant toute

(1) Ps. xviii, 10.

chose avec suavité (1). » Dirigez-moi, mon DIEU ! ô mon JÉSUS ! ô Sagesse adorable ! dans les voies que votre Providence m'a tracées. Je ne suis pas Pierre, je n'ai pas une vocation aussi sublime que la sienne; mais vous m'avez fait plus d'honneur que jamais intelligence créée n'eût pu le concevoir, en me rachetant de votre Sang, et en me prédestinant à la possession de vous-même pour l'éternité. C'est pourquoi, regardez-moi comme vous avez regardé Pierre, appelez-moi à votre suite, comme Pierre; priez pour moi, purifiez-moi, faites-moi participant de vos Mystères, montrez-vous à moi, et préparez-moi comme à votre Apôtre une mort qui ressemble à la vôtre et qui vous glorifie.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Dispositions de confiance et d'amour de saint Pierre envers Notre-Seigneur.

Quand on suit attentivement la vie et les actions de saint Pierre, on est touché de ce qu'il y a d'aimable dans son caractère. Il n'est pas

(1) Sagesse, XI, 21. — VIII, I.

sans imperfections, il faut en convenir ; mais ces imperfections mêmes se rattachent à quelque bonne qualité qu'elles exagèrent. Saint Pierre est droit, simple, ouvert et disposé à tous les sacrifices. Avec cela, il est prompt, enthousiaste, et dans une circonstance à jamais douloureuse, présomptueux et téméraire ; mais il aime, et, suivant l'expression de saint Bernard, « il aime JÉSUS *avec ardeur.* »

Suivons notre bienheureux Apôtre depuis sa première vocation jusqu'à la fin de la Vie Publique.

On pourrait dire que saint Pierre aimait JÉSUS, même avant de le connaître personnellement ; il aimait le Messie à venir. Ce qui le prouve, c'est la parole si simple de saint André, quand il annonce à son frère son bonheur : « Nous avons trouvé le Messie. » C'est comme s'il disait : « Le Messie dont nous avons parlé si souvent, dont nous attendons la venue avec tant d'ardeur, je l'ai trouvé. » Et remarquez à ce mot la simplicité de saint Pierre. Il vient tout de suite et se présente à JÉSUS. Saint Jean Chrysostôme dit à ce sujet : « Voyez comme dès le commencement l'esprit de Pierre est docile et bienveillant.

Il a trouvé la trace du Messie, et il se hâte sans retard de le suivre (1). »

Le récit de la pêche miraculeuse, lors de sa seconde vocation, révèle d'une manière touchante son esprit de confiance. Nous avons lu un abrégé de ce récit dans la Considération précédente. JÉSUS monte sur la barque de Pierre et lui commande de jeter ses filets. Pierre répond : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jetterai de nouveau mes filets. » — « Sur votre parole !... » Que ce mot est humble et qu'il exprime bien la confiance de l'humble Apôtre ! La pêche miraculeuse a lieu. Pierre alors se jette aux genoux de JÉSUS et s'écrie : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur. » C'est l'accent de l'humilité. Humilité, confiance, amour, sont des vertus qui vont si bien ensemble ! Pierre est confiant, il est reconnaissant, il aime son bon Maître ; et il est humble à ses pieds, jusqu'à la confusion.

Voici un autre fait. Il se passe sur ce même

(1) *Considera à principio obedientem et benevolum Petri animum*, etc. — Ap. Corn. à Lap. in Joan. I, 47.

lac de Génézareth où a lieu la pêche miraculeuse. C'était la nuit, une tempête effroyable soulevait les eaux. Pierre et ceux qui étaient dans sa barque ramaient avec effort depuis plusieurs heures, mais le vent était contraire; et ils étaient à peine parvenus au milieu du lac qu'ils voulaient traverser. C'est alors que Notre-Seigneur vient au secours de ses Apôtres; mais, par un miracle sans précédent pour eux, JÉSUS marchait sur les flots. Les pauvres bateliers s'effraient, prenant celui qui s'avance ainsi pour un fantôme. JÉSUS leur dit : « Ne craignez rien, c'est moi. » Pierre prend alors la parole avec confiance : « Si c'est vous, dit-il, commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux (1). » JÉSUS répond : « Venez, et Pierre descendant de la barque marchait sur l'eau pour aller à JÉSUS. » Quelle touchante simplicité ! Mais voici l'infirmité humaine qui se révèle. Saint Matthieu continue ainsi le récit : « Mais voyant la mer agitée par un grand vent, Pierre eut peur ; et commençant à enfoncer dans l'eau, il s'écria : « Seigneur, sauvez-moi. Et aussitôt, JÉSUS éten-

(1) *In omnibus locis*, dit S. Jérôme (*in hoc loco*, Matth., XIV) *ardentissimæ fidei Petrus invenitur.*

dant la main, le prit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté (1)? »

Ce fait appartient au milieu de la seconde année de la Vie Publique. Vers ce même temps, un autre événement fit éclater d'une manière encore plus remarquable la foi de Pierre et son amour pour son divin Maître. Le voici. JÉSUS avait fait au désert la première multiplication des pains ; la foule se pressait autour de Lui. Il en profita pour leur annoncer le grand Mystère de son amour : son Corps destiné à devenir le véritable Pain des âmes et son Sang leur breuvage. Sa parole ne fut pas comprise. Au lieu de l'interroger avec humilité, les uns disputèrent, les autres se scandalisèrent. Enfin, les disciples eux-mêmes furent ébranlés et, sans demander une explication qui les aurait sauvés, ils se retirèrent. Saint Jean le constate d'une manière effrayante : « Dès ce moment, dit-il, un grand nombre de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec Lui. » JÉSUS alors se tourne vers ses Apôtres et leur dit : « Et vous aussi, voulez-vous me quitter? » Le moment était solennel et la question décisive. Mais voilà

(1) S. Matth., XIV, 24, 31.

Pierre qui se lève et dit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la Vie éternelle. Nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le CHRIST, le Fils de DIEU (1). »

On ne peut pas transcrire et lire cette parole sans tressaillement. Quel cri d'amour ! « A qui irions-nous?... » Toutes les âmes qui ont compris JÉSUS l'ont poussé avec enthousiasme : « A qui irions-nous ?... N'êtes-vous pas tous les biens, ô Beauté ! ô Bonté ! ô Vie unique ! »

Ce témoignage de l'humble et fervent Apôtre de JÉSUS serait la plus expressive manifestation de sa foi et de son amour, si Notre-Seigneur n'en avait pas provoqué un autre plus solennel encore. Pierre venait de dire : « A qui irions-nous ?... Nous avons connu et nous avons cru que vous êtes le CHRIST, le Fils de DIEU. » Quelques mois plus tard, le divin Maître étant arrivé aux environs de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples, disant : « Que disent les hommes, qu'est le Fils de l'homme ? Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres, Elie ; les autres, Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. JÉSUS leur dit : Et vous autres,

(2) S. Jean, VI, 67, 70.

qui dites-vous que je suis? Simon-Pierre, répondant, dit : « Vous êtes le CHRIST, le Fils du DIEU vivant. »

Quelle fut la foi de l'Apôtre en disant ces paroles, quelle fut la solennité du témoignage et l'ardeur intérieure qui l'accompagnait? Nous ne saurions le dire; mais nous savons par l'Evangile que pour JÉSUS, cette affirmation si forte, cette profession de foi si éclatante était comme la preuve suprême de fidélité et de dévouement qu'il attendait, pour accomplir ce qu'il avait annoncé lors de sa première entrevue, par ces paroles : « Tu es Simon, fils de Jean, tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre. » A peine, en effet, le fervent et fidèle disciple a-t-il fait cette belle et sainte protestation de foi, que JÉSUS, avec une sorte d'admiration, lui dit : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean; car ce n'est point la chair ni le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est au Ciel. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des Cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le Ciel et

tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le Ciel (1). »

Quelle promesse ! quel honneur fait à l'humble Apôtre ! C'est un DIEU qui parle ! Sa parole est infaillible, et c'est le pauvre batelier du lac de Tibériade qui en est l'objet... Mais cet humble et pauvre batelier aime JÉSUS et croit en lui. Quel est donc l'empire de la foi, de la confiance et de l'amour sur le Cœur de notre doux et miséricordieux Maître !

Pierre ne cessera de se montrer confiant et simple dans sa foi en JÉSUS. Un dernier trait, qui appartient au dernier temps de la Vie Publique, en est la preuve. Un jeune homme se présente à Notre-Seigneur, et demande ce qu'il faut faire pour acquérir la Vie éternelle. JÉSUS répond à la question et ajoute : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres et vous aurez un trésor dans le Ciel ; et venez, suivez-moi. » Or, le jeune homme, entendant ses paroles, s'en alla triste ; car il possédait de grands biens. JÉSUS dit alors à ses disciples : « Je vous dis en vérité qu'il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume

(1) S. Matth., XVI, 13, 19.

des Cieux. Je vous le dis encore une fois : il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume des Cieux. » A ces mots, les disciples sont étonnés et disent : « Qui pourra donc êtro sauvé ? » JÉSUS les regardant, leur dit : « Cela est impossible à l'homme ; mais tout est possible à DIEU. »

C'est alors que Pierre prend la parole et dit : « Mais pour nous autres, voilà que nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi ; quelle sera donc notre récompense? » — JÉSUS répondit : « Je vous dis en vérité que, pour vous qui m'avez suivi, lorsqu'au temps de la résurrection, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté, pour l'amour de moi et pour mon évangile, sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple en ce monde, et dans l'autre, l'héritage de la vie éternelle (1). »

Ce centuple, Pierre devait le recevoir dans ce

(1) S. Matth., XIX, 16, 29. — S. Marc, X, 17, 30. — S. Luc, XVIII, 18, 30.

monde de diverses manières ; mais assurément ce fut d'une manière insigne par la communication toute exceptionnelle que JÉSUS lui fit de son Sacerdoce. Que sont les biens que Simon, fils de Jean, avait quitté en comparaison de ceux qu'il reçut : le Souverain Pontificat, l'autorité sur toute l'Eglise, l'union ineffable qui en résulta avec le Fils de DIEU, les grâces merveilleuses que cette union suppose ?

Nous allons essayer de méditer ces merveilles divines dans la Considération suivante.

TROISIÈME CONSIDÉRATION

Dans quelle mesure Notre-Seigneur communique son Sacerdoce à saint Pierre.

Nous avons vu, dans la Méditation précédente, comment Notre-Seigneur communiqua son Sacerdoce à ses Apôtres. Saint Pierre, comme les autres, reçut de cette divine plénitude. Quant au pouvoir de consacrer le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST, son autorité ne fut pas différente de celle que reçurent ses collègues dans l'apostolat, et les simples prêtres eux-mêmes ont, à cet égard, un pouvoir semblable. Mais relativement

au Corps mystique, qui est l'Eglise, il n'en fut pas ainsi ; saint Pierre reçut communication du Sacerdoce de Jésus-Christ et de son autorité sur cette Epouse bien-aimée, d'une manière éminente et tout à fait à part (1). Arrêtons-nous à considérer et à approfondir, suivant la grâce que le Souverain Prêtre, Jésus, daignera nous donner, ce magnifique Mystère de sa providence et de sa sagesse.

Saint Pierre était en toute chose, dans le gouvernement de l'Eglise, supérieur aux autres Apôtres.

Ceux-ci avaient sans doute autorité sur l'Eglise, et c'est pourquoi ils pouvaient prêcher partout et partout fonder des églises particulières ; mais, premièrement, ils ne le faisaient qu'avec dépendance de la souveraine autorité de Pierre ; ils travaillaient même, à vrai dire, dans l'apostolat universel de Pierre; et les églises qu'ils fondaient devenaient sujettes de ce Chef de toute l'Eglise.

(1) *Licet potestas ordinis æqualiter sit collata Apostolis, tamen potestas Jurisdictionis non est data eis nisi præsupposita auctoritate distributivâ Petri, ita quod omnia facerent secundum ejus ordinationem.* S. Thom., *in* IV *Lib. Sentent. Dist.*, IX, q. 1, art. 3, ad. 1.

En second lieu, le pouvoir qu'avaient les Apôtres de prêcher ainsi dans tout le monde et de créer diverses églises particulières leur était personnel, et n'était pas transmissible à leurs successeurs; tandis que Pierre transmet au Pontife romain, son successeur, tout ce qu'il a reçu de JÉSUS-CHRIST pour le gouvernement de l'Eglise universelle.

Il est vrai encore que les Apôtres étaient infaillibles dans leur enseignement, et sous ce rapport, ils ne différaient pas de Pierre; mais cette magnifique prérogative, comme celle de fonder des églises, leur était aussi personnelle et ne pouvait être transmise; tandis que Pierre, vivant dans ses successeurs, ne cesse de confirmer ses frères, et de donner toujours la vérité au monde, par un enseignement infaillible.

De sorte que JÉSUS-CHRIST et Pierre ne font qu'un, et Pierre et le Pontife Romain aussi ne font qu'un, et c'est dans cette unité, à laquelle nous adhérons par la foi et la charité, qu'est notre salut.

Comme JÉSUS-CHRIST, Souverain Prêtre, est Epoux de l'Eglise (et en vérité il a donné son Sang pour contracter cette mystique alliance) (1),

(1) Nous l'avons vu dans la Méditation précédente.

saint Pierre possédant la plénitude du Sacerdoce de JÉSUS-CHRIST dans l'Eglise, est aussi Epoux de l'Eglise. JÉSUS-CHRIST est l'Epoux invisible, Pierre est l'Epoux visible. JÉSUS-CHRIST ne cesse d'être l'Epoux unique de cette Eglise bien-aimée ; aussi aurait-il pu la gouverner, la diriger et l'instruire seul, sans aucune coopération étrangère ; mais depuis sa Résurrection, il était entré dans un état de gloire qui ne répondait plus à l'état inférieur et moins parfait de l'Epouse. C'est pourquoi il voulut lui donner un Epoux semblable à elle, visible comme elle et dans les mêmes conditions d'épreuve, de lutte et de souffrance où elle se trouve sur la terre. Et c'est ainsi que JÉSUS donna saint Pierre à l'Eglise militante. Il le donna aux Apôtres eux-mêmes, à tous les disciples, à toutes les âmes qui composaient l'Eglise ; il le donna même à MARIE, sa Mère ; car MARIE était aussi Enfant de l'Eglise ; et en cette qualité elle était soumise à saint Pierre, bien que sous d'autres rapports, ceux de la perfection de sa grâce intérieure et de la dignité de Mère de DIEU, MARIE lui fût supérieure. Mais, dans l'ordre extérieur et visible que JÉSUS avait établi, saint Pierre était le chef universel et unique, comme

JÉSUS l'était lui-même, et à cause de cette communication qu'il recevait de l'autorité suprême du « Prince des pasteurs (1), » toute créature rachetée était soumise à l'humble Apôtre.

La qualité d'Epoux de l'Eglise, qui était éminente en lui, le destinait non-seulement à gouverner, à diriger et à instruire l'Eglise, mais à donner à cette Epouse divine de nombreux enfants. C'est pour cela que nous voyons, le jour même de la Pentecôte, qu'à la voix de Pierre et non de quelqu'autre Apôtre, environ trois mille personnes se convertissent et deviennent enfants de l'Eglise. Ce n'est pas que les Apôtres ne pussent opérer de pareils effets. Certes, leur ministère fut, par la vertu du Saint-Esprit, d'une fécondité admirable ; mais chaque âme qu'ils enfantaient à JÉSUS-CHRIST devenait, en réalité, vraie enfant de Pierre, comme étant le principal représentant de JÉSUS-CHRIST, Epoux immortel de l'Eglise.

Et non-seulement saint Pierre donnait par lui-même des enfants à l'Eglise, mais il donnait tous ses soins à les multiplier par le ministère

(1) C'est ainsi que S. Pierre appelle lui-même Notre-Seigneur dans sa 1re épître, chap. v, vers. 4.

de ses disciples. Car nous savons par l'histoire ecclésiastique que nul autre parmi les Apôtres n'a eu un tel zèle. L'Orient et l'Occident ont entendu sa parole et reçu ses envoyés; et l'Eglise de France, en particulier, se glorifie de l'avoir eu pour Père en la personne de Trophime à Arles, de Paul Sergius à Narbonne, de Saturnin à Toulouse, d'Austremoine en Auvergne, de Martial à Limoges, de Denis à Paris et de Gatien à Tours.

Or, ces diverses prérogatives, ce titre d'Epoux, cette plénitude du Sacerdoce de JÉSUS-CHRIST a été transmise par Pierre à ses Successeurs, les Pontifes Romains; ou plutôt, suivant une expression familière aux Conciles, aux Pères, aux Docteurs, Pierre vit toujours dans l'Evêque de Rome et parle par sa bouche (1). C'est pourquoi tout Souverain-Pontife enseigne l'Eglise avec l'infaillibilité de Pierre et la gouverne avec la même autorité. Tous les fidèles, quelle que soit leur dignité, soit ecclésiastique, soit civile,

(1) *Petrus per Leonem ita locutus est.* Concil. Chalcedon. 451. — Labbe, t. IV, col. 368. — *Atramentum videbatur, et per Agathonem Petrus loquebatur.* — Conc. Constant., VI *œcum.* 680. — Idem, t. VI, col. 1053.

sont ses sujets. Il a juridiction immédiate sur tous et sur chacun. Quiconque a l'Eglise pour Mère a le Souverain Pontife pour Père, et c'est pour cela qu'il est appelé Pape, c'est-à-dire Père. Saint Bernard, écrivant à Eugène III, semble avoir résumé tant de gloire dans ces belles paroles :

« Voyons qui vous êtes et qui vous représentez ici-bas dans l'Eglise de Dieu. Vous êtes Abel par la primauté ; Noé par le gouvernement ; Abraham par les droits du patriarchat ; Melchisedech par l'ordre ; Aaron par la dignité ; Moïse par l'autorité ; Samuel par la judicature ; Pierre par la puissance ; Jésus-Christ même par l'onction. Vous êtes celui à qui les clefs ont été données et les brebis confiées. Il y a d'autres portiers du Ciel et d'autres pasteurs ; mais vous avez hérité d'autant plus glorieusement de ces noms, qu'ils vous appartiennent d'une façon plus particulière et plus excellente. Ils ont chacun le troupeau qui leur a été assigné ; à vous seul ont été confiés tous les troupeaux qui n'en forment qu'un seul. Vous êtes vous seul, non-seulement le Pasteur des brebis, mais le Pasteur des pasteurs. Les autres ont été admis, selon les règles établies par vos décrets, à une partie

de la sollicitude; mais vous, vous avez été appelé à la plénitude de la puissance (1). »

Oui! « à la plénitude de la puissance! » mais aussi, s'il est permis d'employer la même expression, *à la plénitude du sacrifice et de l'immolation*. Avant de confier à Pierre et les brebis et les agneaux, JÉSUS lui demanda trois fois : « Pierre, m'aimez-vous?... M'aimez-vous plus que ceux-ci? » Et Pierre répondit avec humilité : « Seigneur, vous savez que je vous aime (2). » Et vraiment, tout le reste de sa vie, il en donna la preuve, se faisant, selon la recommandation de l'adorable Maître, le serviteur de ses frères (3), et à la fin victime parfaite, pour son amour et pour sa gloire, en mourant comme lui sur une croix (4). Ainsi le Pontife de Rome, son successeur, qui a hérité de son autorité, a reçu aussi communication de son esprit de sacrifice et d'hostie. Il l'affirme lui-même quand il s'appelle, dans les actes les plus solennels de son ministère, « le Serviteur des serviteurs de DIEU.»

(1) *De Consideratione*, l. II, cap. 8. — (2) S. Jean, XXI, 15-17. — (3) S. Luc, XVII, 24, 27. — (4) *Petrus passioni Dominicæ adæquatur.* Tertullien, *De Præscriptione*, c. XXXVI.

Sa vie se passe dans la tribulation, à cause de l'insoumission d'un grand nombre de ses enfants, du scandale de plusieurs et de la persécution des impies. « La sollicitude de toutes les églises, » dont parle saint Paul (1), est un glaive qui l'immole sans cesse, et l'obstination de l'hérésie et du schisme, d'une part, et, de l'autre, l'endurcissement des juifs infidèles, et la lenteur étrange des idolâtres et des païens à entrer dans le sein de l'Eglise, sont comme autant d'instruments de supplice qui font de chaque Pape un martyr de la gloire de JÉSUS-CHRIST et de la charité pour les âmes. Tous n'ont pas versé leur sang pour l'Evangile et l'Eglise. Un grand nombre cependant, ceux des trois premiers siècles, ont eu cette gloire. Mais tous ont versé d'abondantes larmes et « livré leur vie, » comme dit le livre des *Actes* (2), pour le salut du troupeau de JÉSUS-CHRIST. Nous avons vu comment le pontificat de l'admirable Pie IX n'a été que croix et martyre; et maintenant, dans la personne du grand Pontife qui lui a succédé, et dont la sagesse donne tant de gloire à l'Eglise, l'immolation et le sacrifice

(1) 2me Epître aux Corinthiens, XI, 28. — (2) Actes des Apôtres, XV, 26.

ne cessent d'être le caractère du Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

O JÉSUS! Pontife éternel et Victime éternelle! qui avez voulu que votre Vicaire participât à la plénitude de votre Sacerdoce et à la plénitude de votre état d'hostie, ne cessez de lui donner au même degré les consolations de votre Cœur. Les temps présents sont tristes et douloureux. Comme dans cette nuit terrible dont parlent les Evangélistes, durant laquelle soufflait avec fureur un vent contraire qui soulevait les flots du lac de Tibériade et mettait en péril la barque de Pierre, les plus violentes passions humaines se sont déchaînées contre l'Eglise et le Saint-Siége. Des complots épouvantables, inspirés par la malice, la colère et la haine, ont été ourdis contre celui que vous avez daigné nous donner pour Père, contre son auguste Personne, sa liberté, ses droits, ses divines prérogatives, et semblent sur le point de consommer leur œuvre sacrilége. Ah! dites à votre Vicaire comme à Pierre, lorsque vous marchiez sur les flots agités : « C'est moi ; ne craignez point. » Et que votre parole le console et dissipe toute tempête... Qu'il ait la joie de voir bientôt les enfants de l'Eglise qui sont rebelles, reconnaître l'amour de

leur Mère, et recevoir de nouveau ses enseignements. Que les impies qui blasphèment se convertissent et proclament la gloire de votre nom! Que les hérétiques et les schismatiques reviennent à la foi de Pierre et à l'unité du divin Bercail! Que les nations infidèles ne refusent plus la lumière de l'évangile et bénissent la grâce de votre Rédemption, et qu'ainsi tous les peuples arrivent à ne former, pour votre gloire, qu'un seul troupeau sous la conduite d'un seul pasteur!... Que, dans le sein même de l'Eglise, les tièdes reprennent leur ferveur première, que les justes augmentent en charité, que les âmes religieuses soient toujours dignes de leur vocation céleste, et que le Clergé soit saint!

O JÉSUS! multipliez les consolations à votre Vicaire, pour que, soutenu dans ses épreuves, il soit de plus en plus efficacement « la lumière du monde et le sel de la terre et l'exemple du troupeau (1). » Conservez-le à notre amour, vivifiez-le et fortifiez-le de votre vertu divine, préservez-le de tout péril en cette terre, et protégez-le toujours des attaques de ses enne-

(1) S. Matth., v. 13, 14. — 1re Ep. de S. Pierre, v. 3.

mis (1) ; car « si le pasteur est frappé, les brebis se dispersent (2). » O JÉSUS ! donnez-nous l'ineffable joie de voir votre Vicaire, notre Père, accomplir dans la paix l'œuvre de salut que vous lui avez confiée, et « qu'enfin le Pasteur et le troupeau parviennent à l'éternelle vie. (3) »

(1) Rép. *pro Papâ.* — (2) S. Matth., xxvi, 31. — (3) *Ut ad vitam, unà cum grege sibi credito, perveniat sempiternam.* Collect. Missæ *pro Papâ.*

DOUZIÈME MÉDITATION.

Notre-Seigneur Jésus-Christ et les soixante-douze Disciples.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

Sur l'élection des soixante-douze Disciples. — C'est encore en sa qualité de Pontife et de Prêtre que Notre-Seigneur fait cette élection.

Jésus, souverain Prêtre du Père, n'est venu en ce monde que pour la gloire de ce Père adorable, et pour le salut de nos âmes (1). Or, il entrait dans les desseins de la divine Sagesse que, pour atteindre cette fin, Notre-Seigneur réalisât d'une part tout ce qui était annoncé, dans le premier Testament, de sa mission en ce monde ; et que, d'autre part, il préparât la fondation et la prospérité spirituelle de l'Eglise,

(1) *Attende quid fuerit Mediator, et nihil in eo reperies nisi Paterni honoris et salutis animarum zelum*, S. Laurent Justin. *De Contempl. Christi perfect.*

qui est la grande œuvre du Testament nouveau.

Et, en vérité, quand on considère dans son ensemble la vie du divin Rédempteur, on voit clairement qu'il est très-parfaitement le lien des deux alliances et qu'il a réussi, suivant l'expression de saint Paul, « à faire en sa personne un seul tout de ces deux éléments séparés, la Synagogue et l'Eglise (1). »

C'est dans cette vue qu'il avait fait précédemment le choix de ses Apôtres, lesquels par leurs attributions, et même par leur nombre, rappelaient les douze anciens Patriarches du peuple hébreu, vrais fondateurs de ce peuple choisi, et annonçaient en même temps qu'ils étaient appelés à fonder et à diriger un peuple nouveau.

Or, c'est maintenant, dans un dessein semblable, que Notre-Seigneur choisit les soixante-douze Disciples. Eux aussi se rattachent et au peuple du premier Testament et au peuple de la nouvelle Alliance, qui est l'Eglise. Et voici comment.

Nous lisons, au livre des Nombres (2), que Moïse, trouvant beaucoup trop lourd le fardeau

(1) *Qui fecit utraque unum... ut duos condat in semetipso in unum novum hominem.* Epître aux Ephés., II, 14, 15. — (2) Chapitre XI°.

du gouvernement de son peuple, demanda au Seigneur un secours, dans l'extrémité où il se trouvait. Le Seigneur l'exauça et lui donna ordre de séparer d'entre le peuple soixante-dix vieillards, dont la sagesse lui serait bien connue, et de les amener ensuite à la porte du Tabernacle. Moïse exécuta l'ordre de DIEU ; et quand ces anciens d'Israël se trouvèrent devant le Seigneur, « le Seigneur, dit l'Ecriture, descendit sur eux sous le voile d'une nuée, et il enleva à Moïse quelque chose de son esprit, et il le donna aux soixante-dix vieillards ; et quand l'esprit se fut reposé sur eux, ils prophétisèrent, et désormais ils ne cessèrent plus d'avoir l'esprit des Prophètes. »

Les saints Pères, s'appuyant sur une parole de saint Paul, nous apprennent que, dans l'histoire du peuple Hébreu, les principaux événements ont été des prophéties et des figures de l'avenir (1). C'est pourquoi, nous pouvons croire que l'institution divine des soixante vieillards annonçait une autre institution, divine aussi, qui devait rappeler la première et la remplacer, comme la réalité rappelle et remplace la figure.

(1) 1re Epît. aux Corinth., x, 11.

Cette nouvelle institution, œuvre de Celui qui fut envoyé « pour être la fin de la loi (1), » est l'élection des soixante-douze Disciples.

C'est ainsi que ces hommes privilégiés se rattachent à l'Ancien Testament; mais ils sont destinés au Nouveau, et ils y occupent une place singulièrement honorable. — Qu'elle est-elle cette place, dans l'Eglise de JÉSUS-CHRIST?

Nous avons précédemment médité sur l'élection des Apôtres, et nous avons dit, à ce sujet, que leurs successeurs immédiats sont les Evêques. C'est dans les Apôtres, en effet, que Notre-Seigneur JÉSUS a fondé l'ordre épiscopal, et c'est pourquoi il est dit que les Evêques, dans le peuple chrétien, exercent leur autorité par un droit divin. Et bien! il a plu au divin Fondateur de l'Eglise d'annoncer, par la création des soixante-douze Disciples, un autre ordre, au-dessous de celui des Evêques, mais qui appartient à la hiérarchie ecclésiastique dont JÉSUS est l'auteur : l'ordre des simples Prêtres (2). Leur Sacerdoce est tout divin, leur mission vient aussi de Celui-là seul qui est l'auteur de toute grâce; mais de même, à n'en pas douter, que

(1) Epît. aux Rom., x, 4. — (2) Sic, juxta Corn. a Lap. in illud Lucæ, x, S. Anaclet, papa. — S. Hieronym., etc.

les Disciples, dans leur ministère ordinaire, travaillaient avec subordination à l'autorité et à l'éminente dignité des Apôtres et surtout de saint Pierre, de même les Prêtres demeurent invariablement soumis, dans l'exercice de leur ministère, aux Evêques leurs supérieurs et au premier de tous, l'Evêque de Rome (1).

Tel est le dessein de notre DIEU et Sauveur, et telle est l'œuvre qu'il fait. Souverain Pontife et Prêtre, il s'est d'abord choisi ses Apôtres qui seront les premiers, eux et leurs successeurs, dans le divin Sacerdoce; et maintenant il annonce l'institution de ceux qui occuperont le second rang dans la sainte hiérarchie. C'est donc bien en sa qualité de Pontife et de Prêtre qu'il fait l'élection de ses Disciples; car il est lui seul « la source de tout le Sacerdoce (2). »

Du reste, dans la méditation et l'étude de tels sujets, la plus grande lumière vient toujours du témoignage de l'Église. Or voici ce qu'elle nous apprend, cette Mère bien-aimée.

C'est dans une des circonstances les plus solennelles de sa vie, s'il est permis d'ainsi dire,

(1) Concil. trident., sess. XXIII. — (2) *Christus est fons totius Sacerdotii*.— S. Thom., III, q. 22, a. 4 inc.

à l'occasion de l'ordination de la Prêtrise, après que l'Archidiacre a dit à l'Evêque : « Très-vénérable Père, notre sainte Mère l'Eglise catholique demande que les Diacres qui sont ici soient ordonnés pour la charge de la Prêtrise. » L'Evêque s'adresse d'abord à l'assemblée des fidèles, avec une gravité et une sorte d'anxiété saisissantes, voulant avoir l'assentiment du peuple chrétien ; puis il parle en ces termes aux Ordinands eux-mêmes :

« Fils bien-aimés, sur le point d'être consacrés pour l'office de la Prêtrise, appliquez-vous à le recevoir dignement, et, une fois reçu, à l'exercer et à le remplir d'une manière qui vous mérite l'éloge de l'Eglise. Car c'est avec une grande crainte qu'il faut s'élever à une si grande dignité, ayant un zèle parfait à vous rendre recommandables, vous qui êtes élus, par une sagesse céleste, par des mœurs saintes et une continuelle observation de la justice. Aussi le Seigneur, ordonnant à Moïse de choisir, parmi tout le peuple d'Israël, pour le seconder dans le gouvernement, soixante-dix hommes à qui il voulait communiquer les dons du Saint-Esprit, lui dit expressément : « Ne choisissez que ceux que vous savez être des vieillards (autant

par l'âge que par la maturité des conseils). » Or, vous étiez figurés et désignés par ces soixante-dix anciens, si, par la vertu du Saint-Esprit aux sept dons, observant les dix préceptes de la loi, vous-vous montrez pleins de probité et de maturité, dans la science autant que dans la conduite de la vie. Mais il y a, dans le Nouveau Testament, un semblable mystère et une semblable figure. C'est lorsque le Seigneur se choisit soixante-douze Disciples, et qu'il les envoya au devant de lui, deux à deux, pour la prédication de l'Evangile, nous apprenant ainsi, par la parole et par l'exemple, que les ministres de son Eglise doivent être parfaits dans la foi et dans les œuvres, c'est-à-dire fermement établis dans la double dilection de DIEU et du Prochain. Appliquez-vous donc à être tels, afin que vous méritiez d'être élus, par la grâce divine, à devenir les aides de Moïse et des douze Apôtres, c'est-à-dire des Evêques catholiques qui sont figurés par Moïse et par les Apôtres (1). »

Que ces paroles sont belles !... Jour mille fois béni aux siècles des siècles, que celui où un

(1) **Pontific. Rom.** ***De ordinatione Presbyteri.***

heureux Lévite, déjà tout rempli de la vertu de l'Esprit-Saint, par la grâce du Diaconat, a le bonheur d'entendre cette solennelle exhortation de l'Evêque, qui va le consacrer Prêtre éternel !... O Mystère sans fin ! O prodige sans nom ! O grâce sans pareille !... Que tous les fidèles qui ont à cœur la gloire de DIEU et les intérêts de JÉSUS, l'honneur de l'Eglise et le salut des âmes prient, et demandent par d'ardentes prières et, s'il le faut, par de grandes immolations, que les élèves des Séminaires, ceux surtout qui approchent de l'ordination de la Prêtrise, soient parfaitement dignes de leur vocation, toute céleste et divine !...

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Sur les enseignements de Notre-Seigneur JÉSU-SCHRIST aux soixante-douze Disciples, avant et après leur mission.

L'élection des soixante-douze Disciples eut lieu vers le milieu de la dernière année de la Vie Publique. Le temps pressait de faire connaître aux moindres localités de la Palestine la

bonne nouvelle du Royaume de DIEU. JÉSUS lui-même disait : « La moisson est abondante ; mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour la recueillir (1). » Or, ses Disciples étaient là, attendant ses ordres. Saint Luc qui était, suivant le sentiment de plusieurs interprètes, l'un des soixante-douze, nous a conservé le discours que le divin Maître leur adressa (2). Voici son récit et ce discours :

« Le Seigneur désigna alors soixante-douze autres Disciples; et il les envoya deux à deux devant lui, dans toute ville et dans tout lieu où il devait lui-même se rendre. Et il leur disait :

« Allez ! Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.

« Ne portez ni bourse, ni sac, ni chaussures, et ne vous arrêtez pas à saluer ceux que vous rencontrerez dans le chemin.

(1) Ces paroles de Notre-Seigneur font même partie du discours qu'il adressa aux soixante-douze. — (2) De ces heureux disciples du Sauveur, il en est peu dont les noms soient connus. On cite communément S. Matthias, qui depuis fut apôtre ; — Barsabas, surnommé le Juste, dont il est parlé à l'occasion de l'élection de S. Matthias; — Cléo-

» En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : La paix soit à cette maison.

» Et s'il se trouve dans cette maison un enfant de paix, votre paix reposera sur lui ; sinon, elle retournera vers vous.

» Demeurez dans la même maison, prenant la nourriture et le breuvage que vous y trouverez : car celui qui travaille mérite son salaire.

» N'allez point de maison en maison.

» Et en quelque ville que vous soyez entrés et où l'on vous aura reçus, mangez ce qu'on vous présentera. Et guérissez les malades qui s'y trouveront ; et dites-leur : Le Royaume de DIEU est venu à vous.

» Mais en quelque ville que vous soyez entrés, si on ne vous reçoit point, sortez dans les places publiques, et dites :

» Nous secouons contre vous la poussière même de votre ville, qui s'est attachée à nos pieds. Et cependant, sachez que le Royaume de DIEU s'est approché de vous.

phas, dont le non nous est conservé par S. Luc, dans le récit d'une apparition de Notre-Seigneur après la Résurrection ; — S. Etienne et les six autres diacres ; — Ananie, qui instruisit S. Paul ; — Manahen, Agabus, Mnason, que les Actes des Apôtres nous font connaître, etc. — V. Corn. à Lap. in Luc, x.

» Je vous assure qu'au dernier jour Sodome sera traitée moins rigoureusement que cette ville-là.

» Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise ; et celui qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé (1). »

On le voit, les enseignements de Notre-Seigneur à ses Disciples ressemblent à ceux qu'il a adressés à ses Apôtres. Mais ils sont beaucoup moins étendus que ceux-ci. Au commencement, le caractère que Jésus veut toujours voir dans ses envoyés est clairement indiqué, en même temps que l'esprit dont ils doivent être animés : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, » — par conséquent vous serez humbles, doux, patients, miséricordieux ; mais aussi, comme le nom d'Agneau que les Ecritures m'ont donné annonçait que je serais Victime pour les âmes auxquelles mon Père m'envoyait, vous n'oublierez pas que vous aussi, agneaux parmi les loups, vous êtes autant victimes pour les pécheurs que puissant en œuvres et en parole, par la mission que je vous confie. »

(1) S. Luc, x, 1-16.

Il semble que c'est ainsi que Notre-Seigneur voulait les instruire ; mais à part cette première indication du caractère que leur ministère devait avoir, il n'y a rien d'austère dans son langage. Il ne leur parle pas, comme aux Apôtres, de persécutions, de contradictions, de supplices, de croix. C'est sans doute parce que ce Maître admirable, qui n'est pas seulement la Charité mais la Sagesse même, accommodait ainsi son enseignement à leur force et à leur grâce. Aux premiers Princes de son peuple, les grandes luttes, les grands sacrifices, le martyre et la mort ; à ceux d'un rang inférieur, les conseils de prudence, de simplicité, et les encouragements d'un plein succès dès leur premier ministère. C'est en effet ce qui advint. Voici la suite du récit de saint Luc :

« Or, les soixante-douze, après avoir accompli leur mission, s'en revinrent pleins de joie, et dirent à Jésus : Seigneur, voilà que les démons eux-mêmes nous obéissent en votre nom.

» Le Seigneur leur dit : Oui ! je voyais Satan tomber du Ciel comme un éclair.

» Et voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scor-

pions, et toute la puissance de l'ennemi ; et rien ne pourra vous nuire.

» Et néamoins, ne mettez point votre joie en ce que les esprits mauvais vous sont soumis ; mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel. »

Quelle suavité dans ces paroles ! Les nouveaux Envoyés de JÉSUS, comme des âmes simples et tout heureuses d'avoir rempli leur mission, viennent et témoignent de leur joie, et ils sont humbles dans ce témoignage ; car ils renvoient à leur cher Maître l'honneur de leur succès : « Les démons mêmes nous obéissent *en votre nom.* » JÉSUS confirme leur témoignage : « Je voyais Satan tomber du Ciel comme un éclair. » C'est un cœur tout à fait bon et doux qui se réjouit du bien qui s'est fait, et qui encourage affectueusement des ouvriers d'aussi généreuse volonté. Mais voici le Maître plein de sagesse, qui veut éviter à ces âmes droites les illusions de la vanité et les dangers qui naissent, pour ainsi dire, du succès lui-même.

« Ne mettez .point votre joie en ce que les esprits mauvais vous sont soumis ; mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel. »

Quel sens profond dans ces paroles! Les plus grandes œuvres, les miracles éclatants, une autorité souveraine sur les esprits que Notre-Seigneur lui-même appelle « les princes de ce monde, » et saint Paul, « les puissances de l'air (1), » toutes ces grâces et ces dons magnifiques (car ce sont bien des grâces et des dons de Dieu), tout cela n'est véritablement rien dans une âme, si cette âme n'a pas la grâce par excellence, qui est l'amitié de Dieu, en vertu de laquelle son nom est écrit dans le Ciel. Saint Paul dira un jour : « Quand je parlerais le langage des Anges, quand je serais Prophète, et que je connaîtrais tous les mystères et que je posséderais toute science, et que ma foi serait forte à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité (et par ce mot il faut entendre ici l'état de grâce, l'amitié de Dieu), je ne suis rien, tout ne me sert de rien (2). » Et Notre-Seigneur lui-même pouvait-il confirmer l'enseignement qu'il donne ici à ses chers disciples, par une révélation plus grave et plus solennelle que celle qu'il nous fait d'une scène

(1) S. Jean, xii, 31. — xiv, 30. — xvi, 11. — Epît. aux Ephés., ii, 2. — (2) 1re Epît. aux Corinth., xiii, 1-3.

effrayante du Jugement dernier? « Ce jour-là, dit-il, un grand nombre (remarquez ces mots : un grand nombre) me diront : Seigneur! Seigneur! n'avons-nous pas prophétisé en votre nom N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? (*en votre nom!* les Disciples viennent de dire aussi : « Les démons mêmes nous obéissent *en votre nom*, ») et fait beaucoup de miracles en votre nom (1)? » Ils répètent trois fois : *en votre nom*, comme pour se recommander, et montrer au besoin que leurs grâces étaient surnaturelles, que les dons miraculeux dont ils avaient usé venaient de DIEU. Or, voici ce qu'ajoute le juste Juge, « qui sonde les reins et les cœurs (2) » : « Et je leur protesterai publiquement ; je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi ; vous n'avez été que des ouvriers d'iniquité (3). »

O terrible sentence!... Ce ne sont donc pas les dons extraordinaires et « les œuvres prodigieuses, dit saint Grégoire, qui sont le témoignage de la sainteté (4). » « Ces sortes de

(1) S. Matthieu, VII, 22. — (2) Jérémie, XI, 20. — (3) S. Matthieu, VII, 22, 23. — (4) *Probatio sanctitatis non est signa facere.* — Moral., XX, 8.

grâces, dit saint Thomas, peuvent bien être utiles au salut du prochain; mais, par elles-mêmes, elles ne sanctifient point celui qui les reçoit (1). » C'est pourquoi la pureté de la conscience, ou conservée depuis le baptême, ou acquise de nouveau par la vraie contrition, nourrie par la foi, protégée par l'humilité, fortifiée par la mortification, embellie par la charité, est incomparablement préférable à tout le reste. Il y aura des damnés en grand nombre (nous venons d'en avoir la preuve de la bouche même de l'éternelle Vérité), qui auront, en son nom, prophétisé, chassé les démons et fait toute sorte de miracles; et toutes les âmes simples, droites, humbles, qui auront considéré l'amitié de Dieu comme le plus grand de tous les biens, seront appelés, au grand jour du Jugement, les enfants « bénis du Père céleste (2). » Ah! qui ne rendrait grâce à notre doux et miséricordieux Maître de nous avoir donné un si utile enseignement!...

Mais en voici d'autres non moins dignes de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre docilité.

(1) 2ª, 2ª q. cxi. — (2) S. Matth., xxv, 34.

TROISIÈME CONSIDÉRATION

Sur la joie que témoigne Notre-Seigneur en cette circonstance, et sur son action de grâces à son divin Père.

Saint Luc achève, comme il suit, le touchant récit de l'élection et de la mission des soixante-douze Disciples :

« A ce moment-là, JÉSUS tressaillit de joie dans un mouvement du Saint-Esprit, et il dit ces paroles :

» Je vous bénis, ô mon Père, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, tandis que vous les avez révélées aux simples et aux petits.

» Vous l'avez ainsi voulu, ô mon Père ! Soyez-en béni.

» Toutes choses ont été remises entre mes mains par mon Père, et nul ne connaît qui est le Fils, si ce n'est le Père ; comme nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui il aura plu au Fils de le révéler.

» Et se tournant vers ses Disciples, il leur dit : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez !

» Car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu (1). »

Reprenons ces belles paroles. — « A ce moment-là, JÉSUS tressaillit de joie. » C'est la première fois, dans l'Evangile, qu'il est fait mention de la joie de JÉSUS, et c'est l'unique fois. Saint Augustin a dit : « Nous lisons dans les Livres saints que Notre-Seigneur a été triste, qu'il a pleuré, qu'il s'est fatigué, qu'il a enduré les opprobres, les crachats, la flagellation et la Croix; mais nous ne voyons nulle part qu'il se soit livré à une joie éclatante (2). » On s'en rend très-bien compte ; cette joie éclatante ou, pour traduire mot à mot, le rire ne couvenait pas à Celui qui portait, sur lui, afin de les expier en sa personne, tous les péchés du monde. Mais la joie surnaturelle était en lui non-seulement convenable, mais encore habituelle ; car il

(1) S. Luc, x, 21-24. — (2) *Et quidem Dominum Jesum legimus doluisse, flevisse, ex itinere fatigatum fuisse, opprobria et contumelias sustinuisse, sputa, flagella, crucem suscepisse ; nunquam legimus eum risisse.* — Serm. CCVIII. — Inter suppos. (Patr. lat. t. XXXIX, col. 2133.)

jouissait incessamment de la vision immédiate de son Père céleste, vision que la Théologie appelle béatifique. Il possédait tous les biens, et à vrai dire, il était lui-même le Bien universel et unique, étant DIEU. De sorte qu'il était toujours dans la plénitude de la joie, et en vérité la joie elle-même substantielle et indéfectible. Et cependant, Victime expiatrice, Caution universelle pour payer toute la dette de souffrance, de douleur et de repentir, qu'avait contractée envers la divine Justice, notre race coupable, il convenait que, dans sa vie de Rédempteur, tout fût humilité, humiliation même, abaissement et affliction, et par conséquent ce qui résulte naturellement de cette condition et de cet état, une certaine gravité, pleine de douceur, sans doute, mais plus souvent empreinte de tristesse que de joie.

Et pourtant, dans la circonstance présente, l'Evangile parle de sa joie. Pourquoi cette sorte d'exception? — Il nous semble que nous sommes dans la vérité, en assignant à cette manifestation extérieure du doux contentement du Cœur de JÉSUS, la cause suivante.

Ce miséricordieux Maître venait d'envoyer ses Disciples choisis, ses futurs Prêtres, à la

prédication du royaume de DIEU ; et ces hommes simples, obéissants, désintéressés dans leur zèle, avaient rempli leur mission, et ils arrivaient tout heureux du succès obtenu en chassant les démons « au nom de leur Maître. » C'était la conduite de vrais Disciples de JÉSUS ; mais il fallait les instruire après ce premier essai, il fallait les prémunir contre la vaine gloire et leur apprendre ce qui est surtout nécessaire aux ouvriers évangéliques : la pureté intérieure, la considération des biens et de la gloire célestes, la direction habituelle et soutenue de leurs vues vers DIEU et son honneur. Or, JÉSUS l'avait fait, nous venons de le voir. Mais (comment en douter?) Les Disciples avaient reçu avec simplicité, docilité et amour ces enseignements si purs, ces instructions toutes divines. Ils goûtèrent, ils comprirent le don de DIEU et le secret de la vie selon DIEU ; et ils .voulurent marcher, dans l'humilité et la fidélité, à cette si pure et si sûre lumière. Quoi de plus? C'est tout ce que JÉSUS demande des siens, de ses Prêtres surtout ; et le doux Maître, témoin de dispositions si bonnes, et d'un effet si prompt et si complet de sa divine grâce, « tressaillit de joie, dans un mouvement du Saint-Esprit. »

Ah ! que personne ne s'y trompe, c'est que ses Disciples spécialement choisis et consacrés, ceux qu'il destine à être ses Précurseurs en premier lieu (1), puis ses Coopérateurs dans l'œuvre de sa Rédemption (2), ses Prêtres, pour tout dire en un mot, sont l'objet principal de ses tendresses. Leur sanctification d'abord, leur succès ensuite, le triomphe de leur zèle sur le démon, sur l'esprit du monde, « sur toute-puissance de l'ennemi » et leurs conquêtes spirituelles occupent sans cesse son Cœur. C'est pour eux qu'il offre à son Père ses prières les plus émues, c'est sur eux qu'il veut répandre plus de grâce. Et quand à leur ministère, nous venons d'entendre de quelle manière il le recommande et l'accrédite : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. » Aussi rien ne le blesse comme les injustices dont ils sont l'objet de la part du monde, qu'il s'agisse de leur réputation ou de leur liberté ; et comme s'il les faisait ses égaux, il leur donne, dans l'Ecriture, son propre nom, disant : « Ne touchez pas à

(1) *Misit eos binos ante faciem suam, in omnem civitatem et locum, quo erat ipse venturus* (S. Luc, x). — (2) 1re Epît. aux Corinth., III, 9.

mes Christs (1). » Les enfants du siècle ne connaissent pas cette intime sollicitude, cette affection tendre, ce zèle jaloux de JÉSUS pour ses Prêtres, et « blasphémant ce qu'ils ignorent (2) » poursuivent de leurs calomnies et de leur haine ceux que « le Seigneur garde comme la prunelle de ses yeux (3). » Mais que les vrais enfants de lumière, les âmes pieuses ne l'oublient pas : leur respect, leur charité, leurs prières, leur dévouement sont dus à ceux que JÉSUS leur envoie. Ils apportent toujours sa bénédiction et sa paix (nous l'avons entendu de sa bouche) à ceux qui les reçoivent; et sur la terre, par une disposition de son adorable Providence, il n'y a pas d'autre bénédiction et d'autre paix que celles qu'ils répandent.

Les Prêtres de JÉSUS sont donc les plus aimés de son Cœur; mais ses prédilections ne sont pas exclusivement pour eux. Voyez la suite du récit de saint Luc :

« A ce moment-là, JÉSUS tressaillit de joie, dans un mouvement du Saint-Esprit et dit ces paroles :

(1) Psaume CIV, 15. — I Livre des Paralip., XVI, 22. — (2) Epît. de s. Jude, 10. — (3) Deutéronome, XXXII, 10.

« Je vous bénis, ô mon Père, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, tandis que vous les avez révélées aux humbles et aux petits. Vous l'avez ainsi voulu, ô mon Père, soyez-en béni! » Dans la joie que Jésus éprouve, il s'élève vers son Père et lui rend grâce de sa conduite amoureuse envers les humbles et les petits. Ceux qui n'ont de foi qu'en leur sagesse et qui sont orgueilleux de leur science sont rejetés et méprisés; mais les petits et les humbles sont attirés et admis jusque dans l'intimité de Dieu. Quel est ce mystère? L'enseignement de l'Evangile ne varie pas : toujours la petitesse, l'abaissement, la déposition de tout orgueil, le renoncement à tout estime de soi-même. « Si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. (1) » « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles (2); » « lui qui est le Très-Haut et le Sublime, habitant l'éternité et dont le nom est saint dans les hauteurs des Cieux, se plaît à descendre vers ceux qui s'humilient (3), » « car sa conversation est avec

(1) S. Math., XVIII, 3. — (2) Epît. de s. Jacques, IV, 6. — (3) Isaïe, LVII, 15.

les âmes simples (1); » « et il ne sauvera que les humbles d'esprit (2). » La vie de notre doux Rédempteur, son état de Victime et d'Hostie, les enseignements de son Evangile, les exemples de sa divine Mère et de tous ses élus, sont le grand commentaire de ces paroles. Et rien ne changera jamais la conduite de DIEU. Ses privilégiés, ses intimes, ses confidents, ceux qui ont ses secrets, qui entrent dans la pure intelligence de ses Mystères, de ses voies, qui participent aux spéciales communications de son amour, qui en reçoivent les ineffables effusions, qui arrivent ainsi à l'union, à l'incompréhensible cœur à cœur, au suave repos à ses pieds, comme Madeleine, à l'enivrante et pourtant si tranquille inclinaison de tête et de cœur et de tout l'être sur le Cœur du Roi, de l'Ami, de l'Epoux, comme Jean, ceux qui se sentent s'écouler en lui, comme le chante dans sa céleste joie l'Epouse mystique des saints Livres (3), ceux-là, ô mon DIEU, ce sont les petits et les humbles. Votre Fils, JÉSUS, tressaille en les considérant par ce qu'ils font le plus d'honneur à sa grâce

(1) Proverbes, III, 32. — (2) Psaume XXXIII, 19. — (3) Cantique, v, 6.

et à son amour; et vous les embrassez et vous les cachez dans votre sein, ô Père, parce qu'ils ressemblent parfaitement à « Celui qui est l'objet de vos éternelles complaisances (1). »

O JÉSUS, vous avez bien achevé cet Evangile de l'élection de vos Disciples, de leur ministère et de leur humble correspondance à votre appel et à vos vues d'amour, par ces paroles si douces, que vous leur adressez, en vous tournant vers eux : « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! » Oh ! oui ! bienheureux et mille fois bienheureux ! Ils eurent ce bonheur; ils virent, ils comprirent, ils goûtèrent, ils se rassasièrent... O JÉSUS ! que je sois du nombre des petits et des humbles, que je n'aie plus le regard tourné que vers vous, qu'en vous je comprenne les secrets de votre Père, qui ne sont autres que les intimes Mystères de votre amour; et que je sois ravi dans cette union, n'ayant plus désormais qu'un insupportable dégoût pour toute chose de ce monde! « *Ita*, *Pater! Domine cœli et terræ!* Oui, Père! oui Seigneur du Ciel et de la terre! qu'il en soit ainsi à jamais!... »

(1) Matth., III, 17.

TREIZIÈME MÉDITATION

Sur l'élection et la perte de Judas.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Judas est divinement appelé à l'Apostolat et au Sacerdoce.

Nous entreprenons la méditation d'un Mystère accablant. Judas fut divinement appelé à l'Apostolat; il fut Prêtre, il reçut de grandes et magnifiques grâces; mais il perdit ces grâces, il se détourna de la voie du bien, il s'endurcit dans le péché... et périt éternellement. Ah! « que celui qui croit être debout, dit saint Paul, veille bien sur lui-même, afin de ne pas tomber à son tour (1)! »

Nous avons à considérer d'abord la vérité de cette élection divine et la conduite de Notre-Seigneur dans ce Mystère, et à adorer ses voies impénétrables, toujours saintes et toujours miséricordieuses, même quand nous ne voyons que les effets de sa Justice.

(1) 1re Epît. aux Corinth., x, 12.

Il est de foi que Judas fut divinement élu à l'Apostolat et au Sacerdoce. Notre-Seigneur nous l'apprend dans ces paroles si graves, empreintes de tant de tristesse, qu'il dit à ses Apôtres : « Ne vous ai-je pas, moi-même, choisi tous les douze? Mais l'un de vous est un démon (1). »

Ici, notre raison épouvantée se trouble. Comment se peut-il que Judas ait été choisi, dans la prévision infaillible de son crime?... Pourquoi cet homme a-t-il été appelé à une telle grâce, puisqu'il devait, cédant volontairement à la tentation, aboutir au plus horrible des forfaits et à la perdition éternelle?...

Nous n'avons que deux partis à prendre : ou bien, ô Dieu éternel, infiniment sage et juste, infiniment bon et miséricordieux, vous trouver en défaut (mais cette première disposition serait un crime, et parler de la sorte un horrible blasphème), ou bien (et c'est la vraie sagesse en des créatures si bornées comme nous sommes) abaisser notre front dans la poussière, et adorer, dans l'humilité de notre raison, vos insondables, mais toujours irréprochables jugements. Comme il est de foi que Judas fut élu, et qu'il le fut, en

(1) S. Jean, vi, 71.

pleine connaissance de cause, par Celui qui fit élection de sa personne pour l'Apostolat et le Sacerdoce (1), il est de foi aussi qu'il n'y a que sagesse et vérité dans toutes les œuvres de DIEU et de son CHRIST. « Toutes ses œuvres sont parfaites, dit l'Ecriture, toutes ses voies sont justice et sagesse, et il est saint dans tout ce qu'il fait (2). » Au commencement, DIEU créa les Anges, et il prévit que plusieurs ne persévéreraient pas, par un effet de l'abus de leur liberté, dans leur grâce originelle, et qu'ils deviendraient les démons; et dans cette œuvre il est saint. Après la création des Anges, il créa l'homme, ayant en vue de remplir dans le Ciel tant de places devenues vides par la chute des mauvais anges, et il donna à l'homme la liberté, comme il l'avait donnée à l'Ange, et l'homme en abusa, et cela avait été prévu, et la prévision infaillible de DIEU discernait aussi la malheureuse damnation de plusieurs, d'un grand nombre même, parmi les enfants d'Adam, et néanmoins, ô mon DIEU, vous créâtes notre premier Père; et en cela vous êtes saint. Nous verrons un jour, dans

(1) *Ego scio quos elegerim.* — S. Jean, XIII, 18. — (2) Deutérome, XXXII, 4. — Psaume, CXLIV, 13.

l'éternité, comment toutes vos œuvres et tous vos jugements se justifient par eux-mêmes (1); nous le verrons, et nous pousserons des cris d'admiration et de louange, et nous tomberons en des extases d'amour. Mais, à cette heure, nos fronts s'abaissent, notre raison confuse se soumet, et notre cœur troublé donne raison à toutes les dispositions de votre infaillible Sagesse.

Et il en est ainsi à l'égard des dispositions, de la conduite et de toutes les voies de votre Verbe-Incarné, notre Sauveur Jésus.

Il fit l'élection de Judas. Mais se contenta-t-il de le choisir de la sorte, le laissant ensuite à sa malice?

Il est encore de foi que, les œuvres de Dieu « étant parfaites, » tout y est ordre et harmonie. Par conséquent, Judas qui fut appelé reçut en même temps toutes les grâces qui convenaient à une âme apostolique; et non-seulement il reçut les grâces strictement nécessaires, mais parce qu'il y a toujours « abondance dans ce que Dieu fait (2), » les grâces qui furent données à l'Apôtre comblèrent son âme. Nous parlons des

(1) Psaume, XVIII, 10. — (2) S. Jean, V, 10. — Epît. aux Rom., V, 15, 20.

grâces intérieures et qui furent répandues en lui, comme sont celles que nous communiquent les sacrements; mais que dire de celles qui lui vinrent de la société habituelle de Notre-Seigneur JÉSUS? Car saint Marc dit expressément que le doux Maître se choisit ses douze Apôtres « pour les avoir toujours avec lui (1). » Que dire du bonheur d'entendre sans cesse sa parole, ses conseils, ses leçons, ses encouragements et, quand il le fallait, ses doux reproches? Que dire encore de ses exemples si touchants, si entraînants, de sa patience, de son humilité, de sa charité, de sa religion? Nous pensons souvent que ceux qui furent admis dans l'intimité du Verbe fait chair reçurent une grâce qui n'a pas sa pareille; et, en un sens très-vrai, nous pensons sagement. Eh bien, Judas eut cette grâce et cette félicité. Non-seulement il était au monde, dans la terre si privilégiée de la Judée, quand JÉSUS vint ici-bas; non-seulement il avait l'honneur, la gloire insigne d'être son contemporain, son concitoyen, de le voir, de l'entendre, de le suivre, de l'interroger quand il voulait, de lui ouvrir son cœur, de lui proposer ses doutes, ses

(1) S. Marc, III, 13, 14.

craintes, ses tentations, de lui demander ses lumières, ses prières, ses bénédictions, tout ce que recevaient, dans l'occasion, les pauvres, les affligés, les lépreux, les malades, les petits enfants, les plus grands pécheurs eux-mêmes... Mais encore il était l'un des plus intimes, et, suivant une parole prophétique, « un homme avec qui JÉSUS vivait cœur à cœur, qu'il considérait comme un de ses familiers, un des chefs de son peuple, qu'il admettait amicalement à sa table, et avec qui il allait ensemble dans la maison de DIEU (1). » Le bon Maître avait même pour lui des égards particuliers; il lui avait confié le soin de pourvoir à ses nécessités tempoporelles : ce qui ne pouvait être qu'un office infiniment doux à remplir. Et ce n'est pas, sans doute, que JÉSUS ignorât son inclination malheureuse pour l'argent; mais, nous dit saint Jean Chrysostôme, en accordant ainsi quelque chose à une nature mal disposée, le DIEU de toute sagesse et de toute condescendance enlevait au disciple infidèle l'horrible tentation de trahir pour le plaisir de posséder (2). »

(1) Psaume, LIV, 13, 15. — (2) Ap. Cornel. à Lap. in Joann., XII, 6.

Nous ne saurons que dans la lumière de l'Éternité tout ce qu'il y eut de tendresse dans le Cœur de JÉSUS, pour ce pécheur obstiné et endurci. Quand on pense à l'humiliation du DIEU éternel dans la dernière Cène, en cette cérémonie étonnante où il daigna laver les pieds du traître, et à l'immense tristesse de son Cœur blessé, quand il lui dit au Jardin des Olives : « Mon ami, qu'es-tu venu faire? Judas! c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'Homme (1), » ce n'est pas la raison qui a besoin de s'abaisser et d'adorer sans comprendre, c'est le cœur qui se serre, ce sont les larmes qui viennent aux yeux, c'est l'amour qui nous soulève vers notre DIEU, notre douce Victime, et qui nous fait pousser ce cri : O DIEU ! O Amour ! O Ravisseur des Cœurs ! « Que deviez-vous faire que n'ayez point fait (2) » pour entraîner votre créature coupable dans la joie de votre amitié éternelle?...

Mais qui pourra jamais mesurer les abîmes de la perversité d'un cœur qui s'obstine à ne pas vouloir vous aimer?...

(1) S. Matthieu, XXVI, 50. — S. Luc, XVII, 48. — (2) Isaïe, V, 4.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Judas commence à perdre sa grâce et s'avance dans la voie de l'iniquité

Il est bien à craindre que le malheureux disciple n'ait pas gardé longtemps la grâce reçue avec l'élection à l'Apostolat ; car, cette élection ayant eu lieu vers le milieu de la seconde année de la Vie Publique, c'est moins d'un an après, lors du discours où Notre-Seigneur promet l'institution de l'Eucharistie, que son mauvais esprit se révèle. Et voici comment.

Nous avons vu précédemment, dans la Méditation onzième (1), ce qui advint à l'occasion de cette si touchante promesse. Plusieurs Disciples s'en scandalisèrent ; et, au lieu de demander au doux Maître l'explication que son Cœur aurait été heureux de donner, ils se séparèrent de sa personne ; et « dès ce moment, dit saint Jean, un grand nombre d'entre eux se retirèrent de sa suite et n'allaient plus avec lui (2). » Notre-Seigneur s'adresse alors à ses chers Apôtres

(1) Page 144. — (2) S. Jean VI, 67.

avec tendresse : « Et vous aussi, voulez-vous me quitter ? » Pierre se lève, et avec sa grande foi s'écrie : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la Vie éternelle. Nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le CHRIST, le Fils de DIEU. » Pierre venait de parler au nom de tous les Apôtres. Il le pensait du moins. Hélas ! il ne voyait pas ce qui se passait au fond du cœur de l'un d'entre eux. Celui-ci ne s'était pas séparé ostensiblement, comme les disciples scandalisés et incrédules, de la société du divin Maître, mais par ses dispositions intérieures il en était bien loin. Voici le récit de saint Jean :

« JÉSUS leur répondit (c'est-à-dire, à tous les Apôtres, saint Pierre venant de prendre la parole pour tous) : Ne vous ai-je point choisi tous les douze ? Or, l'un de vous est un démon. » Il ne le désigna pas par son nom; et il semblerait que les Apôtres ne voulurent point en ce moment sonder ce terrible mystère. Mais le perfide Judas dut bien se reconnaître; et comment, touché de la douleur qui accompagnait la réflexion du miséricordieux Maître, ne tomba-t-il pas à genoux pour répéter avec humilité la profession de foi de saint Pierre ?...

Chose étrange et terrible! Judas devait être, l'année suivante, presque jour pour jour, consacré Prêtre (1). Or, le Prêtre est essentiellement l'homme de l'Eucharistie. Quel épouvantable désordre était donc celui de cette âme criminelle, de qui la première grande chute était un acte d'incrédulité au Mystère de l'amour, et qui devait consommer sa malice par une Ordination et une Communion sacriléges!...

Mais Judas n'était pas arrivé tout d'un coup à cette première chute, à cet état d'âme si déplorable qui faisait dire au miséricordieux Jésus: « L'un de vous est un démon.» Plusieurs paroles de l'Ecriture nous apprennent que c'est ordinairement par de petites infidélités, la négligence, le mépris de grâces moins grandes, qu'on arrive à tomber gravement (2). Il en fut ainsi, sans doute, du malheureux Apôtre.

Or, il y a ici une grande leçon à apprendre. Quelle que soit la grâce que nous avons reçue,

(1) Ceci se passait, en effet, à l'approche de la fête de Pâques de la troisième année de la Vie Publique, et c'est le jeudi avant la même fête, l'année suivante, que Notre-Seigneur instituait, en la personne de ses Apôtres réunis au Cénacle, le sacrement de l'Ordre. — (2) Ecclésiastique, III, 27. — XIX, 1. — S. Luc, XVI, 10.

nous pouvons la perdre tant que nous sommes sur cette pauvre terre ; et s'il est absolument vrai que nous ne pouvons la perdre que par notre faute et qu'elle ne nous sera jamais ôtée sans notre infidélité, cette infidélité commence quelquefois par des blessures faites à l'amour de DIEU, qui sont imperceptibles pour l'œil de nos meilleurs amis et de nos pères spirituels, mais que le regard de DIEU ne peut manquer de discerner, et que sa divine Jalousie venge toujours. Nous écrivons ceci principalement pour les âmes qui ont beaucoup reçu, les âmes sacerdotales, religieuses, et beaucoup d'autres. Quand DIEU appelle une de ses créatures à une vocation sainte, ou qu'il la favorise de bénédictions particulières, c'est qu'il compte que cette créature privilégiée lui fera honneur par sa fidélité. S'il donne, il prétend à un retour. Il faut que rien du don excellent qu'il fait ne se perde, « pas même une parcelle, » dit le Saint-Esprit (1). Il s'appelle et il est en vérité « un DIEU jaloux (2). » Autant sa bonté est prodigue pour l'âme reconnaissante, autant son Cœur est sur le point de se resserrer à l'égard de celle qui ne répond pas à son amour. Ne di-

(1) Ecclésiastique, XIV, 14. — Exode, XX, 5, — XXXIV, 14.

sons pas : Cette sensualité, ce manque de franchise, ce défaut de préparation à la prière, aux sacrements, cette amitié humaine, cette négligence à accomplir un vœu, ces pensées d'amour-propre..., tout cela n'est que péché véniel. Non, ne le disons jamais. Si nous commençons à perdre notre grâce première, si notre ferveur se refroidit, si notre esprit de mortification n'a plus l'énergie d'autrefois, si notre application à la prière n'est plus si filiale, si nos résolutions ne sont plus que des désirs inefficaces, et si l'égoïsme, la vanité, l'esprit d'insoumission prennent la place de l'humble obéissance et de la charité... non! nous ne pouvons prévoir jusqu'où peuvent nous conduire notre insouciance à l'égard de l'amour d'un Dieu, notre tiédeur à son service, nos négligences quotidiennes, et en général, cette vie intérieure et extérieure où la nature est le principe de tant de pensées, imaginations, désirs, paroles, démarches, et où l'esprit de Jésus-Christ est de plus en plus sans empire.

Commencer à perdre sa grâce, le don spécial de Dieu, son intimité par conséquent, quel malheur! Ce n'est pas l'état de péché mortel, c'est un état de disgrâce! Pensons à un homme

qui a eu le bonheur d'être l'ami intime du roi. Il prenait part à ses conseils, il était admis à sa table. Il était, dans le palais royal, comme dans sa propre demeure. Or, un jour il a commis une indélicatesse, il a fait quelque action déloyale, très-sensible au cœur du prince; et celui-ci s'est refroidi pour lui, et il lui a retiré ses faveurs. Peut-être va-t-il le chasser de son royaume, peut-être non ; mais s'il le laisse dans ses Etats, c'est par miséricorde ou tolérance ; voilà tout. Il n'est pas impossible, sans doute, qu'il lui rende plus tard son amitié ; mais que ne faudra-t-il pas de protestations de fidélité, et d'actes de dévouement, et de preuves manifestes de repentir, et de véritable amour de la part du sujet coupable, pour que celui-ci arrive à reconquérir les faveurs et surtout l'intimité d'autrefois !

C'est la condition de l'âme qui a cessé d'être fidèle. Son état est grandement à plaindre... Quel malheur effroyable sera le sien, si elle persévère négligemment dans sa disgrâce !... Et que de larmes elle devra verser pour en sortir !...

Judas ne pleura point, il s'aveugla, il s'endurcit toujours davantage. Nous allons voir les suites lamentables de son infidélité et de sa malice.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Judas s'endurcit toujours davantage et se perd misérablement pour l'éternité.

Rien n'indique, dans le saint Evangile, que Judas ait eu quelque moment de sincère repentir. Tout, au contraire, nous porte à croire que sa malice ne fit qu'augmenter. Voici quelques circonstances de la Vie publique où le malheureux disciple a sa place, soit parce qu'il est au nombre des Douze, soit parce qu'il figure personnellement.

Notre-Seigneur a annoncé sa Passion à ses Apôtres, au moins quatre fois et toujours dans les termes les plus expressifs : « Il faut que le Fils de l'Homme aille à Jérusalem, et il y souffrira beaucoup, et il *sera livré* aux mains des hommes, et ils le crucifieront et le feront mourir. Malheur à l'homme par lequel *sera trahi* le Fils de l'Homme (1) ! » Et chaque fois Judas entendait ces douloureuses paroles. Il est dit expressément en saint Marc et en saint Matthieu : « A quelque temps de là, lorsqu'ils étaient en chemin pour monter à Jérusalem, JÉSUS mar-

(1) Passim ap. Evang. — S. Luc. XXII. 22.

chait seul devant ses disciples qui étaient effrayés; et JÉSUS prit à part et secrètement les *douze* Apôtres, et il leur dit de nouveau (c'était la quatrième fois qu'il leur annonçait sa Passion) : Enfin, vous le voyez, nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les Prophètes, touchant le Fils de l'Homme, y sera accompli; car il *sera livré* aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi et aux anciens du peuple, qui le condamneront à mort et le livreront aux Gentils, pour être traité avec dérision, chargé d'outrages, flagellé et crucifié; et ils se moqueront de lui et ils lui cracheront au visage, et ils le flagelleront et ils le feront mourir (1). »

Que de détails navrants pour le cœur des Apôtres! Or, JÉSUS les leur donne « séparément, » dit saint Matthieu, intimement, dans un épanchement de cœur, comme un père, comme un ami. Et Judas reçut aussi cette tendre, cette intime confidence! et il demeura insensible!

Ceci se passait peu de temps, un mois tout au plus, avant la Passion de Notre-Seigneur. Voici maintenant un autre récit :

(1) S. Matth. xx. 17. — S. Marc. x. 32.

Six jours avant la fête de Pâques, JÉSUS arriva à Béthanie, où demeurait Lazare qu'il avait ressuscité. Là, on lui apprêta à souper, dans la maison de Simon le Lépreux. Marthe servait à table et Lazare était l'un des convives.

Or, pendant le repas, une femme (c'était Marie-Madeleine) entra dans la salle du festin, portant un vase d'albâtre rempli d'une huile d'un parfum précieux. Elle s'approcha de JÉSUS, répandit le parfum sur ses pieds, puis les essuya de ses cheveux, et, ayant brisé le vase, elle répandit ce qui restait sur la tête même du Seigneur. Les disciples, encore ignorants des choses divines, en murmurèrent; mais Judas Iscariote plus que les autres. Il dit : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum? On en aurait eu trois cents deniers qu'on aurait donné aux pauvres.» Cette réflexion semble un effet de sa charité. Elle n'était qu'hypocrisie et bassesse d'âme. Saint Jean a révélé ce mystère d'iniquité par un mot foudroyant : « Il parlait ainsi, dit l'Evangéliste, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et gardant la bourse, il portait l'argent qu'on y mettait (1). »

(1) S. Jean, chap. XII.

Ni la douceur de JÉSUS, ni la piété de Madeleine, ni le témoignage du Sauveur qui justifie l'action qu'elle vient de faire, ne touche l'Apôtre infidèle. Son cœur est endurci. Une vile passion l'occupe et le tyrannise. Dans quelques jours, il trahira son Maître.

Le repas de JÉSUS à Béthanie eut lieu le vendredi de la semaine qui précéda celle de la Passion. Le conseil des docteurs, des scribes, des prêtres, qui devaient déterminer le jour, l'heure de l'arrestation du Sauveur, se tint le mercredi suivant (maintenant le mercredi saint). Ecoutons saint Luc : « Or, Satan était entré dans Judas, surnommé l'Iscariote, qui était l'un des Douze ; et Judas s'en alla trouver les princes des prêtres pour leur livrer JÉSUS. Il en conféra donc avec eux et avec les magistrats chargés de la garde du temple, et leur dit de quelle manière il le leur livrerait : « Combien donc voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains? »

Eux, entendant cela, en eurent une grande joie, et, convenant de lui donner trente pièces d'argent, ils lui en firent la promesse.

Judas, de son côté, promit de le leur livrer, et, depuis ce temps-là, il ne cherchait plus

qu'une occasion favorable de le faire, sans exciter le trouble dans le peuple (1).

L'iniquité se consomme. On ne peut entendre un pareil récit sans qu'un poids accablant de douleur oppresse l'âme. Mais un mot de l'Evangéliste est une révélation : « Satan est entré en Judas. » Ce mot sinistre reviendra bientôt sous la plume de saint Jean, racontant la dernière Cène : « Dès que Judas eut mangé le pain présenté par JÉSUS, Satan s'empara de lui (2). »

Satan est maintenant le maître de l'Apôtre prévaricateur. Le malheureux se laissa volontairement dominer par celui « qui est homicide dès le commencement (3), » et il se porta à tous les excès de la malice. Il fut deux fois sacrilége au Cénacle, recevant la prêtrise et faisant la sainte communion, dans un état abominable de conscience... Il sortit et se rendit auprès de ceux qui avaient juré la perte de JÉSUS... Il était à leur tête au Jardin des Olives... La vue de JÉSUS, son regard, ses paroles si douces ne l'attendrirent point... Il commit l'horrible péché du baiser sacrilége et hypocrite... Il parut se

(1) S. Luc. XXII. 6. — (2) S. Jean. XIII. 27. — (3) S. Jean. VIII. 46.

repentir ; mais c'est le désespoir, et non la contrition, qui le porta à jeter les trente deniers dans le temple, et à s'ôter la vie par une mort violente; et ce fut-là la consommation finale et irrémédiable de ses crimes...

Saint Pierre a décrit d'une manière étrange et terrible cette scène qui épouvantera les justes et les pécheurs jusqu'à la fin des siècles. Il s'adresse aux cent vingt disciples réunis dans le Cénacle après l'Ascension de Notre-Seigneur : « Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit par la bouche de David, dans l'Ecriture, touchant Judas qui fut le chef de ceux qui prirent JÉSUS, soit accompli. Il était l'un de nous, et il avait reçu le même ministère que nous ; et voilà qu'il a acquis pour sa sépulture le champ acheté avec le prix de son iniquité. Car, s'étant pendu, son cadavre s'est partagé au milieu, et toutes ses entrailles se sont répandues. Tout le monde le sait à Jérusalem. Or, il est écrit de lui, au livre des *Psaumes :* Que sa demeure soit déserte, qu'il n'y ait personne qui l'occupe, et que son épiscopat passe à un autre (1). »

Ce n'est pas le moment de méditer en détail

(1) *Actes des Apôtres.* 1, 16-20.

toutes les circonstances de cet accablant mystère. Du reste, nous aurons plus tard à revenir sur tout ce qui se rapporte à l'institution de l'Eucharistie et aux diverses scènes de la Passion. C'est pourquoi, nous nous taisons ici sur le fait de la communion sacrilége, de la trahison, de la présence de Judas au Jardin des Olives, et le reste. Mais il est une réflexion sur laquelle nous devons absolument nous arrêter, parce qu'elle peut être pour nous la source de très-utiles et très-encourageantes leçons.

Judas avait commis le plus épouvantable des crimes et même, à vrai dire, une multitude de crimes. Son état intérieur a été, sans doute, le plus hideux que le regard de l'éternelle sainteté de Dieu ait eu à supporter. Notre-Seigneur a dit de lui les plus graves paroles. Il l'a appelé « démon, fils de perdition. » De la part du Fils de Dieu, incarné pour notre amour; de la part de Celui qui était venu pour les pécheurs, et qui s'appelle si tendrement le Sacré Cœur, de pareilles expressions révèlent dans celui qu'elles regardent la plus extrême perversité. Et cependant qu'eût-il fallu pour que Judas, qui est maintenant dans l'enfer pour l'éternité, jouisse depuis dix-huit siècles, parmi les Anges

et les bienheureux, de la vision béatifique? Une seule chose, une seule disposition, ou même un seul acte avant d'expirer, sur ce même arbre où il était pendu : un acte d'humble et amoureuse confiance envers JÉSUS. Madeleine la pécheresse avait eu cette humble confiance et fut sauvée. Pierre, qui avait renié si indignement son ami et son DIEU, eut cette confiance et fut sauvé. Il en fut ainsi du larron pénitent. Il en sera ainsi, jusqu'à la fin des siècles, des âmes coupables, chargées de crimes, abominables aux yeux de DIEU et des hommes. Si elles espèrent en JÉSUS, en sa miséricorde, en son indulgence, en son amour, si elles ont foi en son sacré Cœur, elles seront sauvées.

Il n'y a pas d'objection à cette doctrine. Qui que nous soyons, quel que soit notre état de dégradation intérieure, d'avilissement et de bassesse; que cela résulte de quelque grande faute commise autrefois, et sur laquelle se sont accumulés les sacriléges ou les actes de désespoir; ou que notre conscience semble morte, pétrifiée dans le mal ou portant un fond composé d'abominables instincts; ou bien encore que notre état soit seulement celui d'une tiédeur invétérée, en apparence incurable, sans goût pour les

saintes pratiques de la piété, insensible à l'action de la grâce, des sacrements, de la parole de DIEU, des bons exemples de nos frères... Jamais! jamais! nous ne devons, nous ne sommes admis à douter de la miséricorde de notre DIEU. Cette miséricorde, c'est l'infini; notre misère ne sera jamais l'infini. DIEU est plus grand que nous en toutes choses; il est plus grand en amour, que nous ne pouvons l'être en malice. Et s'il est vrai que les malheureux damnés aient réussi à l'emporter sur son indulgence infinie, c'est parce qu'ils ont voulu obstinément se perdre. C'est là l'extrême infortune de Judas. Mais si nous ne voulons pas nous perdre, et si recourant avec humilité à ce qui est seul notre salut, c'est-à-dire si notre âme affligée et malheureuse se tourne avec confiance vers DIEU, nous l'emportons sur la souveraine justice, nous désarmons la divine colère, nous inclinons vers nous la face du Père que nous avons aux Cieux; et JÉSUS nous tend les mains, les mains qui portent encore les cicatrices de sa Passion; et il nous presse sur son Cœur, ce Cœur que la lance a percé pour nous montrer qu'il est l'asile de quiconque espère, serait-il au profond abîme de l'iniquité.

Tous nos péchés graves sont nos meurtriers; mais celui qui donne à l'âme la mort définitive et irrémédiable, c'est l'oubli volontaire du tendre amour, de la commisération inépuisable que JÉSUS a pour nous.

Les saintes Ecritures sont pleines de cette consolante vérité : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur seront sauvés et comblés de toute sorte de biens; » et le plus beau chant de l'Eglise s'achève dans ce cri si humble et si joyeux : « *In te, Domine, speravi, non confundar in œternum.* J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai jamais confondu (1). »

O JÉSUS! je viens de méditer le plus désolant des mystères : la perte de votre malheureux et infidèle Apôtre. La pensée de son malheur sans égal me brise. Des ténèbres épaisses s'appesantissent sur mon âme. Mais, ô Sauveur à jamais béni! je crois en vous! je crois en votre amour, en vos plaies, en votre Cœur! et je soulève ainsi le poids qui m'accable et ce fardeau de ténèbres intolérables; et je vois, ô DIEU! le doux rayon de votre indéfectible tendresse, de votre incessante miséricorde. Le foyer du rayon d'amour

(1) *Te Deum.*

est votre sacré Cœur. O sacré Cœur! Judas ne voulut pas vous voir!... Mon DIEU! mon DIEU! quel épouvantable infortune! Mais Madeleine eut le bonheur de vous voir; mais Pierre, mais le Larron, mais Zachée, Matthieu, la Samaritaine, les pauvres pécheurs de la Judée, le Centurion au Calvaire, Longin qui perça le sacré Côté, tous ceux qui ont été et qui seront sauvés, vous ont vu. Oh! qu'il me soit donné de vous voir, du fond de ma misère, des abîmes de ma lâcheté, sous les ombres de mon extrême tiédeur, au milieu de la poussière que la vanité soulève sans cesse autour de moi... Que je vous voie, ô Cœur! ô Espérance! ô Consolation! ô Joie! ô très-douce Joie de mon exil!...

Mais que tous vous voient, ô Amour! Que les pécheurs se tournent vers vous et vous aperçoivent, ô salut unique! Les pécheurs!... Il y en a, en ce temps-ci, qui vous offensent cruellement (1). Ils vous poursuivent de leur haine, pleins de colère. Ils voudraient vous chasser du monde et vous anéantir de la mémoire des hommes... Ils vous verront un jour, au jour du jugement, dans votre gloire, ô JÉSUS! et ils ver-

(1) Premiers jours de juillet 1880.

seront des larmes (1), hélas! des larmes de désespoir et de rage. Oh! qu'ils vous voient maintenant, qu'ils voient les charmes humbles et doux de votre Cœur, et qu'ils pleurent de repentir. Pardonnez-leur, ô DIEU infiniment miséricordieux! qu'ils vous voient! montrez-vous dans les attraits de votre tendresse, et qu'ils pleurent!... O MARIE! qu'ils voient le Cœur de votre Fils, et qu'ils se convertissent, et qu'ils pleurent!... Que toutes les âmes pleurent et sur elles-mêmes, et sur les pécheurs qui blessent le Cœur de JÉSUS et qui ne pensent pas à s'humilier devant lui et à demander grâce...

(1) *Et videbit eum omnis oculus et qui eum pupugerunt. Et plangent se super eum omnes tribus terræ.* — Apocal. I. 7.

QUATORZIÈME MÉDITATION

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et ses ennemis.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Sur l'étrangeté de ce fait : que Notre-Seigneur ait eu des ennemis.

Le titre de cette Méditation est une souffrance pour l'âme. Il semble même un manque de respect. Est-ce que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, le Rédempteur du monde, l'ami des pécheurs, la Victime universelle, celui qui est la paix, la consolation et la douceur de la vie, a pu avoir, en ce monde, des ennemis ?... Hélas ! le fait est là, presque à toutes les pages de l'Evangile, douloureux, étrange, effrayant même. JÉSUS vient au monde, et déjà un roi cruel en veut à sa vie. Il est présenté au Temple, et un saint Prophète annonce qu'il sera comme « un signe auquel on contredit (1). »

(1) S. Luc. II. 34.

Il passe à Nazareth les belles années de son adolescence, et les Nazaréens se jetteront un jour sur lui, pour le précipiter du haut d'une colline. Il entre dans sa Vie publique : toutes sortes de contradictions l'attendent. On lui tend des piéges, on le soupçonne d'intentions basses et viles, on attribue ses miracles au démon. La jalousie, la haine, la perfidie, s'arment contre lui. Et ce sont les premiers de la nation qui le poursuivent ainsi de leur malice. Ce sont des Prêtres, des Docteurs de la Lòi, des hommes réputés saints comme les Pharisiens, pleins de fierté et d'audace comme les Sadducéens, tous puissants. L'autorité elle-même se déclare contre lui. Hérode le méprise; et Pilate l'enverra à la mort.

Tout cela est plein de mystère. Comment se peut-il que l'Agneau de Dieu ait été traité de la sorte? Qu'y avait-il en lui qui puisse expliquer cette opposition systématique, obstinée, cette haine toujours puissante, toujours croissante même. Il ne répandait autour de lui que la paix. Paroles, actions, conduite, tout était saint, doux, humble, pacifique. Les pauvres, les affligés, les malades, les petits enfants, tous les êtres qui ont besoin de consolation, de force, de secours,

d'encouragement, avaient trouvé tous ces biens dans sa Personne adorable. Et les hommes le haïssaient... Il disait lui-même à ses Apôtres, dans le touchant épanchement de cœur qui s'appelle le Discours de la Cène : « Si le monde vous hait, sachez que j'ai été le premier l'objet de sa haine. Si vous aviez été du monde, le monde vous aurait aimé comme étant à lui, mais vous n'êtes pas du monde et je vous ai élus en vous séparant du monde, et c'est pourquoi le monde vous hait (1). »

En parlant ainsi, Notre-Seigneur ne fait, semble-t-il, que rendre plus sombres les ténèbres qui environnent ce fait : Il a eu des ennemis, le monde l'a poursuivi de sa haine. Car voilà que la persécution méchante dont il a été l'objet sera aussi le sort de ses Apôtres et plus tard de son Eglise. L'histoire a confirmé sa divine prophétie ; presque chaque jour apporte une preuve nouvelle de la vérité de sa parole. Nous faisons cette réflexion au milieu d'événements qui en sont comme le témoignage accablant (2).

(1) S. Jean. xv. 18, 19. — (2) Qu'on se souvienne des scènes odieuses dont les maisons de la Compagnie de Jésus ont été le théâtre, le 30 juin 1880. Nous sommes au 4 juillet.

Et la prophétie, justifiée depuis le commencement de l'Eglise, se vérifiera jusqu'au règne de l'Antechrist. « Tous ceux, dit saint Paul, qui veulent vivre pieusement selon le CHRIST JÉSUS auront à souffrir persécution (1). »

Quelle est l'explication de ce Mystère ? Elle est dans cet autre Mystère : il a plu à DIEU de donner à sa créature raisonnable la liberté du bien et du mal. Les mauvais anges, dans le Ciel même, abusèrent de cette liberté ; ils choisirent non le bien, mais le mal, et le choix était une opposition violente à DIEU, une sorte de haine de son autorité, de sa souveraineté, de ses droits, de ses perfections. Le chef des mauvais anges pénétra dans le paradis terrestre. Il tenta nos premiers parents. Ceux-ci succombèrent à sa suggestion, et dans cet acquiescement au tentateur, il y eut comme une acceptation de son esprit, de ses dispositions mauvaises contre DIEU. Toute la race humaine fut viciée. Le grand nombre n'aimera pas DIEU. DIEU sera même, de la part de plusieurs, un objet de haine. Le CHRIST vient. « Les siens ne

(1) Deux. Ep. à Timothée. III. 12.

le reçoivent pas (1), » parce qu'il vient de Dieu. Il le dit lui-même aux Juifs : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas. Si un autre vient en son propre nom (c'est-à-dire sans mission divine), ce sera une recommandation auprès de vous, vous le recevrez (2). » Les hommes qui n'aiment pas la vérité haïssent Celui qui est la Vérité. Quel profond Mystère que ce fait de l'insuccès apparent du Fils de Dieu ! Il en sera ainsi de son Eglise. Le mal ne prévaudra jamais contre le bien, ni l'erreur contre la vérité. Mais il y aura lutte ; et parce que les méchants sont plus audacieux que les hommes de bien, parce que les enfants du démon affectent une plus grande puissance, se portent à des actes plus éclatants, mettent en jeu toutes sortes de moyens capables d'effrayer, et que les enfants de Dieu, au contraire, sont modestes et demeurent humbles dans le sentiment de leur force, et que, dans leur victoire même, ils sont doux et miséricordieux, on dirait que c'est à l'ennemi, au démon, au monde, à leurs suppôts, que le triomphe est le plus souvent assuré.

(1) S. Jean. I. 11. — (2) S. Jean. V. 43.

O JÉSUS ! vous avez dit : « Ayez confiance ! J'ai vaincu le monde (1). » Ceux qui sont acharnés à notre perte sont donc vaincus. Nous ne voyons pas encore leur défaite; il semble même qu'ils ont de temps en temps des triomphes; mais ces triomphes ne sont que vanité. Leur confusion, au jour de votre justice, sera d'autant plus manifeste. Mais, il nous est doux de penser, au milieu de nos tribulations, que ceux qui vous haïssent sont déjà vaincus. Votre Apôtre a écrit des démons qui sont les instigateurs de tout mal : « Le Christ a dépouillé les principautés et les puissances ennemies, il en a triomphé au grand jour (2). » Vous avez dit vous-mêmes : « Déjà, dès maintenant, le jugement du monde est prononcé (3). » Que je ne l'oublie pas, ô mon Roi tout-puissant, afin que je ne me trouble pas de la malice des hommes, que je ne me scandalise pas de leur succès ; que si je tombe sous l'empire de leur colère, de leur fureur et s'ils réussissent à amoindrir, à détruire même ma réputation, mon honneur, à m'enlever toute liberté, et à me mettre à mort, je me

(1) S. Jean. XVI. 33. — (2) Ep. aux Coloss. II. 15. — (3) S. Jean. XII. 31.

souvienne, appuyé sur votre parole, que leur victoire est précaire et misérable et qu'ils sont mille fois plus à plaindre que leurs victimes. Qu'au milieu de la tribulation, ma foi ne fasse que grandir, ma foi en votre force, ô mon DIEU ! ma foi en votre empire absolu, votre souveraineté inébranlable, votre triomphe final, dont la gloire sera éternelle.

Mais je veux me souvenir aussi d'un mot que vous avez prononcé, en parlant de la haine de vos ennemis contre vous. Vous avez dit : « Ils me haïssent moi et mon Père. Et c'est ainsi que s'accomplit une prophétie qui se trouve en leurs livres : « Ils m'ont haï gratuitement (1). » Gratuitement, c'est-à-dire sans que j'aie rien fait pour mériter leur haine. Qu'il en soit ainsi de moi, ô très-doux Maître ! Que mon impatience ne les irrite pas ; que ma fierté ou quelque défaut de droiture ne les scandalise pas ; mais aussi que ma pussillanimité n'augmente pas leur audace et ne leur donne pas occasion de faire plus de mal. Donnez-moi la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. Que mes paroles soient celles que vous avez promises et

(1) S. Jean, XII, 31.

que votre divin Esprit doit suggérer lui-même (1). Que toute ma conduite soit digne de vous et vous fasse honneur. « Justement, à cause de mes ennemis, dirigez-moi dans la voie droite (2). J'ajoute avec votre prophète, Seigneur : « Tout en dissipant leurs desseins, qu'ils demeurent l'objet de vos miséricordes (3). »

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Que c'est en sa qualité de Prêtre et de Victime que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est en rapport avec ses ennemis.

Il peut paraître singulier que nous disions de Notre-Seigneur qu'il fait l'office de Prêtre dans sa conduite envers ses ennemis. Mais nous reconnaîtrons bientôt qu'il en est ainsi, pour peu que nous réfléchissions sur un des grands ministères du sacerdoce. Le Prêtre est l'homme de DIEU pour tout sacrifier à sa gloire et tout

(1) *Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini, dabitur enim vobis*, etc. — S. Matth. x. 19. — (2) *Dirige me in semitam rectam, propter inimicos meos.* Ps. xxvi. 11. — (3) *Et in misericordiâ tuâ disperdes inimicos meos.* — Ps. cxlii. 12.

soumettre à sa souveraineté. C'est pourquoi son esprit est un esprit d'autorité, de puissance et de force, et les actes qu'il opère portent un caractère qui indique que DIEU lui-même agit par lui et avec lui. « Le fondement de l'éminente dignité du Sacerdoce, dit le pieux M. Olier, dignité qui paraît visiblement la plus sainte et la plus sublime de la terre et du Ciel, c'est que le Sacerdoce est la plus haute participation de la sainteté de DIEU et de sa souveraineté sur ses créatures. C'est dans cette vue que saint Ephrem dit que, dès le commencement de la création, l'esprit du Sacerdoce a détruit et sacrifié une partie des anges et les a consumés dans l'enfer...

« Le premier et originaire fondement de la Prêtrise est donc la sainteté ; et le second est la souveraineté de DIEU qui exécute sur ses créatures les ordres de sa sainteté, soit pour attirer à la consommation intérieure de son amour, soit pour séparer, détruire et anéantir dans le feu de sa justice (1). »

Cette vue sur le Sacerdoce est grande. Or, Notre-Seigneur a possédé, en toute leur pléni-

(1) *Traité des saints Ordres*, 3e p., chap. Ier.

tude, la vertu et la dignité du Sacerdoce. Il a donc eu part d'une manière incomparable à la souveraineté et à l'autorité de son Père. Il est même absolument vrai de dire que toute participation à cette souveraineté découle de lui et de son Sacerdoce. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait manifesté sur la terre ce caractère particulier de sa dignité sacerdotale. Cette manifestation ne pouvait avoir lieu que rarement, parce qu'il voulait paraître, au milieu des hommes, comme « l'Agneau de DIEU qu'on mène à la boucherie sans se plaindre, » plutôt qu'environné de puissance et d'autorité ; mais encore a-t-il été nécessaire, pour notre instruction, que rien de ce qui lui est propre ne manquât dans sa vie divine. C'est pourquoi, à l'égard de ceux qui étaient, par malice, les ennemis de la gloire de son Père, et, par leurs mauvaises doctrines, les meurtriers des âmes, il montre la grande puissance qu'il possède comme souverain Prêtre de DIEU, et il s'en sert pour les condamner et les confondre. C'est ce qu'expliquent les anathèmes, que nous avons lus plusieurs fois dans l'Evangile, et qui sans cela, nous paraîtraient peut-être tout à fait extraordinaires dans la bouche du Rédempteur.

Mais après cette explication nous pouvons relire ces redoutables anathèmes :

« Malheur à vous, Pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth, du cumin et des autres herbes, et qui négligez ce qu'il y a de plus important dans la loi, à savoir : la justice, la miséricorde, la foi et l'amour de DIEU !

» Guides aveugles, vous avez grand soin de purifier ce que vous buvez, de peur d'avaler des moucherons, et vous avalez des chameaux.

» Malheur à vous, Pharisiens, qui aimez à avoir les premières places dans les synagogues et qui voulez qu'on vous salue dans les places publiques !

» Malheur à vous, docteurs de la loi et Pharisiens trompeurs, qui sous prétexte de vos longues prières, dévorez les maisons des veuves !

» Malheur à vous qui courez la mer et la terre pour faire un seul prosélyte ; et après qu'il l'est devenu, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous !

» Malheur à vous, conducteurs sans lumière, vous ressemblez à des sépulcres blanchis, dont les dehors paraissent beaux aux yeux des hommes ; mais au dedans ils sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture !

» Malheur à vous, docteurs de la Loi, qui chargez les hommes de fardeaux insupportables et qui ne voudriez pas y toucher du bout du doigt! Serpents, race de vipères, comment pouvez-vous éviter d'être condamnés au feu de l'enfer?

» Malheur encore à vous, Docteurs de la loi, car après vous être servis de la clef de la science, vous n'êtes pas entrés vous-mêmes et vous en avez fermé la porte à ceux qui se présentaient! Hypocrites, vous fermez aux hommes le royaume des Cieux, et n'y entrant pas vous-mêmes, vous empêchez les autres d'y entrer (1)! »

Encore une fois, ces graves et solennels reproches contre les ennemis de DIEU et des âmes s'expliquent par la grandeur, l'autorité et la souveraineté du Sacerdoce de JÉSUS-CHRIST.

Et parce que le Sacerdoce divin a été communiqué à son Eglise, au Souverain Pontife et aux Evêques surtout, qui le possèdent en plénitude, nous voyons quelquefois, dans des circonstances solennelles, le Pape et les Evêques élever la voix avec la même force et la même puissance contre les hérétiques et les impies obstinés.

(1) S. Matth. XXIII. 14 et suiv. — S. Luc. XI. 42 et suiv.

Dans tous les Conciles, après une décision de foi que la négation audacieuse de l'impiété a rendu nécessaire, ils ne craignent pas de dire anathème à ceux qui ne se soumettent pas à la parole de DIEU. Dans d'autres circonstances, ce sont d'autres peines, comme l'excommunication dont ils frappent les esprits rebelles. Cette conduite de l'Eglise a été et sera de tous les temps. Elle a l'esprit du Souverain Prêtre, son Epoux, elle en fait les œuvres sans crainte comme sans orgueil; mais l'amour de la gloire de DIEU est le mobile de toute sa conduite, et le salut des âmes est la grande et incessante sollicitude de son cœur de Mère.

Toutefois, ce n'est que par nécessité qu'elle exerce de la sorte sa souveraine Sacrificature, pour l'effroi des méchants. Elle aime mieux attirer les âmes à la vérité par la douceur de son amour. Comme JÉSUS, elle aussi aime mieux être Hostie de miséricorde et de pardon.

JÉSUS Prêtre, et exerçant envers les Pharisiens, les Scribes et les Docteurs de la Loi, sa souveraineté de Sacrificateur, était, alors même, en même temps qu'il les confondait, leur Victime d'expiation et de salut. Il condamnait leurs doctrines et leurs vices; mais il aimait leurs

âmes. Depuis le premier instant de son Incarnation, que n'avait-il pas pour leur mériter de recevoir avec docilité la grâce qu'il apportait au monde? Son Cœur si aimant, si compatissant, si dévoué, n'avait cessé de s'occuper de leur salut. Il n'y avait pas eu une seule souffrance, en son Humanité sainte, qu'il ne l'eut offerte à son Père pour intéresser le cœur de ce Père si tendre en leur faveur. Ce qu'il avait dit de la charité et du dévouement que nous devons avoir pour nos ennemis : « Aimez ceux qui vous sont contraires, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, » il le faisait sans cesse. Il devait faire bien plus encore, puisqu'il était résolu à donner sa vie pour eux; et, dans quel supplice, au milieu de quelles souffrances! Dans ce supplice même et dans ces intolérables souffrances, sa première parole à son Père devait être une humble supplication qui sollicitait leur pardon : « Pardonnez-leur; ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Pour tout dire, JÉSUS qui s'était montré avec tant d'autorité, Prêtre de son Père pour son honneur, devant ces hommes orgueilleux et hypocrites, était sans cesse devant le Père irrité,

une Hostie de propitiation, l'Hostie qui s'humilie, qui s'offre comme caution, qui veut porter tous les coups mérités par ses propres bourreaux, Hostie que l'amour consume et qui est disposée à endurer tous les affronts, toutes les ignominies, toutes les tortures, pour obtenir miséricorde à ceux qui lui donnent la mort avec tant de fureur et de rage.

Très-doux Agneau! vous en venez toujours là. Par accident, votre puissance et votre autorité apparaissent, mais votre condition constante, que rien ne peut faire varier, comme étant celle qui vous est propre par-dessus tout, que vous aimez davantage, dans laquelle vous vous complaisez d'une manière inexprimable, c'est votre condition d'Hostie. On vous hait, vous aimez. On vous poursuit d'outrages, vous ne sollicitez de votre Père que des bénédictions pour ceux qui vous insultent. On vous conduit au supplice pour vous donner le coup de la mort, vous êtes la patience même, vous acceptez tout, et vous mourez, afin que ceux qui vous font mourir reçoivent une éternelle vie par les mérites de votre humble mort.

O Agneau! toujours le même, au milieu de la foule, dans les jours de la Vie publique, au

Calvaire, quand votre immolation s'accomplit, et maintenant encore au Sacrement, où vos profanateurs eux-mêmes sont l'objet de vos larmes devant la justice de votre Père et des battements les plus pressés, les plus anxieux de votre sacré Cœur!... Oh! vous êtes vraiment l'Amour même, patient, doux, indulgent, et toujours immolé!...

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Sur la conduite que nous devons tenir envers nos ennemis.

Notre-Seigneur a eu des ennemis. Nous avons peut-être aussi les nôtres. Mais dans le jugement à porter sur les dispositions de ceux qui nous haïssent, quelle différence entre le Fils de DIEU et nous!

Quand Notre-Seigneur vint en ce monde et daigna se mettre en rapport avec les hommes, il savait à fond ce qu'ils étaient, soit les justes soit les pécheurs. « Il les connaissait tous, dit saint Jean, il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage de ce qui est de l'homme. Il savait

tout ce qu'il y a dans chaque homme (1). » son regard allait au fond des consciences; rien ne pouvait lui être caché. La malice de ses ennemis était donc entièrement à découvert à ses yeux; et soit qu'il agît comme Prêtre, c'est-à-dire avec la plénitude de l'autorité qui lui est propre en cette qualité (comme nous l'avons expliqué précédemment) pour confondre leur audace et démasquer leur hypocrisie, soit qu'il remplît pour leur salut, auprès de son Père, son ministère de Victime et d'Hostie (et c'est sans cesse qu'il s'offrait ainsi et s'immolait pour eux), JÉSUS ne se trompait pas et ne pouvait se tromper, dans les appréciations et les sentiments de son âme à leur sujet. Point de méprise de sa part, point d'exagération. S'il condamnait leurs vices, il n'y avait, dans son jugement, ni excès ni faiblesse; et s'il était miséricordienx et indulgent (et en vérité il l'était toujours pour les âmes), c'est la charité la plus

(1) *Ipse autem non credebat semetipsum eis eò quòd ipse nosset omnes; et quia opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet de homine; ipse enim sciebat quid esset in homine.* S. Jean, II, 24, 25. — *Ipse enim sciebat cogitationes eorum.* — S. Luc, VI, 8.

clairvoyante qui était le principe de toutes ses paroles et le mobile de toutes ses actions.

Et cela même nous révèle un des plus beaux caractères de l'amour du divin Rédempteur pour ses ennemis.

Or, notre position à l'égard de ceux qui nous sont contraires est bien différente de celle du DIEU fait homme. Il sondait les reins et les cœurs, et nous ne savons presque rien des dispositions intérieures des créatures, même quand certaines apparences semblent nous révéler clairement ce qui se passe dans l'intime des âmes. Il est l'immuable Sagesse et la Vérité infaillible ; et nous ne sommes dans nos jugements qu'incertitude et instabilité. Notre orgueil nous aveugle et notre amour-propre nous égare. Aussi, que d'erreurs nous commettons, lorsque nous sommes offensés, parce que nous prenons invariablement le parti de notre susceptibilité ou de notre vanité blessée, tandis que le parti de l'indulgence eût été le plus sûr et même le seul juste. Quand les actions des hommes nous sont contraires, rarement nous les jugeons avec impartialité. Quiconque s'oppose à nous est à nos yeux ou injuste ou méchant ; et que de fois notre propre conduite a sa part de responsa-

bilité, par quelque défaut de caractère, par quelque manque de dignité, ou de douceur ou de patience, quand nous ne voyons du tort et de l'injustice que du côté de celui qui nous offense !

Ne le perdons jamais de vue. C'est peut-être surtout quand il est question de ceux que nous considérons comme nos ennemis, qu'il faut se souvenir de la recommandation du divin Maître : « Ayez soin de ne pas juger (1). »

Nous vivons dans un temps où les passions ardentes, les passions politiques, provoquent les dissentiments, les oppositions et même les haines les plus extrêmes. Par suite de déplorables malentendus, qu'il semble impossible de faire cesser, et de préventions hostiles dont la cause principale est une presse sans honnêteté et sans frein, le Prêtre, le Religieux, le Chrétien fervent sont, dans une multitude d'âmes trompées, l'objet d'une sorte d'aversion profonde. Or, ces âmes ainsi égarées sont ceux qui pourraient être appelés nos ennemis. C'est tel ouvrier de nos villes ; c'est l'homme de la campagne,

(1) S. Matth., vi, 1. — Et S. Paul, Ire Ep. aux Corinth., iv, 5.

de certaines localités; c'est le parvenu; c'est peut-être le jeune homme dont les études ont été empoisonnées par des enseignements contraires à la foi, c'est l'homme mûr que l'entraînement des affaires empêche de réfléchir et qui s'en tient à l'opinion courante; c'est quelquefois le vieillard que les épreuves et les insuccès de la vie ont aigri et qui devient sceptique après avoir été indifférent; c'est une multitude d'autres à qui quelques hommes, dont l'esprit et le cœur sont gâtés, ne cessent de dire que les vrais biens sont ceux de la vie présente et qu'il n'y a que chimères dans les espérances d'une vie à venir. C'est tout ce monde qui, par disposition sinon par voie de fait, est notre ennemi. Ses pensées ne nous sont pas favorables. S'il nous supporte, c'est par nécessité. Dans quelques cas, son opposition se révèle par des paroles dures et grossières; dans d'autres, si les passions populaires ont leur libre cours, si l'émeute est dans la rue, si un esprit de délire et de haine souffle à travers la foule agitée et qu'aucune autorité sage ne guide, ce sont d'effroyables excès, c'est l'assassinat, c'est l'incendie, ce sont toutes les horreurs du sacrilége et de l'impiété.

Eh bien ! envers tout ce monde, que la fureur emporte, nous devons être miséricordieux et indulgent. Ils nous haïssent, ils nous poursuivent de leur malédiction et de leur colère. Mais qui nous assurera que leur culpabilité est aussi grande qu'elle le paraît ? Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit à ses Apôtres : « Le temps n'est pas loin » où quiconque vous mettra à mort pensera » offrir à DIEU un sacrifice agréable (1) ? » Le péché est toujours le péché, et rien ne doit nous faire horreur comme l'offense de DIEU. Certes, il serait difficile de dire que dans la haine de plusieurs de ceux qui nous haïssent, il n'y a pas péché et péché grave ; mais qu'il serait téméraire de croire que leur cœur est aussi perverti que semble l'indiquer les actions de leur vie. Il est juste de dire qu'en règle générale le cœur de l'homme est meilleur qu'il ne paraît l'être par les œuvres mauvaises qu'il produit au dehors. Ces œuvres sont, à première vue, détestables et dignes de toute réprobation (et, en vérité, pour l'édification commune, notre

(1) *Venit hora ut omnis qui interficit vos arbitretur obsequium se præstare Deo.* — S. Jean, XVI, 2. — *Obsequium, id est sacrificium offerre.* Corn. à Lap. *in illud Joann.*

devoir est de les réprouver) ; mais s'il s'agissait de les juger, que de circonstances atténuantes en leur faveur ! Cet homme que je rencontre sur une route et qui m'insulte a été de bonne heure, dans sa première enfance, scandalisé par les paroles impies qu'il a entendues dire à un patron, à un maître, à des hommes âgés, ou à des jeunes gens, qui avait de l'autorité sur lui ; on lui a appris à lire des journaux irréligieux ; on n'a cessé de lui inspirer de la défiance pour le Prêtre et pour les personnes pieuses ; on lui a dit que la plupart des maux dont il souffre, que l'état misérable de la société contemporaine et la situation faite à l'ouvrier, au pauvre, au malheureux, proviennent des doctrines que nous prêchons et de l'influence que nous exerçons dans le monde... On lui a dit, on lui a affirmé tout cela dans des conversations privées, dans des discours publics, dans les colonnes des feuilles politiques. Il n'aurait pas dû, sans doute, donner créance à un langage si odieux. Un sentiment naturel à tout âme droite aurait dû le porter à s'informer à de meilleures sources, à réfléchir aux conséquences de telles affirmations, et prier, puisque la prière même est un secours divin que l'homme a toujours à

sa disposition. Mais il ne l'a pas fait, et, découragé, attristé, irrité par ceux qui le perdent, il a fini par s'imaginer que ce serait un bien de voir disparaître de notre société des hommes qu'on lui signale comme en étant les ennemis. Et c'est ainsi qu'il insulte par ses paroles, ne pouvant aujourd'hui faire davantage. Une autre fois, si les circonstances s'y prêtent ou l'y poussent, il se rendra coupable d'autres excès.

Mais, encore une fois, qui sait si sa culpabilité devant DIEU n'est pas de beaucoup atténuée par ces antécédents, ce milieu, ces enseignements qu'il a reçus d'hommes, recommandables peut-être à certains égards, par tout un ensemble d'influences mauvaises, sous l'action desquelles sa bonne volonté naturelle a fléchi misérablement?

Nous croyons que dans les fureurs des guerres civiles, au milieu de ces luttes épouvantables où l'enfer seul semble faire son œuvre de perdition, l'éternelle Miséricorde discerne bien des élus et des prédestinés, parmi ceux qui paraissent les plus coupables.

Et pourtant voilà les hommes que nous croyons pouvoir, suivant toute vraisemblance, appeler nos ennemis.

Devenons plus indulgents, et le plus souvent, toujours peut-être, nous deviendrons plus justes. « Aimons nos ennemis, prions pour ceux qui nous persécutent et qui nous calomnient, et faisons-leur du bien (1). » Laissons le jugement à DIEU. Il n'est pas impossible que ces âmes, aujourd'hui criminelles, jouissent plutôt que nous, dans le Ciel, de la vision béatifique. Le bon larron avait été l'ennemi de plusieurs par ses violences et ses rapines, et il entra, avant beaucoup d'autres, dans le Paradis du divin Crucifié.

Il faut ajouter, sans doute, que si notre position, notre honneur, les droits incontestables de la justice violée, nous obligent à quelque protestation publique, à des réclamations, à des poursuites même juridiques, nous pouvons, nous devons le faire, sans crainte de blesser notre conscience ; mais alors même et alors surtout, dans l'intime de l'âme, maintenons intacts aussi les droits de la charité. Ces droits sont sacrés. Le prochain, qui nous a offensé dans nos biens, dans notre honneur, dans notre liberté, demeure l'enfant de DIEU, l'objet de toutes les miséricordes du SACRÉ CŒUR et notre

(1) S. Matth., v, 44.

cohéritier par la possession prochaine de l'éternelle Béatitude.

Ces dispositions doivent être invariablement les nôtres. Il faudrait même, si c'était possible, que nos ennemis en fussent convaincus. C'est alors que, suivant l'expression de saint Paul, nous amasserions « des charbons ardents sur leur tête (1), » c'est-à-dire le feu d'une charité communicative, et bientôt peut-être réciproque. C'est bien là l'œuvre par excellence de la charité, gagner le cœur de ceux qui se sont faits nos ennemis. « Il ne suffit pas, en effet, de payer fidèlement à nos frères, je dis même à nos frères qui nous haïssent, la charité que nous leur devons, il faut encore l'exiger d'eux. Trésor divin de la communication des fidèles! Société fraternelle qu'il faut exiger! Combien il est beau et utile de recevoir la charité de ses frères! C'est JÉSUS-CHRIST qui aime et qui est aimé! On s'échauffe mutuellement, et on lie plus étroitement les membres entre eux par cette sincère correspondance. Or, la perfection est dans l'unité. Aimez vos ennemis, dit le Fils de DIEU; mais tâchez de les contraindre à

(1) Epître aux Rom., XII, 20.

vous aimer et forcez-les-y par vos bienfaits. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin qu'il y a cette différence entre les dettes ordinaires et celle de la charité, que lorsqu'on nous doit de l'argent, c'est faire grâce et montrer de la dilection que d'en remettre la dette ; tandis qu'au contraire, pour la charité, vous ne la donnez jamais sincèrement, dit-il, si vous n'êtes aussi soigneux de l'exiger du prochain que vous avez été fidèle à la lui rendre (1). »

O JÉSUS ! dont votre Apôtre a dit ces belles et glorieuses paroles : « Il est notre paix ; de ce qui était séparé, il a fait l'unité. Il a renversé le mur de séparation, il a détruit toute inimitié, par le sacrifice qu'il a fait en sa chair. Il a réconcilié à DIEU, par sa croix, ceux qui étaient ennemis ; il a donné le coup de la mort à toute inimitié ; il a annoncé et il a fait la paix (2) ; » qu'en vous, ô notre Prêtre ! ô notre Hostie ! ô Centre unique de toute vie ! ô Union nécessaire de toutes les âmes ! qu'en vous, qu'en votre Cœur sacré, tous vos enfants se réunissent et

(I) Bossuet, *Sermon sur la charité fraternelle*, pour le vendredi après les Cendres. — (2) Epître aux Ephés., II, 14 et suiv.

s'embrassent dans la paix de la charité ! Voyez comme le monde est divisé. Que de troubles, que d'oppositions, que de luttes, que de haines ! Peuples contre peuples, et citoyens d'une même nation entre eux. Dissipez toute erreur, apaisez toute colère, dominez toute puissance adverse. Que votre vérité délivre ceux que l'ignorance enchaîne, que votre grâce ramène dans la voie ceux que de mauvaises passions égarent, et qui s'en vont aux abîmes de la perdition. Soyez la paix de tous ! Soyez le lien de tous ! Soyez le repos et la joie et la vie unique de tous !

Nous vous demandons cette grâce, toutes ces précieuses grâces, surtout pour ceux qui ne nous aiment pas !...

QUINZIÈME MÉDITATION

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et les Pécheurs.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST « l'Ami des Pécheurs. »

Ce sont les Pharisiens jaloux et méchants qui lui donnaient ce nom, comme pour l'accuser devant le peuple, et JÉSUS, qui nous apprend lui-même ce fait, acceptait non comme une injure, mais comme le vrai titre qu'il aimait entre tous, cette appellation si nouvelle parmi les hommes, « d'Ami des pécheurs (1). »

Nous sommes tous pécheurs. « Si nous disons que nous n'avons point péché, dit saint Jean, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous (2). » Mais si nous sommes

(1) *Venit Filius hominis manducans et bibens et dicunt : Ecce homo vorax, et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus.* — S. Matth., XI, 19. — (2) Ire Epître de S. Jean, I, 8.

pécheurs, nous avons trouvé notre salut et notre consolation en JÉSUS : il veut bien se dire et être notre ami.

Toutefois par pécheurs il faut entendre, dans le récit des Evangélistes, ceux qui étaient reconnus comme tels par leurs concitoyens, qui avaient par conséquent une réputation perdue, c'est ainsi que Madeleine était appelée pécheresse. Les Publicains, à cause de leurs usures et de leurs exactions, étaient aussi flétris du nom de pécheurs. Quand ils s'approchaient de JÉSUS, et que ce Pasteur miséricordieux acceptait leur invitation de partager leur table, les Pharisiens disaient avec mépris : « Il reçoit les pécheurs et il mange avec eux (1). » Qu'ils étaient ignorants des secrets du Cœur de l'Agneau ! Il devait faire bien davantage que de s'asseoir à leur table !

Quelles paroles que celles-ci :« JÉSUS est venu pour appeler non les justes mais les pécheurs. Ce sont les malades, et non point les hommes en bonne santé, qui ont besoin de médecins. Tâchez de comprendre ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice (2). »

(1) S. Luc, xv, 2. — (2) S. Matth., ix, 12, 13.

Tout le chapitre xv[e] de l'Evangile selon saint Luc est admirable par les touchants épanchements du SACRÉ CŒUR en faveur de ceux dont il était « l'ami. » Il y a dans ce chapitre les trois paraboles de la Brebis égarée, de la Drachme perdue, et de l'Enfant prodigue. Celle de la Brebis égarée et enfin retrouvée, se termine ainsi : « Je vous le dis, il y aura dans le Ciel une joie plus grande, pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Suit la parabole de la Drachme perdue. L'enseignement est tout à fait le même ; mais sur un tel sujet, JÉSUS aime à se répéter. La petite pièce de monnaie est retrouvée. La pauvre femme qui l'avait perdue appelle ses amies et ses voisines pour leur faire part de sa joie (1). Le doux Maître répète encore cette belle affirma-

(1) La drachme était une petite pièce d'argent d'environ cinquante centimes de notre monnaie. La grande joie de celle qui l'avait perdue et qui l'a retrouvée nous fait supposer qu'elle n'était point riche. Mais il y a ici un mystère. Cette drachme est le symbole de l'âme. Or, une âme, toute misérable qu'elle puisse paraître en certains cas, est toujours un précieux trésor devant DIEU et les Anges. La retrouver ne peut donc être qu'un grand sujet de joie.

tion (on croit, en l'entendant parler, voir un sourire sur ses lèvres) : « Je vous le dis, il y a devant les anges de Dieu une grande joie pour un seul pécheur qui fait pénitence. »

Mais, là où triomphe le Cœur de « l'Ami des pécheurs, » c'est dans la Parabole de l'Enfant Prodigue. Nous pensons qu'il faut ici nous donner la consolation de relire en entier le texte évangélique, et de savourer cette révélation touchante de la bonté, de la tendresse et de la commisération de notre Dieu.

« Un homme avait deux fils.

» Le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien.

» Et le père leur fit le partage de son bien.

» Peu de jours après, le jeune homme ayant ramassé tout ce qui était à lui, s'en alla voyager dans un pays étranger fort lointain, et il y dissipa tout son bien en débauches.

» Et après qu'il eut tout mangé, survint dans ce pays-là une grande famine, et il se trouva dans une grande détresse.

» Il s'en alla donc, et se mit au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya à sa métairie, pour y garder les pourceaux.

» Et là il aurait bien voulu se rassasier des cosses que les pourceaux mangeaient; mais personne ne lui en donnait.

Enfin, étant rentré en lui-même, il s'écria : Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut ! et moi je suis ici à mourir de faim.

» Je me lèverai, et j'irai trouver mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme un de vos mercenaires.

» Et se levant, il s'en revint à son père.

» Et lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut, et ses entrailles furent émues de compassion ; et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa.

» Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.

» Mais le père dit à ses serviteurs : Rapportez-lui promptement sa première robe, et qu'on l'en revête ; mettez aussi l'anneau à son doigt, et à ses pieds des chaussures. Et puis, amenez le veau gras et le tuez ; mangeons et faisons un festin, parce que mon fils que voici était mort,

et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé.

» Ils commencèrent donc le festin.

» Cependant le fils aîné qui était aux champs revint, et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit le concert et les symphonies.

» Alors il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était. Le serviteur lui répondit : C'est que votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il l'a retrouvé sain et sauf.

» L'aîné en fut irrité, et il ne voulait point rentrer à la maison. Son père sortit pour l'en prier, mais il lui fit cette réponse :

» Voilà déjà tant d'années que je vous sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien, et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour faire festin à mes amis : et aussitôt que votre autre fils, qui a mangé son bien avec des femmes de mauvaise vie, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras !

» Le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous.

» Mais il fallait bien faire un festin et nous réjouir, puisque votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé ! »

Quel récit ! Il nous reste à tomber à genoux pour adorer et pour bénir. Nous sommes le Prodigue, déchiré, pauvre, mourant de faim, mais pénitent. JÉSUS est le Père « dont le regard est toujours tourné vers nous, dont le Cœur est toujours ému de miséricorde, et qui accourt au premier signe de notre repentir, qui se jette à notre cou et nous donne un baiser de paix (1). » Les objections qu'on peut lui faire ne lui sont rien ; si les justes même réclamaient contre nous, ses réponses sont prêtes : « Il était mort et il est réssuscité ; il avait péri et il est retrouvé ; ne fallait-il pas nous réjouir, couvrir de vêtements de fête celui qui revient de si loin, mettre à son doigt l'anneau, à ses pieds des chaussures, et faire un festin magnifique (2) ? »

Voilà notre DIEU ! Comment ne pas l'aimer? Comment ne pas passer notre vie à ses pieds pour pleurer le passé et multiplier, pour la joie de son Cœur, nos témoignages de fidélité à l'avenir ?...

Mais voici d'autres révélations de ce Cœur in-

(1) *Cum adhuc longè esset, vidit illum Pater ipsius, et misericordiâ motus est, et accurrens cecidit super collum ejus,* etc. — (2) *Epulari et gaudere oportebat,* etc.

comparablement bon, et miséricordieux, et tendre.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et quelques pécheurs en particulier.

Il s'agit de Matthieu ou Lévi qui fut appelé à l'apostolat et de Zachée, tous les deux publicains; de la Samaritaine, de cette autre femme de Jérusalem connue sous le nom d'adultère, et de Madeleine. C'est à ces âmes si mal famées, mais pénitentes, que Notre-Seigneur faisait sans doute allusion, quand il disait peu de jours avant sa mort, aux princes des prêtres et aux anciens du peuple : « Je vous le dis en vérité, les Publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de DIEU (1). »

Ici le simple récit de l'Evangile sur les pécheurs particulièrement aimés du Cœur de JÉSUS, que nous venons de nommer, est de beaucoup préférable à toute autre manière d'exposer ces touchants mystères de miséricorde.

(1) S. Matth., XXI, 31.

Saint Matthieu a raconté lui-même sa conversion (1). Il occupait l'emploi si déshonoré de Publicain, et il y commettait bien des injustices (2). Notre-Seigneur passe et lui dit : « Suivez-moi » et le Publicain le suivit. Mais voici la condescendance du miséricordieux Rédempteur. Matthieu voulut, par reconnaissance et pour témoigner à tous qu'il se mettait à la suite de JÉSUS, inviter son sauveur à un repas. Or, à ce repas, il fit venir un grand nombre de ses amis. C'était une manière de faire honneur au principal personnage. Mais ses amis étaient naturellement de sa condition : des Publicains et des pécheurs. Il dit lui-même : « Il arriva que JÉSUS étant à table dans la maison (de Matthieu) beaucoup de Publicains et de pécheurs vinrent se mettre à table avec lui. » Quelle société pour le Fils de DIEU ! Or, ce DIEU fait homme pour sauver les pécheurs accepta cette société, et prit son repas avec tout ce monde décrié. C'est dans cette circonstance qu'il répondit aux murmures des Pharisiens par ces

(1) S. Matth., IX, 9 et suiv. — (2) Voir sur ce point S. Ambroise, lib. 5, Comm., in Luc, 5, post init. — Brev. Rom. Vig., S. Matth., 20 septembre.

belles paroles : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecins, mais ceux qui sont malades. Je ne suis pas venu pour appeler les justes mais les pécheurs. »

Zachée était un chef de Publicains et possédait une grande fortune. Mais sa réputation était faite parmi le peuple et « tous, selon saint Luc, le désignait comme un pécheur (1). » Cependant, son cœur était touché. Il apprit que Jésus devait passer non loin de sa demeure; il voulut le voir; mais parce qu'il était d'une petite taille, il monta sur un arbre. Cette disposition était bonne. Si la curiosité y fut pour quelque chose, nous l'ignorons; mais c'est surtout la foi qui le faisait agir. Notre-Seigneur le regarda, quand il arriva près de lui et lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre. Je voudrais aujourd'hui m'arrêter dans votre demeure. » Aux murmures de la foule, Jésus répond : « Aujourd'hui, le salut a été donné à cette demeure; celui-ci est bien aussi un enfant d'Abraham; car le Fils de l'homme est venu en

(1) *Et cum viderent omnes, murmurabant dicentes : quod ad hominem peccatorem divertisset.* — S. Luc, xix, 7.

ce monde pour chercher et sauver ce qui avait péri. »

C'est toujours « l'Ami des pécheurs » pénitents, dont le Cœur indulgent se révèle. Les femmes malheureuses qui s'étaient égarées loin du chemin de la vertu et de l'honneur, en reçurent aussi les ineffables bénédictions.

La première qui figure dans le récit évangélique est la Samaritaine (1). O pauvre âme!... Que de chutes avant le jour bienheureux où JÉSUS l'attendait, fatigué du chemin qu'il avait fait et de la chaleur du jour, assis sur le bord du puits de Jacob! que d'attachements coupables, et avec cela je ne sais quelle espèce d'indélicatesse de conscience! Elle allait, elle posait, elle raisonnait, comme si elle eût été la femme la plus irréprochable. Et pourtant sa vie était criminelle. Quand le miséricordieux Sauveur lui dit : « Faites venir votre mari, » elle répond : « Je n'en ai pas. » JÉSUS reprend : « C'est vrai, vous en avez eu cinq, je le sais, et celui que vous avez n'est pas votre mari. »

Eh bien! cette âme malheureuse, cette brebis si étrangement égarée, excite la commisération

(1) S. Jean, IV, 5, 42.

du bon Pasteur. Il lui demande à boire. Provoquer un acte de charité, c'est déjà commencer l'œuvre de la conversion. La femme de Samarie ne refuse pas de rendre ce service; mais au lieu de s'y prêter sans délai, elle discute, elle fait des objections au divin Voyageur. JÉSUS répond. Ses réponses sont manifestement empreintes du désir de gagner cette infortunée en l'instruisant, en lui révélant même qui Il est, en se révélant surtout à elle-même par les secrets de sa conscience et de sa vie coupable qu'Il lui dévoile. Emue, touchée jusque dans l'intime de l'âme, la Pécheresse cède alors à la grâce et s'écrie : « Seigneur (elle l'appelle Seigneur) ! je vois que vous êtes un Prophète. » Et dans l'ardeur de sa reconnaissance, ou se mêle l'humble aveu de ses fautes et le zèle d'une âme apostolique, elle va à la ville d'où elle est descendue, disant aux habitants : « Venez et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il point le Christ? »

Le récit de la femme adultère est plus court, plus grave, plus austère, si l'on peut ainsi dire (1). Quelle humiliation dans cette âme qui

(1) S. Jean, VIII, 3-11.

ne dit pas une parole, ni pour se plaindre, ni pour s'excuser, ni pour se défendre! Mais elle ne manquera pas de défenseur. C'est JÉSUS lui-même qui, témoin de sa confusion et de son repentir, prend en main sa cause contre ceux qui l'accusent avec si peu de compassion. Quel défi JÉSUS leur adresse : « Que celui qui parmi vous est sans péché lui jette la première pierre! » Puis, s'adressant à la femme, dont la faute devenue publique pouvait être punie selon la rigueur de la loi : « Femme, dit-il, où sont ceux qui vous accusent? Est-ce que quelqu'un a porté la sentence? » Elle répondit : « Non, personne, Seigneur. » « Or, moi non plus, dit le compatissant Sauveur, je ne la porterai point. Allez et désormais ne péchez plus. » Point de reproche, aucune observation humiliante, aucune recommandation fatigante ou importune à une pauvre âme à peine convertie. « Allez et désormais ne péchez plus. » Quelle douceur! quelle merveilleuse et touchante manière de relever une âme si tristement abattue!

Tout ces traits de la bonté du Cœur de JÉSUS sont d'une beauté inexprimable; mais voici peut-être la page du saint Evangile où se révèle

avec un caractère particulièrement émouvant, la tendresse infinie de ce Cœur pour les âmes des pauvres pécheurs :

« Or, il arriva un jour qu'un pharisien avait prié JÉSUS de manger chez lui : JÉSUS étant entré dans la maison de ce pharisien, prit place à la table du festin.

» Et voilà qu'une femme connue dans la ville pour être une pécheresse, ayant su qu'il était à table chez ce pharisien, y apporta un vase d'albâtre rempli de parfum, et se tenant en pleurs derrière JÉSUS, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes : puis elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait, et y répandait ce parfum.

» Ce que voyant le pharisien qui l'avait invité, il se dit en lui-même : « Si cet homme-là était un prophète, il saurait bien ce qu'est cette femme qui le touche, et que ce n'est qu'une pécheresse. »

» Alors JÉSUS prenant la parole, lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. »

» — Parlez, Maître, répondit-il.

» Un créancier, lui dit JÉSUS, avait deux débiteurs qui lui devaient l'un cinq cents deniers, et l'autre cinquante.

» Mais comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette.

» Dites-moi donc lequel des deux l'aime le plus ?

» Simon répondit : « Je crois que c'est celui auquel il a remis davantage. »

» JÉSUS lui dit : « Vous en avez sagement jugé. »

» Puis se tournant vers la pécheresse, il dit à Simon : « Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, vous n'avez point versé d'eau sur mes pieds pour me les laver et elle les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. »

» Vous ne m'avez pas donné le baiser ; pour elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a pas cessé de baiser mes pieds.

» Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds.

» C'est pourquoi je vous le déclare, beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. On pardonne moins à celui qui a moins aimé.

» Alors JÉSUS dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis.

» Et ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : « Quel est cet homme qui prétend même remettre les péchés? »

Mais JÉSUS dit encore à la femme : « Votre foi vous a sauvée; allez en paix. » Tel est le récit sublime et touchant de saint Luc (1).

O mystère ravissant de la miséricorde d'un DIEU!.. O JÉSUS ! qui pourra désormais douter de votre Cœur ?..

Mais, de grâce, ne demeurez pas inconnu, ô Amour si tendre, si compatissant et si doux! Que les pécheurs les plus coupables et les plus désespérés vous connaissent, afin qu'ils espèrent en vous, et qu'ils viennent à vous! Qu'ils soient le publicain Matthieu ou Zachée, ou la raisonneuse Samaritaine, avec ses attachements criminels, ou la femme « surprise en adultère » ou Madeleine si malheureuse dans la voie où elle s'égare, et « pécheresse au su de toute la cité, » attirez-les, rendez-les dociles et humbles, qu'ils viennent pleurer à vos pieds, qu'ils vous aiment après avoir profané leur cœur par d'autres amours, peut-être après vous avoir méprisé et haï ; et qu'ils entendent tous votre parole de

(1) S. Luc, VII, 36, 50.

pardon et de vie : « Vos péchés vous sont remis : allez en paix. »

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Ce qui explique le titre « d'ami des pécheurs » en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et comment nous devons entrer dans ses dispositions à leur égard.

Ce qui nous donne l'explication de la prédilection du Cœur de JÉSUS pour les grands Pécheurs, c'est la mission même qu'il venait remplir, en apparaissant parmi les hommes : cette mission c'était leur rédemption et leur salut.

Nous ne savons pas si l'Incarnation aurait eu lieu, dans le cas où Adam n'aurait point péché. Mais une fois la chute prévue et la Rédemption décrétée dans les conseils de la très-sainte Trinité, le Fils de DIEU (selon ces mêmes adorables conseils) devait non-seulement se faire homme, mais encore devenir, en faveur des coupables, Adam et toute sa postérité, une victime d'expiation. En d'autres termes, sa venue et sa mission sur la terre devaient avoir pour objet le salut des pauvres pécheurs. « C'est une vérité certaine et digne d'être reçue avec une entière déférence,

dit saint Paul, que Jésus-Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs (1). » Et, parce que c'est l'amour qui le déterminait à se faire ainsi leur Sauveur, il est évident qu'il ne cesserait d'avoir pour eux l'affection, la tendresse, l'indulgence, le dévouement le plus intime, le plus profond, le plus parfait.

Or, ceci regarde tous les hommes, puisque tous les hommes sont pécheurs. Car, s'il y a des justes, comme la divine Marie, Joseph, Jean-Baptiste, et tant d'autres saints du premier et du second Testament, ils ne sont justes que par Lui, par les mérites de son précieux Sang. Ils ont été préservés du péché ou totalement et d'une manière sans pareille comme Marie, ou moins parfaitement et suivant une certaine mesure, comme les autres saints; mais tous lui sont redevables de leur justice.

Jésus est donc venu pour sauver tous les hommes. Mais n'est-il pas tout à fait convenable qu'il soit venu, avec une tendresse particulière, pour ceux qui avaient un plus grand et plus pressant besoin de salut? Lorsqu'une épidémie désole un peuple, quels sont les malades qui

(1) Prem. Epître à Timothée, I, 15.

sont l'objet de plus de dévouement, de sollicitude et de soins de la part des médecins et de tous ceux qui les secondent, sinon les malheureux dont la maladie est plus grave et le péril plus extrême ? Nous avons vu Notre-Seigneur lui-même user de cette comparaison. Le doux et miséricordieux Rédempteur aimait toutes les âmes que le péché condamnait à la mort éternelle ; mais c'est avec un zèle plus fort, une sollicitude plus empressée, une tendresse plus émue, plus intime, un amour plus ardent, qu'il se portait vers les plus misérables, les plus couverts de crimes, les plus en périls de se perdre à jamais : la samaritaine, l'adultère, Madeleine, Zachée.

Et il le fait toujours. Il demeure, il sera jusqu'à la veille du jugement final, « l'ami » incomparablement bon, indulgent, bienveillant et fidèle des plus grands pécheurs. Toujours ils auront, par un mystère d'une ravissante beauté sa douce et touchante préférence.

Cette disposition du Cœur compatissant de Jésus s'explique aussi par une autre considération, qui nous révèle admirablement son amour pour la gloire de son Père céleste. Quelle était cette gloire ? — Après la chute du premier

homme, dans le plan choisi de DIEU pour la réparer, plan adorable que nous connaissons, ce qui devait abonder et surabonder, c'est la Miséricorde. Sans la chute, et sans la réparation de la chute telle qu'elle a été accomplie, la Miséricorde est la seule perfection divine que nous n'aurions pas connue. La Puissance, la Sagesse, la Justice, la Sainteté, etc., etc., se révélaient partout, et nous aurions dû, même coupables, les adorer éternellement; mais la Miséricorde serait demeurée sans aucune manifestation, dans les profondeurs de l'Etre divin. Or, il ne devait pas en être ainsi; DIEU mit sa gloire, « sa grande gloire » comme chante l'Eglise (1), à faire éclater cet ineffable attribut de son cœur de Père; et non-seulement à la faire éclater d'une manière admirable, mais à la faire prévaloir en toute chose, selon ce que dit le Psalmiste : « Seigneur, toutes les générations glorifieront vos œuvres... Elles diront : Le Seigneur est compatissant et miséricordieux; il est patient, il est grandement miséricordieux; il est suave en tout ce qu'il opère, et sa commi-

(1) *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.*

sération l'emporte sur tous ses autres ouvrages (1). »

Cet enseignement touchant est à toutes les pages des Ecritures. « Je préfère la Miséricorde au Sacrifice (2). » « La Miséricorde est plus élevée que la Justice et l'emporte sur elle (3). » « La Miséricorde de DIEU remplit le monde (4). » « Elle est la joie, la couronne de ceux qui espèrent en elle (5). » « Elle ne fait jamais défaut, et nous en chanterons éternellement les louanges (6). » Quand le Verbe vint en ce monde, son Incarnation fut l'œuvre du cœur, « des entrailles » (dit Zacharie dans le *Benedictus*), « de la Miséricorde de notre DIEU (7). » Et le Sauveur lui-même fut annoncé à la terre comme devant être la Miséricorde même. « Montrez-nous votre Miséricorde (8), » disaient les anciens Justes demandant le Messie ; et encore : « Ayez pitié de nous, DIEU de toute créature, et montrez-nous la lumière de vos miséricordes (9). » C'est encore JÉSUS qu'ils demandaient.

(1) Psaume CXLIV, 4, 8, 9. — (2) Osée, VI, 6. — S. Matth., IX, 13. — (3) S. Jacques, IX, 13. — (4) Psaume XXXII, 5. — (5) Ps. CII, 4. — Ecclésiastique, LI, 37. — (6) II Macch., VI, 16. — Ps. LXXXVIII, 2. — (7) S. Luc, I, 78. — (8) Ps. LXXXIV, 8. — (9) Ecclésiastique, XXXVI, I.

Ce doux Sauveur lui-même, voulant nous recommander, à nous qui sommes par la grâce les fils du Père qui est aux Cieux, de lui être semblables, nous dit avec amour : « Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux (1). »

Jésus savait donc que le grand Attribut du Père, qui devait surtout éclater dans l'œuvre de la Rédemption, est la Miséricorde. Comment aurait-il pu l'ignorer, puisqu'il était Lui-même la Miséricorde « apparue parmi nous (2)? » C'est pourquoi, il louait sans cesse cette Perfection en son Père adorable; il se réjouissait de ce que ce Père saint avait voulu mettre sa gloire, sa consolation, sa satisfaction et, en quelque sorte, sa félicité (cette félicité accidentelle qu'il aime à recevoir de ses créatures), dans la manifestation éclatante de cette divine Perfection. C'est pourquoi il y concourait avec amour, avec un contentement inexprimable, par la douceur de ses paroles, par l'humilité de sa vie qui le rendait si abordable à tous, par cette sorte de préférence manifeste qu'il avait pour les plus grands pécheurs, par la condescendance avec laquelle il

(1) S. Luc, VI, 36. — (2) Ep. à Tite, III, 4.

permit que la pauvre pécheresse Madeleine le suivît dans ses courses apostoliques, et même par le choix qu'il fit d'un Publicain pour l'un de ses Apôtres.

Nous avons été peut-être surpris quelquefois qu'il ait supporté et gardé en sa société le malheureux Judas : c'est qu'il espérait toujours réussir à toucher ce cœur si dur, à ramener à l'amour cette âme si coupable, et à procurer ainsi à la Miséricorde du Père une gloire, un triomphe sans pareils.

O JÉSUS! qu'ils sont beaux les mystères de votre charité, de votre compassion et de votre miséricorde! Vous avez eu pour les plus grands pécheurs un amour de particulière tendresse, et pourtant vous aviez pour toute sorte de péchés, même les moins graves, la plus profonde répugnance, la plus extrême opposition; car vous êtes « un Pontife saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs et plus élevé que les Cieux (1). » Vous avez donc été affligé d'immenses et accablantes tristesses, à la seule pensée des offenses faites à votre Père; la vue du péché a été pour vous la plus intolérable

(1) Ep. aux Hébr., VII, 26.

Passion. Mais, ô très doux Agneau! ô très humble Victime! votre tendre Miséricorde discernait l'âme du pécheur au milieu de ses iniquités; votre regard de Sauveur et d'ami ne voulait jamais s'arrêter que sur la malheureuse créature qu'un océan de crimes semblait avoir submergée; et cette créature ingrate, rebelle, obstinée dans le mal, « vous l'avez aimée d'une charité éternelle, et vous l'avez attirée à vous, touché d'une compassion infinie (1). » Vous avez pris sur vous ses péchés, ses hontes, ses faiblesses; vous avez tout expié, purifié, lavé dans votre sang; et une multitude d'âmes criminelles, qui se précipitaient chargées de crimes vers l'éternelle perdition, jouissent maintenant au Ciel de la vision de votre Face, grâce à votre commisération inépuisable et infinie.

O Jésus! donnez-nous part à cette disposition si admirable et si touchante de votre Cœur. Nous traversons des jours pleins de désolation. De grands scandales affligent les âmes catholiques (2). L'impiété poursuit ses projets de

(1) Jérémie, xxxi, 3. — (2) Nous écrivons ces lignes au milieu du bruit effroyable des nouvelles, qui arrivent de toute part de l'expulsion des religieux. (Premiers jours de novembre 1880.)

destruction et de mort contre les Instituts religieux. Le Sacerdoce est haï. Tous ceux qui portent votre nom et veulent vivre ostensiblement, selon vos exemples et les conseils de votre divin Evangile, sont persécutés par les enfants du siècle. Vous avez de nouveau « à supporter de la part des pécheurs une grande contradiction (1). » Triomphez, ô Amour! ô Miséricorde éternelle! arrêtez-les dans leurs desseins, pour qu'ils ne pèchent plus; renversez-les comme Paul, pour qu'ils reconnaissent votre puissance; envoyez-leur votre lumière, pour qu'ils voient votre Face, et qu'ils soient touchés et repentants, et qu'ils vous aiment!... Et que nous, ô JÉSUS, qui vous connaissons, qui avons vu et la douceur de votre visage et la tendresse de votre Cœur, nous soyons vos aides par nos exemples, c'est-à-dire, bons, indulgents, patients, sans amertume, sans colère, « rendant le bien pour le mal, » distinguant toujours le pécheur d'avec le péché, poursuivant le péché de toute notre haine, poursuivant le pécheur de tout l'amour de notre cœur, afin d'arriver « à le

(1) *Qui talem sustinuit à peccatoribus adversum semetipsum contradictionem.* — Ep. aux Hébr., XII, 3.

vaincre en bien, comme il voulait triompher de nous en nous faisant du mal (1). »

O Dieu! ô Rédempteur! ô Agneau! ô Hostie! ô Cœur percé! ayez pitié! ayez pitié! ayez pitié!...

SEIZIÈME MÉDITATION.

Notre-Seigneur Jésus-Christ et les affligés.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Le merveilleux spectacle de l'affluence de tous les affligés auprès de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Nous entendons sous le nom d'affligés cette multitude de malades, d'infirmes, de possédés, de personnes de tous les rangs, éprouvées de di-

(1) *Noli vinci à malo, sed vince in bono malum.* — Ep. aux Rom., XII. 21. — *In fine autem omnes unanimes, compatientes, fraternitatis amatores, misericordes, modesti, humiles, non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto, sed à contrario benedicente.* — 1re Ep. de S. Pierre, III, 8, 9.

verses peines, qui occupe une grande place dans le saint Evangile et que nous voyons presque continuellement autour de la Personne du divin Rédempteur (1).

Nous pourrions tracer ce tableau touchant ; mais rien n'est comparable aux simples paroles des Evangélistes.

Dès le début de sa Vie Publique (2), Notre-Seigneur annonce lui-même qu'il vient en ce monde pour la consolation de tous ceux qui souffrent. « Il vint un jour à Nazareth où il avait été élevé, dit saint Luc, et il entra selon sa coutume, dans la Synagogue, le jour du Sabbat, et il se leva pour faire la lecture, et on lui donna le livre du prophète Isaïe. Il ouvrit le livre, et trouva le passage où il est dit :

« L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; il m'a consacré par son onction, et m'a envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, et pour guérir ceux qui ont le cœur brisé.

« Pour annoncer la délivrance aux captifs, et aux aveugles qu'ils vont recouvrer la vue ; pour

(1) La Méditation suivante est réservée spécialement *aux Pauvres*. — (2) S. Luc place ce qui suit immédiatement après le récit de la Tentation au désert.

rendre la liberté à ceux qui sont dans les fers; pour publier l'année des miséricordes du Seigneur et consoler tous ceux qui pleurent (1).

» Puis JÉSUS ferma le livre, ajoute saint Luc, le rendit au ministre de la Synagogue et s'assit. Tout le monde dans l'assemblée avait les yeux sur lui. Il se mit alors à leur dire : Aujourd'hui même s'accomplissent, au milieu de vous, les paroles que vos oreilles viennent d'entendre. »

C'était précis. Et pourtant comme si son Cœur avait besoin de promulguer plus ouvertement et devant la foule le touchant et merveilleux caractère de sa mission, il disait à tous :

« Venez à moi, vous tous qui travaillez, qui souffrez, qui êtes chargés de peines, et je vous soulagerai. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes (2). »

Ecoutons maintenant les Evangélistes :

« Et JÉSUS parcourait toute la Galilée, prêchant et guérissant toute langueur et toute infirmité dans le peuple. »

(1) Isaïe, LXI, 1. — S. Luc, IV, 16, 21. — (2) S. Matth., XI, 28, 29.

« Et on en eût connaissance dans toute la Syrie, et on vit lui apporter tous ceux qui étaient malades, et qui avaient diverses langueurs, ou qui étaient tourmentés de douleurs, les possédés du démon, les lunatiques et les paralytiques, et il les guérit (1). »

« Et une grande multitude vint à lui de la Galilée, de la Judée, de la Décapole, de l'Idumée, de Tyr, de Sidon et des bords de la mer, qui avait appris ce qu'il faisait ; et tous ceux qui avaient des plaies et toute la foule se précipitaient sur lui pour le toucher, et il les guérissait. Car une vertu sortait de lui, qui les guérissait tous (2). »

« Aussi, dès qu'on savait qu'il était quelque part, des hommes parcouraient tous le pays, et on se hâtait d'apporter sur des lits tous les malades qu'on trouvait. De sorte que partout où il arrivait, soit dans les villes, dans les bourgs ou en pleine campagne, on déposait les infirmes sur les places ou les carrefours, et tous le suppliaient de leur permettre au moins de toucher le bord de son vêtement, et tous ceux qui le touchaient étaient guéris (3). »

(1) S. Matth., IV, 23, 24, 25. — (2) S. Marc, III, 7, 10. — S. Luc, VI, 17, 19. — (3) S. Marc, VI, 55, 56.

Un jour, JÉSUS venait de guérir à Capharnaüm la belle-mère de saint Pierre. « Quand le soir se fit, dit saint Marc, et que le soleil fut couché, on lui apporta tous les malades et tous les possédés. Toute la ville s'était réunie devant la porte où il habitait, et il guérit un grand nombre de ceux qui étaient tourmentés de diverses maladies, et il délivra un grand nombre de possédés (1). »

Une autrefois qu'il s'était retiré sur une montagne, « de nombreuses foules l'y suivirent, amenant avec elles, des muets, des aveugles, des boiteux, des débiles, et beaucoup d'autres malades ; et tout ce monde d'infirmes fut déposé à ses pieds, et il les guérit. » L'Evangéliste ajoute : « De sorte que les foules étaient dans l'admiration en voyant les muets parler, les boiteux marcher, les aveugles jouir de la vue ; et elles glorifiaient le DIEU d'Israël (2). »

Notre-Seigneur guérissait de diverses manières. C'était tantôt en se laissant approcher, comme nous l'avons vu. Une vertu sortait de lui et donnait la santé. Ou bien il permettait qu'on touchât le bord de sa robe, ou encore, il tou-

(1) S. Marc, I, 32, 34. — (2) S. Matth., XV, 30, 31.

chait lui-même les malades, il les prenait par la main, il imposait ses mains sur leurs têtes (1). Quelquefois, malgré le grand nombre, il faisait cette imposition sur chacun d'eux (2). « Quand il chassait les démons, quand il commandait aux éléments et calmait les tempêtes, c'était d'un mot. Mais quand il guérissait les pauvres hommes, il les touchait affectueusement, il mettait la main sur leurs têtes (3). » C'est plus doux, c'est la commisération qui se révèle d'une manière émouvante.

Voilà pour la foule des malades, des infirmes, des affligés de toute sorte.

Mais il y a, dans les Evangélistes, quantité de récits où apparaissent isolément de profondes douleurs et d'extrêmes tristesses. C'est le prince de la Synagogue, appelé Jaïre, dont la fille, âgée de douze ans, se mourait, et qui disait à Jésus : « Venez lui imposer les mains, afin qu'elle soit guérie et qu'elle vive (4). » C'est le pauvre officier de Capharnaüm dont le fils était

(1) S. Marc, I, 61. — S. Luc, IV, 40. — (2) *Omnes qui habebant infirmos... ducebant illos ad eum. At ille singulis manus imponens, curabat eos.* — S. Luc, *ibid.* — (3) Mgr Dupanloup, *Vie de N. S. J. C.*, Discours préliminaire. — (4) S. Luc, VIII, 41, 56.

à l'extrémité et qui suppliait aussi le Sauveur, disant : « Venez, avant que mon fils meure (1). » C'est cette femme héroïque, connue sous le nom de Chananéenne, qui poussait des cris de douleur, qui se jeta aux pieds de JÉSUS, et l'adora, disant : « Secourez-moi, ayez pitié de moi ! ma fille est misérablement tourmentée par le démon (2). » C'est cette autre femme, une veuve, baignée de ses larmes, qui suivait le convoi funèbre de son fils unique, mort jeune encore, et que JÉSUS rencontra au moment où le convoi sortait d'une des portes de Naïm (3). C'est l'hémorrhoïsse, ce sont les dix lépreux, c'est le paralytique de la piscine, c'est l'aveugle de Jéricho, c'est ce pauvre enfant possédé du démon depuis son enfance, dont le père désolé décrit d'une manière si étrange le mal, les convulsions, et les effets de la puissance du démon sur lui : « Il tombe dans le feu, dans l'eau, il écume, il grince des dents, il se roule à terre. Le démon le meurtrit et le déchire. Regardez-le en pitié, car je n'ai que ce seul enfant (4). » Ce sera

(1) S. Matthieu, VIII, 5, 13. — (2) S. Matth., XV, 22, 28. — (3) S. Luc, VII, 12. — (4) S. Matth., XVII. — S. Marc, IX. — S. Luc, IX.

à l'approche du dernier jour de la Vie Publique, Marthe et Madeleine que la maladie de Lazare afflige et que sa mort rend inconsolables (1). C'est une multitude d'autres que l'Evangile nous fait connaître.

Or, après tous ces récits, il y a invariablement le mot révélateur de la tendresse, de la commisération du Verbe incarné : « Et l'enfant, le paralytique, l'aveugle, le possédé, furent guéris... délivrés ;.. et le flux de sang s'arrêta... et Jésus rendit l'enfant à sa mère... et il dit au mort : « Lazare, levez-vous !.. »

C'est ainsi, suivant la belle expression de saint Pierre, que le doux Rédempteur « passait en faisant le bien et en guérissant tous ceux que le démon opprimait (2). »

C'était son esprit, et c'était un des grands caractères qu'il voulait donner à sa mission. Aussi, non-seulement, il consolait toute infortune et soulageait toute infirmité, par lui-même, « par la vertu qui sortait de lui, » mais eneore par les siens, par ses Apôtres et ses Disciples.

Nous avons vu qu'il avait fait choix d'abord de douze Apôtres et ensuite de soixante-et-douze

(1) S. Jean, xi. — (2) Actes des Apôtres, x, 38.

Disciples. Or, voici les pouvoirs qu'il leur donna : « Allez, prêchez, disant au peuple : Le royaume des Cieux est venu à vous... Guérissez les infirmes, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons (1). » Et ces heureux envoyés du Sauveur étaient fidèles à user des pouvoirs reçus qui étaient, selon saint Matthieu, « de guérir toute langueur et toute infirmité (2). » Saint Marc nous dit comment ils y étaient fidèles; ce n'était pas avec l'autorité absolue du Maître, mais avec cette sorte d'humilité qui convient à des Disciples. « Ils oignaient d'huile un grand nombre de malades, dit-il, et c'est ainsi qu'ils les guérissaient (3). »

Adorons la conduite de notre Dieu, bénissons-le de s'être présenté au monde, avec ce caractère si touchant, si attrayant, si propre à lui gagner toutes les âmes qui souffrent, qui portent douloureusement « ce joug si lourd » de tristesse, d'angoisse, de désolation, « qui pèse sur tous les enfants d'Adam, depuis le jour de leur sorti du sein de leur mère, jusqu'à celui de leur sépulture (4). »

(1) S. Matth., x. — S. Luc, x. — (2) S. Matth., x, 1. —(3) *Et ungebant oleo multos ægros, et sanabant.*—S. Marc, vi, 13. — (4) Ecclésiastique, xl, 1.

Et maintenant, considérons à quel titre notre miséricordieux Sauveur se montre ainsi l'ami et le consolateur de tous les affligés.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

C'est en sa qualité de Messie, de Prêtre et de Victime, que JÉSUS est le consolateur de toutes les âmes affligées.

Il semble de prime abord que Notre-Seigneur étant venu en ce monde pour le salut des âmes, ce qu'il fait pour les malheureux qui souffrent dans leurs corps, les malades, les infirmes, ou dans leur cœur, comme sont tous les affligés dont la souffrance a un caractère simplement naturel, ce qu'il fait, disons-nous, pour ces sortes d'afflictions et de peines, aurait dû occuper dans sa Vie Publique une place moins importante.

Mais il n'en est pas ainsi. Penser de la sorte serait ne pas comprendre le cœur du Père qui est aux Cieux, « Père de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et DIEU de toute consolation (1). » Il est l'auteur de l'ordre de la grâce, il est aussi l'au-

(1) Deux. Ep. aux Corinth., I, 3.

teur de la nature; et bien que les peines du temps présent ne soient pas un mal, absolument parlant, et souvent même un bien que sa mystérieuse Providence nous fait, les maladies, les infirmités, les souffrances de l'âme et du corps étant une suite du péché et un châtiment, il s'afflige que nous ayons à les subir, et il voudrait nous en alléger le plus possible la rigueur.

De là, le caractère de la mission de Celui qu'il nous a donné pour être, non-seulement notre Sauveur, le Sauveur de nos âmes pécheresses, mais notre Consolateur au milieu des épreuves de notre condition naturelle et simplement humaine.

Sans doute que, dans les œuvres de DIEU où nous trouvons notre consolation, le Père et son Fils incarné ont en vue le salut de nos âmes, comme fin unique de leur compassion pour nous ; mais ces œuvres sont si multipliées et si éclatantes, qu'il est impossible de voir un simple ornement du grand ouvrage de la Rédemption, dans les miracles du Rédempteur qui ont pour objet les misères humaines (1).

(1) Ce dessein se continue dans l'Eglise. Les grands saints qui ont eu le don des miracles l'ont principalement fait valoir en faveur des malades et des infirmes ; et l'histoire

C'est pourquoi Notre-Seigneur a donné lui-même ces miracles comme la preuve de sa mission. Nous avons vu, dans la *Considération précédente*, ce qui se passa dans une synagogue, à Nazareth. Voici un trait plus remarquable encore.

Saint Jean-Baptiste est en prison. Toujours préoccupé de la gloire de Celui dont il est le Témoin et le Précurseur, il veut donner à ses disciples l'occasion d'être confirmés dans leur foi en la divinité de Jésus-Christ. A cette fin, sous une forme qui cache son dessein et pour que l'impression soit plus forte dans l'esprit des disciples, il les envoie au Sauveur, avec cette question qu'ils doivent faire : « Etes-vous Celui qui doit venir, ou bien devons-nous en attendre un autre? » Avant toute réponse, « à cette heure même, dit saint Luc, Jésus guérit un grand nombre de malades de leurs langueurs et de leurs plaies; délivra des esprits malins ceux qui en étaient tourmentés, et donna la vue à plusieurs aveugles (1). » Ensuite, il

des plus célèbres sanctuaires confirme la vérité de cette remarque. Qu'on se rappelle ce qui se passe à Lourdes, en particulier.

(1) S. Luc, vii, 19, 22.

dit : « Allez, et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et les pauvres sont évangélisés. »

Evidemment, les œuvres de charité, même corporelles, occuperont une grande place dans la pratique de la vie chrétienne. Ce que Notre-Seigneur annonce ici implicitement, il le dira d'une manière solennelle, lorsque parlant du Jugement général, il révélera quelle est la cause du salut des prédestinés et de la perte des damnés : la pratique des œuvres de charité dans les uns, la négligence de ces œuvres dans les autres. — Nous aurons à nous occuper plus naturellement de cette grande révélation du juste Juge, dans la *Méditation* suivante : *Notre-Seigneur* Jésus-Christ *et les Pauvres.*

Jésus, le Messie, l'Envoyé du Père, confirme donc sa mission, par les guérisons miraculeuses qu'il opère, par les consolations qu'il répand dans les cœurs, par cette sorte de douce et tranquille joie que les âmes éprouvent à son approche, conformément à la suave promesse qu'il avait faite lui-même : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés, accablés, dans la peine, et

je vous soulagerai, » je vous redonnerai la vigueur et la vie. « *Et ego reficiam vos.* »

Mais quelle est la cause, le mobile, la première source de cette divine compassion pour les misères et les infirmités humaines? Saint Matthieu, Isaïe, saint Paul vont nous l'apprendre.

Voici le texte de saint Matthieu : « Quand le soir fut venu, on présenta à Jésus un grand nombre de possédés, et il chassait les esprits mauvais d'une seule parole; et tous ceux qui étaient malades, il les guérit. Or, c'était afin que s'accomplît ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : Il a pris sur lui nos infirmités et il a porté nos douleurs (1), » ou, pour traduire littéralement : « nos maladies (2). » Ce qui ne veut pas dire que Notre-Seigneur ait été malade, comme nous sommes sujets à l'être. Cet état d'infirmité n'était pas possible en lui, à cause de l'admirable perfection de son Humanité. Il a enduré toute sorte de douleurs, dont les unes, comme la faim, la soif, ont été voulues par Lui, dont les autres, comme celles qui furent occasionnées par les plaies reçues dans sa Passion, ont eu pour cause

(1) S. Matth., VIII, 16, 17. — (2) *Et ægrotationes nostras portavit.* S. Matth., *ibid.*

la malice des hommes; mais il ne ressentit jamais aucune maladie proprement dite, comme la fièvre et tout ce qui provient d'un tempérament mauvais ou d'une constitution physique défectueuse.—La chair et le sang qu'il avait pris dans le sein de la bienheureuse Vierge et qui étaient son Humanité adorable, étaient trop purs, pour qu'ils eussent aucun défaut qui pût donner lieu aux désordres physiques, que nous appelons maladies.

Quel est donc le sens de ces paroles du prophète citées par saint Matthieu : « Et il a porté sur lui nos maladies? » Elles signifient que Notre-Seigneur par compassion a ressenti en lui, en son âme, en son cœur, toutes les douleurs, les ennuis, les tristesses dont ces infirmités sont la cause ; de la même manière qu'on dit d'un médecin très compatissant et très dévoué à ses malades, qu'il prend sur lui, qu'il ressent en son âme leurs maladies et leurs souffrances.

Si l'on peut ainsi parler du cœur d'un homme que la compassion affecte à ce point, que dire du Cœur de notre Dieu ?

Saint Hilaire fait une autre réflexion fort remarquable : « Jésus-Christ, dit-il, a porté sur lui nos maladies, en ce sens que dans sa Passion,

il a réuni en son Corps et s'est en quelque sorte approprié tout ce que peut souffrir de douleur l'infirmité humaine (1). »

Or, quand le saint prophète nous parle de JÉSUS « prenant sur lui nos maladies et portant nos douleurs et nos peines ; » il parle de JÉSUS Victime.

C'est donc, en sa qualité de Victime, que le doux Rédempteur a fait toutes les merveilleuses guérisons que nous avons racontées précédemment, et tant d'autres qui nous sont inconnues.

Mais voici un autre texte qui est de saint Paul, dans son Epître aux Hébreux. A cet endroit, c'est le Pontife et le Prêtre qui se révèlent en JÉSUS. « Le Pontife que nous avons, dit-il, n'est pas tel qu'il ne puisse pas s'affliger avec nous de nos infirmités ; car il a été éprouvé de toute manière, comme nous, à l'exception seule du péché qu'il n'a pas commis (2). » La raison de la compassion que JÉSUS a pour nous est donc, au sentiment de l'Apôtre, l'expérience qu'il a faite lui-même de nos misères et de nos douleurs.

(1) *Passione corporis sui, infirmitates imbecillitatis humanæ absorbens.* Comment. in Matth., VIII. — (2) Ch. IV, vers. 15.

Il est vrai que c'est en sa qualité de Victime que Jésus a souffert. Nous venons de le voir. Mais il n'a été Victime que parce que son Sacerdoce l'a mis en cet état. Ce n'est pas un autre prêtre qui l'a sacrifié et immolé ; c'est lui-même, seul et unique Prêtre du Père, comme il en est l'unique Hostie, qui s'est fait Victime pour nous. Aussi le prophète Isaïe, à l'endroit même où il dit : « Qu'il a porté nos douleurs, » ajoute expressément : « Il s'est offert, parce qu'il l'a voulu (1). »

Dans un autre passage de l'Epître aux Hébreux, saint Paul va plus loin. Il rappelle d'abord le grand Mystère de l'Incarnation qui est si glorieux pour les hommes, « puisque, dit-il, ce n'est pas la nature des Anges que le Verbe a prise, mais celle des enfants d'Abraham ; » puis il ajoute sans transition : « C'est pourquoi il a fallu que le Christ fût en tout semblable à ses frères, afin qu'étant instruit par son expérience des infirmités de notre nature, il fût auprès de Dieu un Pontife compatissant et fidèle en son ministère. Car ayant été éprouvé, il a tout ce qu'il faut pour venir à notre secours dans nos épreuves (2). » C'est comme si l'Apôtre voulait

(1) Ch. LIII, vers. 7. — (2) Ep. aux Hébr., II, 16, 18.

dire : Il y a une manière d'être miséricordieux et compatissant, sympatique et bon pour les misères humaines qu'un DIEU, en son être divin, ne peut pas éprouver ; mais par ce qu'il fallait, pour notre plus grande consolation, que nous eussions l'assurance de sentiments plus humains et tendres en notre DIEU, il s'est fait homme, il s'est fait l'un de nous. Et parce qu'il a pris notre nature pour être le Prêtre de son Père et notre Victime, c'est son Sacerdoce qui est tout débordant de miséricorde et de bonté pour nos malheurs et nos souffrances.

O miséricordieux Prêtre ! ô douce Victime ! Faites votre œuvre, remplissez votre ministère ! Guérissez, consolez ! Que de cœurs souffrants, que d'âmes affligées, sur cette pauvre terre ! On ne voit presque plus personne qui ne soit intérieurement dévoré de quelque vive et douloureuse peine. Comme si, dans ce temps où le péché abonde, la souffrance qui en est l'expiation ordinaire devait abonder aussi, on ne rencontre que des cœurs brisés et des existences pleines de deuil. O JÉSUS ! que votre consolation abonde aussi ! Il y a de grandes afflictions dans les âmes ; il y a pareillement de grandes douleurs dans les corps. Que de malades dans les hospices,

que d'infirmes de tout âge, de tout rang, de toute condition, partout, dans les demeures opulentes comme dans les réduits des pauvres! Que de gémissements remplissent la vallée des larmes! Pitié, ô Consolateur unique! pitié, pour les longues nuits sans sommeil, les longues souffrances sans trève, les douleurs aiguës, les agonies terribles; pour ces morts lentes où l'énergie de l'âme semble s'évanouir avec les forces du corps; pour ces autres, où la violence du mal semble ne pas laisser le temps de la réflexion que le salut demande! O vous qui disiez avec tant de douceur à la veuve désolée: « Ne pleurez pas! » qui imposiez les mains aux malades, qui touchiez les oreilles des sourds et les yeux des aveugles, ayez pitié de tant d'âmes malheureuses, de tant de cœurs souffrants! Allez aux malades, aux infirmes, à tous les affligés, ô Jésus! ou bien qu'ils viennent à vous, ou bien que le dévouement et la charité les portent à vos pieds; mais qu'ils soient soulagés par votre grâce, et que, touchés de votre tendresse infinie, ô mon Dieu! ils vous aiment, ils vous servent, ils vivent pour s'assurer, par l'usage de vos bienfaits, une éternelle vie!...

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

De la place importante que doit occuper dans notre vie spirituelle la compassion pour les affligés.

L'exemple de Notre-Seigneur est décisif. Nous venons de le voir. Or, quand saint Paul nous recommande « d'avoir en nous les sentiments de Jésus-Christ, » il demande que nous entrions dans cette disposition touchante et sublime, la compassion pour tous ceux qui souffrent.

Mais si l'exemple est si pressant, l'enseignement du Maître ne l'est pas moins. Nous avons cité ses belles paroles : « Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux. » Quoi de plus ? le mot latin *misericors* que nous traduisons par *miséricordieux*, désigne précisément la commisération pour ceux qui souffrent ; car il veut dire exactement : Un cœur voué à la consolation des misérables (1). C'est le cœur du Père que nous avons aux Cieux, c'est le cœur de Jésus qui a tant aimé les

(1) *Misericors, id est miseris cor datum.*

hommes, ce doit être le cœur de chacun de nous, Enfant du Père céleste et Frère de Jésus.

Cette doctrine est si capitale qu'elle occupe une très grande place dans l'enseignement des Apôtres. Saint Pierre dit : « Soyez compatissants, aimez les œuvres de la fraternité, soyez miséricordieux, modestes et humbles (1). « Saint Jacques dans son Epître catholique recommande expressément le soin des malades (2). Saint Paul qui a écrit davantage a plus souvent l'occasion d'insister. Il dit dans ses diverses Epîtres (3): « Revêtez-vous, comme il convient à des élus de Dieu, à ses amis, des entrailles de la Miséricorde ; soyez bienveillants... Pleurez avec ceux qui pleurent... et pourtant que votre commisération réjouisse les affligés... Soyez les uns pour les autres une mutuelle consolation... Soyez vous-même pour moi une consolation abondante en Jésus-Christ, un soulagement de charité : montrez-moi que vous avez du cœur, des

(1) *In fine, omnes unanimes, compatientes*, etc., 1re Ep., I, 8. — (2) Ep. v, 14, 15. — (3) Epître aux Coloss., III, 12. — Aux Rom., XII, 13, 15. — *Ibid.*, 8. — 1re aux Thess., v, 11, 14, 15. — Aux Philipp., II, 1. — Aux Eph., VI. — Aux Coloss., IV, 8. — 1re aux Corinth., IX, 22, et XII, 26. — 2e aux Corinth., XI, 29.

entrailles qui s'émeuvent de commisération... Moi-même, je vous enverrai mon très aimé frère, mon ministre fidèle, Tychique, afin qu'il console vos cœurs... Mais entre vous, faites-vous du bien mutuellement, je vous en supplie, mes frères; consolez les faibles et les pusillanimes, accueillez les infirmes, soyez patients envers tous... Si un membre souffre, que tous les autres membres souffrent avec lui... Pour moi, j'éprouve à votre égard comme les douleurs de l'enfantement... Et je suis comme une mère nourrice qui réchauffe ses enfants... Il n'est parmi vous aucune infirmité, aucune peine, aucune affliction que je n'éprouve... Je me suis même fait infirme avec les infirmes, afin de gagner les infirmes à JÉSUS-CHRIST. Et je me fais tout à tous, afin de les sauver tous... »

Quelles paroles sublimes et touchantes! Comme la réflexion de saint Jean Chrysostôme est sensiblement vraie : « Le cœur de Paul était le cœur même de JÉSUS-CHRIST. *Cor Pauli, cor Christi* (1). » Du reste, « la charité, la tendresse, la commisération de JÉSUS-CHRIST s'est répandue dans tous les cœurs (2) » des justes et

(1) Ap. Corn. à Lap. Proœmium in Epist. Pauli. — (2) Ep. aux Rom., v, 5.

des saints, longtemps avant qu'il parût sur la terre. Animé de son esprit, Job disait : « J'aimais à pleurer avec ceux qui sont affligés, et mon âme avait compassion de l'indigent. Car la miséricorde a grandi avec moi, dès mon enfance ; et elle est sortie avec moi (pour être une compagnie assidue de ma vie) du sein de ma mère (1). »

Le Sage, qui porte le beau nom de Jésus, fils de Sirach, donne à tous les enfants d'Israël, ce conseil : « Ne cessez de verser des larmes avec ceux qui pleurent, pour être leur consolation ; faites votre route avec ceux qui répandent des pleurs ; et ne soyez point négligent à visiter l'infirme. Car c'est par ces œuvres que vous vous confirmerez dans la charité (2). »

« Vous vous confirmerez dans la charité ! » Ces derniers mots doivent fixer notre attention. La commisération pour les affligés est un fruit de la charité ; mais quand nous portons ce fruit, nous confirmons en nous la grande vertu de charité qui en est le principe. N'est-il pas touchant de voir, en effet, comment la commisération répand la charité dans tout notre être : dans notre esprit, notre cœur, notre volonté, nos traits, nos

(1) Job., XXX, 25, et XXXI, 18. — (2) Ecclésiastique, VII, 38, 39.

mains, toute notre conduite? — Notre esprit, car cette disposition fait naître en lui des pensées bonnes, favorables, indulgentes pour ceux que nous voyons dans la misère, même quand cette misère nous répugne naturellement; — notre cœur, qui s'émeut profondément, qui s'attendrit, qui s'éprend d'amour pour l'affligé, le malade et l'infirme; — notre volonté, que le cœur entraîne aux actes les plus généreux; — nos traits où se peignent la tristesse, la bonté, le désir de faire du bien ; — nos yeux qui versent des larmes ; — nos lèvres qui témoignent de la sympathie intérieure du cœur ; — nos mains qui répandent des aumônes ou se portent à rendre divers services; — nos pieds qui ne craignent aucune fatigue; — toute notre conduite qui devient l'expression de la sympathie, de la bénignité, du dévouement.

La compassion du cœur donne à la charité sa vraie grâce. Par elle, nos œuvres de bienfaisance ont plus de simplicité, de suavité, d'humilité. Elle donne plus de naturel et de désintéressement au dévouement, à l'aumône plus de prix, à l'encouragement, au conseil plus de persuasion, à tout désir de faire le bien plus d'efficacité.

La compassion, quand elle est vraie, sincère,

profonde et, en même temps, sage, discrète, réservée, prudente, est pour celui qui souffre la plus intime des consolations.

Elle ouvre le cœur de l'affligé (1), elle lui insinue plus ou moins la résignation, l'espérance, la paix, le courage, une sorte de vie nouvelle. Le poids de la douleur est allégé, le trop plein de l'amertume, de l'affliction, de la désolation semble s'écouler par l'ouverture bienfaisante que provoque la bonté d'une âme compatissante. Et par cette ouverture même, cette âme, suivant une belle pensée de saint Grégoire, pénètre dans le cœur affligé et donne non point une aumône quelconque, mais se donne elle-même (2).

La compassion sainte et surnaturelle est peut-être la plus parfaite image de DIEU et du Cœur de JÉSUS, en ce monde. Un ancien a dit de DIEU : « Il est patient parce qu'il est éternel.

(1) S. Ambroise a dit : *Solatium hujus vitæ est ut habeas cui pectus aperias tuum, qui... in tristibus compatiatur, in persecutionibus adhortetur*, etc. — De Offic., lib. III, cap. ult. — (2) *Exteriora largiens, rem extra semetipsum præbuit. Qui autem fletum et compassionem proximo tribuit, ei aliquid etiam de semetipso dedit.* — Moral, lib. XX, n. 26, in Job., XXX, 25.

Patiens quia æternus (1).» Cette parole est grave et terrible. Un autre a dit : « Il est patient parce qu'il est compatissant. *Patiens quia compatiens.* » Et cette parole est peut-être plus profondément vraie que la première. Abondons en miséricorde et en commisération, comme ce Père saint et infiniment bon.

Ayons soin de toujours faire prévaloir en nous ces dispositions célestes, à l'exemple de notre Rédempteur. Sa vie est, en toute circonstance, adorable et aimable. Mais, s'il est des attraits plus forts et plus doux en ses actions divines, c'est dans celles où son Cœur compatissant se révèle. Qui n'a senti son âme s'émouvoir à ces mots adressés à la pauvre veuve de Naïm : « Ne pleurez plus, » et qui ne s'est attendri à ce récit de la résurrection de Lazare : « Il se troubla et il dit : Où l'avez-vous mis? Marthe et Madeleine répondirent : Seigneur, venez et voyez. Et JÉSUS pleura (2). »

Pleurons comme JÉSUS sur toutes les afflictions humaines. Pleurons dans la prière qui demande assistance, consolation et force pour ceux

(1) Tertullien. — (2) *Et lacrymatus est Jesus.* — S. Jean, XI, 35.

qui souffrent. Que notre cœur s'émeuve et pleure en présence de toute infortune et de tout deuil. Que toutes les douleurs de nos frères soient nos douleurs. Nous devrions avoir le cœur assez grand, pour n'être indifférent ni étranger à aucune tristesse humaine.

Pratiquement, regardons autour de nous, dans notre famille même, dans notre voisinage, dans la localité que nous habitons. Rien que dans ces limites, que d'afflictions! Il y a des vieillards qui n'ont plus de joie, et des malades et des infirmes, jeunes encore peut-être, qui n'ont plus d'espérance; il y a des pères que l'inquiétude dévore; il y a des mères dont le cœur est brisé; plus d'un ouvrier est assailli de tentations qui le portent au mal; plus d'un pauvre murmure contre la Providence de Dieu, contre la dureté des riches, contre un état social qu'il accuse d'injustice ou d'indifférence. Ici, la mort, inexorable et cruelle, a passé, et a moisonné une existence qui était la lumière et la joie du foyer domestique; là, c'est l'insuccès obstiné dans les affaires entreprises; ailleurs, ce sont des revers inexplicables. Plus près de nous, c'est une âme qui se rend malheureuse elle-même par les idées singulières qu'elle ne combat point,

qu'elle nourrit, qu'elle semble se plaire à exagérer : elle est inquiète, elle est bizarre, elle est jalouse ; à des yeux étrangers, elle paraîtrait ridicule... mais elle souffre.

Que notre sympathie soit sincère pour tous, — humble, — patiente — et prudente.

Sincère, c'est-à-dire, intime, dans le cœur même et, comme dit l'Ecriture, « dans nos entrailles. » Et, pour tous les cas possibles, il faut que le malade, l'infirme, le malheureux, quiconque souffre, n'en doute pas.

Humble ; ce qui veut dire : sans la moindre ostentation, sans mise en scène, sans bruit, avec ce savoir-faire doux et tranquille qui fait beaucoup sans qu'on s'en aperçoive, comme si, après tout ce que notre cœur nous aura inspiré de dévouement, nous n'avions droit, en aucun titre, à la reconnaissance de l'affligé.

Patiente. — La patience est la grâce exquise de la compassion, comme la compassion est la grâce de la charité ; mais patience modeste, qui se cache, que nul ne remarque, pas même celui qui la pratique, si c'est possible.

Enfin, prudente. — « La prudence, dit saint Thomas, est la vertu qui, dans l'exercice des autres vertus morales, nous fait prendre les

moyens pour atteindre la fin que nous nous proposons (1). » La fin à atteindre, c'est le bien, le vrai bien de l'âme souffrante. Prenons notre temps, mesurons nos paroles, réglons notre zèle, faisons quelquefois taire notre cœur, tenons compte de la condition, du caractère, du genre de douleur, de l'humeur, de l'état actuel de la personne affligée, et de tant d'autres circonstances sans l'exacte appréciation desquelles nous pourrions être indiscret, maladroit, fatigant. Que de sagesse, quel tact exquis, quel sens juste, délicat, bien réglé, il faut parfois, auprès de ceux qui souffrent !

La prudence est surtout nécessaire dans le cas où la compassion deviendrait un danger. Elle est un vrai danger, et des plus redoutables, si, la personne malheureuse étant d'un autre sexe, notre sensibilité semble nous incliner à devenir trop tendre. La tristesse de l'âme affligée est comme une nuit qui l'environne. Portons dans ces ténèbres la douce lumière de la consolation; mais que ce soit « la lumière qui vient de l'Agneau immaculé (2), » afin que, suivant la parole du Maître, notre pied, dans

(1) 1, 2, q. 47, art. 7, c. — (2) Apocalypse, XXI, 23.

cette nuit, ne heurte pas contre une pierre de scandale (1).

O Jésus! ô Agneau! dans les rapports que nous avons avec toutes les afflictions humaines, donnez-nous votre Cœur, et cela nous suffit. Nous disons ce mot : « Cela nous suffit », parce qu'il est de l'un de vos Apôtres (2). Ah! posséder votre Cœur, quand nous allons à ceux qui souffrent, c'est pour eux et pour nous la paix, la consolation, la force, la vérité, la vie, la pure grâce qui sanctifie tout, qui donne à l'âme bienfaisante l'humilité, la douceur, la constance, et à l'âme affligée, qui reçoit le bienfait, le sentiment de la présence et de l'action de Dieu, « de » qui descend tout don parfait (3), et vers le» quel doivent monter, comme un sacrifice de » bonne odeur, toutes les œuvres de notre cha» rité (4). »

(1) S. Jean, xi, 10. — (2) S. Jean, xiv, 8. — (3) S. Jacques, i, 17. — (4) Epîtr. aux Philip., iv, 18; Epîtr. aux Hébr., xiii, 16.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

Notre-Seigneur Jésus-Christ et les Pauvres.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Sur la part qui est faite aux Pauvres, dans la Vie Publique de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Nous avons médité sur la Pauvreté de notre divin Rédempteur, en étudiant les Mystères de la Sainte Enfance et de la Vie Cachée. Il nous serait doux de continuer cette étude, dans la considération des Mystères de la Vie Publique. Car il ne varie point, cet adorable Modèle de la Perfection, dans l'amour et la pratique de la Pauvreté. Les Prophètes avaient annoncé qu'il ne cesserait pas d'être pauvre, même lorsqu'il apparaîtrait environné d'honneur au milieu de son Peuple, comme il advint au jour de son triomphe à Jérusalem (1). Jusqu'à la fin de sa

(1) *Ecce Rex tuus veniet tibi justus et salvator; ipse pauper et ascendens super asinam.* Zachar., IX, 9.

vie, jusqu'à la nudité de sa Croix, JÉSUS, notre Victime, devait porter ce caractère, et pouvoir dire en vérité : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leur nid ; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête (1). »

Ce Mystère d'amour, cette divine Pauvreté qui, suivant la parole de saint Paul, nous a tant enrichi (2), serait, avec joie et profit pour nos âmes, l'incessant sujet de nos méditations. Mais continuant la sainte étude que nous faisons sur les relations que JÉSUS, durant sa vie mortelle, daigna avoir avec ses créatures, nous arrivons à considérer la conduite qu'il tint avec les pauvres.

Approchons-nous de son adorable Personne, toujours si humble et si facile à aborder ; et écoutons ce qu'il dit, — soyons attentifs à ce qu'il fait, — et, s'il est possible de s'exprimer ainsi, constatons la réputation qu'il a acquise d'aimer particulièrement les pauvres.

I. Ecoutons ce que JÉSUS dit. — Il disait : « L'Esprit du Seigneur est sur moi : Il m'a en-

(1) S. Matthieu, VIII, 20. — (2) *Scitis gratiam Domini nostri J. C. quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia divites essetis.* Deux. Ep. aux Corinth., VIII, 9.

voyé pour évangéliser les pauvres (1); et les pauvres sont évangélisés (2). » Un Pharisien l'ayant invité à sa table, et Jésus voyant le besoin que cet homme avait d'être éclairé sur la place que les pauvres devaient occuper dans l'Eglise, lui dit :

« Lorsque vous donnerez à dîner ou à souper, ne conviez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni ceux de vos voisins qui sont riches, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, et qu'ainsi ils ne vous rendent ce qu'ils avaient reçu de vous.

» Mais lorsque vous faites un festin, conviez-y les pauvres, les boiteux et les aveugles, et vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre.

» Car Dieu vous le rendra lui-même, au jour de la résurrection des justes (3). »

Mais tous ne comprenaient pas une aussi touchante leçon. Dans cette société juive, qui avait si tristement perdu les traditions des anciens justes sur le respect et l'amour des pauvres, et qui n'avait plus sous les yeux que les exemples

(1) S. Luc, IV, 18. — (2) S. Matthieu, XI, 5. — (3) S. Luc, XIV, 12, 15.

des Pharisiens « avares, » comme les appelle saint Luc (1), et des Scribes et des Docteurs, et des prêtres prévaricateurs, il fallait des traits plus forts, un enseignement plus capable de faire impression dans ces âmes dégénérées. C'est pourquoi celui « qui seul enseignait comme en ayant le pouvoir (2), » dans le but d'abattre le faste des puissants et des riches sans pitié, et de glorifier la patience et l'humilité des pauvres, disait la Parabole si effrayante pour les uns, si consolante pour les autres, du mendiant Lazare et du mauvais riche. Elle mériterait, à elle seule, une Méditation. Nous ferons bien de la relire. Elle se trouve au chapitre xvie de l'Evangile selon saint Luc.

Dans d'autres circonstances, Jésus disait : « Faites l'aumône de ce que vous avez. Voilà ce qui pourra tout purifier en vous (3). »

Mais à condition que l'orgueil et l'ostentation seront bannis de l'exercice de la charité. — C'est pourquoi Jésus voulait que l'humilité fût la sauvegarde de la bienfaisance. « Quand vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette

(1) S. Luc, xvi, 14. — (2) S. Matthieu, vii, 29; xxiii, 8. — (3) S. Luc, xi, 41.

devant vous... mais que votre main gauche elle-même ne sache pas ce que fait la droite, afin que votre aumône soit faite dans le secret, et que votre Père, qui voit dans le secret, vous récompense (1). »

Le tendre « Père des pauvres (2) » profitait de toute occasion pour leur procurer des secours. A ceux qui avaient quelque restitution à faire, il disait : « Employez vos richesses amassées par l'iniquité à secourir les pauvres et à vous faire des amis parmi eux, afin qu'au jour de votre défaillance (qui est la mort), ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels (3). » Au jeune homme riche qui paraissait aspirer à la vie parfaite et que JÉSUS encourageait, le divin Maître proposait une œuvre grande et sainte à faire : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-en le prix aux pauvres (4). »

Toujours les pauvres, leurs besoins, les moyens de les secourir préoccupaient son Cœur, et « de l'abondance de ce Cœur » compatissant et affectueux « sortaient les paroles »

(1) S. Matth., VI, 2, 4. — (2) *Jesu, pater pauperum.* — (3) S. Luc, XVI, 9. — (4) S. Matthieu, XIX, 21.

que nous venons d'entendre (1). Considérons maintenant les actes.

II. Considérons les actes de JÉSUS en faveur des pauvres.—Il nous faudrait relire ici la Méditation précédente. Est-ce que la plupart de ces infirmes, de ces malades, de ces lépreux, de ces misérables de toute sorte dont les Evangélistes parlent si souvent, n'étaient pas de vrais pauvres et des indigents? Il est évident, par le contexte évangélique, que tous ces malheureux, qui venaient en foule ou qui étaient portés par des personnes compatissantes, appartenaient à la classe des gens qui sont sans ressources et qui sont impuissants à s'en procurer.

Il en est cependant quelques-uns, dans le nombre des indigents, qui méritent plus manifestement d'être comptés parmi les misérables: ce sont les mendiants. Nous n'aimons plus les voir. La délicatesse toute païenne de notre siècle n'en peut plus supporter le spectacle. Ils figurent cependant auprès de la personne adorable du Sauveur, qui se laisse aborder, qui leur parle, qui les touche de ses mains et qui les

(1) S. Matthieu, XII, 34.

guérit. Le plus célèbre de tous est l'aveugle-né. Deux fois, dans l'Evangile selon saint Jean, sa condition de mendiant est mise en avant par les personnes qui le connaissent (1). Un autre pauvre qui demandait son pain, le long de la route de Jéricho, a aussi sa place d'honneur dans le récit évangélique. Saint Marc nous a conservé son nom. Il s'appelait « Bartimée, c'est-à-dire fils de Timée. » Voici ce que raconte l'Evangéliste : « Il criait : JÉSUS, fils de David, ayez pitié de moi. La foule le menaçait et lui disait de se taire. Il criait plus fort : JÉSUS, fils de David, ayez pitié de moi ! JÉSUS, alors, s'arrêta et ordonna qu'on le fît venir. Les autres l'appelèrent et lui dirent : « Tranquillise-toi, lève-toi. Il t'appelle. » L'aveugle (car il était aveugle) jeta son vêtement, et, se levant avec vivacité, vint à JÉSUS. Et JÉSUS lui dit : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? L'aveugle répondit : « Rabboni (bon Maître), faites que je voie. Et JÉSUS dit : « Allez, votre foi vous a guéri. » Et l'aveugle vit, et il suivait JÉSUS sur la route, rendant gloire à DIEU (2).

(1) S. Jean, IX, 8. — (2) S. Marc, X, 46, 52.

Il y a, dans l'Evangile, une autre circonstance singulièrement touchante. Cette fois, c'est une humble femme qui apparaît sur la scène. Cette femme est pauvre, « tout à fait pauvre, » si l'on peut traduire ainsi le mot de saint Luc (1), et veuve. Or, c'est Notre-Seigneur lui-même qui la remarque dans la foule, et qui fait admirer à ses disciples l'action religieuse et charitable qu'elle fait. Voici comment saint Marc l'a raconté :

« Un jour, JÉSUS, s'étant assis vis-à-vis du lieu destiné à recevoir les offrandes du peuple pour l'entretien du temple, considérait comment la foule y jetait l'argent, et que plusieurs personnes riches y en mettaient beaucoup.

» Il vint aussi une pauvre veuve qui y mit deux petites pièces de la valeur d'un liard.

» Alors, JÉSUS, ayant appelé ses disciples, leur dit : « Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus donné que tous les autres.

» Car tous les autres ont donné de leur superflu, et celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait et qui lui restait pour vivre (2). »

(1) *Quamdam viduam pauperculam.* S. Luc, XXI, 2. — (2) S. Marc, XII, 41, 44.

Nous pensons qu'une fois de plus, en son Cœur satisfait de voir « ses pauvres, » comme parle le Prophète (1), faire honneur à son Père céleste et à son Evangile par des dispositions si parfaites, JÉSUS dit : « Bienheureux les pauvres, » ceux qui sont détachés de tout et qui aiment leur pauvreté, « parce que le royaume des Cieux est à eux (2). »

Les actes du divin Rédempteur confirmaient ses paroles, de sorte que tout le monde savait l'amour particulier qu'il avait pour les pauvres. Arrêtons-nous un instant à cette troisième réflexion.

III. La réputation qu'avait JÉSUS d'aimer les pauvres. — Nous en avons la preuve dans deux ou trois faits évangéliques. Le premier est celui de la conversion de Zachée. Cet homme, ce publicain, « ce pécheur, » comme la foule l'appelait, se présente à nous, dans l'Evangile, avec un caractère attachant. Quelle ardeur pour voir JÉSUS ! Il est petit de taille, mais le voilà sur un sycomore de la route. JÉSUS le regarde et l'appelle. Zachée est converti. Il reçoit JÉSUS dans sa demeure. Il

(1) Ps. LXXI, 2. — (2) S. Matth., v, 3; S. Luc, VI, 20.

est transporté de reconnaissance et de joie. Or, que va-t-il dire? Ce qui apparemment sera le plus agréable à son Hôte divin. Il est debout devant le Seigneur, raconte saint Luc, et il dit : « Seigneur, la moitié de mon bien, le voilà, je le donne aux pauvres... (1). » JÉSUS dût aimer cette expression d'une ferveur si grande ; et ce sont « ses pauvres » qui allaient en faire leur profit.

Un autre trait. — Il rappelle, celui-ci, l'effroyable mystère que nous avons médité précédemment : la malice et la trahison de Judas. JÉSUS venait d'instituer l'Eucharistie. Auparavant, il avait dit : « La main de celui qui doit me trahir est près de moi à cette table. » Il proteste alors de nouveau en ces termes : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. » Or, Pierre fit un signe à Jean qui était penché sur le sein de JÉSUS, et lui dit : « Quel est celui dont il parle? » Jean fit la demande au Seigneur. JÉSUS répondit : « C'est celui à qui je vais présenter un morceau de pain trempé. » Et il le donna à Judas, et lui dit : « Ce que vous faites, faites-le au plus

(1) S. Luc, XIX, 8.

vite. » « Mais aucun de ceux qui étaient présents à table, dit saint Jean, ne comprit à quelle fin JÉSUS parlait de la sorte à Judas. Quelques-uns pensaient qu'il avait voulu dire : Achetez-nous ce qui est nécessaire à la fête, ou bien : Donnez telle chose aux pauvres (1). »

Or, ce dernier trait est digne de remarque. Pourquoi cette réflexion vient-elle à l'esprit des Apôtres? Qu'est-ce qui donne lieu à cette interprétation inattendue? C'est évidemment l'idée qu'ils avaient des préoccupations de JÉSUS, de ses inclinations, de ses habitudes. On savait que son Cœur était plein d'affection pour les pauvres; fréquemment il disait à celui qui tenait l'argent : « Donnez ! donnez à tous ceux qui sont dans le besoin. » Et naturellement la pensée s'offrit à l'esprit des disciples qu'il s'agissait d'un ordre de ce genre, quand JÉSUS dit : « Ce que vous faites, faites-le au plus vite. »

C'est ainsi que le Mystère de l'amour du divin Maître pour les pauvres se révélait à ceux qui l'approchaient. Ah! qu'il plaise à ce Maître si bon de nous le révéler aussi, afin que nous allions à son Cœur avec une confiance nouvelle. Car, nous

(1) S. Jean, XIII, 21, 30.

aussi, nous sommes pauvres, et nous avons besoin de nous savoir, de nous sentir aimés de Lui! O Jésus, qu'était la misère du mendiant qui criait après vous, sur la route de Jéricho, en comparaison de la mienne? Vous êtes toujours le même pour les misérables, ô Sauveur infiniment miséricordieux, compatissant et tendre! ayez pitié de moi! Je suis « l'aveugle Barthimée, » et je crie vers vous. On me dit de me taire; mes infidélités passées, mes ingratitudes, mes inconstances, tous mes péchés m'imposent silence. Mais, ô Jésus, je crois en votre amour, et je crie avec plus de force: « Ayez pitié de moi, Fils de David! ayez pitié de moi! »

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

De la part qui doit être faite à l'amour des pauvres, dans notre vie.

Il faut que cette part soit grande. Ce qui précède en est la preuve. « Si quelqu'un, dit saint Paul, n'a pas l'esprit de Jésus-Christ (et ce mot veut dire ses dispositions intérieures, ses inclinations, ses affections, son Cœur), celui-là n'est pas de Jésus-Christ (1), de sa famille, de

(1) Epître aux Rom., VIII, 9.

ses enfants, de ses amis, du nombre de ceux qu'il reconnaît lui faire honneur.

Mais ce divin Maître a bien voulu nous suggérer ou par lui-même ou par ses Apôtres, divers motifs qui nous déterminent à faire aux pauvres une grande part dans notre vie. En voici quelques-uns.

Nous sommes peut-être préoccupés de l'état de notre âme.—Nos péchés passés nous sont-ils pardonnés? Sommes-nous en réalité dans l'amitié de DIEU?... Il n'existe pas de preuves infaillibles (en dehors du cas d'une révélation divine) de l'état de grâce dans nos âmes; mais il y a des indices tout à fait rassurants de la miséricorde de DIEU sur nous; il existe certaines preuves qu'il daigne nous regarder d'un œil favorable : et la principale de ses preuves paraît être l'habitude de l'aumône. « Faites l'aumône de ce que vous avez, et voilà ce qui peut tout purifier en vous (1). » C'est la parole du bon Maître. Celle de son Apôtre la confirme, en nous effrayant par une réflexion toute différente :

(1) L'ange Raphaël dit aussi à Tobie : « L'aumône délivre de la mort, et c'est elle qui efface le péché et qui fait trouver grâce devant DIEU, et enfin la vie éternelle. » Tobie, XII, 9.

« Celui qui a les biens de ce monde, s'il voit son frère dans la nécessité, et qu'il ferme ses entrailles au lieu de le secourir, comment la charité de Dieu demeurera-t-elle en lui (1)? » — L'aumône est donc la preuve de l'état de grâce dans nos âmes.

Mais peut-être aspirons-nous à avoir « aux yeux de Dieu, notre Père, » une religion pure et sans tache? — « Cette religion parfaite, dit saint Jacques, consiste à visiter les veuves et les orphelins dans leurs tribulations (2). »

Peut-être encore notre esprit intérieur de religion nous fait-il ambitionner de vivre de la vie d'hostie, qui est la perfection même de l'esprit du christianisme, et voulons-nous ainsi nous rendre agréables à Dieu, à qui uniquement sont offerts tous les sacrifices? — Saint Paul nous avertit « d'être bienfaisants envers ceux qui n'ont rien, et de rendre communs, en quelque sorte, par la vertu de charité, entre les pauvres et nous, les biens dont nous avons la jouissance. Car, dit-il, « c'est par de telles hosties que nous nous rendons Dieu propice (3). »

(1) Ier Ep. de S. Jean, III. — (2) S. Jacques, I, 27.
(3) Ep. aux Hébr., XIII, 16.

Cette expression est familière au grand Apôtre. Dans trois de ses Epîtres il appelle l'aumône un sacrifice saint, une victime offerte à DIEU et qui s'élève vers son cœur en odeur de suavité (1).

« C'est qu'en effet, dit le commentateur, il y a dans l'aumône un sacrifice véritable. Le prêtre, c'est celui qui fait l'acte de charité ; l'autel sur lequel le sacrifice est offert, c'est le pauvre ; la victime, c'est notre offrande même ; et si quelqu'un est chargé de faire la distribution des aumônes, celui-là c'est le diacre qui sert le prêtre à l'autel (2). » Ces pensées ne sont pas seulement ingénieuses, elles sont vraies et touchantes.

Que de motifs de remplir notre vie d'œuvres saintes, en faveur des pauvres ! Et pourtant en voici un autre. Il est d'une extrême gravité.

Peut-être sommes-nous effrayés du Jugement de DIEU, qui nous attend... et cette crainte est bien fondée... Elle est, du reste, une grâce divine. « Bienheureux, dit le Saint-Esprit, l'homme qui

(1) Deuxième aux Corinth., IX, 12; aux Philipp., IV, 18 ; aux Hébr., cité. — (2) Corn. à Lap. in II Cor., IX,, 12. Il semble s'être inspiré de cette pensée de S. Jean-Chrysostôme : *Cum vides pauperem corpus Christi, aram Christi te videre puta ac reverere, et eleemosynæ sacrificium offer.* (Homil. XX.

n'est jamais sans crainte (1). » Or, nous voulons nous assurer un jugement favorable. Relisons donc ce grave et solennel passage de l'Evangile où Jésus nous apprend à quelle condition nous aurons le bonheur de recevoir la bénédiction réservée aux élus, pour l'éternité.

« Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa Majesté, accompagné de tous ses anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire.

» Et toutes les nations de la terre seront rassemblées devant lui, et il séparera tous les hommes les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ;

» Et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

» Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la constitution du monde :

» Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli; je n'avais rien pour me couvrir, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi.

(1) *Beatus homo qui semper est pavidus.* Prov. xxviii, 14.

» Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et vous avons donné à manger ; ou avoir soif, et vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu sans asile, et vous avons recueilli ; ou sans vêtements, et vous en avons donné ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et sommes allés vous visiter ?

» Et le Roi leur répondra :

Je vous le dis en vérité : toutes les fois que vous l'avez fait à l'un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait.

» Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été preparé pour le démon et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger... » (Les mêmes paroles sont répétées.)

« Et les méchants lui diront à leur tour : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif... ?

» Mais il leur répondra :

Je vous le dis en vérité : toutes les fois que vous ne l'avez pas fait à l'un des moindres de

mes frères que voici, vous avez manqué de me le faire à moi-même.

» Et alors ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle (1). »

Rien de plus grave, de plus profondément sérieux, de plus digne de nos continuelles réflexions que cette solennelle sentence. Nous serons là, un jour, dans cette foule immense. Quelle est la parole qui nous sera adressée?... Cette alternative est effroyable... Mais il est de foi que ceux dont la vie d'exil aura été sanctifiée par les œuvres de charité iront au Ciel avec JÉSUS, pour l'Eternité bienheureuse.

Nous voulons donc (notre résolution est ferme et rien ne pourra l'ébranler), nous voulons que notre vie examinée en ce grand jour par la Justice même, porte ce caractère de salut.

Mais parce que nous ne sommes pas tenus de nous porter à toute sorte d'œuvres en faveur des pauvres, et qu'il serait d'ailleurs beaucoup trop long de les énumérer ici, pour en faire l'objet de l'examen de notre conscience, voyons au moins si nous accomplissons ou si nous vou-

(1) S. Matth., xxv, 31, 46.

lons accomplir celles que l'on peut dire d'une manière générale, possibles à tout chrétien, quelle que soit sa condition.

Nous devons tous aux pauvres trois sortes d'aumônes : l'aumône de nos prières, — l'aumône de notre bien, — l'aumône de notre temps, de nos services et de notre dévouement.

I. L'aumône de nos prières. — David, le saint Prophète, est notre modèle. « Seigneur, n'oubliez pas les pauvres... Seigneur, souvenez-vous des âmes de vos pauvres... Prenez en main la cause du misérable et de l'indigent... Le pauvre vous a été abandonné... Venez en aide à l'orphelin... (1) » C'est ainsi que le saint Roi-Prophète priait. Nous aussi nous devons aux pauvres l'aumône de nos prières. Nous devons demander à DIEU pour eux : premièrement, les bénédictions de la Providence, et deuxièmement, les bénédictions de la Grâce.

Premièrement, les bénédictions de la Providence. — Nous appelons ainsi ces consolations de l'ordre temporel, ces secours de l'âme et du corps, les encouragements qui soutiennent l'âme, le pain matériel qui soutient le corps,

(1) Psaumes, *passim*, x, 14; LXXI, 2; LXXIII, 19.

une affaire qui réussit, une maladie qui s'éloigne, une protection bienveillante qui vient à propos, des récoltes meilleures, un travail plus lucratif, quelque peu de cette aisance, ou au moins un commencement de cette humble réussite qui fait que, le cœur d'un père, d'une mère de famille, d'un ouvrier étant moins oppressé, il s'élève plus facilement vers le Ciel, pour bénir l'Auteur de tout bien.

Or, ce sont ces bénédictions temporelles que nous devons demander pour les pauvres.

Hélas ! il n'est pas rare que la foi, un certain degré d'intelligence des secrètes voies de Dieu envers ses créatures, leur manque malheureusement. Ils souffrent, parce qu'ils n'ont pas ces bienfaisantes lumières ; et leur souffrance s'aigrit parfois jusqu'au murmure, à la colère et au blasphème, si, tandis qu'ils sont dans toutes sortes de misères, la conduite des riches les scandalise. Oh ! qu'il faut prier pour les pauvres !

Deuxièmement, il faut aussi demander les bénédictions de la Grâce. — Assurément celles-ci l'emportent sur les premières. Quand le Prophète annonce la grande bonté du Rédempteur pour les pauvres, il dit bien « qu'il les délivrera de l'exaction et de l'injustice des puis-

sants ; » mais il affirme aussi « qu'il sauvera leurs âmes (1). » C'était la principale fin de sa mission parmi nous. Demandons pour les pauvres qui souffrent, qui pleurent, qui quelquefois se désespèrent, la foi, une grande foi. Le jour où ils comprendront le Mystère de JÉSUS, naissant dans une étable et mourant sur une croix, quelle paix descendra dans leur esprit, leur cœur, toute leur vie! La foi en JÉSUS-CHRIST est la richesse du pauvre ; elle est son repos, sa force, sa consolation ; elle est le principe des magnifiques espérances de la vie à venir ; elle le fait participer aux plus étonnantes jouissances, dès la vie présente. Ces jouissances sont la prière, la résignation patiente, les sacrements saintement reçus, l'adorable Mystère de la Communion surtout qui rend le pauvre aussi bien que le riche (plus sensiblement peut-être le pauvre que le riche) possesseur du Bien suprême. « Ecoutez, mes frères bien-aimés, dit saint Jacques ; est-ce que DIEU n'a pas choisi les pauvres en ce monde, pour être riches en

(1) *Parcet pauperi et inopi; et animas pauperum salvas faciet. Ex usuris et iniquitate redimet animas eorum.* Ps. LXXI, 13, 14.

grâces de foi, et les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? (1). »

Désormais ne faisons pas une fois la prière du matin, du soir, — ne disons pas un chapelet, — ne nous approchons pas une seule fois de la sainte Table, sans que les pauvres aient une large part à nos demandes, aux pieds de Dieu. Peut-être ne pouvons-nous pas faire d'autre aumône, ou du moins nos autres aumônes sont forcément bien réduites, à raison de notre âge, de notre position ou de toute autre cause; mais celle-ci, l'aumône de la prière, faisons-la largement, fréquemment, avec ces instances du cœur dont le Seigneur et le « Père des pauvres » est toujours si touché et (peut-être est-il permis de le dire) reconnaissant.

II. Donnons aux indigents l'aumône de notre bien; — notre bien, c'est notre argent, et c'est aussi quelque objet qui ne nous est pas nécessaire ou utile, et qui profiterait aux pauvres.

Premièrement, donnons de notre argent. Il semble que le pauvre s'y attende. C'est pourquoi

(1) *Audite, fratres mei dilectissimi; nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide*, etc., S. Jacques, II, 5.

saint Pierre dit, comme pour s'excuser, à ce mendiant qui demandait l'aumône à l'une des portes du Temple : « Je n'ai point d'or et je n'ai point d'argent; mais ce que j'ai je te le donne. Lève-toi et marche (1). »

Nous pouvons donner notre argent aux pauvres, soit en le distribuant nous-mêmes, soit en le confiant aux personnes qui se dévouent aux œuvres de charité. Il pourrait y avoir quelque inconvénient à le distribuer toujours nous-mêmes. On se rend compte que cette manière de faire l'aumône peut ne pas atteindre toujours les indigents qui méritent le plus nos secours. Il est du reste si profitable que nous demeurions quelquefois dans l'obscurité, quand nous faisons un sacrifice de ce genre ! Mais, d'autre part, il ne serait pas bon de ne faire jamais l'aumône que par des intermédiaires. Nous avons besoin de voir le pauvre de près, de compatir à ses maux, et, en lui donnant notre offrande, d'avoir occasion de lui faire une aumôme souvent meilleure que celle qui est matérielle, l'aumône de notre sympathie et de notre bienveillance. Si nous sommes dans une position aisée, et que nous ayons l'ha-

(1) Actes des Apôtres, III, 6.

bitude de donner aux diverses œuvres, sans nous occuper nous-mêmes du pauvre, il est à craindre qu'il n'y ait dans ce procédé, une sorte de dureté du cœur : comme si d'une part nous voulions, pour l'acquit de notre conscience, faire des actes de charité, et d'autre part nous soustraire à l'ennui de voir le pauvre nous aborder trop librement. Toute aumône véritable doit venir du cœur et être faite avec le cœur.

En second lieu, notre bien qu'il nous faut donner, c'est quelque objet qui ne nous sert pas, qui ne nous servira peut-être jamais, du linge, quelque vêtement, un ustensile, un meuble. Que de choses superflues dans notre maison, dans nos meubles, que l'on distribuera sans doute, quand nous aurons quitté ce monde, et qui dès maintenant seraient utiles aux malheureux ! Faut-il attendre que la mort nous en dépouille ? N'est-il pas préférable que ce soit la charité qui nous appauvrisse ?

Mais peut-être n'avons-nous rien de semblable à donner. Dans ce cas, achetons pour donner; achetons quelques vêtements, des remèdes. Quand nous faisons nos provisions, mettons de côté la part des pauvres. Si notre famille est nombreuse, il y a peut-être après chaque repas

de quoi réjouir quelque indigent qui souffre de la faim. Saint Paul a dit une belle parole, qu'il adressait à un de ses disciples : « Par votre charité, les entrailles des fidèles tourmentées par la faim ont été apaisées (1). »

Economisons pour les pauvres. L'avarice elle-même qui se pratiquerait à leur profit deviendrait une vertu. Que de fantaisies nous nous passons ! que de dépenses insensées ! Les petits enfants des riches ont quelquefois en vêtements de luxe ou en jouets, de quoi nourrir des familles entières ! Or, tout cela n'est pas chrétien.

III. Donnons aux pauvres notre temps, — nos services, — notre dévouement. — Saint Jean voudrait que nous donnassions notre vie même. « Ce qui nous fait connaître la charité de notre Dieu, dit-il, c'est qu'il a donné sa vie pour nous. C'est pourquoi, nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères (2). » Ces frères sont tous les enfants de Dieu ; mais principalement les pauvres. Nous croyons que c'est la pensée même du Dis-

(1) Epître à Philémon, vers. 7. — (2) Prem. Epître de S. Jean, III, 16.

ciple que JÉSUS aimait, puisqu'au verset suivant il ne parle que des pauvres. Il dit : « Si quelqu'un voit son frère dans la nécessité, et qu'il ferme son cœur et ses entrailles sur la misère que ce frère endure, comment croire qu'il ait en lui la charité de DIEU (1)? »

Nous donnons au moins une partie de notre vie, lorsque nous donnons notre temps. Cette aumône se fait par les visites que Notre-Seigneur recommande dans la description de la grande scène du Jugement, aux malades, aux infirmes, aux prisonniers. Elle se fait aussi, en écoutant le récit des peines, des embarras, des affaires qui préoccupent, qui attristent les pauvres. Avec notre temps, nous donnons notre travail, si nous concourons à quelque œuvre de charité qui a pour but de confectionner des vêtements, du linge, pour les indigents; si, connaissant auprès de notre demeure, quelque pauvre femme malade, des orphelins, un vieillard infirme, nous leur rendons quelque service nécessaire ou utile : — un peu d'ordre dans la maison, — auprès du pauvre qui ne peut se servir lui-même, ou qui ne pense pas que la

(1) *Ibid.*, 17.

propreté fait défaut dans sa chambre, la petite vaisselle appropriée, — les meubles mis à leur place et bien tenus, — les remèdes, le repas pris à temps et selon le besoin de l'infirme ou des petits enfants, —ou bien exactement prêt, quand le pauvre ouvrier qui travaille arrivera à son heure...

Que tout cela est bon pour le pauvre, meilleur encore pour qui rend ces services humblement et suavement!

Rendre service, avoir un vrai et sincère dévouement, c'est, dans bien des cas, donner un conseil de conduite, — d'hygiène, — de vertu. C'est instruire, — c'est reprendre, — c'est encourager, — surtout encourager. C'est faire une démarche, pour le succès de quelque affaire, — dans le but de placer un enfant dans un asile sûr, une jeune fille dans une maison de confiance.—C'est procurer du travail, un petit emploi; — c'est recommander un jeune homme, un ouvrier, s'ils sont honnêtes S'ils ne le sont pas, c'est essayer de relever ces âmes malheureuses, par les moyens qui peuvent réussir. Il n'y a pas que des vices, même dans les existences qui paraissent les plus dépravées; il y a souvent des germes de belles et nobles vertus.

Heureuse mille fois, et mille fois bénie de Dieu et de ses anges, l'âme délicate et bonne qui, découvrant ces germes, les sauve de la mort par les célestes influences de la charité de Jésus-Christ!

C'est la bénédiction de l'Esprit-Saint. Cet Esprit d'amour l'a ainsi formulée par son Prophète : « *Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem!* Bienheureux l'homme qui a l'intelligence de ce qu'il y a d'honorable et de bon dans le pauvre et dans l'indigent! » Il ajoute : « *In die malâ liberabit eum Dominus.* Au jour redoutable et mauvais (pour les âmes sans cœur), le Seigneur le délivrera. » Mais avant ce jour terrible, qui est le jour du Jugement, il y a la vie avec ses tristesses et ses périls; il y a la mort avec les douleurs qui la précèdent. Or, le texte sacré continue : « Que le Seigneur le conserve, qu'il lui donne une vie heureuse, et qu'il ne l'abandonne point au pouvoir de ses ennemis. Vous le ferez, ô mon Dieu! Vous-même vous disposerez sa couche, la tournant, la retournant, pour le soulagement de son infirmité : *universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus* (1). »

(1) Psaume XL, 2, 4.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Des qualités que doit avoir notre amour pour les Pauvres.

Ce que nous avons dit, dans la Méditation précédente, de la commisération que méritent les affligés, et des caractères que doit avoir cette disposition surnaturelle, nous pourrions le redire ici. Les pauvres sont du nombre des affligés, et souvent les plus dignes de tous de cette charité qui s'émeut, qui pleure avec ceux qui pleurent, et qui voudrait tarir toutes les sources de larmes.

Il serait donc utile de redire ce que précédemment nous avons dit sur ce sujet.

En ce moment, nous considérerons les trois qualités que doit avoir notre amour pour les pauvres, en nous plaçant à un point de vue différent. Il s'agit de nous, de notre bien, de notre profit spirituel. Nous voudrions dire, en effet, comment l'amour que nous portons aux pauvres nous devient un principe de sanctification et de salut.

A cette fin, voici le sujet de cette Considéra-

tion : Trois qualités sont nécessaires pour que notre amour pour les pauvres, et, par suite, les œuvres qu'il nous inspire, soient utiles à nos âmes : Cet amour et ces œuvres doivent être, premièrement, animés d'une foi vive, — secondement, accompagnés d'une sincère humilité, et, — troisièmement, soutenus par une constance que rien ne décourage.

I. Notre amour pour les pauvres et nos œuvres de charité doivent être animés d'une foi vive. La foi nous apprend que le pauvre est l'image de JÉSUS-CHRIST. C'est ce miséricordieux Maître qui lui-même nous a révélé ce mystère. « Ce que vous aurez fait, dit-il, à l'un des moindres d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. » La tradition des Pères de l'Eglise et la piété des fidèles ne l'ont jamais compris autrement. Un ancien a dit ces belles paroles : « Il n'y a qu'un seul mendiant dans l'universalité des pauvres qui mendient : c'est le CHRIST (1). » Et voici l'explication de cette magnifique et surprenante doctrine.

(1) *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet.* Salvien, adv. avaros, lib. IV, n. 6. — Cité par Bossuet : *Discours sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise.*

Notre-Seigneur a vécu, sur la terre, dans le Corps naturel, c'est-à-dire semblable aux nôtres, qu'il prit dans le sein de la bienheureuse vierge Marie ; et dans ce Corps il endura d'extrêmes humiliations. Saint Paul nous l'assure, et nous le savons aussi par le récit des Evangélistes, surtout par ce qui est écrit de la divine Passion. Et ces humiliations ont été si profondes et si prodigieuses, en elles-mêmes, que toutes celles que nous pouvons avoir à subir, soit dans l'âme soit dans le corps, ne sont rien en comparaison de tels excès d'abjections et de souffrances. Grande et touchante vérité que nous ne devrions jamais perdre de vue.

Il est vrai cependant que, si le divin Rédempteur s'est abaissé de la sorte, pour notre amour et la gloire de son Père, il y a certaines abjections et humiliations extérieures qu'il n'a pas connues par sa propre expérience. Il n'entrait pas dans les desseins de l'éternelle Sagesse que notre adorable Victime passât, durant sa vie, par *tous* les états *extérieurs* d'affliction et d'abaissement qui sont possibles à la nature humaine. C'est ainsi que, malgré la perfection inimitable de sa pauvreté intérieure, il y a tel état visible et sensible de pauvreté, il y a telles nécessités que

subissent quelquefois les indigents (comme il y a, dans les malades, telles souffrances, telles douleurs) que Notre-Seigneur n'a pas endurées, prises à part et isolément.

C'est pourquoi cet incomparable Consolateur de nos âmes affligées et cette douce Victime insatiable de souffrances et d'opprobres a voulu vivre d'une seconde vie, dans son Corps mystique qui est l'Eglise, c'est-à-dire l'ensemble des fidèles réunis en son nom ; et dans ce Corps mystique il a voulu souffrir et endurer tout ce qu'il ne devait pas souffrir et endurer dans son Corps naturel. Quand sur la croix il disait : « J'ai soif ! » il parlait de la soif d'abaissement, de mépris, de privations, de souffrances qu'il voulait éprouver dans ce même Corps mystique, dans cette Eglise « qui est son complément » dit saint Paul (1), dans tous ceux qu'il appelle « les siens et les moindres d'entre les siens, » c'est-à-dire les misérables, les mendiants, les plus humiliés parmi les hommes, ceux qu'on rebute et qu'on repousse...

Et remarquons ici un point important. Notre-Seigneur vit de la sorte, souffre, est affligé de

(1) Epître aux Ephés., I, 23.

privations, d'opprobres et de mépris, dans la personne de tous les pauvres, sans exception, soit qu'ils appartiennent actuellement à son Eglise par le Baptême, soit qu'ils n'aient pas reçu ce caractère des enfants de Dieu, ou bien en core quel que soit l'état misérable de leurs âmes. — Sans doute il ne vit, par sa grâce, qu'en ceux qui ont la conscience exempte de tout péché mortel ; mais il vit d'une certaine manière ou, pour mieux dire, il est présent en tous, — qu'ils appartiennent à l'hérésie ou au schisme,— qu'ils soient idolâtres ou même blasphémateurs, impies et méchants. C'est là un prodigieux mystère d'amour. Leur état humilié, méprisé, leur abjection, leur extrême ignominie même est leur grande recommandation. Jésus veut être présent en eux, parce que leur état extérieur rappelle ce qu'il voulut être sur la croix : « un ver de terre et non pas un homme, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple, méconnaissable, sans beauté, et comme s'il était maudit (1) » Il est présent en eux, parce que ces caractères extérieurs de misère et

(1) Psaume xxi, 7. — Isaïe, liii, 2. — Epître aux Galat., iii, 13.

d'humiliation extrêmes sont une sorte de préparation à sa divine grâce, une raison, pour l'éternelle miséricorde, de plus d'indulgence et de pitié. Il est présent en eux, parce que finalement il l'a dit : « Ce que vous aurez fait au moindre d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. » Or, qui sont les moindres, sinon les pauvres les plus malheureux, les plus avilis, les pauvres de certains quartiers de nos grandes villes, et les pauvres des pays sauvages du centre de l'Afrique ou de l'Océanie?... Et pourquoi ce doux Rédempteur dit-il : « les miens »? c'est parce qu'en réalité il possède toutes les âmes; toutes sans exception sont à lui, les ayant toutes rachetées avec le prix de tout son Sang versé et de sa mort cruelle.

Oh! ne voyons jamais les pauvres, quels qu'ils soient, les plus abaissés, les plus humiliés, même humiliés par leur propre faute, que dans cette mystérieuse mais divine lumière de la foi!

II. Notre amour pour les pauvres et nos œuvres de charité doivent être accompagnés d'une sincère humilité.

Quand nous voyons un pauvre, disons-nous à nous-même : A quoi tient-il que ce malheureux mendie et que je sois dans l'aisance? Pourquoi

ne suis-je pas à sa place, et lui à la mienne? Quel est ce mystère de la divine Providence? Est-ce que je glorifie DIEU dans la position qu'il m'a faite, pour que ce DIEU de justice et de souveraine sagesse m'y ait placé?... Est-ce que les biens qu'il m'a donnés profitent à ses desseins de salut sur moi et sur mes frères?... S'il n'en est pas ainsi, si je continue à jouir des biens de la fortune, sans être l'image de sa Providence envers ceux qui en sont privés, sans les porter par mes largesses à bénir l'Auteur de tous biens, si je suis égoïste, avare, et même si donnant quelques aumônes aux pauvres, j'en fais profiter mon amour-propre et mon orgueil, quel ne sera pas mon jugement après la mort?...

Après tout, ces biens dont je dispose ne les ai-je pas reçus sans les avoir mérités? « Qu'avez-vous, » dit saint Paul, que vous n'ayez reçu (1)? » Les biens de patrimoine m'ont été légués gratuitement. Les biens acquis sont sans doute le fruit de mon industrie, de mon travail, de mon activité. Mais tout ce qu'il faut pour exercer cette activité, cette industrie, pour faire ce travail, c'est-à-dire intelligence, force, santé, temps,

(1) Prem. Ep. aux Corinth., IV, 7.

vie, tout cela est un don gratuit de la Providence divine. « Comment donc pourrais-je me » glorifier, comme si tout était de moi et que » je n'eusse rien reçu (1)?... » D'autre part, qui m'assure que si le pauvre que je secours avait eu, comme moi, ce qui est nécessaire pour réussir dans les affaires, un certain fond de fortune, l'instruction, des aptitudes, du temps, des aides, etc., il n'aurait pas réussi mieux que moi ?...

Enfin, ce qui peut nous déterminer à être humble dans nos rapports avec les malheureux, c'est cette considération que tant d'événements justifient : Nous donnons maintenant l'aumône, mais avant de mourir, n'aurons-nous pas à la demander ou à la recevoir à notre tour?... Combien de pauvres qui furent riches!... Combien de riches que l'on voit déchoir et devenir pauvres!... S'ils ne sont pas témoins de cette décadence et de cette humiliation, ce sont leurs enfants, leurs petits-enfants, qui auront sans doute à les subir; car ces vicissitudes sont presque inévitables, en cette pauvre vie d'exil.

(1) Première Ep. aux Corinth., IV, 7.

Donc humilité, toujours humilité, dans nos relations avec les pauvres.

III. La troisième qualité que doit avoir notre charité et les œuvres qu'elle inspire, c'est la constance.

Il le faut ainsi, — premièrement, parce que ces œuvres ne cesseront jamais d'être nécessaires. « Il y aura toujours des pauvres parmi vous, dit le bon Maître (1).» Aucune institution politique, aucune mesure prise d'autorité, aucun progrès des choses humaines, ni dans le présent ni dans l'avenir, ne donneront le démenti à ces paroles divines.

En second lieu, il faut de la constance dans l'exercice de la charité, parce que ce n'est pas naturellement et avec un attrait sensible que, dans une multitude de cas, l'on s'attache au service des pauvres. Sans une forte et généreuse volonté, que prévient et seconde toujours la divine grâce, il est à craindre que certains caractères que porte la pauvreté, les circonstances qui l'ont amenée, les suites qu'elle produit, tout un ensemble de misères morales et physiques, ne répugne à notre nature si anti-

(1) S. Matthieu, xxvi, 11.

pathique à de tels spectacles. Il n'est même pas impossible qu'au lieu d'encourager notre charité par sa reconnaissance, le pauvre ne la mette à l'épreuve par quelque sentiment contraire, par des préventions hostiles contre le dévouement dont nous lui donnons le témoignage, ou encore par des dispositions et des actes qui révèlent en lui de l'indélicatesse, de la dissimulation, de la ruse. Nous serions injustes, si nous étions sévères envers lui, parce qu'il y a dans son âme, quelquefois, des sentiments qui contrastent à ce point, avec sa dignité de pauvre de JÉSUS-CHRIST. Ce n'est peut-être pas à lui qu'il faut les imputer; mais ils existent; et nous avons besoin, alors surtout, que notre charité soit constante. Ne faut-il pas absolument atteindre le but que nous poursuivons, qui est l'amélioration morale de cette âme qui porte si douloureusement le poids de la vie, — son retour à la vérité, à la vertu, — son salut, en un mot?

Que notre charité soit constante, jusqu'au dernier soupir du pauvre; qu'elle le soit, même quand il n'est plus, parce que bien peu de personnes prient ou font prier pour les pauvres qui meurent. David a dit du cœur de DIEU :

« Qu'il n'oublie jamais les âmes de ses pauvres. » « Soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux. »

Souvenons-nous, dans nos prières, des âmes des pauvres qui sont morts, surtout de ceux qui nous ont donné moins de consolation, plus de peine, plus de crainte sur leur salut. Pour eux, gagnons des indulgences, distribuons l'aumône aux vivants, et faisons offrir le saint sacrifice de la Messe.

Oh! que cette humble et affectueuse constance dans la charité envers les malheureux est une grande bénédiction de DIEU, pour l'âme qui s'y exerce et qui y persévère! L'Esprit-Saint a adressé à cette âme compatissante et généreuse une magnifique parole : « Si vous faites ainsi, vous serez l'enfant obéissant du Très Haut; et le Très Haut sera miséricordieux envers vous bien plus qu'une mère (1). »

Ce texte termine une suite de touchantes recommandations de l'Esprit de miséricorde et d'amour, insérées au Livre de l'Ecclésiastique. Nous les transcrivons ici, comme étant la plus

(1) *Et eris tu velut filius Altissimi obediens, et miserebitur tui magis quàm mater.* — Ecclésiastique, IV, 11.

suave et la plus persuasive conclusion de la Méditation que nous venons de faire.

« Mon fils, ne privez pas le pauvre de son aumône, et ne détournez point les yeux de lui, lorsqu'il implore votre assistance.

» Ne méprisez pas celui qui a faim, et n'aigrissez pas, par un refus, le pauvre dans son indigence.

» N'attristez point le cœur de l'indigent, et ne différez pas de donner à celui qui est dans l'angoisse.

» Ne détournez pas vos yeux de sa misère, et ne lui donnez point sujet de s'irriter, et de dire par derrière du mal de vous.

» Rendez-vous affable à l'assemblée des pauvres; prêtez sans chagrin l'oreille à leur demande; remplissez bien à leur égard tout ce que veut la charité, et ne leur dites que des paroles de paix et de mansuétude.

» Délivrez de la main de l'orgueilleux celui qui subit une injustice; faites-le sans amertume et aussi sans faiblesse, quels que soient les désagréments qui puissent vous arriver.

» Lorsque vous rendez un jugement, soyez, pour l'orphelin, miséricordieux comme un père,

et prenez en main la cause de sa mère, comme le ferait son mari, s'il vivait. »

Après ces mots, l'Esprit-Saint ajoute les paroles déjà citées :

« Et vous serez l'enfant obéissant du Très Haut, et le Très Haut sera miséricordieux envers vous, bien plus qu'une mère. »

DIX-HUITIÈME MÉDITATION.

Notre-Seigneur Jésus-Christ et les Enfants.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Sur la merveilleuse tendresse du Cœur de Jésus pour les Enfants.

Nous avons médité sur l'amour si tendre, si profond, si constant, si admirablement bienfaisant du Cœur de Jésus pour toutes les âmes qui pouvaient se mettre en rapport avec sa Personne adorable, et qu'il daignait admettre lui-même en sa divine société : ses Apôtres, ses disciples, ses amis, ses ennemis, les pécheurs,

les affligés, les pauvres; et nous avons vu, avec une grande joie spirituelle, comment tout ce qu'il disait à ces diverses âmes, selon leurs besoins si variés, ou qu'il faisait en leur faveur, soit miraculeusement, soit par la seule influence de sa présence ou de sa conduite, était digne de Celui qui donnait de lui-même cette définition touchante : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Mais voici une nouvelle merveille : l'amour de JÉSUS pour les enfants. Le doux Rédempteur s'est occupé d'eux avec tant de tendresse, il leur a donné, en toute occasion, des témoignages si extraordinaires de sa prédilection, que l'on serait porté à dire que c'est avec eux surtout que son Cœur si affectueux et si bon était à l'aise, et trouvait ici-bas quelque particulière consolation. Nous ne pouvons pas oublier sans doute ce que nous avons dit précédemment. Il a tant aimé ses amis, et les pécheurs, et les affligés, et les pauvres, que l'on ne sait comment, après ces preuves d'amour, on peut parler de prédilection singulière pour d'autres âmes. Mais il y a dans le Cœur de JÉSUS « une multitude d'abîmes (1). »

(1) *Abyssus multa.* — Psaume xxxv, 7.

Les pécheurs, les misérables, ceux qui souffrent, ont leur place dans ces profondeurs immenses ; les chers petits enfants aussi. Et nul ne peut disconvenir que Jésus semble leur avoir réservé leur place en son Cœur si vaste, avec une tendresse mêlée de plus de joie et de suavité.

Nous allons voir ce que Jésus disait et faisait pour eux. Ces citations et ces extraits des saints Evangélistes pourraient être appelés l'*Evangile des petits Enfants.*

Il les appelait à lui, — il leur prodiguait ses tendresses, — il les proposait pour modèles, — il les défendait — et les justifiait.

I. Il les appelait à lui. — Il arriva qu'un jour on amena à Jésus de petits enfants. Plusieurs même étaient portés dans les bras de leur mère, et on les lui présentait afin qu'il les touchât, leur imposât les mains et les bénît. Mais ses disciples, les voyant approcher de Jésus, les rebutaient et menaçaient même, avec des paroles dures, ceux qui les lui amenaient. Ils n'avaient pas encore compris l'esprit si doux du Maître qui les avait élus ; et c'est pourquoi ils se conduisaient de la sorte. Mais Jésus ne le put souffrir ; « il en éprouva de l'indignation, dit saint Marc, » et appelant près de lui,

tous ensemble, ces petits enfants, il dit à ses disciples :

« Laissez venir à moi les petits enfants et ne les repoussez pas. Car le royaume de DIEU est pour ceux qui leur ressemblent. »

« Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra point le royaume de DIEU, comme un petit enfant, n'y entrera point (1). »

II. JÉSUS prodiguait aux enfants ses tendresses. — Quel tableau que celui que tracent les Evangélistes !

« JÉSUS, les embrassant et les bénissant, leur imposait les mains. »

« Il appela un petit enfant, et le prenant par la main, il le plaça au milieu de ses disciples, près de lui, et l'ayant embrassé, il leur dit : « Quiconque s'humiliera comme cet enfant, sera le plus grand dans le Royaume des Cieux (2). »

O doux et attrayant Mystère ! Le DIEU éternel venant en ce monde, vêtu de notre humanité, mais toujours le DIEU de gloire, de majesté infinie et de toute-puissance, s'inclinant vers

(1) S. Matthieu, XIX, 13. — S. Marc, X, 13. — S. Luc, XVIII, 15. — (2) Ibid.

ces humbles existences, vers ces visages d'enfants, et « les embrassant, les bénissant, leur imposant les mains!... » Ce n'est plus seulement le sublime, c'est l'adorable; c'est le ravissement de l'âme que la vue d'un spectacle si beau, si élevé, si pur, si saint, enlève, transporte et fixe dans la plus haute et la plus douce des contemplations. Tous les Mystères de JÉSUS opèrent de tels effets; mais celui-ci répand dans l'âme une tendresse, une douceur, une joie, qui ne semblent pas avoir d'égales.

Voyons la suite. Nous dirons bientôt comment s'explique cette merveilleuse prédilection du Cœur de JÉSUS pour les petits enfants.

III. Il les proposait pour modèles. — Un jour que les disciples voyageaient avec Notre-Seigneur, il leur vint le désir de savoir lequel d'entre eux était plus grand que les autres, et ils en disputaient ensemble. Mais JÉSUS, qui marchait en avant, vit les pensées de leurs cœurs, et lorsqu'ils furent arrivés à la maison où ils allaient, il leur demanda : « De quoi disputiez-vous ensemble le long du chemin ? » Ils demeurèrent dans le silence et n'osèrent pas lui dire quel avait été le sujet de leur discussion.

Alors JÉSUS s'assit, et il appella les Douze, et

ceux-ci approchant lui dirent : « Qui est, pensez-vous, le plus grand dans le royaume du Ciel ? » La question dut être faite un peu timidement. Les Apôtres pouvaient s'attendre à n'être pas approuvés dans leur prétention à la primauté. JÉSUS répondit :

« Quiconque voudra être le premier, qu'il se place le dernier, et se fasse le serviteur de tous. »

Et afin de rendre plus sensible son enseignement, il appella un petit enfant (heureux enfant !) et il le prit par la main, et le plaça au milieu d'eux, près de lui, et l'ayant embrassé, il leur dit :

« En vérité, je vous l'assure, si vous ne vous convertissez et devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux. Quiconque s'humiliera comme ce petit enfant, c'est celui-là qui est le plus grand dans le royaume des Cieux. »

Puis il ajouta : « Quiconque reçoit en mon nom un de ces petits enfants, me reçoit moi-même ; et, me recevant, ce n'est pas moi seulement qu'il reçoit mais Celui qui m'a envoyé.

» Celui qui sera le plus petit parmi vous, c'est celui qui sera le plus grand ; et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide en mon

nom, à vous ou au plus petit de ces enfants, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense (1). »

Notre salut est donc attaché au zèle avec lequel nous nous appliquerons à ressembler à ces humbles créatures, et à leur faire du bien. Mais que serait-ce donc, si nous avions le malheur de les scandaliser ?

IV. Jésus prononçait de redoutables sentences contre ceux qui les scandalisent. — Il disait :

« Malheur au monde à cause de ses scandales ! Si quelqu'un vient à scandaliser un seul de ces petits enfants qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans le plus profond de la mer. »

« Prenez bien garde de ne mépriser jamais aucun de ces petits enfants, car, je vous le dis en vérité, leurs anges dans le Ciel, voient sans cesse la face de mon Père céleste ; et c'est la volonté de mon Père que pas un seul de ces petits enfants ne périsse (2). »

(1) S. Matthieu, xviii, 1; x, 42. — S. Marc, ix, 35. — S. Luc, ix, 46. — (2) S. Matthieu, xviii, 6, 10, 14.

V. Dans d'autres occasions, Jésus se faisait leur avocat et les justifiait devant les hommes. Nous avons une preuve singulièrement intéressante de cette tendre sollicitude du bon Maître, à la veille même de sa Passion. C'est le lundi de la Semaine Sainte que le fait a lieu. Jésus arrivant au Temple, en trouve les abords et les dépendances encombrés et profanés par des vendeurs, des acheteurs et des changeurs d'argent. Saisi de douleur à la vue d'un tel abus, il chasse tout ce monde avec indignation, et renverse même les tables et les siéges. Personne n'ose lui résister; son triomphe est complet. Les enfants, ses amis, en sont témoins, et pleins d'enthousiasme et de bonheur, ils poussent des cris de joie, disant : « Hosanna au Fils de David! » ce qui signifie : « Gloire au Fils de David! » ou encore : « Vive le Fils de David! » Ils étaient apparemment très nombreux, et leurs acclamations se faisaient entendre avec une sorte d'éclat; car les Pontifes et les Prêtres, « voyant les merveilles que Jésus faisait, dit saint Mathieu (1), et les enfants qui criaient et chantaient dans le Temple : « Hosanna au Fils de David! » en

(1) S. Matthieu, XXI, 15.

furent irrités, et dirent au Seigneur : « Entendez-vous bien ce que disent ceux-ci ? (Hommes misérables et que leur jalousie rendait ridicules, ils s'en prenaient à la joie et à l'enthousiasme des petits enfants !) JÉSUS daigna leur répondre, et il se fit l'apologiste de la joyeuse et si aimante petite troupe : « Oui, je les entends, répondit-il avec suavité. Vous n'avez donc jamais lu cette parole de l'Ecriture : « C'est de la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle que vous avez tiré, Seigneur, la louange la plus parfaite (1). »

Ces paroles que Notre-Seigneur emprunte au Psaume VIII[e] ont fait penser à saint Jérôme qu'il y avait dans cette gracieuse foule, des enfants de tout âge, que quelques-uns même étaient portés au sein de leur mère, et que ceux-ci comme les plus grands chantaient miraculeusement les louanges du Rédempteur (2). Quelle charmante scène ! Elle dut être une bien douce consolation pour le Cœur de JÉSUS, au milieu de tant de sujets de tristesse. Hélas ! quelques jours après, montant au Calvaire, chargé de sa

(1) Psaumes VIII, 3. — (2) Lib. IV. Comment. in Matth. in Brev. Rom., IX lect. octav. S. Stephani.

croix, il devait donner à ces chères petites âmes un souvenir de son Cœur; mais c'était pour prédire à leurs mères les grandes désolations dont leurs enfants seraient plus tard témoins, après avoir grandi, quand Jérusalem, la cité déicide, verrait ses ennemis l'environner de toute part et la prendre et la réduire en servitude. « Ne pleurez pas sur moi, disait-il, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car ils viendront bientôt les jours où l'on dira : « Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'en ont point allaité ! » C'est alors qu'on entendra ce cri : « Montagnes, tombez sur nous! collines, écrasez-nous (1) ! »

C'est ainsi que Jésus, avec un Cœur toujours tendre, compatissant, rempli d'amour, mais hélas! abreuvé d'amertume, dans la prévision de l'avenir, s'occupait de ces innocentes et humbles créatures, accomplissant la parole du Prophète : « Le Seigneur est miséricordieux, il est juste, il est compatissant; il est le gardien des petits enfants (2). »

(1) S. Luc, XXIII, 28. — (2) *Custodiens parvulos Dominus.* Psaume CXIV, 5, 6.

Rendons-nous compte maintenant de ce qui le portait (s'il plaît à son Cœur de nous le révéler) à donner à ces chères âmes d'enfants tant d'amour.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Comment s'explique cette merveilleuse tendresse de JÉSUS pour les enfants.

I. JÉSUS n'oubliait point ce qui s'était passé aux premiers jours de sa vie mortelle, quand la fureur d'Hérode s'était armée contre lui. Il avait pu se soustraire à sa rage insensée; mais que d'innocents avaient été immolés à sa place! — Il avait, tout petit enfant qu'il était lui-même, la plénitude de son intelligence, et il avait été témoin des moindres circonstances de ce douloureux événement : ces cris des enfants et des mères, ce sang versé, ce carnage épouvantable. Son Cœur en avait été brisé; et, parce que ces humbles petits êtres périssaient ainsi à cause de lui, son Cœur si bon éprouvait une affection plus sensible, plus intime pour eux.

En même temps, il voyait en eux un rapport particulièrement touchant avec son état de Vic-

time. Comme cette mystérieuse et sainte qualité de Victime devait être le grand caractère de sa vie, il considérait, avec émotion, que ces petits enfants étaient victimes avec lui. Cet aspect du martyre des saints Innocents n'a pas échappé à l'Eglise et aux Pères. Saint Augustin dit : « Dès que le Seigneur vient au monde, voilà des victimes innocentes qui lui sont offertes. Il fallait d'abord que ces petits agneaux fussent immolés ; ils étaient les précurseurs de l'Agneau qui porte les péchés du monde et qui devait être crucifié (1). » Les commentateurs disent « que cet événement eut lieu vers la fête de Pâques, et voient, dans cette coïncidence, un rapprochement très digne de remarque entre l'immolation des enfants et l'immolation du Sauveur, qui devait se consommer trente-deux ans plus tard, à cette même époque. L'Eglise, dans son hymne de la fête des saints Innocents, les appelle aussi « les premières hosties du Christ et un tendre troupeau de petits agneaux immolés (3). »

Or, le doux Rédempteur n'oublia jamais que

(1) Ap. Corn. à Lap. in Matth., II. — Brev. Rom. in oct. SS. Innoc. — (2) *Id.* Corn. à Lap., *ibid.* — (3) *Vos, prima Christi victima, — Grex immolatorum tener.*

les enfants avaient été ainsi ses premières victimes et ses premiers martyrs ; et durant les jours de sa vie publique (qui pourrait en douter ?) il reportait toute l'affection, la tendresse, la douce compassion qu'il avait eue, pour les enfants des environs de Bethléem, sur les petits enfants de la Judée, de la Galilée et de la Samarie, qui, eux aussi, à leur manière, se montraient si dévoués au divin Rédempteur, qui le cherchaient partout, même dans les montagnes, comme l'Evangile nous l'apprend (1), et qui l'acclamaient, alors même que ses ennemis le poursuivaient de leur méchante haine.

II. Saint Léon donne une seconde raison de la prédilection de JÉSUS pour cet âge si tendre. « JÉSUS, dit-il, aime l'enfance, qui a été son premier état en venant en ce monde, parce que l'enfance nous enseigne l'humilité, et qu'elle est la règle de l'innocence et l'exemplaire de la douceur. Le CHRIST aime l'enfance, parce qu'elle apprend aux grands eux-mêmes et aux vieillards ce qu'ils ont à faire pour leur salut, les mœurs qu'ils doivent avoir, et que, les déterminant de la sorte à suivre ses exemples, l'enfance les

(1) S. Matthieu, XIV, 21.

élève à la participation du royaume éternel (1). »

Ces paroles du saint Pontife sont le commentaire de l'oracle du divin Maître : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

On comprend que leur candeur, leur simplicité, leur doux abandon à quiconque est bienveillant, la confiance qu'ils donnent sans arrière-pensée, leur obéissance, tant de charmantes qualités que l'on rencontre dans un enfant bien né, l'admirable pureté intérieure des plus jeunes, le doux spectacle de la grâce divine que rien n'a pu encore ternir (car il y avait dans l'ancienne loi, avant l'institution du Baptême, une cérémonie qui donnait aux enfants l'état de grâce), on comprend, disons-nous, que tous ces trésors célestes, dont il était d'ailleurs lui-même le Principe et l'Auteur, attirassent suavement le Verbe incarné, « le Saint, l'Innocent, l'Immaculé, » comme saint Paul l'appelle (2).

Mais tous peut-être n'avaient pas conservé leur innocence ; quelques-uns, au milieu de ce

(1) Ap. Corn. à Lap. in Matth., II, 16. — (2) Ep. aux Hébr., VII, 26.

monde qui se pervertissait toujours davantage, avaient peut-être été flétris.

C'était alors pour le Cœur de JÉSUS une autre sorte d'attraits. N'était-il pas l'Agneau qui portait sur lui les péchés des petits enfants, comme de toute créature humaine? Il allait donc à ces pauvres âmes déjà souillées, afin de les purifier et de les ramener à la sainteté de leur première innocence... Il est si triste de voir une âme d'enfant profanée. C'est un spectacle si douloureux que cette ruine prématurée, cette désolation qui succède si vite aux saintes profusions de la divine grâce!... Le Cœur de JÉSUS saignait, et il voulait au plus tôt réparer ce mal, réhabiliter ces existences humiliées. Ses embrassements étaient ceux du père qui presse sur son cœur son fils menacé de mourir, et ses impositions de mains, une sorte d'absolution. Ah! que de sens profonds et merveilleux dans ces paroles : « Laissez venir à moi les petits enfants!... »

III. Il disait : « à moi! » c'est-à-dire à leur véritable ami, à leur bienfaiteur, à leur protecteur, à leur Sauveur. Nous ne doutons pas que, lorsque JÉSUS disait cette parole, il n'eût un sentiment particulièrement douloureux de ce qu'était alors, dans le monde, dans le vaste

monde païen, l'état de ces pauvres petites créatures. Ce que disent les écrivains de l'antiquité grecque et romaine du sort qui leur était réservé, si leur naissance contrariait leurs parents, jette la désolation dans le cœur. Les premiers apologistes de la religion, saint Justin, Tertullien, qui reprochaient aux païens, aux magistrats eux-mêmes cette cruelle conduite, entrent dans des détails navrants : « Parmi ceux qui m'entourent et qui ont soif de notre sang, disait Tertullien, y en a-t-il qui n'aient pas donné la mort à leurs enfants? qui ne les aient pas noyé, fait périr de froid, de faim, de misère, et jeté en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie (1)? »

C'est ce qui se passait dans le monde civilisé de Rome et de la Grèce. Mais ailleurs que d'autres sujets de tristesse ! Nous ne pouvons nous arrêter à les retracer ici. Ce que racontent les *Annales de la Sainte-Enfance* de la barbarie des Chinois nous donne une idée de l'état malheureux de ces enfants, partout où le vrai Dieu n'était pas connu.

(1) Tertullien, *Apologétique*, IX. — S. Justin, *1re Apologie*, XXVII. — Minutius Felix, *Octavius*.

Eh bien ! le doux et miséricordieux Rédempteur voyait dans son infaillible science cette universelle iniquité, cet avilissement, ce mépris de leur vie, de leur innocence, de leur âme ; et, contemplant avec amour, à ses pieds, dans ses mains, sur son Cœur, ces charmants petits êtres si privilégiés, qui se pressaient, avec tant de joie, autour de sa Personne adorable, il leur prodiguait, semble-t-il, tout ce qu'il aurait voulu donner à tous : des tendresses et des bénédictions sans fin.

IV. Mais si ces chères âmes d'enfants étaient actuellement protégées contre la perversité des hommes, par les bénédictions du très doux Rédempteur, en serait-il toujours ainsi?... Seraient-elles toujours fidèles, toujours pures?... Il semble qu'on pouvait espérer que la prédilection du Verbe incarné les préserverait de tout mal et leur assurerait, pour l'avenir, une vie de vertu et même de sainteté. Et de fait, si une tradition très ancienne ne nous trompe pas, le béni petit enfant, que Notre-Seigneur appela auprès de lui, lorsque les Apôtres se disputaient ensemble sur la primauté, et qu'il fit placer « au milieu d'eux et qu'il embrassa » si affectueusement, aurait eu un avenir bien beau. Cet enfant serait saint

Martial, plus tard disciple de saint Pierre et apôtre de Limoges, de Bordeaux et de Toulouse (1). Plusieurs autres sans doute devinrent, en grandissant, des chrétiens pleins de zèle, pour la sainte cause de leur divin Bienfaiteur.

Mais un grand nombre ne fut-il pas infidèle? Quelqu'un qui avait reçu infiniment plus qu'eux, le malheureux Judas, ne répondit pas à l'amour de son Maître. Les abîmes de la malice, de l'ingratitude ou de l'inconstance du cœur humain sont d'insondables mystères. Si JÉSUS vit d'avance la chute de plusieurs, son Cœur les bénit avec une effusion plus abondante et plus tendre, voulant multiplier ses grâces, pour écarter le plus longtemps possible le danger, le conjurer même, s'il se pouvait, et préparer, avant le terme de la vie, un retour de leur cœur à son Cœur qui les avait tant aimés...

V. Le regard de JÉSUS se porta plus loin que la scène présente. Il vit dans ces petits enfants les enfants de tous les siècles. Il nous vit, nous

(1) *Putatur puellus hic, ait Jansenius fuisse S. Martialis, qui posteà discipulus Petri*, etc. Cornel. à Lap. in Matth., XVIII, 2.

qui lisons ces lignes. Il nous vit à cet âge si beau qui précède le premier usage de la raison. Alors tout est lumière, paix, vie céleste et divine, et « son regard se fixa sur nous (1), » comme parlent les Livres saints ; et son Cœur se dilatait dans l'amour. C'était son œuvre et cette œuvre était parfaite... Il nous vit ensuite, après le premier usage de notre raison, quand nous avions quatre ans, quatre ans et demi, cinq ans, six ans...

Mais que vit-il alors?... Une grâce première s'embellissant sous l'action des grâces actuelles incessantes : grâces de foi, de confiance dans la prière, de reconnaissance, de fidélité?... C'est en cet état qu'il vit les âmes saintes des petits enfants. Mais que vit-il en nous? Qu'était devenue notre première grâce, menacée, attaquée, à tout instant compromise par des passions naissantes : la duplicité, la colère, la sensualité, le jalousie, tout ce qu'engendre l'amour-propre, un fonds nativement vicié?... Hélas! qui sait s'il ne nous vit pas de bonne heure sous l'empire du péché mortel?... Quel mystère que celui de la perte de l'innocence baptismale dans un si grand

(1) *Firmabo super te oculos meos.* Ps. XXXI, 8.

nombre d'enfants!... Miséricordieux Pasteur des petits agneaux de votre bergerie! Agneau Vous-même, qui portez les péchés de tous! douce Victime, qui n'avez d'autre désir que celui de vous immoler pour laver, dans votre Sang immaculé, ces âmes sitôt souillées, dégradées, avilies... O JÉSUS! vous nous vîtes avec nos défauts, nos passions déjà vives, nos péchés véniels, si multipliés qui ruinaient, comme des vers rongeurs, les premiers fruits de votre libéralité divine... Hélas! hélas! ce sont peut-être des péchés mortels hideux que vous eûtes la douleur de voir dans nos pauvres petites âmes, en apparence gracieuses, belles et pures; votre regard voyait la mort là où la vie paraissait si vivante, si attrayante et si aimable... Pardonnez-nous la vive peine dont votre Cœur a souffert, à cette douloureuse vue; et ayez pitié de cette enfance qui n'a pas fait honneur à votre Rédemption, à votre amour, à la prédilection dont vous avez usé envers nous, quand tant d'autres enfants, dans les pays infidèles, ou hérétiques, ont été comme délaissés!... non, pas délaissés, ô mystérieux Sauveur des âmes; mais manifestement beaucoup moins privilégiés.

Vous nous avez vus avec nos infidélités ; et nous nous humilions de ce que votre regard a découvert dans le secret de notre première vie.

Mais ce même regard s'est arrêté aussi à ces autres âmes d'enfants qui nous entourent, dont nous sommes chargés, ou vers lesquelles nos cœurs se portent, sous l'empire de la charité. Vous les avez vues, à travers l'espace et le temps, des bords des lacs de la Palestine, des montagnes et des plaines, partout où la foule des petits enfants israélites vous arrêtait, se pressait, demandait votre bénédiction, l'imposition de vos mains. En eux, vous voyiez ceux qui nous environnent, qui nous préoccupent, qui font notre joie, qui sont l'objet de nos sollicitudes et de nos craintes. Vous les voyiez alors ; et vous ne cessez de les voir des profondeurs de vos Tabernacles. Car vous vivez toujours parmi nous, toujours bon, incliné à bénir, disant toujours : « Laissez-les venir à moi! » Votre regard, votre cœur, tout ce que vous êtes, ô JÉSUS, ô notre DIEU, ô notre Hostie! est occupé de ces enfants. Plus encore que pour les petits de la Galilée et de la Judée, vous êtes libéral, affectueux et tendre. Ce ne sont pas seulement des bénédictions que vous leur

préparez ; ce n'est pas seulement votre main imposée sur leur tête et vos bras les pressant sur votre Cœur, qui sont les signes de votre amour. C'est le Mystère incomparable, plus étonnant que tous les grands prodiges que vous faisiez durant les jours de votre vie mortelle, le Mystère de la Communion, que vous leur réservez. Ils recevront, dans quelque temps, cette grâce immense, incompréhensible. Ce dessein de l'amour de votre Cœur n'a point de nom dans le langage de la terre. Soyez éternellement béni, ô Sauveur, ô Ami des enfants, ô Victime, ô Hostie! ô Agneau très doux! qui vous donnez en nourriture aux plus petits du troupeau mystique! Préservez les plus jeunes, ceux qui gardent encore leur innocence baptismale. Donnez-leur de telles bénédictions, de tels secours, entourez-les de dévouements si constants, si affectueux, si fidèles, ménagez-leur des conseils, des encouragements, toutes sortes d'influences saintes, si efficaces, que rien n'altère, que tout confirme, élève, ennoblisse et fasse resplendir d'un plus bel éclat, à vos yeux, la glorieuse et royale beauté de leur grâce première.

Mais si cette grâce est altérée, ô unique Espé-

rance de ceux qui vous ont offensé, réparez tout, pardonnez tout. Qu'ils deviennent et qu'ils demeurent comme ceux dont parle la sainte Liturgie de l'Eglise : « Ceux-ci sont des agneaux renouvelés qui entonnent l'*alleluia*. Ils viennent depuis peu des fontaines (où toute purification s'accomplit), et ils sont brillants de clarté. En présence de l'Agneau, ils sont vêtus de robes blanches, et ils ont des palmes dans leurs mains, et ils sont brillants de clarté (1). »

N'oubliez pas ceux qui naissent dans le schisme et dans l'hérésie. Si le Baptême qu'ils reçoivent est celui de votre Eglise, ô miséricordieux Rédempteur! soyez béni de toutes les bénédictions des anges et des saints! Inspirez aux ministres des fausses religions de conférer le sacrement, avec les dispositions et le rite qui seuls le rendent efficace.

Ayez pitié des enfants qui viennent au monde dans les pays où règne l'infidélité, dans les familles juives, parmi les musulmans et les idolâtres. Quel sujet de désolation que l'état de ces pauvres petites créatures, si elles meurent avant d'avoir reçu le saint Baptême!

(1) *In off. oct. Paschæ.*

Ayez pitié de ceux qui, naissant dans les pays catholiques, appartiennent à des familles impies. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié du sort de ces âmes qui semblent condamnées à mourir, si tôt après avoir reçu la vie! Hélas! plusieurs ne reçoivent même pas la vie, la vie que donne le Baptême, par un effet de la malice impie de leurs parents ou de leur lamentable indifférence.

Ayez pitié des pauvres petits êtres qui n'ont pas encore paru à la lumière du jour, et que quelque malheur fera mourir dans le sein de leur mère. Faites quelque miracle, ô tout-puissant Sauveur des âmes! Ayez pitié! Envoyez-leur vos anges, ou bien qu'ils aient un seul instant, avec la lumière de la raison, celle de votre divine grâce, pour qu'ils puissent désirer d'être à vous, qui êtes si douloureusement et amoureusement mort pour eux. *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor* (1).

Que le Cœur de Jésus ait pitié de tous les petits enfants! Que le Cœur de Marie les couvre de sa tendre protection! Que les puissants Anges gardiens les préservent de tout danger!

(1) Psaume x, 14.

Providence infinie de DIEU, en faveur des petits enfants, multipliez, multipliez vos prodiges et vos miracles, vos grands miracles !...

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Sur quelques paroles de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST relatives aux petits Enfants.

I. — « Laissez venir à moi les petits Enfants, et ne les repoussez pas. »

Un ancien Père a dit que « l'âme est naturellement chrétienne (1). » Il n'est donc pas étonnant que l'enfant qui, de sa nature, est simple et confiant, soit porté vers DIEU et les choses de DIEU, pour peu qu'on lui vienne en aide. Facilement il prie, il reçoit l'enseignement des mystères de la foi, il est incliné à vénérer et à aimer le Prêtre. Les secours que nous lui donnons, pour qu'il soit ainsi tourné vers ce qui est de la religion et de la foi, lui est certainement fort utile, nécessaire même ; mais il faut reconnaître qu'il y est principalement prédis-

(1) Tertullien.

posé par la grâce de son Baptême et par l'assistance de son Ange gardien.

Heureux l'enfant qui va ainsi à DIEU, à JÉSUS, à ses ministres! Son avenir sera béni, et l'affaire de son salut se fait déjà d'une manière admirable.

« Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les repoussez pas. » Oh! grandes et touchantes paroles, qu'il est plus nécessaire que jamais de comprendre et de mettre en pratique! Quel temps douloureux que le nôtre, à cause des projets abominables des impies! Ils veulent s'emparer des enfants, comme d'une proie; ils veulent être les maîtres de leur intelligence, de leurs cœurs, de leurs âmes. Ils ne « les laissent plus aller à JÉSUS, » ils « les repoussent » loin de son Cœur, de sa grâce, de son Eglise, de son sacerdoce, de son pardon, de ses bénédictions, de sa sauvegarde. Ils ont juré de les perdre; ils les perdront infailliblement pour l'éternité, en leur refusant les enseignements de la foi, la connaissance des mystères de JÉSUS et de ses Sacrements, et tout ce qui prépare l'âme à paraître devant son Juge à l'heure de la mort.

Hâtons-nous de prier, avec des cris intérieurs,

avec des larmes, pour les petits enfants, pour qu'ils soient préservés de l'effroyable malheur qui les menace, pour que les desseins de leurs ennemis soient déjoués et confondus, pour que JÉSUS soit connu et aimé de leur âme, pour qu'ils soient heureux en ce pauvre exil, jouissants des consolations de la foi, et heureux dans l'éternité, après une vie de mérites.

Prions pour eux, mais donnons aussi avec abondance, avec largesse nos aumônes pour que, soustraits aux mains criminelles des impies, ils puissent être confiés, dans les salles d'asile, dans les écoles chrétiennes, à des cœurs dévoués, pleins de charité et de zèle, qui les portent à DIEU, à JÉSUS, à son amour, à ses bénédictions, à son Eucharistie, et qui les fassent jouir de la douce liberté de ses enfants et de ses amis.

Donnons aussi tout ce que nous avons d'influence, d'autorité, pour atteindre ce but. Ne nous épargnons pas. Les plus grands intérêts sont en cause. Et le Cœur de JÉSUS, ce Cœur qui ne cesse de dire : « Laissez venir à moi les petits enfants, » mérite, à des milliers de titres, que nous lui donnions cette consolation qu'il désire si ardemment.

II. — « Si quelqu'un vient à scandaliser un de ces petits enfants qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât dans la mer. »

C'est une effrayante parole. Malheur à qui elle s'applique !... Hélas ! combien qui ne l'entendent pas ! Qu'il plaise à notre Maître de nous en donner l'intelligence !

Scandaliser un enfant, c'est le porter au mal, soit qu'on veuille le faire directement et par malice (ce qui est un crime que l'enfer seul peut inspirer), soit qu'on le fasse indirectement et comme par insouciance.

On le scandalise soit par les paroles que l'on dit, soit par les actes que l'on fait, soit par les enseignements mauvais qu'on lui donne, soit par divers conseils, exhortations, suggestions, qui sont de nature à le déterminer à faire mal.

Rien qu'à dire ces choses, un frisson gagne le cœur, et l'on sent douloureusement la justice et la vérité de l'anathème du Dieu tout-puissant contre ceux qui se rendent coupables de si grands crimes.

Qu'est-ce que l'âme pure encore d'un enfant

qu'on scandalise ? C'est un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'amour de JÉSUS. Mais vouloir décrire une telle merveille, c'est vraiment vouloir l'impossible. L'Esprit-Saint est en lui comme dans son royaume, l'Esprit-Saint avec ses dons et ses grâces. Cette présence divine fait de l'âme de l'enfant baptisé un paradis. Ces dons, ces grâces, sont un trésor de vie, de magnificences, de beautés, de splendeurs dont rien ici-bas, ni la plus riche nature, ni le plus beau ciel, ni les plus étonnantes et les plus glorieuses œuvres du génie ne peuvent nous donner une idée. L'âme qui porte encore l'innocence de son Baptême, est plus admirable aux yeux des anges et aux yeux de DIEU même qui ne peut se tromper ; plus admirable, disons-nous, que tous les biens, les trésors, les œuvres quelles qu'elles soient de l'ordre naturel, et non-seulement que tous ces biens et ces trésors existants, mais tous ceux que la puissance même de DIEU peut réaliser, dans ce même ordre de la nature. Et la raison de cette vérité est que tout l'ordre naturel existant ou possible ne vaut pas une goutte du Sang de JÉSUS-CHRIST ; et c'est tout le Sang de notre DIEU qui, répandu

sur l'âme de l'enfant baptisé, l'embellit de cette manière ineffable.

Il y aurait bien plus à dire sur ce grand sujet. — La grâce présente est la semence de la gloire future. L'enfant est réellement fils de DIEU. « S'il est fils, il est héritier de son royaume céleste, et par conséquent cohéritier de JÉSUS-CHRIST (1). » Sa dignité est donc au-dessus de toutes les dignités humaines de la terre.

Eh bien! scandaliser un enfant, le porter au mal, au péché, au péché mortel, c'est ruiner cette œuvre admirable et toute divine, c'est avilir cette dignité merveilleuse, c'est anéantir toute cette vie surnaturelle, cette gloire, ces sublimes magnificences... Quel outrage fait à DIEU! Quelle cruauté envers l'enfant!... Que peut-on comparer à ce crime?...

C'est pourquoi JÉSUS irrité dit : « Malheur au monde à cause de ses scandales! Malheur à l'homme par qui le scandale est commis!... Il serait meilleur pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât dans la mer. » Il disait que ce châtiment serait « meilleur pour lui, » bien qu'il ait un caractère

(1) Epître aux Rom., VIII, 17.

de grande ignominie ; parce qu'il pourrait être l'expiation temporelle de son crime, lequel, en vérité, ne trouve de châtiment digne de lui que dans les plus profonds abîmes de l'enfer.

Nous venons de supposer que l'enfant scandalisé est en état de grâce ; mais s'il porte déjà en lui le péché mortel, le scandale est-il un crime moins odieux? Il ne l'est pas moins. Scandaliser l'enfant déjà coupable, c'est accumuler ruines sur ruines ; c'est creuser de nouveaux abîmes sur des abîmes déjà profonds ; c'est consacrer et concourir à rendre quelquefois irrémédiable un mal déjà immense.

O JÉSUS ! ayez pitié de nous ! Préservez-nous d'une si révoltante iniquité ! O Victime ! ô Agneau ! ô l'Ami des petits enfants ! Protégez-les par la vertu de votre Sang, contre la malice, la perversité des méchants, et la cruelle indifférence, pour leur état de grâce, qui existe en plusieurs, en leurs parents, en des maîtres chargés de les instruire, indifférence dont les résultats sont quelquefois aussi déplorables que ceux des plus grands scandales !

III. « Quiconque reçoit en mon nom un de ces petits enfants, me reçoit moi-même, et me

recevant, ce n'est pas moi seulement qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. »

Recevoir, c'est accueillir avec bonté, avec déférence, avec honneur, suivant les occurences. L'enfant mérite cet accueil. Toutes sortes d'égards lui sont dus. Au milieu de la corruption païenne, plusieurs bons esprits l'avaient dit (1). La foi nous apprend qu'il est fils de Roi, et qu'il est destiné à régner. Mais, en attendant qu'il possède son royaume, il a toutes sortes de besoins. C'est pourquoi, « le recevoir, » c'est encore compatir à ses nécessités, à ses misères, à ses peines d'esprit, de cœur, de corps ; c'est lui faire bon visage, afin qu'il soit à l'aise avec nous, et qu'il nous dise ses épreuves, ses tentations, les souffrances de son âme, de sa conscience, ses tristesses, ses remords ; c'est l'encourager dans ses bonnes pensées, ses bons mouvements, ses résolutions ; c'est lui tendre la main, quand il est en danger, c'est le ravir au péril qui le menace ; c'est aussi l'éclairer dans son ignorance, c'est l'instruire de ses devoirs ; et s'il est en état de péché, c'est

(1) *Maxima debetur puero reverentia. Si quid — Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.* Juvén., sat. XIV.

faire tout ce qui est possible pour le retirer de l'abîme où il est tombé.

Quelle belle récompense est promise à celui qui « reçoit, » qui accueille l'enfant, qui par cet accueil le porte au bien, à la vertu, à l'amour de DIEU ! « Quiconque reçoit en mon nom un de ces petits enfants, me reçoit moi-même ; et me recevant, ce n'est pas moi seulement qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. » Seul, un DIEU peut parler ainsi. Recevoir JÉSUS, recevoir le Père qui est aux Cieux !... Qui pourra dire tout ce qu'il y a de joie, d'honneur, de gloire, assurés à nos âmes par cette divine promesse ?... Mon DIEU ! que vous êtes grand, profond, au-dessus de toutes nos conceptions et de nos attentes, quand vous nous révélez ce que vous voulez être avec nous et pour nous !...

IV. « Leurs anges dans les Cieux voient toujours la face du Père. »

Saint Jean Chrysostôme fait, à propos de ces paroles, cette belle réflexion : « Pour que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST parle ainsi, il faut que les Anges gardiens des petits enfants ne soient pas seulement les esprits célestes d'une hiérarchie inférieure, mais de ceux qui

occupent des places éminentes au Ciel (1). » Dans les traditions juives, ces esprits bienheureux d'un ordre plus élevé étaient appelés « les Anges de la Face. »

Voici, en vérité, un bien doux et touchant mystère ! Ces Princes de la cour de Dieu, ces Esprits d'une nature si sublime, d'une intelligence si élevée et si profonde, d'une béatitude si parfaite (puisqu'ils jouissent sans cesse de la vision de la Face de Dieu), sont occupés, comme des mères, même plus aimants que des mères, de ces humbles et faibles créatures, veillent sur elles, les assistent de saintes et bienfaisantes inspirations, les protégent contre les démons, les recommandent à la Providence de Dieu, et les offrent au Cœur de Jésus, comme d'humbles et pures victimes de sa Rédemption. Ils sont patients, doux, indulgents, pardonnant toujours, toujours fidèles, quelles que soient l'inconstance, la légèreté de ces âmes qui, malheureusement, malgré tant de grâces, portent les tristes restes du péché de leur premier père ; ils ne se rebutent point de leurs plus grands défauts, hélas ! de leurs pé-

(1) Homil., LIX, in Matth.

chés, de leurs péchés mortels, et ne désespèrent jamais du salut même des plus insoumis et des plus rebelles...

Dans nos rapports, — rapports d'autorité, rapports de société, rapports de charité, — avec ces âmes bien-aimées, les saints Anges sont nos modèles. Voyons toujours « la Face de Dieu » qui est le Père des petits enfants, afin de les traiter avec plus d'amour, de respect et de dévouement, priant pour eux, les recommandant à ce Père qui les a créés et sauvés. Soyons toujours patients, toujours miséricordieux, mais aussi toujours attentifs, vigilants, comme on l'est pour la garde d'un trésor sans prix. Puis, pour notre encouragement, souvenons-nous de cette si engageante parole : « Ce que vous aurez fait aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Les Anges le savent, et, tout brûlants d'amour pour leur Roi Jésus, ils servent avec joie les âmes des petits Enfants.

V. « Si vous ne devenez semblables à de petits Enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

Il serait bien beau de pouvoir dire l'admi-

rable révolution que cette parole a faite dans le monde et le nombre de saints qu'elle a produits. Il s'agit ici de l'humilité, de la simplicité, du désintéressement de toutes les choses de ce monde, de l'oubli des injures, du filial abandon à la Providence du Père qui est aux Cieux. Ce sont les dispositions que les auteurs ascétiques appellent l'*Esprit de la sainte Enfance*, esprit très pur que saint Pierre recommandait par ces paroles : « Vous étant dépouillés de toute sorte de malice, de tromperie, de dissimulation, d'envie, de médisance, soyez comme des enfants nouveau-nés, désirez ardemment le lait spirituel et tout pur de la grâce divine, afin qu'il vous fasse croître pour le salut, si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux (1). »

Saint Paul tient le même langage. Il veut que nous soyons des « enfants de Dieu pleins de simplicité (2). »

Ce qui domine dans l'esprit de l'enfance chrétienne, c'est cette merveilleuse vertu de simplicité, dont le P. Faber a dit que les saints

(1) Prem. Epître de s. Pierre, II, 1-3. — (2) Epître aux Philipp., II, 15; — aux Rom. XVI, 19, etc.

arrivés au sommet de la perfection deviennent alors seulement tout à fait simples. Et le fonds et la substance de cette toute divine vertu, c'est le filial, tranquille, amoureux et fidèle abandon au bon Plaisir divin. C'est JÉSUS, Enfant au sein de sa Mère et disant : « Voilà que je viens pour faire, ô DIEU, votre volonté. »

« Oh ! que cet état est parfait, dit un vénérable auteur de notre temps (1), plus parfait que l'amour des souffrances, car rien n'immole tant l'homme que d'être sincèrement et paisiblement petit. L'orgueil est le premier des péchés capitaux : c'est le fond de toute concupiscence et l'essence du venin que l'ancien serpent a coulé dans le monde. L'esprit d'enfance le tue bien plus sûrement que l'esprit de pénitence. L'homme se retrouve aisément, quand il lutte avec la douleur ; il peut s'y croire grand et s'y admirer lui-même. S'il est vraiment enfant, l'amour-propre est désespéré. L'âpre rocher du Calvaire offre encore quelque pâture à la vanité ; si dépouillé qu'il soit, c'est une montagne : à la crèche, tout le vieil

(1) Mgr Gay, *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, De l'abandon à DIEU, II.

homme meurt forcément d'inanition... L'enfance, l'abandon par là même, c'est la grâce propre du Christianisme. »

O JÉSUS! que je devienne enfant! De sorte que vous me deveniez absolument Père, Providence, Repos, unique Ressource, unique Paix, unique Vie. Je veux absolument « entrer dans le royaume des Cieux, » c'est-à-dire, dès à présent, être sous votre domaine, votre empire, votre souveraine direction, votre toute-puissante conduite. Je veux être à votre disposition, entre vos mains, sans préoccupation, sans opposition, sans désir, sans souci, avec sérénité, sécurité, inaltérable tranquillité, confiance sans réserve et sans limite, universelle et absolue. O DIEU! mon DIEU! soyez-moi DIEU et mon DIEU; et c'est tout, tout ici-bas, tout à la vie et à la mort, et tout aux siècles éternels. Oh! *Amen! amen* filial, *amen* des petits enfants « dont le cantique est la louange parfaite, » *amen* amoureux, *amen* tranquille, *amen* incessant comme la vie, *amen* inaltérable, indéfectible, absolument fixe, joyeux comme les cantiques du Ciel (1)!...

(1) *Et omnes angeli stabant in circuitu throni... et ceci-*

DIX-NEUVIÈME MÉDITATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Bon Pasteur.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Bon Pasteur, est notre Victime.

Lisons d'abord la belle page de l'Evangile selon saint Jean, où Notre-Seigneur se déclare le bon Pasteur, et nous apprend ce qu'il fait pour ses brebis, ce que ses brebis font pour lui, et la joie qu'il donne à son Père en cette qualité de bon Pasteur (1).

« Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.

» Le mercenaire, et celui qui n'est point le

derunt in facies suas et adoraverunt Deum, dicentes : Amen, Benedictio et claritas... in sæcula sæculorum. Amen. Apocalypse, VII, 11-12 ; V, 14.

(1) Evangile selon S. Jean, X, 11-18, 3-4, 27-30.

Pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, voit venir le loup et il abandonne les brebis, et il fuit, et le loup ravit les brebis et disperse le troupeau.

» Le mercenaire fuit, parce qu'il est mercenaire, et il ne se soucie point de la vie des brebis.

» Je suis le bon Pasteur. Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent.

» Comme mon Père me connaît et que je connais mon Père (et sa volonté sur moi), je donne ma vie pour mes brebis.

» J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie. Il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur.

» C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ainsi ma vie pour mes brebis ; je la donne et je la reprendrai.

» Personne ne me la ravit ; mais c'est de moi-même que je la quitte, et j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre de nouveau. C'est le commandement que j'ai reçu de mon Père.

» Les brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent...

» Elles entendent la voix du Pasteur, et le Pasteur les appelle par leurs noms et il les fait sortir (du bercail);

» Et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix.

» Je les connais et elles me suivent; et je leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira d'entre mes mains.

» Mon Père qui me les a données est plus grand que toute chose, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. »

Que de sujets de réflexions!... Quel enseignement magnifique! Il va nous occuper dans cette Méditation et dans la suivante.

Arrêtons-nous en ce moment à cette première parole : « Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour les brebis. » Elle signifie expressément que Pasteur et Victime, c'est tout un, en notre miséricordieux Rédempteur. Etre Pasteur suppose naturellement et de plein droit, l'autorité, la supériorité sur le troupeau, le pouvoir et la liberté de disposer des brebis qui le composent. Il n'est point question de cela en JÉSUS. Du moins, n'est-ce

pas ce qu'il veut que nous sachions. En sa qualité de Pasteur des brebis, « il donne sa vie » pour elles : voilà ce qu'il faut principalement que nous apprenions de lui.

« Donner sa vie » est une expression qui peut s'entendre en deux sens différents. « Donner sa vie, » c'est d'abord mourir, c'est accepter la mort, c'est courir à la mort. Mais « donner sa vie » c'est aussi la dépenser peu à peu, dépenser son temps, ses forces, tout ce dont on dispose, tout ce qu'on a en son pouvoir; c'est se donner soi-même.

Or, ces deux significations sont très parfaitement applicables aux dispositions et à la conduite de notre adorable Pasteur.

Premièrement « donner sa vie, » c'est mourir. « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que celle-là (1). » Quel Pasteur est le nôtre ! Il meurt pour nous, ses brebis, parce que sa mort seule nous donne la vie. Quelle que soit cette mort, il l'aime à cause de nous. Il y va, il s'y porte avec d'ardents désirs. Il dit : « Oh ! que je suis pressé, jusqu'à ce que mon sacrifice s'accomplisse (2) ! » Et par un Mystère

(1) S. Jean, xv, 13. — (2) S. Luc, xii, 50.

d'amour qui n'a jamais eu, qui ne pourra jamais avoir son égal, une fois immolé pour ses brebis, cet amoureux Pasteur se donne à elles en nourriture. Sa Chair devient leur aliment et son Sang leur breuvage. A ce sujet, saint Jean Chrysostôme s'écrie : « Qui racontera les merveilles qu'opère la puissance de Dieu? Qui pourra dignement célébrer les louanges qui lui sont dues? Quand vit-on un pasteur nourrir ses brebis de son Sang? Et que dis-je : un pasteur? On a vu des mères qui, après les douleurs de l'enfantement, ont donné leurs enfants à des nourrices étrangères, ne donnant pas même leur lait aux fruits de leurs entrailles. Le Pasteur de nos âmes, au contraire, nous nourrit de son propre Sang, et nous unit à lui jusqu'à ne faire de lui et de nous qu'un seul corps et qu'une seule chair (1). »

Les grands Mystères de la Passion et de l'Eucharistie devront être plus tard des sujets particuliers de Méditation ; il n'est donc pas à propos que nous nous étendions d'avantage en ce moment sur la charité de notre Dieu mourant

(1) *Homélie LX.* — Bréviaire rom. *Dominica infra octav. Corporis Domini.*

pour nous, ses pauvres brebis, et nous donnant pour nourriture et pour breuvage sa Chair et son Sang ; mais on pressent ce que de tels sujets apportent de lumière, de force et de vie à nos âmes.

En second lieu, « Donner sa vie, » c'est vouer, consacrer, dépenser sa vie, son temps, ses forces, tout ce dont on dispose pour le bien de l'objet aimé. Or, c'est encore de cette manière sublime que JÉSUS a donné sa vie pour ses brebis. En venant au monde, il prit la forme, l'état, la condition d'esclave, nous dit saint Paul (1) et il le fit pour nous servir. Il dit lui-même : « Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir (2). »

Voilà ses dispositions, dès le commencement, dès le premier instant de son existence terrestre. Doux Pasteur ! Humble Victime ! Il ne s'appartient pas, il est voué au salut, au bonheur de cette multitude d'âmes malheureuses, égarées, mourantes de détresse, qu'il appelle miséricordieusement et tendrement « ses brebis. » Il s'occupe sans cesse d'elles avec un indicible amour. Toujours son regard est sur

(1) Epître aux Philipp. II, 6. — (2) S. Matthieu, XX, 28.

elles, toujours son Cœur tourné vers elles, toujours ses sollicitudes, ses travaux, ses prières, ses enseignements, ses souffrances, tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a senti, tout ce qu'il a voulu, tout ce qu'il a réalisé, la fondation de son Eglise, l'institution des Sacrements, son Ascension au Ciel, sa Présence réelle au sacré Tabernacle, tout, absolument tout en lui, en sa vie intérieure, en ses mystères extérieurs, est accompli, livré, « donné pour ses brebis. » Nous avons à diverses reprises rappelé cette belle et touchante doctrine, dans nos Méditations; mais comment pourrait-on redire trop souvent ce que l'on n'a jamais assez compris ?

O JÉSUS ! ô Pasteur unique ! ô unique Hostie ! Vous seul « donnez votre vie. » Hélas ! même à vous, ô Amour, bien loin de donner, c'est à peine si nous offrons sincèrement la nôtre. Nous l'offrons faiblement, nous l'offrons en partie. Si nous paraissons donner, c'est superficiellement, c'est comme par manière de faire, peut-être quelquefois par une sorte d'ostentation et de parade. Nons donnons mal, nous donnons peu, nous donnons pour peu de temps, et nous nous hâtons de reprendre ce que nous avons

ainsi donné, comme si entre vos mains notre vie, notre sort étaient en danger.

Et quant à nous donner au prochain, c'est avec retenue, parcimonie, avec une avarice pitoyable, presque toujours avec quelque vue intéressée. Ce n'est pas qu'il n'y ait à faire intervenir, dans nos rapports de charité, la discrétion, la prudence, « cet ordre, » cette règle dont parle le Saint-Esprit (1). Mais une fois que les droits de ces saintes vertus sont sauvegardés, quel champ presque sans limite est encore laissé au véritable amour, au sincère et généreux dévouement ! Saint Paul disait : « Je n'épargnerai rien, je me dépenserai moi-même pour vos âmes (2). » Il parlait, il agissait ainsi, parce qu'il était, lui aussi, bon Pasteur ; et par conséquent Victime pour les âmes. Chacun de nous participe, en un sens très vrai, à cet esprit, à cette charge même, en faveur de nos frères. N'est-il pas écrit : « Le Seigneur nous a donné à chacun la charge de notre prochain (3) ? »

Que je ne le perde jamais de vue, ô mon Pas-

(1) *Ordinavit in me charitatem.* Cantiques, II, 4. — (2) Deux. Ep. aux Corinth., XII, 15. — (3) *Et mandavit illis unicuique de proximo suo.* Ecclésiastique, XVII, 12.

teur sacrifié pour mon amour ! Et puisque votre charité s'est fait connaître, quand vous avez donné votre vie pour nous, il faut que, moi aussi, je manifeste ma charité pour mes frères, en donnant ma vie pour eux. C'est l'enseignement et la conclusion même de votre Apôtre bien-aimé (1).

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Bon Pasteur, est notre Victime par la volonté de son Père.

Voici ses propres paroles : « Comme mon Père me connaît, je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. » C'est simple, c'est humble, mais c'est plein de lumière. « Mon Père me connaît. » Il sait quelles sont mes dispositions, mon dévouement, mon amour si tendre, si fort, plus fort que la mort même, pour mes brebis. Et « moi je connais mon Père, » ses desseins, la raison de la mission qu'il m'a

(1) *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniàm ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Prem. Ep. de S. Jean, III, 16.

donnée en ce monde, la volonté expresse, puissante, pressante, qui lui fait vouloir que toutes les âmes soient sauvées. Je connais ce qu'il attend de moi; eh bien! ce qu'il attend et ce qu'il veut, je ne manquerai pas de le faire; car « ce qui lui plaît je le fais toujours (1). » Je donnerai donc « ma vie pour mes brebis, » et si maintenant « je la donne, » c'est l'ordre de mon Père, c'est « le commandement que j'ai reçu de Lui. *Hoc mandatum accepi a Patre meo.* »

O Mystère infiniment touchant! Le Père envoie son Fils en ce monde, pour qu'il y soit notre Victime; il le livre pour nous, « il ne l'épargne pas (2), » il le traite, pour nous sauver et expier en lui nos péchés, comme s'il était le péché même (3); il l'honore, il est vrai, comme Chef et Pasteur, mais il exige qu'il donne sa vie pour ses brebis. « C'est à ce point qu'il a aimé le monde (4)! » Et ce Fils, le Fils bien-aimé du Père, « qui connaît son Père, » ses droits, sa volonté, son bon plaisir, ce Fils, ce

(1) S. Jean, VIII, 29. — (2) Ep. aux Rom. VIII, 32. — (3) Deux. Ep. aux Corinth., VII, 21. — (4) *Sic Deus dilexit mundum*. S. Jean III, 6.

Jésus, vrai Dieu, mais vrai Homme, vrai Pasteur, mais vraie Victime, ou, comme l'appelle le Prophète, « Brebis lui-même destinée à la mort (1), » vient parmi nous, pour nous, toujours obéissant, toujours doux, humble et joyeux dans son obéissance, bien qu'il s'agisse de croix, de mort cruelle, d'abîmes épouvantables de souffrances et d'opprobres !... O éternel ravissement de nos âmes !... Comme nous sommes aimés !...

Que ce mot est profond, aimable et adorable : « C'est le commandement du Père ! » Assurément il n'était pas possible que le Fils bien-aimé de ce Père saint hésitât, même s'il ne se fût agi que d'un simple désir. Aussi n'est-ce pas pour lui qu'il est parlé de commandement, mais pour nous, c'est-à-dire afin que nous fussions assurés que notre Rédemption a eu lieu infailliblement. En effet, si le Père commande, manifestement il sera obéi par un tel Fils ; et s'il commande et qu'il soit obéi, son dessein de nous sauver se réalisera pleinement.

Oh ! que nous devons être reconnaissants au

(1) *Sicut ovis ad occisionem ducetur.* — Isaïe, LIII, 7. — Acte des Apôtres, VIII, 32.



Père d'avoir fait ce commandement ! Car s'il y avait eu seulement une oblation spontanée du Fils — mais ceci n'est qu'une manière de parler, une hypothèse impossible ; puisqu'il ne se peut pas que le Fils, qui dépend originairement et essentiellement du Père, puisse prendre l'initiative de quoi que se soit. Toujours il regarde son Père, il l'écoute attentivement, et il ne parle et il n'agit qu'ensuite ; — supposons toutefois un instant qu'il n'y eut pas un commandement de la part du Père, et uniquement oblation spontanée de la part du Verbe incarné, nous pourrions à la rigueur nous demander si l'oblation a été acceptée. Certes ! nous penserions à très juste titre qu'elle a dû l'être, à raison de la perfection de la Victime offerte. Mais encore, il demeure vrai que Dieu est souverainement libre et qu'il n'y a essentiellement que sa seule parole qui l'engage. Même quand il s'agit d'un Homme-Dieu, on peut dire que rien ne lie le Père que la parole qu'il donne.

Mais il y a un commandement fait à son Fils : voilà le plus solennel, le plus authentique, le plus irrévocable des engagements. Oh ! que cette assurance est touchante ! oh ! qu'il faut

bénir de bénédictions éternelles le Père qui a donné à son Fils l'ordre de mourir pour nous, pauvres brebis, misérables, mourantes de faim, de fatigue, de frayeur, destinées à une perte irréparable ; et bénir le Fils, notre Pasteur, notre humble Hostie « qui s'est rendu si amoureusement obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix (1). » Pasteur « donnant sa vie, » et « Agneau qui, suivant la sainte liturgie de l'Eglise, a racheté les brebis (2). »

Le Cœur de Jésus nous a révélé dans un enseignement de sa Vie publique quelques-unes des circonstances qui se rattachent à ce commandement du Père. C'est dans la parabole de la brebis perdue. Au moins est-ce ainsi que l'ont entendu saint Irénée, saint Ambroise, saint Grégoire et plusieurs autres Pères (3). Jésus dit :

« Le Fils de l'Homme est venu sauver ce qui avait péri.

» Que vous en semble ? Si quelqu'un a cent brebis et qu'une d'entre elles s'égare, ne laisse-

(1) Epître aux Philipp., II, 8. — (2) *Agnus redemit oves.* — Prose *Victimæ Pascali.* — (3) Ap. Cornel. à Lap in Matth. XVIII, 11-13.

t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf sur les montagnes et ne va-t-il pas chercher celle qui s'est égarée ?

» Et s'il arrive qu'il la trouve, je vous dis en vérité qu'il la met tout heureux sur ses épaules, et qu'elle lui donne plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont point égarées (1). »

Or les Pères que nous avons cités disent qu'il s'agit ici du Mystère de la venue du bon Pasteur en ce monde. Il était Verbe divin dans le Ciel, entouré de ses Anges, comme d'autant de brebis fidèles. Les Anges sont désignés dans la parabole par les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont point égarées. La centième brebis c'est notre pauvre race humaine. Cette simple unité représentant toute l'humanité, tandis que l'autre nombre désigne les Anges, a fait penser à plusieurs saints auteurs que les Anges sont quatre-vingt-dix-neuf fois plus nombreux que les hommes (2). Quoi qu'il en soit, le bon Pasteur « laisse les quatre-vingt-dix-neuf sur les montagnes » : mot qui rappelle bien le Ciel, avec « ses montagnes et ses collines éternelles » dont

(1) S. Matthieu, XVIII, 11-13. — S. Luc, XV, 5. —
(2) Cornel. à Lap. in Matth., XVIII.

il est parlé dans l'Ecriture (1) ; et il vint, envoyé par son Père, pour atteindre et sauver la brebis égarée. Il l'atteignit au milieu de toutes sortes de dangers, de misères, de douleurs, il l'embrassa et il la mit sur ses épaules, et il la porta à son Père avec une très grande joie. « Votre épaule est élevée, ô JÉSUS, s'écrie un pieux auteur du moyen âge, elle est forte, elle atteint jusqu'au trône du Père, au-dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu. C'est là que vous ramenez la centième brebis. »

Le même auteur ajoute : « Sois donc en sûreté, douce brebis, le Christ te porte sur son épaule. Cette épaule est forte, n'aie pas peur ; elle est haute, ne regarde pas en bas (2). »

La centième brebis est donc notre pauvre humanité égarée et perdue ; mais c'est aussi chaque âme pécheresse qu'elle désigne. Saint Luc nous le donne à croire, par les termes dont il se sert en rapportant la même parabole (3). Dès lors, le commandement du Père qui envoie

(1) Genèse, XLIX, 26. — Psaume LXXV, 5. — (2) *Méditation sur la Passion*, chap. VI. — (Parmi les Œuvres de S. Bernard, édit. Vivès, t. VI, col. 262. — (3) *Ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore.* S. Luc, XV, 7.

son Fils, notre Pasteur, l'empressement, le zèle, la sollicitude de ce très doux Pasteur avant d'atteindre la brebis; la joie qu'il éprouve, quand il la trouve et qu'il la met sur ses épaules : tout cela est particulièrement touchant. Car cette brebis, c'est chacun de nous. Ce n'est pas avec un dessein général, que le Père a envoyé le Fils et que le Fils est venu en ce monde; c'est avec cette vue distincte, très directe, de ramener et de sauver notre âme en particulier; — ma pauvre âme, telle qu'elle est, peu recommandable, inclinée au mal, portée par sa nature aux vallées basses de la paresse et de la sensualité, aux précipices de l'orgueil et de la suffisance, grossière, entêtée, ayant peur du bon Pasteur lui-même, fuyant son approche, effrayée aussi par les loups ravisseurs, et par suite pusillanime sans humilité, téméraire sans dignité, semblable à ces brebis dont parle l'Evangéliste (1), « tourmentées, couchées à terre, » découragées, finalement perdues.

Eh bien! ô Mystère d'une incomparable beauté! le Père s'est occupé de moi, quand il a donné à son Fils le commandement d'être

(1) S. Matthieu, IX, 36.

Pasteur et de livrer sa vie, comme si j'avais été seul au monde. La multitude ne l'a point distrait. Quand il a dit à JÉSUS de venir, c'est réellement à moi, à moi personnellement, qu'il l'a envoyé ; et c'est à moi que JÉSUS, Verbe éternel fait homme, Pasteur universel des âmes, est venu, comme s'il n'avait en ce monde que cette brebis à prendre sur ses épaules, à guérir de ses blessures, à ramener au bercail, à présenter à son Père, pour la faire ensuite participante de sa propre félicité et de sa propre gloire, dans le Ciel. C'est la doctrine cachée dans ces simples paroles : « Il connaît ses brebis, et il les appelle chacune par son nom. »

Amour, vous arrivez toujours à m'accabler, à m'accabler du poids si fort et si doux de votre amour! Pasteur à l'égard de mon âme! Brebis à l'égard de votre divin Père! JÉSUS! ô unique JÉSUS! que les Anges, que les Prédestinés, que MARIE, votre Mère, vous chantent le cantique de louanges, de reconnaissance, de félicitation, de joie, d'amour, que vous méritez depuis le commencement de votre sacrifice et aux siècles des siècles!...

TROISIÈME CONSIDÉRATION

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, notre Pasteur et notre Victime est aimé de son Père.

C'est l'assurance que nous en donne Notre-Seigneur lui-même. Nous avons entendu sa parole. : « Mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour mes brebis. » Saint Jean avait parlé de cet amour, quand il rendit témoignage au Sauveur, sur les bords du Jourdain (1). Le Père lui-même avait appelé JÉSUS « son Fils bien-aimé (2). » Disons ce qu'il est cet amour du Père pour JÉSUS.

DIEU le Père aime son Fils et comme Verbe éternel et comme Verbe incarné. Comme Verbe éternel, toujours engendré du Père, JÉSUS est aimé non librement, mais nécessairement par le Père, parce que JÉSUS, en tant que Verbe, est DIEU comme le Père ; il est « l'image du Père, la gloire du Père (3) ; » mais image subs-

(1) *Pater diligit Filium.* — S. Jean, III, 35. — (2) S. Matthieu, III, 17. — XVII, 5. — (3) Epître aux Colossiens, I, 15. — Aux Hébreux, I, 3. — Liv. de la Sagesse, VII, 1.

tantielle, gloire substantielle, qui est une Personne divine, la Personne du Fils, en toute chose égale au Père. L'amour nécessaire que le Père a pour le Fils est aussi un amour substantiel, ce qui veut dire rigoureusement que l'amour du Père pour le Fils n'est pas un acte quelconque de son cœur de Père, mais une substance divine, et par conséquent une Personne divine, qui est le Saint-Esprit. Or, le Fils aime aussi le Père, et cet amour du Fils pour le Père, est aussi un amour substantiel, c'est donc aussi le Saint-Esprit. O grand mystère de notre foi !

L'amour dont parle JÉSUS dans l'Evangile du Bon Pasteur, l'amour que son Père a pour lui, est bien le même amour que ce Père saint et adorable lui porte éternellement, puisque cet amour est toujours le Saint-Esprit; car le Père ne peut aimer qu'en le Saint-Esprit. Même quand il s'agit de nous, pauvres créatures si basses, si indignes d'être aimées, nous le sommes par le Père, dans le Saint-Esprit. Mais le motif qui détermine le Père à aimer n'est pas le même, suivant que son amour a pour objet le Verbe éternel ou le Verbe en tant qu'il s'est fait homme. Le Verbe éternel, il l'aime essentiellement,

nécessairement, non librement ; car il n'est pas libre de ne pas s'aimer lui-même, et son Verbe c'est lui-même. Quand il s'agit au contraire de son Verbe, considéré dans sa nature humaine, il aime librement, il aime en raison de la gloire que cet Homme-Dieu lui donne, de l'accomplissement fidèle de sa volonté qu'il exécute dans le temps. Sans doute, cet amour n'est pas purement et simplement un salaire : comment, en tout état de choses, un tel Fils ne serait-il pas aimé d'un tel Père? Mais parce que l'Incarnation du Fils de Dieu a eu pour fin de faire connaître et glorifier tous les attributs de Dieu, autant sa souveraineté que sa condescendance, autant sa liberté que sa miséricorde, ces attributs ont paru dans tout leur éclat en ce que « le Père a aimé le Fils, parce que le Fils a donné sa vie pour ses brebis. »

Voyons, avec humilité et sainte joie, comment s'explique cet amour du Père, pour le motif qui est indiqué ici : le sacrifice du Fils donnant sa vie pour ses brebis, c'est-à-dire toutes les âmes.

Pour nous rendre quelque peu compte de ce Mystère, il faut nous élever à quelques considérations d'une haute théologie.

A vrai dire, si nous pénétrons dans l'intime même de la vie divine (très indignes créatures que nous sommes d'une telle liberté), nous reconnaissons qu'en toute chose, en toutes ses œuvres, c'est nécessairement et essentiellement Lui seul que DIEU aime. Même dans la Trinité sainte, DIEU s'aime dans son Fils, il s'aime par son Fils, et cet amour, qui est le Saint-Esprit, c'est Lui-même (1). Dans le monde, c'est encore et essentiellement Lui seul que DIEU aime : sa seule gloire, son seul règne, son seul empire, son seul triomphe, parce que tout cela, et cela uniquement, c'est la vérité, c'est l'ordre, c'est la justice. S'il aimait autre chose que Lui-même ou quelque chose qui ne fût pas Lui ou de Lui, DIEU ne serait pas DIEU : il n'aime que Lui, parce qu'il est « seul bon (2) » et seul « tout bien (3). »

Or, qu'a fait JÉSUS, constamment depuis son premier mouvement de vie au sein de sa Mère,

(1) *Amas te in teipso, ô Summe Bone, cum a Patre et Filio procedit Spiritus Sanctus... Amas et teipsum in nobis... Sic nos efficiens tuî amatores, imò teipsum in nobis amans.* — De amore Dei, Guillelm. abb. S. Theodor. inter opp. S. Bern. — Patr. lat., t. 184, col. 374. — (2) S. Luc, XVIII, 19. — (3) Exode, XXXIII, 19.

jusqu'à son dernier soupir sur la croix? Il a proclamé dans tous ses états, par toutes ses œuvres, c'est-à-dire par sa Religion, par ses travaux, ses souffrances, sa mort, que son Père est tout, qu'il mérite tout, toute gloire, tout hommage, toute adoration, toute satisfaction, jusqu'à ce que, « tout lui étant assujetti, il soit tout en toute chose (1). » Et, parce que cet assujettissement des créatures humaines, qui étaient tombées, ne pouvait se faire (suivant la volonté même du Père) que par une restauration, une rédemption, et une restauration, une rédemption laborieuses, douloureuses, sanglantes, JÉSUS n'eut en vue que cette œuvre de souffrance et de sang. « Il fut obéissant au Père jusqu'à la mort et la mort de la Croix (2). » « Il donna sa vie pour ses brebis. »

Toute satisfaction étant donnée au Père, tout l'amour que le Père a pour sa gloire, son règne, son triomphe étant satisfait, le Père aima cette œuvre, il aima l'Ouvrier, il aima d'un amour total, plénier, infini, ce doux Fils qui avait ré-

(1) Prem. Epître aux Corinth., xv, 28. — (2) Epître aux Philipp., II, 8.

pondu à tout ce qu'il exigeait, à tout ce qu'il réclamait pour l'amour qu'il se doit à lui-même.

Voilà comment JÉSUS Pasteur et Victime, Pasteur immolé pour ses brebis, est nécessairement aimé de son Père.

Mais ce doux et obéissant Rédempteur, qui sait que ce Père si aimable trouve sa satisfaction et sa gloire dans le sacrifice qu'il lui offre, a dit, à l'endroit même où il nous assure que son Père l'aime, une parole qu'il faut remarquer : « *Propterea me diligit Pater, quià ego pono animam meam, ut iterùm sumam eam.* Mon Père m'aime, parce que je donne ma vie, et que je la donne afin de la reprendre. » Qu'est-ce à dire : « afin de la reprendre? » JÉSUS donne sa vie et il la reprend. Il la donne et il est victime devant son Père, pour l'honneur de son Père, pour le salut des âmes, salut qui est le triomphe du Père ; et il la reprend, et même il la donne « pour la reprendre. » C'est qu'en la reprenant, non-seulement il ne cessera pas d'être victime pour l'honneur de son Père et le salut des âmes ; mais il deviendra, en réalité, victime pour toujours. Pour toujours, il donnera, en cet état d'Hostie, soit au Sacrement, soit au

Ciel, la plus grande gloire à ce Père si aimé, et la plus parfaite rédemption aux âmes pour lesquelles il est mort. Sa Résurrection le consacrera victime éternelle. C'est la doctrine des Pères de l'Eglise (1). Ah! certes, un tel amour pour le Père, une immolation qui a pour principe un si grand zèle, qui d'abord se consomme dans le plus douloureux des supplices, et qui ensuite, se perpétue en d'autres conditions, mais dans les flammes consumantes du même amour, explique bien le témoignage que JÉSUS se donne en cet endroit de l'Evangile et ailleurs plusieurs fois (2). Il est bien, à toute sorte de titres, suivant la parole de saint Paul, « le Fils de la dilection du Père (3). »

Aussi le Père, à son tour, donne le témoignage de son amour. Le même saint Paul dit : « JÉSUS s'est humilié, en se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix. C'est pourquoi DIEU l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de JÉSUS tout genou fléchisse dans le Ciel, sur

(1) V. *Patres græcos et latinos*, *ap. Thomassin. De Incarnatione*, lib. X, cap. XI-XIV. — (2) S. Jean, XV, 9. — XVII, 24, 26. — (3) Epître aux Coloss., I, 13.

la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur JÉSUS est dans la gloire de DIEU, son Père (1). » Ailleurs, l'Apôtre atteste que cette volonté de DIEU le Père s'est accomplie : « Nous voyons, dit-il, JÉSUS couronné de gloire et d'honneur, à cause de sa Passion et de sa mort (2). » Et JÉSUS lui-même qui avait parlé de cette gloire à son Père, nous apprend qu'il l'a obtenue (3). Et le Père ne cesse de dire : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai de nouveau (4). »

O Père si aimant! O Fils si aimé! Père si aimant, parce que votre Fils a donné sa vie pour nous! Fils si aimé, parce que vous avez, en cela, accompli le bon plaisir de votre Père! soyez bénis! Car c'est nous, ce sont nos pauvres âmes qui, après tout, profitent de tant d'amour. On dirait que nous en sommes l'objet, le centre, le but, notre salut étant la condition que vous, ô Père, aviez posée, pour donner un si grand amour à votre Fils. En toute vérité, c'était bien

(1) Epître aux Philipp., II, 8, 11. — (2) *Videmus Jesum, propter passionem mortis, gloriâ et honore coronatum.* — Ep. aux Hébr., II, 9. — (3) S. Jean, XVII, 1, — S. Luc, XXIV, 26, 46. — (4) S. Jean, XII, 28.

votre gloire qui était l'objet, le but de votre amour; mais vous avez mis votre gloire en notre salut. O Père! « nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous rendons grâces à cause de cette grande gloire (1). » O Fils! ô notre Pasteur! ô notre Victime! ô notre Agneau! si aimé du Père! si grandement digne d'être aimé des hommes! Nous nous unissons, avec amour, avec transport, au cantique universel que vous chante toute créature, comme nous l'apprend le livre de l'Apocalypse :

« Et je vis et j'entendis la voix des Anges; et il y en avait des milliers de milliers; et ils disaient à haute voix : « L'Agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur et bénédiction. » Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le Ciel et sur la terre et sous la terre, et dans la mer et dans toute son étendue ; et elles disaient : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance, dans les siècles des siècles (2). » Oh! oui, honneur!

(1) *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te, gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.* — *Gloria in excelsis.* — (2) Apocalypse, v, 11, 13.

Oh! oui, bénédiction! Oh! oui, gloire, puissance, amour, dans les siècles des siècles!

VINGTIÈME MÉDITATION

Sur quelques paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Evangile du Bon Pasteur.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

Sur ces paroles : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. »

Quelle onction dans ces paroles de notre bon Pasteur : « Il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent! » O Dieu! que cela nous est bon, que Jésus nous connaisse, et que nous, brebis, humbles et dociles, nous le connaissions, lui, notre unique joie et notre unique vie. — Arrêtons-nous à méditer ce que ce doux Amour de nos âmes daigne nous dire avec tant de suavité.

« Je connais mes brebis. » Il a dit un peu avant : « Le vrai Pasteur (et c'est lui toujours) connaît ses brebis et les appelle par leur nom. »

C'est une manière très-touchante de dire de quelle manière intime il les connaît; et cette intimité est le premier caractère de la connaissance qu'il a de nous.

Que peut-il y avoir de caché en nos âmes, en notre vie, qu'il ignore? Hélas! cela nous trouble peut-être. Non! ne nous en affligeons pas outre mesure. La connaissance qu'il a de nous est miséricordieuse et compatissante. Nous le verrons tout à l'heure. Voyons maintenant comment elle est intime. Première enfance, adolescence, âge mûr, vieillesse, il sait tout, tout ce qui s'est passé en nos esprits, nos cœurs, nos volontés.— Que de choses! Quelle histoire, cette histoire du dedans de l'âme! Au dehors, nous avons notre vie que les hommes connaissent d'une certaine manière. Ils approuvent, ils censurent, ils sont indifférents. Qu'est-ce que leur jugement en comparaison de la réalité? Ah! la réalité, DIEU seul la voit. L'apparence est pour la créature; le fond, le vrai de la vie est pour le regard du Créateur (1). Ce fond, ce vrai, qu'il est différent de l'apparence! Vertus, disposi-

(1) *Homo videt ea quæ parent, Deus autem intuetur cor.* — **Prem. Liv. des Rois, xvi, 7.**

tions, inclinations, vues de l'esprit, sentiments du cœur, affections libres de notre volonté, préoccupationde l'amour-propre, complaisances ou tristesses de la vanité, efforts vers le bien, inconstances, défaillances, succès : et tout le reste, toute cette étrange, indescriptible, prodigieuse vie intérieure... Tout cela est connu de notre Pasteur. Les efforts, les lenteurs, les faiblesses, les découragements, les mouvements généreux de ses pauvres brebis : il sait tout. Que j'en suis heureux, ô mon compatissant Pasteur! Je suis misérable, mais vous le savez; je suis coupable, mais vous le savez; je fais avec quelque bonne volonté, en commençant, un premier mouvement vers vous, et vous le savez. Cela m'est mille fois encourageant et bon. Quelle serait mon extrême infortune, si votre regard n'était pas sur moi, votre regard infaillible et doux. Quand les créatures me voient, me jugent en bien, elles me dissipent, me faussent, me jettent hors de la vérité; quand elles me jugent mal ou seulement sévèrement, elles me fatiguent, m'irritent ou me portent à un orgueil, à une sorte de fierté aussi dangereuse que la dissipation et la suffisance. Et, après tout, seraient-elles dans le vrai, je ne le

sais pas; si je me fie à elles, je ne suis pas sûr de ne pas me tromper, et je ne puis non plus me fier à moi-même. Je suis trop intéressé à ne pas me trouver imparfait, dépourvu de dignité, de droiture, infidèle, ingrat, sans amour pour mon premier et divin Bienfaiteur. C'est pourquoi je vous dis avec simplicité : O mon Pasteur! regardez-moi, voyez l'intime, connaissez tout, pour avoir compassion et pitié de tout.

Il connaît tout; il connaît toute mon âme, toute ma vie, depuis l'éternité. Avant tous les siècles, dans son repos au sein du Père, il me voyait d'une vue sûre, pénétrante, aussi lumineuse que la vue qu'il a de son Père lui-même. Quel mystère de miséricorde et de bonté est celui-là! Il m'a vu, et il ne s'est pas détourné de moi. Il m'a vu et il ne m'a pas rejeté, renonçant à me tirer du néant, à me donner avec l'être les bienfaits de sa sagesse, de sa Providence, de sa tendresse, de sa douceur, de sa patience! Non: Il m'a vu, et il m'a regardé. Il y a eu dès lors la plus grande, la plus extraordinaire bonté dans ce regard; car c'est dans son Humanité adorable, c'est dans ses plaies, c'est dans son Cœur de Verbe incarné, qu'il m'a

considéré. Il m'a vu dans sa Mère, dans la société de ses élus, dans son Eglise. Il m'a regardé et connu, dans ce milieu, dans ce bercail, objet de tant d'amour, où tout recommande ceux qu'il y voit. « Je connais mes brebis. » Je suis donc « sa brebis. » Voilà le secret de tant de bienveillance. Je ne suis pas un être quelconque, un grain de poussière, un brin d'herbe, ni un astre du firmament : c'eût été peu. Moi « sa brebis, » non point fidèle comme ses anges ; moi « sa brebis, » égarée dès le commencement, souvent indocile, digne d'oubli, de réprobation, et pourtant, ô mystère ! portée, toujours portée sur ses épaules, dans ses mains, au plus secret de son Cœur. Voilà mon Dieu, mon Pasteur !... Ce que c'est qu'être connu de lui ! aimé de lui !...

Il ajoute : « Et mes brebis me connaissent. » Qu'il est bon de nous rendre ce témoignage ! Que connaissons-nous de lui ? Sa divinité ? Ses grands attributs qui s'appellent Eternité, Immutabilité, Immensité, Infinité ? Sa vie immanente de Fils de Dieu ? Que savons-nous de toutes ces élévations ? Nous savons peu, pauvres créatures, abimées dans les ténèbres de notre chair. Nous ne connaissons pas davantage le merveilleux mystère de son Incarnation, de sa vie cachée,

de ses souffrances, de sa mort, de son Eucharistie. Ce sont des profondeurs ou des hauteurs inaccessibles pour nous. Ce que nous avons appris est si peu, en comparaison de la réalité. Evidemment une telle connaissance ne peut lui faire honneur. Et pourtant il dit avec joie (car il y a de la joie dans cette parole) : « Et mes brebis me connaissent. » Ah ! c'est que, en vérité, nous connaissons ce qu'il veut avant tout, par-dessus tout que nous sachions, comme étant la grande science : nous connaissons son Cœur et son amour. C'est la parole et le témoignage de son Disciple bien-aimé ; c'est aussi notre témoignage : « Nous connaissons sa charité, et nous le connaissons en ce qu'il a livré son âme pour nous (1). » C'est bien la réponse à l'affirmation du bon Pasteur : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Voilà donc notre science, la science dont le grand Apôtre a dit : Je n'en ai pas d'autre, la science du bon Pasteur crucifié pour ses brebis (2). Or, c'est

(1) *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit.* — Prem. Epître de S. Jean, III, 16. — (2) *Non enim judicavi ne scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc Crucifixum.* — Prem. Epît. aux Corinth., II, 2.

ce qui suffit à notre très miséricordieux Guide, Maître, Pasteur et Père. Pourvu que nous sachions bien qu'il nous aime, que nous pouvons toujours compter sur son Cœur, son dévouement, sa miséricorde ; et que, même dans la dernière extrémité où le péché peut nous réduire, son regard miséricordieux est toujours sur nous, il se console de nos étranges ingratitudes : non qu'il ne soit profondément blessé de nos fautes. Il est saint et le péché est cette douleur ajoutée aux douleurs de sa Passion dont parle le Psalmiste (1). Et certes, il est rigoureusement important et nécessaire que nous ne l'oubliions jamais. Mais ce qui intéresse surtout son Cœur, c'est que nous ne doutions pas de son amour, et que nous nous souvenions toujours qu'il nous aime.

Science mille fois précieuse ! Elle est maintenant imparfaite : « Nous ne connaissons, dit saint Paul, les choses qu'en partie. Enfant, nous jugeons en enfant ; plus tard, il y aura progrès ; et devenus hommes, nous nous déferons de ce qui est de l'enfance. Cependant, c'est toujours

(1) *Et super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Psaume LXIII, 27.

en énigme et comme en un miroir que nous voyons ce qui est de DIEU ; et c'est ainsi que nous ne connaissons qu'imparfaitement. Mais un jour viendra, où nous connaîtrons DIEU comme lui-même nous connaît (1). » Ce sera le jour heureux de l'éternité où, brebis amenées au bercail de paix et de félicité, dont JÉSUS sera « le Pasteur unique, » dit Ezéchiel (2), « le grand Pasteur des brebis » dit saint Paul (3), nous verrons se vérifier dans la joie éternelle la parole prononcée autrefois : « Je connais mes brebis, je les appelle par leur nom ; et elles me connaissent. »

Mais pour avancer en cette divine connaissance qui est déjà, dès cet exil (suivant l'assurance même que JÉSUS nous en donne), la vie éternelle (4), méditons et comprenons de notre mieux les paroles qui suivent du divin Pasteur.

(1) Prem. Epître aux Corinth., XIII, 9, 12. — (2) Ezechiel, XXXIV, 23. — (3) Epître aux Héb., XIII, 20. — (4) *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* — S. Jean, XVII, 3.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION

Sur ces autres paroles : « Quand le bon Pasteur a fait sortir les brebis du bercail, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. »

C'est toujours la même suavité. Tout cet évangile n'est que suavité, parce que le Cœur de JÉSUS se révèle et s'épanche tout à l'aise. Heureuses les âmes qui sont les brebis d'un tel Pasteur ! Voici ce qu'il fait pour elles.

« Il les fait sortir du bercail. » C'est pour les conduire en des pâturages bienfaisants. Ces pâturages sont la pure doctrine de son Evangile, de son Eglise ; c'est la pratique des bonnes œuvres (1) ; c'est l'exercice de la vie chrétienne après le Baptême. Le bercail, c'est le Baptême. Toute cette initiation à la pratique des commandements de DIEU, des leçons de JÉSUS-CHRIST et de son Eglise n'a rien de pénible ; mais ce qui est vraiment pénible et laborieux, c'est la pratique elle-même. « Dévore ce volume, » dit

(1) Vid. Patres, ap. Corn. à Lap. in illud Joann, x, 4.

l'Ange à saint Jean dans l'Apocalypse (1). Saint Jean le prit et le mangea; et cette nourriture, d'abord très douce au palais, fut un peu après d'une amertume extrême. La vérité que le saint Evangile nous révèle sur l'importance et le sérieux des devoirs de la vie chrétienne est cette nourriture (2). Brebis dociles, nous allons du bercail au lieu où cette nourriture est donnée, aux pâturages abondants, dont l'Eglise est la céleste gardienne.

Mais dans cette marche, dans la direction que nous avons à suivre, nous ne sommes pas sans guide. Quel charmant tableau! *Ante eas vadit.* Il s'avance devant elles; il les appelle par leur nom, il les attire, il les encourage, il les excite. Le chemin est rude; mais ses pieds ont touché les pierres du sentier. Ces pierres blessent moins douloureusement les pieds délicats des brebis. Les blessures qu'elles font sont aimées. Le bercail était un lieu de tranquille repos, la chaleur y était douce, la nourriture toute préparée; les brebis pouvaient la prendre sans peine. Maintenant, c'est loin qu'il faut aller la

(1) Apocalypse, x, 9, 10.—(2) *Liber hic est scriptura sacra.* — S. August. Quæst. nov. et veter. testam. quæst. LXXII.

trouver, l'air des montagnes est vif; les chemins de ces lieux déserts ne sont pas sans danger. Mais « il marche devant elles, » lui, le Pasteur vraiment « bon, » comme il assure qu'il l'est ; et il le prouve. Rien n'est à redouter, quand il veille, quand il conduit, quand il s'avance à la tête de son troupeau ; et les pâturages où il mène les brebis dociles offrent un aliment bien plus sain, plus fortifiant, meilleur de tout point, que celui de la bergerie.

JÉSUS marche ainsi, toujours, le premier, devant chacune de nos âmes. Et voici la promesse qu'il fait : « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres : mais il aura la lumière de la vie (1). » La lumière de la vie, c'est l'intelligence sûre, profonde, élevée, de ses paroles, de ses exemples, de ses mystères. Mais il faut d'abord se mettre sur ses pas, docilement, humblement, comme une brebis suit son pasteur : la lumière vient après. Ce n'est pas que notre premier mouvement pour obéir à ses invitations soit aveugle et irréfléchi. Non ; JÉSUS répand d'abord lui-même une première clarté dans notre âme, quand il l'invite ; mais il

(1) S. Jean, VIII, 12.



ne donnera la plénitude de la lumière qu'après que nous aurons obéi à sa voix et voulu faire ce qu'il attend de nous. Ceci peut sembler un paradoxe : c'est cependant la loi constante de nos relations avec DIEU. La vraie lumière de l'esprit est le fruit de la fidélité amoureuse avec laquelle le cœur obéit. Voilà pourquoi un ancien a dit : « Pour voir, il faut aimer (1). » Et c'est peut-être un des sens de cette parole du divin Maître : « *Qui facit veritatem venit ad lucem* (2). Celui qui fait, qui accomplit la vérité qu'il connaît, arrive à une plus grande connaissance de la vérité. » Combien de personnes dans le monde, et même pieuses et adonnées aux œuvres de la charité, qui n'ont qu'une lumière incertaine, presque douteuse, sur Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ses mystères, son esprit, ses vues, ses goûts, ses maximes, ses jugements, ses droits, les rapports d'amour qu'il veut avoir avec nos âmes, l'union qu'il nous faut contracter avec lui ! Est-ce que ce sentiment, la claire vue de ce que nous disons ici n'est pas rare, très rare, même dans le monde

(1) *Amare videre est.* — Richard de S. Victor, déjà cité. — (2) S. Jean, III, 21.

pieux ? Et pourtant l'Evangile et les livres de dévotion sont entre les mains de tous ; le crucifix n'est voilé à personne ; la parole de DIEU se fait entendre très souvent et par des voix éloquentes ; les moyens sont nombreux, multipliés... Et, avec tout cela, qui comprend les desseins, les voies de JÉSUS ? Qui a le sens des intimes besoins de son Cœur ? Qui le connaît véritablement, pour tout dire en un mot ?

C'est qu'avant tout, les âmes mêmes bonnes, même généreuses en présence de bien des sacrifices, ne disent pas résolûment, intimement avec amour : « Je veux le suivre partout où il me conduira. Je veux m'attacher à ses pas. Je suis sa brebis. Ce qu'il voudra de moi, il l'aura. Est-ce le sacrifice de ma liberté, de mes goûts, de mes vues ?... Est-ce la consécration entière de moi-même dans la vie parfaite des prêtres, des religieux, des vierges ?... Est-ce l'immolation quotidienne dans la pratique d'une patience obscure, d'un dévouement sans honneur, d'œuvres pénibles sans succès apparent ?... Ou bien est-ce l'infirmité, la maladie, la contradiction, la perte des biens et de l'estime universelle ?... Voici les traces de ses pieds bénis : c'est-à-dire voici son bon plaisir suffisamment

connu. C'est assez pour mon cœur. Je veux aller où il veut me conduire. »

Ces paroles, cette disposition, les œuvres humbles et ferventes qu'elle inspire, sont la condition nécessaire de la vraie connaissance de JÉSUS. Mais cette docilité simple, confiante, généreuse, toute d'amour, est une exception dans le monde. JÉSUS disait à des pêcheurs, qui réparaient leurs filets sur les bords de la mer : « Venez ! » et ils allaient. Ils disaient à leur tour au Maître : « Où demeurez vous? » et JÉSUS répondait : « Venez et voyez ! » Toujours « Venez ! » et il s'avançait pour indiquer la route, et les disciples allaient sur ses pas, et ce que JÉSUS avait promis s'accomplissait : les heureux disciples voyaient ; ils voyaient JÉSUS, ses attraits, ses charmes, sa beauté, sa bonté ; ils le voyaient : *Dicit eis : Venite, et videte. Venerunt et viderunt.* (1). Voilà la lumière, la désirable, la délectable lumière. Les petits la reçoivent, parce que les petits sont dociles. « Je vous bénis, mon Père, Roi du Ciel et de la terre, dit JÉSUS, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages du siècle et de ce que vous les avez

(1) S. Matthieu, IV, 19-22. — S. Jean, I, 37-39.

fait connaître aux petits (1). » C'est leur récompense magnifique. Elle est donnée avec abondance, à quiconque est simple, dès que la voix de Jésus se fait entendre. D'obscures servantes ont du Verbe une intelligence plus haute que des savants célèbres, et d'humbles converses ont « le sens du Christ » comme dit Saint Paul (2), bien plus que des théologiens renommés. Il y a une science intellectuelle, vaste, abondante ; elle donne de l'enflure, dit encore l'Apôtre (3). Le démon la posséde, celle-là ; et de fait, cet esprit de ténèbres est plus instruit et plus savant que toutes les Ecoles réunies. Mais, au lieu d'en être heureux, il en tremble sans cesse, dit saint Jacques (4). Il y a une autre science, fruit de l'humilité obéissante et de l'amour soumis et généreux. Elle est un don du Saint-Esprit. Les brebis ont cette science, reflet lointain mais très pur de la Lumière même des Bienheureux.

(1) S. Matthieu, xi, 25. — (2) *Nos autem sensum Christi habemus.* — Prem. Ep. aux Corinth., ii, 16. — (3) Prem. Ep. aux Corinth., viii, 1. — (4) S. Jacques, ii, 19.

TROISIÈME CONSIDÉRATION

Sur ces paroles : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail. Il faut que je les amène, et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul Pasteur. »

« J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail. » JÉSUS a dit cette parole aux jours de sa Vie Publique. Il ne cesse de la répéter, avec le même amour. Le bercail, c'est l'Eglise, l'Eglise catholique fondée par le divin Pasteur. Comment peut-il y avoir des brebis hors de l'Eglise? La réponse est facile. JÉSUS est venu pour toutes les âmes, et s'est immolé sur la Croix pour chacune d'elles. De sorte que pas une ne lui est étrangère. Toutes sont à lui. Il les a reconquises; il est leur Roi, mais leur Roi pacifique : il est leur Pasteur; elles sont toutes ses brebis, soit les infidèles, soit les idolâtres, les impies, les hérétiques, les pécheurs de tous les pays. « J'ai d'autres brebis. » Il y a de la tristesse dans cette parole. Parmi les brebis qui ne sont pas du bercail de l'Eglise, il y en aura de dociles et celles-là feront sa joie. Pierre, à la

première prédication, en gagnera trois mille, puis des multitudes. Les autres Apôtres, Paul surtout, multiplieront le nombre des brebis de JÉSUS-CHRIST. Elles viendront en foule, dès le commencement de la prédication évangélique; et tous les siècles verront les desseins du divin Pasteur se vérifier; mais non point de la manière absolue qui est l'objet des désirs de son Cœur; et voilà pourquoi il y avait de la tristesse dans sa parole et dans ce Cœur si bon.

Le mystère de l'amour de notre DIEU, des moyens qu'il a employés pour faire triompher cet amour, sa vie, ses enseignements, ses exemples, sa mort, puis l'institution de son Eglise, la mission de ses ministres, les merveilles de la charité de ses saints, tant de puissance et d'autorité, tant de douceur et de persuasion, mis en œuvre pour atteindre ce but : toutes les âmes réunies sous son empire de Pasteur, — et cependant des milliers et des milliers d'âmes qui n'ont jamais voulu, qui ne voudront jamais de cet empire d'amour! Voilà le grand problème de l'histoire humaine. Nous nous l'expliquerons un jour dans la lumière de l'éternité. Maintenant notre esprit se fatigue à en chercher la solution. Mais ce que nous sa-

vons, c'est que les âmes qui n'auront point eu leur place, de quelque manière, dans le divin bercail seront inexcusables. La Sagesse de DIEU sera justifiée devant tout l'univers, et l'univers verra comment, dans le plan et la conduite de cette infaillible Sagesse, tout est digne d'admiration, en même temps que tout est sauvegardé : les intérêts des âmes, l'indéfectible amour que DIEU a pour elles, et tous les droits de ses adorables attributs. Le monde n'a été créé que pour la gloire des attributs divins, se manifestant dans le salut des âmes. L'amour de DIEU pour nous est le motif et la règle de tout ce qui a été fait. Quand JÉSUS dit : « J'ai d'autres brebis, » il révèle d'une manière touchante le dessein éternel de la Trinité sainte. Heureuses les âmes qui se laissent gagner aux attraits de sa grâce ! Elles verront, elles goûteront la joie ineffable que donne la connaissance de l'amour de DIEU pour nous.

JÉSUS ajoute : « Il faut que je les amène. » Ce « il faut » est d'une grande beauté. Il signifie que JÉSUS porte en son Cœur comme un poids qui le presse, une nécessité qui s'impose et qu'il lui serait impossible d'écarter. Ah ! c'est que l'amour a de ces nécessités souveraines.

Saint Paul en a parlé (1). « Il faut! » c'est le décret que mon Père a porté en faveur des hommes et que je suis chargé d'exécuter. « Il faut! » c'est le besoin de tout mon être, car je suis serviteur, esclave, Hostie des âmes. Je ne m'appartiens pas. Je leur suis donné, consacré, voué. « C'est jusqu'à ce point que mon Père a aimé le monde! » Et c'est l'intime et profonde joie de mon âme de donner à ce monde tout entier, sans exception d'une seule âme, tout ce que je suis. « Il faut que je les amène. » Je n'épargnerai rien : mes incessantes supplications, mes satisfactions, mes humiliations, mes travaux, ma Passion, ma douloureuse Croix, l'amer calice de ma mort ignominieuse... Tout avide que je suis d'obscurité, je me produirai, je ferai des miracles éclatants. Quel que soit mon désir de voir mon Eglise porter le caractère de mon humilité et ne s'avancer qu'humblement à travers les siècles (2), je lui donnerai d'ar-

(1) *Necessitas enim mihi incumbit : væ enim mihi est si non evangelizavero.* — Prem. Ep. aux Corinth., IX, 16. — (2) *Ecclesiam suam quantilibet numerositate, jam dilatitam tamen usque ad finem mundi humilitate vult crescere.* — Ven. Beda, in offic. confess. non Pontif. 2 loco.

dents Apôtres, d'illustres Docteurs, de glorieux Pontifes, des Saints qui rempliront le monde du bruit de leur sainteté. « Il faut que je les amène. » Ah! cet impérieux, ce tout-puissant besoin de réussir en cette œuvre décisive, qu'il est beau de le voir, de l'adorer; qu'il est touchant de voir comme il réduit à une sorte d'extrême langueur et d'amoureuse agonie, le Cœur de notre doux Pasteur, de notre Victime, de notre DIEU!...

Il dit ce qui adviendra, si l'immense désir de son cœur est satisfait. « *Et fiet unum ovile et unus Pastor.* Et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul Pasteur. » Ah! voilà un grand mystère. Cette annonce de notre DIEU s'accomplira un jour. C'est lorsque, toutes les brebis étant à sa droite et les boucs à sa gauche, ceux-ci seront jetés dans les supplices de l'enfer. Alors, l'abîme étant fermé et le mal étant relégué dans cette sorte de néant, qui sera la mort éternelle, les brebis se réuniront autour du suprême Pasteur, et il n'y aura qu'unité parfaite : *Unum ovile et unus Pastor.* « Mon DIEU! donnez-moi une place parmi les brebis; que je sois séparé des boucs, que je sois à

votre droite (1), » afin que j'appartienne à l'unité de votre troupeau bienheureux.

Mais avant ce jour, avant la fin des siècles, n'y aura-t-il pas une époque bénie entre toutes, où réellement la terre ne verra plus tant de divisions qui affligent les élus, tant de schismes, tant d'hérésies; où ceux qui ne connaissent pas encore la voix du Pasteur, l'entendront et viendront à lui, les infidèles, tous les peuples qui sont assis à l'ombre de la mort? Plusieurs saints Docteurs ont eu l'espérance de ce règne universel du CHRIST, de son Eglise, de sa vérité, de sa grâce, dans tout le monde (2); peut-être avant la défaite de l'antechrist, peut-être après. Il faut croire que, tant que l'Eglise ne se sera pas prononcée sur ce point, il ne sera ni possible, ni prudent de rien affirmer. Mais, quel que soit le secret de l'avenir, faisons tout ce qui dépend de nous, pour donner quelque satisfaction à l'immense désir qu'a le divin Pasteur de voir les âmes, toutes ses brebis spirituelles, réunies dans la bergerie. Prions et travaillons. Prions pour tous ceux qui ont mission de

(1) *Inter oves locum præsta*, etc. Dies iræ. — — (2) Vid. Corn. à Lap. in Apocal., xx, 2.

gagner les âmes à JÉSUS-CHRIST, pour Notre Saint-Père le Pape, qui a la grande mission de hâter cette réunion des brebis dispersées, — pour Nos Seigneurs les Evêques qui, par la grâce même de leur ordination, participent à cette mission et au zèle qu'elle commande, — pour tous les hommes apostoliques, les prédicateurs, les missionnaires, principalement ceux qui sont envoyés par le Vicaire de JÉSUS-CHRIST dans les pays infidèles ou hérétiques, — pour quiconque s'occupe et travaille pour la conversion des pécheurs et le retour des schismatiques et des hérétiques, ou l'instruction des infidèles, par quelque œuvre de charité.

Donnons nous-mêmes notre concours. Quelle joie pour le Cœur de JÉSUS, si nous pouvons amener une brebis perdue à l'unité de sa foi et de son amour! Si nous avons les biens de ce monde, donnons largement nos aumônes aux saintes Œuvres de *la Propagation de la Foi*, *de la Sainte-Enfance*, *des Ecoles d'Orient*, *de Saint-François de Sales* et autres, toutes dignes de nos sacrifices. Si nous pouvons disposer de notre temps, donnons-le. Il y a peut-être près de nous, parmi les pauvres, ou dans le nombre de nos amis, des hérétiques, des

schismatiques, des infidèles. Donnons notre zèle ; donnons notre patience, notre douceur, notre prudence, notre constante et humble et inaltérable charité. Amenons, amenons le plus possible des brebis au céleste Pasteur. Contentons ce besoin de son Cœur. Réalisons cet ardent désir de sa Passion adorable. Il a dit : « Quand je serai élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi (1). » C'est par nous qu'il veut attirer les âmes, ses brebis tant aimées, pour lesquelles il a expiré au milieu de tant de souffrances. Amenons, amenons ses brebis à sa Croix ; amenons-les à cette Croix toujours dressée dans son Eglise. Amenons-les à son Calvaire eucharistique, pour lui donner la joie de les nourrir de sa Chair et de les abreuver de son Sang. C'est là que s'opére une merveilleuse unité où le troupeau et le Pasteur ne font qu'un ; *Unum ovile et unus Pastor*. Donnons-lui la joie de cette unité, en attendant celle qu'il annonce. Amenons les petits enfants, amenons les hommes, si ingrats, si tristement oublieux, même les hommes catholiques ; amenons de tout notre pouvoir une multitude à ce

(1) S. Jean, XII, 32.

banquet, à ce festin de la bergerie de JÉSUS. Que les brebis se pressent en multitnde! Le pâturage est abondant; la nourriture sainte ne fera pas défaut.

Mon DIEU! vos attraits sont si doux! vos charmes si puissants! Aidez-nous, aidez-nous, en vous faisant connaître, à vous amener les âmes en grand nombre. Hâtez, hâtez vous-même le jour mille fois béni de l'unité parfaite d'un seul troupeau sous votre empire, ô unique Pasteur!... O jour! qui semble être du Ciel plutôt que de la terre! O jour, que les justes des derniers temps verront sans doute sur la terre, ne tardez pas, et qu'ainsi « le Règne de JÉSUS arrive, et que sa volonté soit faite sur la terre comme au Ciel! »

VINGT-UNIÈME MÉDITATION.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Maître.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est notre Maître, et, à ce titre, il nous possède pleinement; mais c'est éminemment en sa qualité de Prêtre qu'il nous possède.

Le titre de Maître donné à Notre-Seigneur est très fréquent dans l'Ecriture. Nous le verrons dans la suite de cette Méditation. Or, ce mot a trois sens différents : Maître, c'est d'abord celui qui possède ; Maître, c'est encore celui qui commande ; enfin, Maître désigne celui qui enseigne.

C'est selon ces trois manières d'entendre ce mot, que Notre-Seigneur est notre Maître. Nous allons nous en convaincre ; et nous admirerons aussi comment c'est en sa qualité de Prêtre et par la vertu de son Sacerdoce, que ce

miséricordieux Sauveur est toujours notre Maître.

Il l'est d'abord en ce sens qu'il nous possède, qu'il nous tient sous son empire, sous sa dépendance, sous son autorité absolue. C'est son droit, son droit contre lequel rien ne pourra jamais prescrire. C'est aussi notre gloire, c'est le sujet de nos cantiques; nous disons tous les jours avec l'Eglise : « Vous êtes seul notre Maître, vous êtes seul le Très-Haut, ô JÉSUS-CHRIST (1). »

Notre-Seigneur JÉSUS est notre Maître et notre Maître souverain, d'abord en tant que DIEU. Cette vérité se prouve d'elle-même, et n'a besoin d'aucun développement. En tant que DIEU, Notre-Seigneur est Créateur.

« Au commencement était le Verbe, dit saint Jean, et le Verbe était en DIEU. C'est lui qui était au commencement en DIEU, et le Verbe était DIEU C'est lui qui était au commencement en DIEU. Tout a été fait par Lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui (2). » Il a fait le monde visible et le monde invisible avec son Père, comme son Père, avec son Esprit,

(1) *Gloria in excelsis.* — (2) S. Jean, I, 1.

l'Esprit-Saint, qui est aussi l'Esprit de son Père. La Création est l'œuvre indivisible de la très sainte Trinité.

Jésus, en tant que Dieu, est donc notre Souverain, notre Roi, notre Possesseur, notre Maître.

Il l'est aussi en tant qu'Homme-Dieu ; car l'Humanité sainte de Jésus a été faite participante des droits de la Nature divine. L'Ame incréée de Notre-Seigneur a pu dire à la Nature divine (s'il était possible de supposer ce langage ; nous ne le supposons que pour exprimer mieux notre pensée) : « Tout ce qui est à vous est à moi ; comme tout ce qui est à moi est à vous (1). » En vertu de l'union si étroite qui existait, en Jésus, entre le Verbe et l'Humanité prise par le Verbe, Jésus était une seule Personne divine, la Personne du Fils de Dieu. C'est pourquoi tout ce qui appartient au Fils de Dieu était et continue d'être toujours communiqué à cette Humanité sainte et adorable. C'est en ce sens que les Pères ont entendu de Jésus-Christ, Homme-Dieu, ces paroles du Psaume : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils ; je

(1) S. Jean, xvii, 10.

vous ai engendré aujourd'hui. Demandez-moi et je vous donnerai les nations en héritage, et pour possession la terre entière (1). »

Jésus-Christ, Homme-Dieu, est donc notre Souverain, notre Possesseur, notre Maître.

Mais ce qui donne à sa domination, à ses droits, à sa souveraineté absolue un caractère particulièrement glorieux, touchant, et, en un sens, décisif, c'est son titre de Prêtre, et c'est aussi sa condition de Victime ; car c'est en cette double qualité de Prêtre et de Victime, qu'il nous a achetés, conquis et que nous sommes d'une manière spéciale, très parfaite, très nouvelle, son Peuple, et, comme dit saint Pierre, « son Peuple d'acquisition (2). »

Mais, pour bien entrer dans l'intelligence de cette vérité, il faut nous rappeler que, par le péché de notre premier Père, nous avons passé sous l'empire et le joug ignominieux du démon. Que de fois cette vérité est douloureusement énoncée dans l'Ecriture et dans la Liturgie ! Quand, tout petit enfant, nous fûmes présentés à l'Eglise, pour recevoir le saint Baptême, le

(1) Ps. II, 7, 8. — V. Bossuet, *in Psalm.* — (2) Prem. Epître de S. Pierre, II, 9.

Prêtre, avant de conférer le Sacrement, dut dire sur nous les paroles de l'exorcisme qui s'adressent au démon : « Sors de cette créature de Dieu, maudit Damné, Esprit immonde (1)! » Plusieurs fois, le Ministre de Dieu, usant de l'autorité de Dieu, commande ainsi à l'ennemi de quitter l'âme humiliée de l'enfant. C'est une preuve que cet ennemi abominable en a pris possession. Hélas! avant la Rédemption de notre Dieu, avant l'application de ses mérites, c'est là notre condition malheureuse. Non, sans doute, (il faut bien le dire) que le Démon puisse absolument être appelé notre Possesseur, notre Maître; certes! ces noms ne peuvent en aucune manière lui convenir. Est-ce qu'il a le droit de posséder, en ce monde, quoi que ce soit? Nous avons entendu déjà saint Grégoire, pape, nous dire que « les démons ne possèdent rien ici-bas (2). » Mais son pouvoir sur nous est réel, et notre état, avant que Jésus nous délivre, est une véritable servitude. « Quiconque commet le péché, dit le miséricordieux Sauveur lui-même, est esclave du péché (3); »

(1) Rituel romain. — (2) In Evang. Homil. XXXII. — Comm. unius Martyr. IX lectio. — (3) S. Jean, VIII, 34.

et, « celui qui commet le péché, dit saint Jean, y est poussé par le démon (1). »

Quel triste état! Quelle condition mille fois affligeante! C'est pourquoi saint Paul, avec une sorte d'enthousiasme, s'écrie : « Rendons grâces à DIEU le Père qui nous a fait dignes de participer à l'héritage des saints dans la lumière éternelle; qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transférés dans le royaume et sous l'empire de son Fils bien-aimé, par le sang duquel nous avons été rachetés et nous avons reçu la rémission de nos péchés (2). » O DIEU! quelles magnifiques paroles! « Nous sommes appelés à l'héritage éternel des saints, » et, pour cela, « nous avons été arrachés à la puissance des démons qui ne sont que ténèbres, et nous avons été transférés dans le royaume et sous la puissance du Fils bien-aimé de DIEU!... » Mais comment? Voici l'intime secret du Mystère : *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus.* Tout ce bien, tout ce glorieux changement, « nous le devons à la Rédemption que ce Fils bien-aimé du Père à faite par son sang, son sang versé pour nous. »

(1) Prem. Epître de S. Jean, III, 8. — (2) Epître aux Coloss., I, 12, 13, 14.

C'est donc bien Jésus Prêtre et Jésus Victime qui est notre Roi, notre Souverain, notre Possesseur, notre Maître. Saint Epiphane, un des plus anciens Pères de l'Eglise grecque, a réuni tous ces titres, en disant : « Il est Prêtre et il ne cesse de s'offrir pour nous. Mais il l'a fait autrefois ; car il est lui-même, lui seul, Victime ; il est sacrifice, il est Pontife, il est Autel, il est Dieu, il est Homme, il est Roi, il est Brebis, il est Agneau ; enfin, pour notre amour, il est toute chose en tout (1). » Les justes du premier Testament disaient aussi dans leurs prières ardentes, sollicitant du cœur du Père la venue du Libérateur : « Envoyez l'Agneau Dominateur de la terre (2). » Ils ne disaient pas : « le conquérant, le triomphateur, celui qui gouvernera, une verge à la main ; » ils disaient « l'Agneau Dominateur, » indiquant par cette appellation, qui semble de prime abord exprimer deux idées inconciliables, que l'Envoyé du Père, le Messie, le Sauveur, dominerait, mais par la vertu de son sacrifice.

C'est ce que saint Augustin a bien remarqué, quand il a dit cette belle parole : « *Victor et*

(1) Advers. Hæres., libr. II. Hæres., LV, n. 4. — (2) Isaïe XVI, 1.

Victima et ideo victor quia Victima : Il est victorieux et il est Victime, et il est victorieux parce qu'il est Victime (1). » Et ailleurs : « Il est maître du monde non par le fer, mais par le bois (2) : » il fait allusion à la croix de JÉSUS-CHRIST. Et encore dans un autre de ses ouvrages : « Il a vaincu le monde et il se l'est soumis, non par une lutte acharnée contre le monde, mais par l'humilité de ses souffrances (3). »

Tout cela est singulièrement touchant et propre à transporter nos âmes d'amour et de reconnaissance. Mais ajoutons encore une réflexion. Avons-nous suffisamment remarqué les mots de *rédemption*, de *rachat*, d'*acquisition*, qui sont si souvent employés dans l'Ecriture pour exprimer la conquête de notre Souverain? Quel en est le sens? Que faut-il bien entendre par ces termes que l'Esprit-Saint a préférés, en parlant de l'œuvre de notre délivrance? Ils nous apprennent que, si réellement notre Sauveur

(1) Confessions, livre x, ch. 43. — (2) *Domuit orbem non ferro sed ligno.* — In Psalm. xcv. — (3) *Superbum mundum, non atrocitate pugnandi, sed patiendi humilitate vincebat.* — In Joann. Tract. cxvi, n. 1.

« a triomphé manifestement des principautés et des puissances ennemies (1), » il a voulu que l'acquisition qu'il a faite des âmes fût moins une domination, par le droit de conquête, comme il advient quand une bataille est gagnée, qu'une prise de possession pacifique, en achetant ce qu'il voulait avoir. Il est hors de doute que ce qui est conquis est bien au conquérant, lorsque la guerre est juste; mais ce que l'on acquiert avec le fruit d'un long travail, le fruit de beaucoup de peines et d'efforts, et les épargnes de toute une vie, est bien autrement, semble-il, la possession légitime de celui qui a fait de tels sacrifices. On est bien le maître de ce qu'on a conquis par la force, mais n'est-on pas plus authentiquement et sûrement le maître de ce qu'on a acheté à grand prix, si ce prix surtout n'était pas seulement notre argent laborieusement amassé, mais notre liberté, et, si c'était possible, notre sang, notre honneur, notre vie!... Vraiment, si quelqu'un, pour avoir un objet qu'il aime, donnait tout cela, ne se réservant rien, et s'il réussissait à acquérir ce qu'il désire, à quel titre sacré, absolument in-

(1) **Epître aux Coloss., II, 15.**

contestable, devant DIEU et devant les hommes, ne le posséderait-il pas?...

O DIEU! c'est ce qui s'est passé, et encore d'une manière à jamais ineffable, dans le Mystère de l'achat de notre Sauveur. Il nous possédait comme DIEU, comme DIEU incarné, (et à ces titres que ne possède-t-il pas? Est-ce que les méchants eux-mêmes, et les démons et les damnés ne sont pas absolument sous sa puissance inévitable?) O humilité! ô amour! il voulait encore, il voulait principalement nous posséder comme un acheteur qui donne un prix. Et quel prix? *Dedit semetipsum pro nobis* (1) : lui-même, lui-même avec ses humiliations, ses travaux, sa pauvreté, ses souffrances, son sang, sa mort. « Nous avons été achetés à un grand prix, dit saint Paul (2). » Saint Pierre ajoute : « Vous savez que ce n'a point été avec des choses corruptibles, comme sont l'or et l'argent, que vous avez été rachetés ; mais par le précieux Sang de l'Agneau très pur et immaculé (3). » JÉSUS lui-même a voulu que nous eussions cette idée, l'idée d'un achat mysté-

(1) Epître à Tite, II, 14. — (2) Prem. Epître aux Corinth., VI, 20. — (3) Prem. Epître de S. Pierre, I, 18, 19.

rieux, de la grande œuvre qu'il a accomplie sur la Croix, par sa mort. Nous n'avons qu'à nous rappeler la parabole de l'*Acheteur*. Quelle étrange conduite est celle de cet homme qui, pour avoir trouvé une perle précieuse, donne tout, tout ce qu'il possède (*dedit omnia sua*) pour l'acquérir ! Tout son bien pour un seul objet ! est-ce croyable ? Ah ! c'est que la perle précieuse, c'est l'âme humaine ; et le marchand prodigue, c'est vous, ô mon Dieu ! et vous avez justement appelé « un excès » le prix que vous avez donné, sur votre Croix divine, pour nous posséder.

Et après cela, ô Acheteur unique et sans pareil, au profit de qui avez-vous fait cette acquisition, si extraordinairement payée ? En avez-vous augmenté vos richesses ? que vous en est-il revenu de ce négoce singulier ? O Dieu, vous êtes toujours le même. Il est écrit que « le Père, pour notre amour, ne vous a pas épargné. » Vous êtes donc toujours le sacrifié. L'achat, dans ces conditions si inégales, vous fait honneur, ô Amour infini ! il fait honneur mille fois à votre libéralité, à votre compassion

inconcevable (1). Mais la chose rachetée quel honneur vous fait-elle? Voyez le nombre immense des âmes, voilà les multitudes qui se suivent dans chaque siècle, voyez les foules innombrables d'indifférents, de tièdes, d'ingrats ou de pécheurs de toute sorte... Voyez leur vie intime, voyez leurs œuvres... Que devient la « perle précieuse? » O Mystère! Et le Sang de mon Dieu a coulé, et ses larmes ont coulé, et son Cœur a été ouvert, et l'Eucharistie, humble et glorieuse, source intarissable de grâces et foyer d'amour éternel est dans ce monde en des millions d'églises!...

O Jésus! Jésus! Jésus! « *Intende, prospere procede et regna!* Faites connaître votre beauté, révélez vos excellences; puis avancez, que vos démarches soient couronnées de succès, et régnez (2). » C'est nécessaire « il le faut (3); » ou bien nous périssons; soyez le Maître et régnez!

(1) *Dignatio est, non promotio* (quod Dominus Christus rex sit hominum), *miserationis indicium, non potestatis augmentum.* — S. Augustin. In Joann. Tract. LI, n. 5. — (2) Psaume XLIV, 5. — (3) *Oportet illum regnare.* — Prem. Epître aux Corinth., XV, 25.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est notre Maître; et à ce titre, il nous commande absolument; mais c'est encore principalement sa qualité de Prêtre qui lui donne cette autorité.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST nous possède en Maître ; et il manifeste son autorité par les commandements qu'il fait à nos âmes.

Tout humble et doux qu'il était (si bien qu'il a pu dire : « Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir (1), ») Notre-Seigneur, sur la terre, a fait plusieurs commandements ; il en avait le droit, et il l'exerçait, suivant que sa divine sagesse le déterminait à le faire. L'Evangile rend témoignage de ces divers actes. Il est écrit que JÉSUS commandait aux vents et à la mer (2) ; aux infirmités et aux maladies (3) ; il commandait aussi avec une grande autorité aux démons qui étaient dans le corps des possédés (4). Mais c'est aux âmes surtout qu'il don-

(1) S. Matth., xx, 28. — (2) S. Matth., viii, 26. — (3) *Imperavit febri.* S. Luc, iv, 39. — (4) S. Marc, i, 27.

nait ses ordres et ses commandements, et c'est de cette autorité que nous parlons ici. Les disciples, les malades savaient qu'il avait le souverain pouvoir, et on l'appelait : *Præceptor*, c'est-à-dire celui qui commande (1). Saint-Pierre, dans une circonstance où JÉSUS, au milieu de la nuit, venait vers ses apôtres en marchant sur les flots, dit : « Maître, si c'est vous, ordonnez-moi d'aller à vous, en marchant sur les eaux (2). » JÉSUS lui-même disait ouvertement à ses disciples : « Vous m'appelez Seigneur et Maître, vous dites bien : je le suis en effet (3). » Rien n'est mieux prouvé par cette plénitude d'autotorité en notre divin Rédempteur.

Il faut dire encore ici qu'il la possédait comme DIEU et aussi comme HOMME-DIEU. Comme DIEU, nous lui devons tous les commandements de l'ancienne Loi et ceux de la nouvelle; et comme HOMME-DIEU, il a confirmé les premiers et il est l'auteur des seconds. Il disait expressément : « Je vous donne un commandement nouveau... (4). Ceci est mon commandement (5). »

(1) S.Luc., v, 5, et XVII, 13. — (2) S. Matth., XIV, 28. — (3) S. Jean, XIII, 13. — (4) S. Jean, XIII, 34. — (5) Id., XV, 12.

Et encore : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements (1). » Que de fois saint Jean, dans ses épîtres, parle des commandements du Seigneur ! Il est à remarquer qu'il les rappelle toujours, pour dire aux fidèles que la docilité que l'on met à les observer est la grande preuve de notre amour pour le bon Maître. Saint Pierre, écrivant sa seconde épître dit expressément qu'il l'écrit, « afin qu'on se souvienne des préceptes du Maître et Sauveur » JÉSUS (2).

Or, faisons quelques réflexions sur l'exercice de cette autorité en notre aimable Rédempteur. JÉSUS commande, il en a droit; mais c'est pour notre bien qu'il commande. Il nous connaît; s'il ne faisait qu'insinuer, nous ne serions pas si attentifs et par suite moins dociles, moins fidèles; nous acquerrions par conséquent moins de mérites, enfin nous serions plus exposés à nous perdre éternellement. Le commandement est notre sauvegarde.

Cependant tout pourrait être commandement, et tout ne l'est pas de la part de notre divin Maître. Ce qui est essentiel à notre bien, il

(1) S. Jean, XIV, 15. — (2) Deuxième Ep., III, 2.

nous l'impose ; ce qui l'est moins, il le conseille. Voilà toujours notre Dieu infiniment aimant et bon. Ce qui est essentiel, ce qu'il faut absolument que nous accomplissions sous peine d'un malheur éternel, il l'ordonne avec une grande autorité; ce qui n'est pas absolument nécessaire ou qu'il veut bien ne pas exiger comme absolument nécessaire, il l'abandonne à notre bon vouloir, à notre générosité, à notre cœur d'enfant. Qu'est-ce à dire? S'il commandait tout, où serait, de notre part, la preuve de l'amour? Il semble que tout, en quelque sorte, serait le fruit de la crainte. Car, s'il ordonne et qu'il ne soit pas obéi, il y a, pour ceux qui sont indociles, un châtiment inévitable. Mais il ne commande pas tout ; il conseille seulement certains actes, certains degrés de vertus, un certain état plus parfait. Et pourquoi? C'est afin que nous ayons l'honneur d'agir envers lui plus librement, s'il se peut ainsi dire, plus spontanément, plus généreusement, et d'être (si ces mots ne sont pas trop étranges) larges et grands à son égard. Hélas! c'est vraiment impossible. Pauvres créatures! comment pourrions-nous avoir cette sorte de pose et d'attitude vis-à-vis de Dieu.

Nous ne pouvons pas même nous dire généreux, puisque nous ne donnons jamais que ce qu'il nous a donné le premier. Mais admirons le paternel amour de notre DIEU pour nous ; son cœur a trouvé le moyen de nous faire donner, à nous qui n'avons rien, quelque chose à sa gloire et à son bon plaisir.

Maintenant, ni nous allons au fond, à l'intime même de ce que DIEU opère, soit qu'il commande soit qu'il conseille, nous verrons l'action de son amour si constante, si forte et si douce à la fois que décidément, il faudra convenir que c'est ce paternel amour qui fait toute chose. Il commande, et nous obéissons à sa loi ; il conseille, et nous cédons affectueusement, généreusement, héroïquement même, à ses conseils. Mais, sans nier le mérite de notre bonne volonté, qu'est-ce qui opère en nous notre docilité ? Qu'est-ce qui nous rend généreux ou héroïques ? N'est-ce pas la grâce divine ? JÉSUS n'a-t-il pas dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire (1) ? » Il commande ; mais n'est-ce pas lui, lui seul, qui donne ce qu'il faut pour que ce commandement soit exécuté, exacte-

(1) S. Jean, xv, 5.

ment, entièrement, selon toutes ses vues? Il conseille; mais n'est-ce pas lui qui nous fait aimer le conseil, qui nous incline à en atteindre toute la perfection, qui nous porte à en faire la règle même de toute notre vie?

O Maître! que vos commandements sont aimables! que vos conseils sont attrayants! Quel honneur vous nous faites! Nous sommes sous votre main, sous votre puissante autorité: quelle gloire! Mais vous daignez nous témoigner votre volonté et votre bon plaisir, afin que, nous conformant à ce que vous voulez et à ce que vous désirez de nous, nous soyons conformes à vous, un avec vous: quel surcroît de gloire!... Qu'il vous plaise maintenant de nous apprendre comment c'est votre Sacerdoce qui vous fait exercer sur nous le pouvoir que vous avez, en tant que DIEU et en tant qu'HOMME-DIEU, de nous imposer des commandements et des préceptes.

Il y a, dans tout commandement, trois choses à considérer: premièrement, l'effet que le commandement produit; secondement, la fin que se propose celui qui commande, et troisièmement, le moyen par lequel le commandement s'exécute. L'*effet*, l'effet immédiat que

le commandement produit, est une sorte d'humiliation que subit la personne à qui le commandement s'adresse; cet acte d'autorité témoigne de sa dépendance et de son infériorité. La *fin* que se propose quiconque fait sagement un commandement, c'est le bien de la personne à laquelle il est fait; car tout commandement légitime et sage a pour but de maintenir celui qui en est l'objet dans la vérité, dans l'ordre, dans le bien, et, par suite, de lui faire acquérir des mérites et, enfin, une récompense. Le *moyen* par lequel le commandement s'exécute, c'est le secours que donne le supérieur bienveillant qui commande à celui qui doit obéir, afin que rien ne manque à l'accomplissement de sa volonté.

Tels sont les trois aspects sous lesquels un ordre, un commandement peut être envisagé.

Revenons à Notre-Seigneur et voyons comment c'est en sa qualité de Prêtre qu'il a daigné nous imposer ses ordres et ses commandements.

Nous venons de parler d'abord de l'*effet* de tout commandement. Cet effet est, pour celui qui le subit, une sorte de véritable abaissement. Il nous humilie, en nous obligeant à nous sou-

venir que nous sommes des créatures, non indépendantes, mais destinées à obéir, à obéir à DIEU, à Notre-Seigneur, à son Eglise. « Obéir aux commandements de DIEU, c'est là tout l'homme, » dit le Saint-Esprit (1). Il est vrai qu'obéir à DIEU et « le servir, c'est régner, » suivant le mot célèbre du grand pape saint Léon (2). Mais servir DIEU, c'est avoir accompli le commandement. Il s'agit ici de l'imposition qui en est faite et qui est, disons-nous, le signe d'un vrai assujettissement. C'est afin que nos premiers parents ne l'oubliassent point que DIEU, même dans la gloire et la liberté du Paradis terrestre, leur fit une défense, leur intima un ordre. En un sens, cette défense, cet ordre humiliaient Adam et Eve, et les tenaient ainsi à leur vraie place.

Or, Notre-Seigneur nous commande, afin que nous soyons aussi humiliés, inclinés, courbés pour ainsi dire et prosternés devant sa volonté. Il veut faire, pour dire le mot qui rend le mieux le dessein que son Cœur a formé, il veut faire à son Père céleste un vrai sacrifice, une complète

(1) Ecclésiaste, XII, 13. — (2) Epistol. ad Demetriadem, cap. IV.

immolation de notre volonté propre, de notre esprit d'indépendance, de cette tendance, si forte en nous, qui nous porte à nous élever au-dessus de notre condition de créatures.

Or, le dessein de notre adorable Sauveur appartient manifestement à l'exercice de sa divine Prêtrise, la souveraineté en DIEU s'exerçant sur les créatures étant, au sentiment des saints, un des fondements du Sacerdoce (1). C'est pourquoi l'acte par lequel saint Michel précipita du haut du Ciel les mauvais anges, en disant : « Que le Seigneur vous commande (2) ! » a été appelé par les Pères un acte sacerdotal (3). Nous pouvons assurer, par conséquent, que Notre-Seigneur exerçait son divin ministère, quand il chassait les démons ou qu'il commandait aux vents et à la mer ; mais c'est surtout lorsqu'il donnait ses lois et ses préceptes aux créatures raisonnables, qu'il se montrait souverain Prêtre du Père : parce qu'en usant ainsi de son autorité, il les abaissait aux pieds de DIEU, il les immolait en quelque sorte à sa Majesté et à sa souveraineté.

(1) V. M. Olier, *Traité des saints Ordres*, 3e partie, ch. 1. — (2) Epître de S. Jude, 9. — (3) Ap. Olier, loc. cit.

Le commandement est donc, en Jésus-Christ, une œuvre vraiment sacerdotale, si l'on considère l'effet produit. Voyons la *fin* du commandement. Elle est, avons-nous dit, le bien de celui à qui il s'adresse. Mais ce bien, quel est-il? Quel est le bien véritable de toute créature? N'est-ce pas l'union au Créateur? Or, qu'est-ce qui fait l'union au Créateur, sinon l'obéissance à ses commandements, la conformité parfaite à sa divine volonté? N'est-il pas écrit : « Celui qui adhère à Dieu est un même esprit avec lui (1)? » Voilà donc la créature intimement unie à Dieu par le commandement accompli. Mais cette union, ce mystère d'amour n'est-il pas la fin, toute la fin de la Rédemption? N'est-ce pas pour que cette union s'accomplît, dès ici-bas et plus tard au Ciel, d'une manière définitive et absolue, que notre doux Sauveur a versé tout son sang? S'il s'immole, s'il est Victime, s'il exerce de la sorte sur lui son Sacerdoce, afin que nous soyons unis à Dieu, comment ne serait-ce pas en vertu de son Sacerdoce qu'il pose la cause (c'est à savoir les commandements qu'il nous fait), qui concourt si parfaitement, si

(1) Première Ep. aux Corinth., vi, 17.

nous sommes dociles, à effectuer l'union de nos âmes à DIEU?

Le commandement, considéré en sa fin, qui est le bien de celui à qui il est fait, est donc un acte sacerdotal. Voyons ce qu'il est, considéré dans le *moyen* qui est offert par celui qui commande à la personne qui doit obéir.

Ce moyen, c'est la grâce divine, nous l'avons vu. « Il est nécessaire, dit saint Augustin, de connaître la loi; mais il faut avoir la grâce pour l'accomplissement de la loi (1). » — Or, la grâce divine, qu'est-elle? Le fruit de la Passion de JÉSUS-CHRIST. Il a souffert, il a prié, il a donné son sang, il a incliné la tête, il est mort, pour que ce moyen nécessaire nous fût assuré; et par tant de souffrance, et par cette mort douloureuse, nous avons la grâce divine, par laquelle et avec laquelle nous accomplissons tout commandement, nous faisons tout ce qui plaît à notre DIEU. Les petits enfants eux-mêmes le savent.

C'est dire que c'est encore JÉSUS Prêtre et

(1) *Dicimus lege fieri ut Deus quod fieri vult audiatur; gratiâ verò fieri ut legi obediatur.* — Contrà duas Epist. Pelagii, lib. III, cap. 2, n. 2.

JÉSUS Victime qui donne le moyen de satisfaire aux ordres qu'il nous fait, et de remplir toutes ses volontés.

O Amour ! nous vous bénissons ! O notre Maître ! commandez, nous vous obéissons ! O notre Prêtre ! ô notre Hostie ! nous vous aimons !

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est notre Maître, et, en cette qualité, il nous enseigne; et, c'est encore parce qu'il est Souverain Prêtre, qu'il nous enseigne.

Il semble que, dans les circonstances les plus solennelles, où Notre-Seigneur a bien voulu se dire notre Maître, il l'ait fait principalement pour nous apprendre le droit qu'il a d'instruire et d'enseigner.

Un jour, JÉSUS parlait à la foule réunie sous les galeries du temple (c'était le mardi qui précéda sa divine Passion). Ses disciples étaient autour de lui. Les paroles qu'il prononça semblent dites avec une sorte de solennité. Les voici : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Agissez donc et faites

ce qu'ils vous disent ; mais n'agissez pas d'après leurs œuvres, car ils disent et ne font pas...

» Ils aiment que les hommes les appellent Rabbi (c'est-à-dire Maître). Pour vous, ne veuillez pas être appelés Maîtres, car vous n'avez qu'un seul Maître... et, ce seul Maître, c'est le Christ (1). »

Rien de plus grave, rien de plus formel. Un seul a le droit de parler, d'instruire, de diriger les âmes dans les voies du salut, c'est le Christ. « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, » et, parce qu'ils sont les héritiers de ceux qui ont été divinement établis Maîtres et Docteurs, leur enseignement, malgré l'hypocrisie de leur vie et leurs mœurs criminelles, est légitime et conforme à la loi de Dieu et à la vérité. Mais, sans qu'ils s'en doutent, ils ne sont que les échos de Celui qui est devant eux ; de Celui qui a parlé autrefois par les Prophètes, qui parlait sur le Sinaï, qui est le Verbe, la Parole du Père, c'est-à-dire le Christ Jésus. « *Unus est Magister vester, Christus.* Vous n'avez qu'un seul Maître qui enseigne, le Christ. »

(1) S. Matthieu, XXIII, 1, 10.

Les Ecritures avaient annoncé ce Docteur unique des âmes. Isaïe avait dit : « Le Seigneur vous donnera votre Docteur, et vous l'aurez toujours avec vous. Vos yeux verront ce Maître, et vos oreilles entendront sa Parole, lorsque, vous avertissant, il vous dira : « C'est ici qu'est la voie, marchez dans le chemin sans vous détourner ni à droite ni à gauche (1). » Joël portait le peuple à tressaillir de joie dans l'espérance de ce Maitre « qui enseignerait ce qui est juste et saint (2). »

Quand il parut, les âmes droites le reconnurent. Zacharie chanta son cantique *Benedictus* en sa présence, et, annonçant les divines clartés qui seraient répandues partout par la doctrine du Dieu, maintenant humble enfant, caché dans le sein de sa Mère, il parla « de la lumière qu'il porterait à ceux qui étaient dans lès ténèbres et dans les ombres de la mort, lumière qui dirigerait les pas de tous les hommes dans la voie de la paix (3). » Un autre vieillard, aussi en présence de l'adorable Enfant, mais qui avait la joie de le porter dans

(1) Isaïe, xxx, 20, 21. — (2) Jude, II, 23. — (3) S. Luc, I, 79.

ses bras, Siméon, chanta pareillement un cantique. Mais il ne parla plus seulement de la lumière que le divin Docteur répandrait dans le monde, il l'appela « Lumière » lui-même, « Lumière des peuples, pour la révélation de toute vérité (1). » Ils disaient bien, dans leur saint enthousiasme, ce que devait être notre Docteur et notre Maître. N'a-t-il pas déclaré lui-même qu'il est la « Lumière du monde (2)? » N'a-t-il pas dit : « Je suis la Vérité (3)? » S'il est la Vérité, la Vérité vivante, la Vérité substantielle, « la Vérité qui éclaire » et qui sauve, comme il disait encore, la Vérité qu'il est absolument nécessaire de connaître, de posséder en nous, comment n'enseignerait-il pas? Il est le Verbe, comment ne parlerait-il pas, pour nous dire la Vérité qui est Lui-même?

Jésus parla aux hommes ; il fut notre Maître. Les Evangélistes disent : « Il allait et il enseignait (4). » Tous l'entendirent, tous purent recueillir ses conseils, ses recommandations, sa doctrine, tous : les petits, les humbles, les

(1) S. Luc II, 32. — (2) S. Jean, VIII, 12. — (3) S. Jean XIV, 16. — (4) S. Matthieu, IV, 23 ; IX, 25.

pauvres, les affligés, les pécheurs, les grands, les docteurs eux-mêmes. Il enseignait sous toutes les formes les plus populaires : la comparaison, la parabole, le trait historique, la sentence, le conseil. Il enseignait à toute occasion favorable, à propos d'un événement, d'un accident survenu, d'un miracle qu'il venait de faire. Il enseignait partout, annonçant l'Evangile de DIEU, sur une montagne devant la foule, dans le secret de la nuit à un docteur de la loi, sur les bords d'un puits public à une pauvre pécheresse, dans l'intimité à quelques âmes privilégiées, dans le temple à la multitude; en tous temps, en tous lieux, à ses chers disciples. Il se rend à lui-même le témoignage de l'avoir remplie tous les jours, cette mission (car il la tenait de son Père, qui le voulait notre Docteur, comme il le voulait notre Victime.) Ne disait-il pas à ses ennemis qui venaient à la montagne des Olives pour le prendre : « J'étais chez vous, chaque jour, enseignant dans le temple; et alors vous ne m'avez pas pris (2)? » C'est dans ce temple que lui, « qui avait tout pouvoir » d'enseigner aux hommes la vérité,

(1) S. Marc, XIV, 49.

un jour ne se contentait pas de prendre cet accent, ce ton solennel qui convenaient à un tel Maître ; mais il fait dire à son Evangéliste, à cause de la majesté extraordinaire de sa parole, qu'il parlait avec toute la force et l'ampleur que la voix peut avoir. *Clamabat ergo Jesus in templo docens* (1). Il fallait bien qu'il fût entendu de tous, afin que tous, depuis les plus petits jusqu'aux plus puissants, eussent quelque chose de ce trésor de vie éternelle que distribuaient ses paroles (2).

Qu'il est beau le Verbe divin, incarné pour notre amour, devenu JÉSUS-CHRIST, notre Docteur et notre Maître, et répandant comme une effusion sainte, suivant la belle expression de saint Ambroise, les Mystères du Père parmi les hommes (3) ! Quelle majesté et quelle humble simplicité ! Quelle suavité et quelle force ! Quelle profonde paix et quelles ardeurs dévorantes, les ardeurs d'un zèle qui, même dans les angoisses de l'agonie, lui faisait pousser ce cri : « J'ai soif ! » j'ai soif des âmes !...

(1) S. Jean, VII, 28. — (2) S. Jean, VI, 69. — (3) *Effundebat Mysteria Patris Dominus Jesus.* — De officiis Ministror. lib. III, n. 135.

O Verbe! ô mon Verbe! je puis dire : mon Verbe, parce que le miséricordieux Père qui est au Ciel, notre Père, dont vous disiez : « Je ne parle pas de moi-même, mais ce que je dis, mon Père me l'a dit le premier (1), » ce Père « a tant aimé le monde qu'il vous a envoyé et donné » à nous, à moi, comme Docteur, comme Maître de la vérité, de la vertu, de la justice et de la sainteté; il vous a donné à mon ignorance, à mes ténèbres, à l'abîme insondable de mes erreurs; il vous a donné à cet abîme, vous, la vraie Lumière (2), » vous, « la Vérité, vous, la Voie, vous, la Vie (3)! » Vous donnant, il a dit : « C'est ici, mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances; écoutez-le (4)! » Quelles paroles! « Fils bien-aimé! en qui j'ai mis mes complaisances! » C'est le Fils, c'est cet Objet éternel de ses complaisances, c'est vous, ô Verbe, ô CHRIST! ô le plus beau des Enfants des hommes! ô Parole d'infaillible sagesse, d'intarissable tendresse, de suprême amour; c'est vous qu'il m'a donné. Mais il m'a fait ce don de vous-même,

(1) S. Jean, XII, 50; XIV, 10. — (2) S. Jean, I, 9. — (3) S. Jean, XIV, 6. — (4) S. Matthieu, XVII, 5.

disant : « Ecoutez-le ! » Ah! ma vie se passera à vous écouter, pour que ma vie et mes œuvres soient selon votre vérité. Comme Madeleine, l'humble, la pénitente, l'aimante, l'avide Madeleine, je m'asseois à vos pieds, et je vous écoute à jamais. C'est mon repos spirituel; c'est mon repas mystique. « A qui irions-nous? Vous avez les paroles de l'éternelle vie (1). » « Vous connaître, par ce que vous daignez nous révéler, c'est déjà la vie de l'éternité (2). » Oh! l'éternité! ce sera aussi vous entendre, ô Verbe! et cette amoureuse et extatique application à vous entendre, à vous recevoir en nous, à ne faire qu'un avec vous, ô Vérité! sera la communion éternelle de vos Prédestinés à votre vie de Fils de DIEU (3).

Amen! Que cette grâce me soit faite après ce long exil!

Mais voici la suite de la Méditation : JÉSUS-CHRIST est notre Docteur et notre Maître, et c'est en sa qualité de Prêtre qu'il nous enseigne.

(1) S. Jean, VI, 69. — (2) S. Jean, XVII, 3. (3) V. les Pères, dans Thommasin, *de Incarnatione*, lib. X, cap. XXVI et XXVII.

Il semble nous l'avoir fait connaître lui-même, dans la circonstance de sa divine vie que saint Luc nous a racontée comme il suit :

« Alors, JÉSUS, poussé par la vertu de l'Esprit-Saint, s'en retourna en Galilée (revenant du désert où il avait fait une si extraordinaire pénitence ; c'était donc au début de sa Vie Publique) ; et sa réputation se répandit dans tout le pays d'alentour.

» Et il enseignait dans les synagogues, et tout le monde lui donnait de grandes louanges.

» Et il vint à Nazareth où il avait été nourri, et il entra selon sa coutume, le jour du Sabbat, dans la synagogue, et il se leva pour lire.

» Et on lui présenta le livre du prophète Isaïe, et, l'ayant ouvert, il trouva l'endroit où ces paroles étaient écrites :

» L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré de son onction. Il m'a envoyé annoncer l'Evangile aux pauvres, guérir les cœurs brisés,

» Prêcher aux captifs leur délivrance..., publier l'année des miséricordes du Seigneur, et le jour auquel DIEU rendra à chacun selon ses œuvres.

» Et, ayant fermé le livre, il le rendit au

ministre; et il s'assit; et tous les regards étaient fixés sur lui.

» Et il commença à leur dire : « Cette Ecriture que vous venez d'entendre s'accomplit aujourd'hui en ma personne (1). »

Jésus est au début de sa Vie Publique. Les hommes l'entendent pour la première fois; tout le monde parle de lui; tous les regards sont tournés vers lui. Dans ces circonstances graves et presque solennelles, il révèle sa mission divine de Docteur et de Maître. Mais quelle est la raison qu'il donne du droit qu'il a d'annoncer l'Evangile? La voici : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, et le Seigneur m'a consacré de son onction. » Quel est le sens de ces paroles? Elles signifient, disent les saint Docteurs, que le Père a fait l'onction, que l'Esprit-Saint est cette onction, et que la consécration du Verbe incarné qui en est l'effet, c'est son divin Sacerdoce (2). Donc, avant d'enseigner, Jésus-

(1) S. Luc, IV, 14, 21. — (2) *Plerique arbitrati sunt unguentum Christi esse Spiritum sanctum. Et benè unguentum, quia oleum justitiæ,* etc. *Verum illum Deus Pater omnipotens unxit Principem sacerdotum.* — S. Ambroise, de Spiritu sancto, lib. I, cap. 9 (aliàs 8), n. 100. — Patr. lat., t. XVI, col. 728.

Christ est Prêtre; et Isaïe nous apprend qu'il est consacré Prêtre, afin qu'ensuite il enseigne : *Spiritus Domini super me; eo quod unxerit Dominus me, ad annuntiandum mansuetis misit me* (1). Rien de plus expressif.

Du reste, Notre-Seigneur est Prêtre dans tout son être et dans tous ses actes, et il est Prêtre pour la gloire de son Père et le salut des âmes, suivant cette parole de saint Paul : « Le Prêtre est établi pour ce qui se rapporte à Dieu, en faveur des hommes (2). » Comment la prédication, qui a directement pour but l'honneur de Dieu, par la conversion des âmes et leur soumission à Dieu, ne serait-elle pas un acte sacerdotal ?

Cette vérité est évidente aux yeux de tous. Mais voici les magnifiques paroles de saint Paul qui la confirment. Il dit aux Romains : « Je vous ai écrit, mes frères, afin de vous faire ressouvenir de la grâce que Dieu m'a faite, qui est d'être ministre de Jésus-Christ parmi les peuples, en exerçant à leur égard la sacrificature de l'Evangile de Dieu, afin que je lui fasse des Gentils une oblation qui lui soit agréable, sanc-

(1) Isaïe, LXI, 1. — (2) Epître aux Hébr., V, 1.

tifiée par l'Esprit-Saint (1). » Le plus souvent cité des commentateurs de l'Ecriture, Corneille de Lapierre, expose ainsi le sens de ces paroles : « L'Apôtre veut dire : « Je suis Prêtre, en ma qualité de héraut de l'Evangile, afin que les peuples convertis à DIEU par ma parole, et sanctifiés par le Saint-Esprit, soient comme des victimes offertes à DIEU, et qui soient agréables à sa Majesté. Ma prédication est un vrai sacrifice; les peuples, que l'Esprit-Saint gagne à la vérité, en sont les victimes et les hosties (2). » C'est, du reste, le langage des Docteurs et des Pères (3).

Il est donc manifeste que notre doux et miséricordieux Maître, JÉSUS, enseignant au monde, avec tant d'autorité, de douceur, de patience et d'amour, l'a fait en sa qualité de Prêtre du Père.

O Prêtre! ô Missionnaire! ô Prédicateur de DIEU le Père! O JÉSUS! vous vous êtes donné des ministres pour la propagation de votre

(1) Epître aux Rom., XV, 15, 16. — (2) Voir tout le comment. de ce passage de S. Paul, et de celui d'Isaïe, chap. LVI, vers. 20. — (3) S. Augustin, ap. eumd. Corn. à Lap.

divine parole. Remplissez de votre Esprit ces hommes que vous avez honorés d'une mission si sublime et si sainte; qu'ils soient possédés de cet Esprit si pur ! Qu'ils n'aient tous, Prêtres, Prédicateurs, Missionnaires, soit qu'ils enseignent, soit qu'ils exhortent, ou qu'ils consolent ou qu'ils dirigent, qu'ils n'aient tous qu'une seule ambition, une seule, celle de faire de toutes les âmes, des hosties uniquement vouées à la gloire et au bon plaisir de votre Père; et des victimes que consume le feu de votre saint Amour !

VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION.

Sur cet enseignement de notre adorable Docteur et Maître : « Apprenez de moi que je suis doux... »

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a été doux envers son Père, en sa qualité de Victime.

Cette expression « Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a été doux envers son Père, » paraît peut-

être, de prime abord, un peu singulière, irrespectueuse même. Nous allons en voir tout à l'heure la parfaite justesse.

En sa qualité de Victime, JÉSUS passa sa vie tout entière sous la main de son Père, avec une très humble et très sincère soumission, pour accomplir fidèlement tous les desseins de ce Père bien-aimé, pour satisfaire à tous ses droits, en un mot pour réaliser toutes les conditions et atteindre toutes les fins de la Rédemption. — Nous avons déjà dit ces vérités plusieurs fois; mais quelle consolation intime et profonde à revenir sur cette belle et très sainte doctrine!

Nons l'avons vu, nous le verrons mieux encore dans les Méditations sur la Passion, DIEU le Père ayant fait JÉSUS sa Victime, la Victime non seulement de sa religion et de son culte, mais de sa sainteté offensée, de son amour blessé, de sa justice outragée, et JÉSUS ayant accepté amoureusement et pleinement cette condition, se trouva, sur la terre, depuis le commencement de sa vie jusqu'au dernier soupir, dans un état extraordinaire d'humiliation, de privation, de souffrance, de disgrâce même, devant son Père qui le regardait et le traitait (considéré en cette condition de Victime d'ex-

piation) comme s'il était non seulement le pénitent universel, chargé des péchés de tous les hommes, mais comme « le péché même. » Nous savons que ce mot étrange est de saint Paul, par conséquent du Saint-Esprit lui-même (1).

Ces rapports si mystérieux, mais souverainement équitables, et pour nous pleins d'amour, étant établis entre le Père céleste et son Fils incarné pour être sa Victime, la conduite du Père à l'égard de cette Victime expiatrice, fut (nous ne savons comment dire ces mots) terrible et cruelle. Si nous n'entrons pas dans le secret du Mystère, ce langage paraîtra inconvenant et même impie. Si nous avons, au contraire, l'intelligence des prodigieuses voies de la Sagesse, de la Justice et de la Sainteté du Père, nous aurons, avec l'exacte connaissance de la vérité, un principe admirable de lumière inexprimablement belle.

JÉSUS Victime, portant les péchés de tous les hommes, et destiné en cette qualité à les expier dans sa chair, dans son âme, dans tout son être, fut donc établi d'une manière invariable

(1) Deux. Epître aux Corinth., v, 21.

et immuable, sous la main, sous l'action toute-puissante et vengeresse de son Père. C'est pourquoi, dès le premier instant de sa vie, il fut livré, par cette action souveraine et irrésistible (et souverainement aimée en vérité), à l'obscurité, à l'humiliation, à l'abjection, à la pauvreté, à toutes les privations, à tous les délaissements, à toutes les injustices, à toutes les haines, à la souffrance sous toutes les formes, à l'ignominie avec toutes ses plus intolérables extrémités. Ecoutons Bossuet, et bien qu'il parle de JÉSUS-CHRIST dans sa Passion, il est bon que nous citions ici, à propos du sujet de cette Méditation, ses graves paroles :

« Il fallait que tout fût divin dans ce sacrifice; il fallait une satisfaction digne de DIEU, et il fallait qu'un DIEU la fît, une vengeance digne de DIEU, et que ce fût aussi DIEU qui la fît... En effet, il n'appartient qu'à DIEU de venger ses propres injures, et tant que sa main ne s'en mêle pas, les péchés ne sont punis que faiblement. « A moi, à moi, dit-il, la vengeance, et je saurai bien leur rendre ce qui leur est dû (1). » Il fallait donc qu'il vînt lui-même contre son

(1) Epître aux Rom., XII, 19.

Fils avec toutes ses foudres; et puisqu'il avait mis en lui nos péchés, il y devait mettre aussi sa juste vengeance. Il l'a fait, Chrétiens, n'en doutons pas. C'est pourquoi le même prophète nous apprend que, non content de l'avoir livré à la volonté de ses ennemis, lui-même voulant être de la partie, l'a rompu et froissé par les coups de sa main toute-puissante : *Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (1). Il l'a fait, dit-il, il a voulu le faire : *voluit conterere.* C'est par un dessein prémédité. Jugez où va ce supplice : ni les hommes, ni les anges ne le peuvent jamais concevoir.

« Saint Paul nous en donne une idée terrible, lorsque, considérant, d'un côté, toutes ces étranges malédictions que la loi de DIEU attache justement aux pécheurs, et regardant, d'autre part, des yeux de la foi, JÉSUS-CHRIST tenant leur place en la croix, JÉSUS-CHRIST devenu « péché pour nous, » comme il parle, il ne craint point de nous dire que « JÉSUS-CHRIST a été fait pour nous malédiction (2) » (le grec porte : exécration) et cela de la part de DIEU : car il est écrit dans la loi, et c'est DIEU même

(1) Isaïe, LIII, 10. — (2) Ep. aux Galates, III, 13.

qui l'a prononcé : « Maudit de DIEU est celui qui est pendu sur le bois (1) ! » Et saint Paul nous apprend que cette parole était prophétique et regardait principalement le Fils de DIEU, qui était « la fin de la loi (2). » C'est pourquoi il la lui applique déterminément. Le voilà donc maudit de DIEU : l'eussions-nous osé dire, l'eussions-nous seulement osé penser, si le Saint-Esprit ne nous l'apprenait (3) ? »

Quelle condition rigoureuse est faite au Fils de DIEU, devenu notre Hostie !... Eh bien ! il fut sous la main du Père « l'Agneau qui se laisse dépouiller et conduire à la boucherie, sans rien dire (4). » Il se livra à la merci de la Sainteté et de la Justice du Père ; il le fit avec une résignation et une patience sans pareilles, et, pour dire le mot qui exprime le mieux sa disposition intérieure, avec une douceur infinie. Nous disons que ce mot est préférable : il est plus étendu et plus profond que résignation et patience. Il dit mieux tout ce qu'il y avait de filiale adoration, d'obéissance humble et simple, et de paix pro-

(1) Deutéronome, XXI, 23. — (2) Epître aux Gal., III, 13. — (3) Prem. sermon sur la Passion, 3e partie. — (4) Isaïe. LIII, 7.

fonde, dans cette adoration et cette obéissance de l'Agneau sacrifié ; plus que cela, il dit la bénédiction, la louange, la reconnaissance même et un fond de joie dans ce Fils si aimant à l'égard de son Père si aimé. Car, il y a toujours quelque joie dans la douceur. Il fut doux envers son Père ; il se soumit à toutes ses rigueurs, il s'inclina, avec une Religion très humble, devant elles ; il les estima toutes justes, sages et saintes ; il les aima simplement parce qu'elles venaient du Père, aux vues, aux volontés, au bon plaisir duquel Père infiniment adorable, il applaudissait sans cesse. Il dit bien au Jardin : « Si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; » mais quelle douceur dans ce qui suit : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! non comme je veux, mais comme vous voulez (1) ; » et dans ces autres qui résument toute sa vie, jusqu'aux moindres instants, jusqu'aux moindres mouvements de cette vie divine : « Ce qui plaît à mon Père, je le fais toujours (2) ! » Doux Agneau ! doux Amour ! qu'il était beau, dans cette disposition, cette attitude, avec son regard

(1) S. Luc, XXII, 42. — S. Matthieu, XXVI, 39. — (2) S. Jean, VIII, 29.

tourné vers le Père pour adhérer, avec tant d'amour, à tant de mystérieuses voies de ses desseins! Il est vrai que ces voies n'étaient point obscures pour lui. Il en voyait très clairement la vérité, la sainteté, la sagesse, la beauté, l'universelle excellence. Mais cette claire vue ne pouvait être un soulagement; elle ne servait qu'à faire pénétrer plus avant, jusque dans le plus intime de son âme, « les flèches aiguës, » comme parle le prophète, de la divine colère, « et les eaux amères » de la juste malédiction méritée par le péché (1). Il voyait ces flèches inévitables toujours l'atteindre; il voyait ces flots toujours tomber, l'envelopper, le submerger. David avait dit : « Je suis dans de profonds abîmes; je suis enseveli dans une mer profonde; une tempête m'a submergé (2). » David parlait au nom de Jésus-Christ. De telles paroles ne s'appliquent qu'à notre humble Victime qui, au milieu de tribulations si effroyables, adorait, bénissait et louait la juste et sainte volonté de son Père...

O douceur de mon Jésus! douceur inaltérable, profonde, suave, quand la poursuite de la sainteté du Père était si dure, quand le tourment

(1) Psaume XXXVII, 3. — (2) Psaume LXVIII, 2, etc.

qu'il infligeait était si rigoureux, quand les coups qu'il vous portait étaient si accablants et si intolérables! O incomparable douceur de mon Agneau! il me semble que j'entrevois quelque chose de votre céleste beauté, que je vois quelque éclat de votre si attrayante lumière. Je me figure voir, dans le lointain où s'accomplit un tel Mystère, cette merveille si ravissante de votre état et de votre vie de Victime. Je crois assister à votre humble, amoureuse, filiale et comme souriante adhésion à tout ce que le Père veut, à tout ce qu'il fait, à ces épouvantables coups dont il vous frappe, à ces confusions extrêmes dont il vous couvre, à ces ténèbres dont il vous environne, à tant de douleurs, de souffrances et de honte où il vous plonge comme dans un océan... O Agneau! ô Victime! ô Amour! ô JÉSUS! ô mon DIEU! ô mon Tout! je vous adore, je vous bénis, je vous loue, je vous aime; je me livre à vous, à votre grâce, à l'esprit de votre sacrifice, à la divine force de votre douceur, afin que, moi aussi, indigne pécheur, mais mourant du désir de ne faire qu'un avec vous, je sois (ô Amour! ayez pitié de ma demande!) comme vous, Hostie et Agneau du Père, dans une adoration filiale et amoureuse de tous ses desseins.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Comment Notre-Seigneur a été, en sa qualité de Victime doux envers les hommes.

Notre-Seigneur JÉSUS portant toujours devant son Père cette disposition d'humble, suave et perpétuelle adhésion à toutes ses vues, à toutes ses volontés les plus rigoureuses, les adorant, les bénissant, les aimant toutes du plus tendre amour, ne pouvait être que plein de douceur envers les hommes; puisqu'il était fait, par la volonté du Père, leur Victime, et par conséquent leur caution, leur répondant, leur suppléant et leur serviteur, destiné à vivre pour eux, à prier, à pleurer, à intercéder, à travailler, à souffrir, à mourir pour eux, à se donner, à s'épuiser, à se sacrifier universellement pour leur bien, pour leur salut, pour leur gloire éternelle. C'était bien là, en effet, la fin de sa venue ici-bas et de son état d'Hostie.

L'Eglise célèbre sans cesse cette grande vérité, cette belle révélation du plan divin : « *Propter nos homines et propter nostram salutem, descendit de Cœlis et incarnatus est...*

Crucifixus... mortuus... et sepultus... resurrexit... et ascendit in cœlum. C'est pour nous, hommes, c'est pour notre salut qu'il est descendu du Ciel, qu'il s'est incarné, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité et monté au Ciel. »

C'est pourquoi, Enfant à Bethléem, Adolescent à Nazareth, puis Apôtre durant sa Vie Publique, enfin dans les douleurs de la Passion, il ne se pouvait pas qu'il ne fût bon, indulgent, plein de mansuétude et de douceur. C'était prédit du reste : « Réjouis-toi, fille de Sion ; sois dans l'allégresse, fille de Jérusalem, voilà que ton Roi vient : Il est doux (1). » Et encore : « Il ne disputera point, ni il ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les rues (2) » comme les esprits contentieux et disputeurs la font éclater au dehors (3). « Il ne brisera point le roseau cassé et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore (4). »

Et pareillement, dans Jérémie qui parle au

(1) Zacharie, IX, 9. — S. Matthieu, XXI, 5. — (2) Isaïe, XLII, 2. — (3) Bossuet, traduisant et commentant Isaïe, *Elévations sur les Mystères*, XIIIe semaine, 4e élév. — (4) Isaïe, XLII, 3.

nom du Sauveur : « Je suis comme un agneau plein de mansuétude (1). »

Aussi voyons les faits. L'empereur Auguste l'oblige à venir à Bethléem, il y va ; Hérode le poursuit de sa haine et veut le faire mourir, il se soustrait à sa fureur, sans colère, sans menace, sans arrêter tant d'injustice et de méchanceté, par quelque coup de sa toute-puissance. Plus tard les Nazaréens « parmi lesquels il a été nourri (2). » le traitent indignement, ils tentent de le précipiter du haut de la colline sur laquelle leur ville était bâtie; il ne se plaint pas de cette odieuse conduite. La Vie Publique fut une longue suite de traits de sa merveilleuse douceur.

JÉSUS, durant ces trois années, daigna se mettre en rapport avec sept sortes de personnes : ses apôtres, ses amis, ses ennemis, les pécheurs, les pauvres, les affligés et les enfants. — Un mot sur ce qu'il montra de douceur envers chacun de ces groupes de personnes. — Nous ne pouvons, en effet, nous étendre longuement sur ce sujet, l'ayant déjà traité d'une certaine manière, quand nous avons médité précé-

(1) Jérémie, XI, 19. — (2) S. Luc, IV, 16.

demment sur la conduite de JÉSUS envers les hommes, durant le cours de la Vie Publique.

Ses apôtres. — Qui ne sait ce que JÉSUS fit pour eux, et avec quelle patience? Ils étaient grossiers, lents à comprendre les enseignements du Maître, quelquefois indiscrets, inconsidérés, présomptueux même. Qu'il fut bon, indulgent, plein de longanimité, de suavité, de constance, pour les réformer, les instruire, et élever tout en eux : l'esprit, le cœur, la volonté, la vie tout entière !

Ses amis. — C'est Nicodème, c'est Lazare, Marthe, Madeleine. Il instruit, il reprend, il encourage, il termine un différend, il prend la défense des accusés : mais partout, en toute occasion, quelle douceur mêlée de gravité, de simplicité, d'aménité !

Ses ennemis. — Ils le provoquent presque sans cesse. Ce ne sont que questions insidieuses avec le parti pris de vouloir le trouver en défaut; après les actes du Rédempteur, ce sont des interprétations injurieuses, méchantes; ils trament des desseins perfides dans l'ombre; et, en même temps, par la plus basse hypocrisie, ils adressent à JÉSUS des paroles qui sont quelquefois flatteuses. Que ces hommes, qui s'appe-

laient Pharisiens, Hérodiens, Sadducéens, Scribes, Docteurs de la loi, apparaissent repoussants dans leurs procédés! Eh bien, quelle est, en leur présence, la conduite de JÉSUS? Il aurait pu les punir; il ne l'a pas fait.

Même, quand il semble qu'un châtiment exemplaire eût dû être la seule réponse du Fils de DIEU, ce sont les plus humbles paroles qu'il oppose à leur méchanceté. Dans une circonstance, JÉSUS vient de délivrer un homme possédé par un démon muet. Les foules sont dans l'admiration. « Jamais rien de semblable, disent-elles, ne s'est vu dans Israël. Est-ce que celui-ci serait le Fils de David? » Les Pharisiens sont témoins de l'enthousiasme populaire, et au lieu de rendre hommage à la vérité, ils disent : « Non! c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » Que répond JÉSUS : « Si le démon chasse le démon, comment son règne peut-il subsister? Si au contraire je chasse les démons par la vertu de DIEU, c'est que le règne de DIEU est venu parmi vous (1). » O divine merveille de patience et de douceur!

Dans une autre circonstance, ses ennemis lui

(1) S. Matthieu, XII, 24.

disent directement : « Vous êtes un Samaritain (c'était une injure dans leur bouche) et vous êtes possédé du démon. » JÉSUS ne répond pas à la première insulte, parce que Sauveur de tous les hommes, leur ami, leur serviteur, leur Victime, tous les noms de peuples pouvaient lui convenir. Il accepte donc d'être appelé Samaritain ; et il dit simplement, pour repousser l'abominable imputation qu'on portait contre sa personne : « Non! je ne suis pas possédé du démon, mais j'honore mon Père ; et vous, vous me déshonorez (1). » Quel mystère profond, et infiniment digne de nos adorations, que la patiente douceur de notre DIEU !...

C'était même plus que de la douceur et de la patience. L'horreur que lui inspirait le scandale donné aux petits, aux faibles, lui avait fait élever la voix contre l'indigne conduite de ces hommes qui devaient d'office édifier le peuple (nous l'avons vu dans la Méditation quatorzième) ; mais en même temps, ô prodige ineffable ! quel respect pour leur autorité et quelle déférence pour le rang qu'ils occupaient dans l'ordre du Sacerdoce ! Il semblait traiter avec eux

(1) S. Jean, VIII, 48, 49.

d'égal à égal, et même les reconnaître pour ses supérieurs. Ne disait-il pas après ses miracles : « Allez, montrez-vous aux prêtres (1); » et ensuite parlant de leur enseignement : « Faites et observez ce qu'ils vous disent (2)? » Mais c'est la Passion qui doit nous révéler, dans toute sa sublimité, le mystère de l'infinie douceur de JÉSUS envers ses ennemis.

Les pécheurs. — C'étaient « ses amis; » il les traitait comme tels : n'est-ce pas tout dire? Nous nous sommes étendus sur ce sujet, précédemment (3). Mais il y a un fait, et même deux, dans le saint Evangile qui semblent une objection à ce que nous disons de la douceur de notre DIEU envers les pauvres pécheurs. Il s'agit de l'acte d'autorité par lequel JÉSUS chassa du Temple, à deux époques différentes de la Vie Publique, ces marchands, qui offensaient DIEU par leur trafic. Rappelons-nous d'abord les deux récits évangéliques, en les réunissant ensemble dans une même narration (3).

(1) S. Matthieu, VIII, 4. — S. Luc, V, 14 et XVII, 14. — (2) S. Matthieu, XXIII, 3. — (3) Ci-devant, p. 238. — (3) Ces deux faits se passent à deux époques bien distantes l'une de l'autre; le premier se rapporte à la pre-

« La Pâque des Juifs étant proche, JÉSUS vint à Jérusalem, et, entrant dans le temple, il y trouva des vendeurs de bœufs, de brebis et de colombes, et des changeurs d'argent qui étaient assis à leur table.

» Ayant fait alors comme un fouet de petites cordes, il les chassa tous du temple, avec les brebis et les bœufs. Il jeta aussi par terre l'argent des changeurs, il renversa leurs tables, et il renversa aussi les tables de ceux qui vendaient des colombes.

» Et il leur dit : Otez cela d'ici, et ne faites pas de la Maison de mon Père une maison de trafic. N'est-il pas écrit : Ma Maison sera appelée de toutes les nations la maison de la prière? Et vous en avez fait une caverne de voleurs.

» Et il ne permettait pas non plus qu'on transportât aucun meuble à travers le temple.

Ses disciples se souvinrent alors de ce qui est écrit : Le zèle de votre Maison m'a dévoré (1). »

mière Pâque, c'est-à-dire au commencement de la Vie Publique, et le second au lundi de la semaine sainte. Mais le second est en quelque sorte la reproduction du premier, tant les circonstances sont semblables. — (1) S. Jean, II, 13, 25. — S. Matthieu, XXI, 12. — S. Marc, XI, 15.

Où apparaît la douceur du divin Maître dans ce récit? Certes, elle y est admirable. Est-ce que la force et la douceur s'excluent? Est-ce que la douceur n'est pas la preuve d'une grande force, puisque la vraie douceur ne peut exister qu'avec une pleine possession de soi-même? Et l'exercice de la véritable force n'est-il pas, par conséquent, le témoignage d'une grande douceur? Notre-Seigneur chasse les vendeurs d'animaux et les changeurs d'argent; mais comme il se possède! quelle dignité, quelle majesté, quelle paix profonde révèlent ces paroles : « Otez cela d'ici, et ne faites pas de la Maison de mon Père une maison de trafic. » Les vertus ne sont pas opposées entre elles. « Le zèle de la Maison de son Père le dévore; » il ne peut être indifférent à l'offense qui est faite à ce Père tant aimé et si digne d'honneur. C'est pourquoi il fait un fouet, il frappe, il renverse. A ces hommes grossiers, « à tête dure, » comme les appellera saint Etienne (1), il fallait un signe extérieur éclatant qui leur apprît qu'elle est la sainteté de la Maison de DIEU. JÉSUS portait loin son amour pour l'honneur

(1) Actes des Apôtres, VII, 51.

de cette Maison de prière : « Il ne permettait pas qu'on portât à travers le temple un meuble, ou, comme dit le texte de saint Marc, un vase quelconque. » Bel enseignement, et que les personnes occupées dans les églises ne doivent pas oublier pour l'observer, sinon quant à la lettre, au moins quant à l'esprit.

Tout cela est grand, élevé, plein de dignité, sans passion, sans agitation, sans colère. Il y a même, dans ce récit, une circonstance qui mérite une attention particulière. JÉSUS renverse les tables, répand l'argent à terre, chasse les vendeurs et les animaux qu'ils offraient aux acheteurs; mais le voici en présence de ceux qui vendaient les colombes. « Otez cela d'ici, » dit-il. N'y a-t-il pas, dans cette modération de langage, quelque chose de surprenant après les mouvements que supposent les actions qui précèdent? « Otez cela d'ici. » Ce sont des colombes! La colombe est le symbole de la douceur. L'Esprit-Saint qui est, disent les Pères, l'onction du Sacerdoce de JÉSUS-CHRIST (1), est descendu sur lui, sous la forme d'une colombe.

(1) S. Irénée, S. Ambroise, etc., ap. Thomassin, *de Incarnatione*, lib. VI.

Des colombes se rencontrent donc devant ses pas, quand il remplit un ministère où de prime abord la seule justice semble s'exercer : le DIEU d'infinie douceur a des égards pour elles : « Otez cela d'ici. » Il fallait bien que, même en cette circonstance, « apparussent, suivant la parole de saint Paul, la bénignité et l'humanité et la grâce du Sauveur, notre DIEU (1). »

Les pauvres, les affligés, les enfants. — Doux envers tout le monde, même envers ceux qui offensaient son Père et qui le poursuivaient lui-même de tant de haine, comment JÉSUS n'aurait-il pas été toujours suave, patient, compatissant, infiniment bon envers les pauvres, les affligés et les enfants? Bien des années avant son apparition sur la terre, il disait, par la bouche de son prophète : « Venez à moi... venez tous; mon Esprit est plus doux que le miel, et les biens que je donne plus doux que le miel et qu'un rayon de miel (2). » Il y a abondance de paroles pour rendre une même idée, afin que les plus petits, les plus ignorants, ceux qui par

(1) Epître à Tite, II, 11. — III, 4. — (2) Ecclésiastique, XXIV, 26, 27.

défaut de culture comprennent difficilement la leçon qu'on leur fait, en apprennent assez pour leur consolation. C'est pourquoi, attirés par cette douceur qui, jamais avant JÉSUS, ne s'était montrée à leurs regards sous des traits et avec des témoignages si touchants, les pauvres, les petits, les souffrants, tous ceux qui avaient besoin d'un peu de joie dans leur tristesse, d'un secours dans leur dénûment, d'un appui dans leur défaillance, d'un encouragement dans leur désolation, se hâtaient vers le Rédempteur, se jetaient avec confiance, même avec familiarité, vers ce DIEU dont l'air du visage et la vie toute entière, aussi bien que le son de la voix, disaient : « Laissez les enfants venir à moi... Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine (1). »

O JÉSUS! je suis du nombre des petits, des affligés, des pauvres, des pécheurs; hélas! j'ai été même votre ennemi par les péchés dont j'ai été la cause; je voudrais, comme Lazare et Marthe et Madeleine, être de vos amis, et même votre apôtre. O vous, qui aimez « à montrer votre grande douceur (2)! » daignez « me pré-

(1) S. Marc, x, 14. — S. Matthieu, xi, 24. — (2) Sagesse, xvi, 21.

venir des bénédictions qu'elle donne (1); » donnez-moi « de goûter combien vous êtes, ô Jésus! le Dieu suave et doux (2), » afin que, attiré, entraîné « par cette abondance de douceur divine que vous avez secrètement mise en réserve pour ceux qui ont votre crainte (3), » je me porte vers vous seul toujours, je me donne à vous seul, et je vous sois docile, et qu'ainsi j'expérimente la vérité de la parole que vous avez dite par un de vos prophètes : « Rien n'est plus doux que d'être fidèle à la volonté du Seigneur (4), » et la vérité de cette autre bien plus encourageante encore, qui est de vous : « Prenez mon joug sur vous; car mon joug est suave et mon fardeau léger (5). »

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Comment nous prouvons à Notre-Seigneur que nous avons compris sa divine leçon.

Quand Jésus dit : « Apprenez de moi que je suis doux, » il semble vouloir nous rappeler

(1) Psaume xx, 4. — (2) Prem. Epître de S. Pierre, II, 3. — (3) Psaume xxx, 20, 21. — (4) Ecclésiastique, XXIII, 37. — (5) S. Matthieu, XI, 30.

trois vérités principales : la première, que la douceur est une vertu nécessaire au salut, puisqu'il en fait l'objet d'un enseignement si spécial : « Apprenez... » Cette manière de recommander un précepte est digne, en effet, de remarque. Ce n'est pas ordinaire que Notre-Seigneur prenne ce ton grave et, si l'on peut dire ainsi, magistral.

Une autre vérité que nous découvrons dans ces paroles est celle-ci : la douceur est une vertu difficile, à laquelle répugne notre nature indocile, susceptible, irritable. « Apprenez, » c'est-à-dire ne croyez pas savoir suffisamment ce qu'il faut de vigilance, de constance, d'efforts, de victoires sur soi-même, pour être doux. C'est une paix profonde et vraiment céleste dont l'âme du juste jouit, mais qu'il ne possède bien, d'ordinaire, qu'après s'être fait à lui-même une guerre incessante et quelquefois cruelle.

La troisième vérité est dans ces mots : « de moi. » Apprenez *de moi*, non du monde, mais « de moi, » non de vos raisonnements, ni de votre expérience de la vie, mais « de moi. » La vertu de douceur est surnaturelle ; c'est une grâce que je donne à qui me la demande, à qui veut m'imiter : c'est « de moi, » de moi seul

qu'elle vient. Ce qui paraît douceur parmi les hommes, et que ma grâce n'a pas formé en eux, peut bien être le fruit d'un heureux caractère, mais non une vertu solide, et que je puisse récompenser au Ciel. Leur douceur est même rarement vraie; elle est politique, feinte ou simple convenance, et non une véritable vertu morale. « Apprenez donc de moi » à être doux, comme je suis moi-même doux et la douceur même.

Oui ! ô Maître seul véritable, seul infaillible ! je suis à votre école, avec joie et amour. Je viens de méditer votre divine conduite envers DIEU votre Père et envers toute créature, et d'admirer et d'adorer et de bénir votre ravissante douceur. Je veux comme vous être doux envers DIEU et doux envers les hommes.

I. Doux envers DIEU. — Nous faisons de nouveau la remarque qu'il a paru convenable de faire, dans la première Considération. Cette expression « doux envers DIEU » n'a rien d'irrespectueux. C'est le contraire, puisque nous voulons dire plus que « patient, résigné, soumis; » nous voulons dire « adhérant au bon plaisir de DIEU, avec simplicité, comme un enfant qui donne raison et qui applaudit même,

dans son humilité, à tout ce bon plaisir du Père qui est aux Cieux. »

Mais voici dans quelles circonstances.

Nous sommes maintenant dans l'ordre de la foi et non dans celui de la claire vision des choses divines (1). C'est pourquoi, dans notre vie présente, l'obscurité plus ou moins profonde est partout. Chacun de nous porte en soi, en son âme, en son corps, en la suite et la variété des accidents de la vie, quantité de mystères. Infirmités, maladies, insuccès, oppositions, déceptions, épreuves de toutes sortes : tout cela est ordinairement difficile à expliquer, fatigant, accablant même en bien des cas, pour notre faible raison.

Il en est ainsi de la vie des familles : que d'afflictions, de contradictions, de difficultés insolubles, d'épreuves persistantes et obstinées ! Enfants, parents, amis, relations, affaires... que de peines, de mécomptes, de douleurs ces noms rappellent !

L'état de la société dont on fait partie, les choses publiques, les événements politiques

(1) *Per fidem enim ambulamus et non per speciem.* — Deux. ép. aux Corinth., v, 7.

sont une autre source d'afflictions. Que d'incertitudes, de craintes et, par suite, de tentations! Les causes les meilleures, celles de l'honneur, de la probité, de la justice, de la vérité, semblent perdues; on dirait que le triomphe est infailliblement assuré à l'audace, à la ruse, au mensonge...

Le monde présent est un immense mystère, dans son ensemble et dans l'infinie variété des détails qui en composent l'histoire, la vie : de sorte que l'âme qui assiste à ce spectacle et qui subit cet état de choses, en est fatiguée, lassée, et se sent atteinte et comme enlacée par les filets d'une redoutable tentation de découragement, — comme si la Providence de DIEU se retirait et abandonnait le gouvernement des choses humaines, comme si sa sagesse, sa bonté, son amour pour les hommes étaient en défaut. « Pourquoi ce silence persistant? Pourquoi cette sorte de non-intervention, quand tout réclamerait quelque manifestation de sa puissance contre ses ennemis, — de sa miséricorde, de sa compassion en faveur de ceux qui souffrent, qui pleurent, qui se désespèrent, — de sa protection éclatante pour ceux qui le servent avec fidélité?... »

C'est le langage, c'est le murmure, c'est la plainte amère de notre pauvre raison découragée. La grâce qui nous vient de l'Agneau nous fait parler et sentir tout autrement. Dans toutes nos épreuves, nos insuccès, nos obstacles, nos déceptions, nos afflictions de toute sorte, qu'elles nous soient simplement personnelles ou communes avec des parents, des amis, que ce soit le spectacle douloureux d'un état social qu'aucune force humaine ne peut faire changer, ou qu'il s'agisse de menaces de malheurs que rien ne semble pouvoir conjurer, qui pèsent sur notre âme, « humilions-nous, comme le recommande saint Pierre, sous la main puissante de Dieu, jetant en lui toute sollicitude (1), » et disant la parole de l'Agneau divin : « *Ita, Pater!* Oui, Père, comme il vous plaît! que votre volonté s'accomplisse et non la mienne! » Je crois en vous fermement, fortement, invinciblement; je crois en votre cœur, en votre sagesse, en votre miséricorde, en votre amour. Je sais que rien ne vous est étranger; « les cheveux même de notre tête sont comptés (2). » Je sais que

(1) Prem. Epître de S. Pierre, v, 6, 7. — (2) S. Matthieu, x, 30.

rien n'arrive qui ne vienne de votre main, parce qu'il n'est rien que vous ne connaissiez, que vous n'ayez pesé, apprécié, jugé, avant de le permettre et que « pour ceux qui vous aiment tout profite à bien (1). » Je crois tout cela. Dans l'obscurité de mon esprit, je le crois; dans la tentation que subit ma volonté fatiguée, je le crois; dans le trouble que j'éprouve en tout mon être, je le crois et je vous donne raison, ô Père toujours infiniment bon et aimable...

Et je dis à dessein « infiniment. » O infinité! O indéfectibilité! O éternelle stabilité et permanence de l'Amour de mon Père qui est aux Cieux! Vous êtes ma lumière, ma force et ma vie, même quand je me sens environné d'épaisses ténèbres, et qu'il n'y a que défaillance dans mon âme et une sorte « d'amère mort (2) » en tout mon être!...

C'est ainsi qu'inclinés devant DIEU, dans l'attitude « de l'Agneau qui s'est laissé dépouiller sans se plaindre, » nous sommes doux et dociles sous l'action et la conduite de notre Père bien-aimé.

(1) Epître aux Romains, VIII, 28. — (2) Prem. Liv. des Rois, XV, 32. — Ecclésiastique, XLI, 1.

II. Toujours doux envers Dieu, nous devons l'être aussi toujours envers les hommes. Mais il faut convenir d'abord que ceci est plus difficile. Dieu a toujours foncièrement et essentiellement raison. Ses conduites, quelque mystérieuses et inexplicables qu'elles soient, ne sont pas moins pleines d'amour. Nous en sommes très certains par la foi, lors même que nous n'en avons pas le sentiment. Mais les pauvres créatures! c'est bien différent. Que de choses imparfaites, petites, mesquines, fatigantes de toute manière, dans la façon de voir ou de juger, dans les habitudes, l'humeur, le tempérament, le caractère, l'éducation! Que de manque de sens, de suite, parfois de loyauté, de droiture, de dignité, de justice!... Et nous souffrons, nous sommes contrariés, excités et tentés d'éclater en paroles, en manières impatientes...

Mais notons ce qui suit. Ces défauts sont graves à nos yeux; mais, qui sait s'ils sont bien réels ou s'ils ont l'importance que nous découvrons en eux? Hélas! que d'oppositions, de contradictions, de souffrances morales qui proviennent de ce que, nous-mêmes, nous ne sommes pas sans défaut! Le cher prochain est lent : mais ne sommes-nous pas vifs à l'excès? Il nous

semble manquer d'usage, de savoir-vivre, d'éducation; mais n'attachons-nous pas trop d'importance à certaines manières d'être, de parler ou d'agir?...

Ajoutons aussi: D'autres fois ne lui attribuons-nous point des vues, des dispositions que réellement il n'a pas? Dans combien de cas ne l'avons-nous pas constaté, quand c'est nous qui étions l'objet de l'irritable sensibilité du cher prochain! Oh! qu'il est fréquent et commun que nos interprétations soient sévères, parce que nous sommes, accidentellement ou par habitude, sous l'empire d'une peine d'amour-propre, d'une sensibilité surexcitée, de préventions qu'une parole médisante a fait naître dans notre esprit!...

O douceur véritable, intérieure, constante envers les personnes avec lesquelles on vit! Quel difficile problème! Quel beau triomphe de la grâce! Quel hommage parfait rendu au Cœur de notre Dieu « doux et humble! »

O douceur humble, intérieure, toute surnaturelle, à l'égard des personnes dont les projets, les prétentions, les succès blessent notre amour-propre, notre ambition, notre fierté!... Quel autre merveilleux effet du règne du Cœur de Jésus dans une âme!...

Voici quelques conseils :

1. *Habituons-nous à parler bien* du prochain, à avoir de lui une opinion favorable, à nous faire, au dedans de nous-mêmes, l'avocat de sa cause, dans ce qui, de prime abord, nous paraît défectueux, répréhensible, à l'excuser par conséquent, à voir le bon côté de ses actions, de sa conduite, comme nous le ferions pour notre père, notre mère, une personne aimée. Peut-être aurons-nous ensuite, par position, par devoir, l'obligation d'être sévère, de montrer notre désapprobation, etc. Nous le ferons par devoir et aussi par charité. Mais avant d'agir, nous serons, dans nos pensées, nos sentiments, nos dispositions, doux, c'est-à-dire bon, indulgent, bienveillant. C'est le meilleur et c'est le plus sûr. Nous nous trompons bien moins souvent sur la valeur morale des actes du prochain, quand nous sommes doux et bienveillants, que lorsque c'est l'aigreur et la dureté de cœur qui président à nos jugements.

2. Toutes les fois qu'il y a divergence d'opinion, opposition de caractère, malentendu, désaccord, etc., *reconnaissons-nous toujours quelque tort.* Oui ! *toujours*, c'est encore le

plus sûr, le plus probable du moins. Nous avons manqué de vertu, de tact, de patience, d'abnégation, de générosité. Ceci ne veut pas dire : Donnons toujours raison au cher prochain ; non ! certainement non ! mais cela veut dire : Ne nous donnons jamais pleinement raison à nous-mêmes. Hélas ! sommes-nous vraiment impartiaux et justes, dans un bon nombre de cas, lorsque nous nous faisons une si belle part ?...

3. *Renvoyons le plus qu'il est possible* toute affaire qui excite notre impressionnabilité, notre susceptibilité, quelque mouvement de colère, de la mauvaise humeur, une certaine répugnance, et surtout de l'aversion pour le prochain. Sans cette précaution, nous serons froids, de mauvaise grâce, brusque dans nos réponses ou nos observations, cassant, blessant peut-être. Attendons quelque temps, si c'est possible, pour que l'apaisement se fasse, pour avoir la bénie possession de nous-mêmes, sans laquelle il n'y a peut-être aucune vertu possible, et pour avoir aussi la facilité de prier.

4. C'est le quatrième conseil : *Prions*. Notre compatissant Maître qui nous a dit : « Apprenez de moi que je suis doux » et à être doux

comme moi, a dit aussi : « Sans moi vous ne pouvez rien faire (1). » Pour posséder la divine vertu de douceur, il est nécessaire de la puiser à sa source : le Cœur même de notre DIEU. Aimons à dire cette invocation si familière aux personnes pieuses : « JÉSUS ! doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. » Adressons-nous à MARIE avec l'Eglise qui lui dit avec tant d'amour : « Salut, Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur (2) ! » Et encore : « O Vierge sans pareille, douce entre toutes les créatures, rendez-nous doux et chastes ! » Ou bien : « Doux cœur de MARIE, soyez mon salut ! » Cette dernière invocation est enrichie d'une indulgence de trois cents jours, profitable aux saintes âmes du purgatoire.

Prions pour nous ; prions aussi pour ceux dont le caractère, les dispositions, les manières exercent notre patience ; mais que notre prière soit désintéressée.

5. *Rappelons-nous ce que* JÉSUS *a fait* pour ces âmes, pour chacune de ces âmes dont l'ex-

(1) S. Jean, xv, 5. — (2) *Salve, Regina.* — (3) *Ave, Maris stella.*

térieur nous fatigue, nous impatiente, nous ennuie. Le Cœur du divin Maître s'est constamment, depuis l'éternité, préoccupé du bien, du salut, du bonheur éternel de chacune d'elles. A l'heure qu'il est, de tous les tabernacles de la terre, les regards de ce Cœur sont sur cette âme avec amour, un amour qui ravit les anges. De quel droit sommes-nous si difficiles, quand JÉSUS est si bon?

6. *Réfléchissons* sur le peu d'importance qu'il y a, après tout, à avoir le dessus, par notre ton élevé, nos manières dures ou impérieuses, nos paroles hautes ou amères. C'est quelquefois une victoire facile, s'il s'agit de nos inférieurs; mais quel est le fruit véritable de cette manière d'en finir? Qu'est-ce qui en revient de gloire à DIEU et de bien à notre âme? Or, quand ces deux fins manquent à nos actions, que reste-t-il? Ne serait-il pas meilleur de penser que « la patience fait l'œuvre parfaite (1), » comme dit l'apôtre saint Jacques, c'est-à-dire procure la gloire de DIEU, et que la pratique de la douceur est un des plus puissants moyens d'expier nos péchés?

(1) Epître de S. Jacques, I, 4.

7. *Mortifions-nous.* Mortifions notre mémoire, en tâchant d'oublier simplement et paisiblement ce qui nous a fait de la peine. Mortifions notre parole en évitant de dire ce qui nous contrarie dans le prochain, dans les personnes avec lesquelles nous avons des affaires à traiter, les parents, les domestiques. Quelle belle et sainte pratique de la divine vertu de douceur que de ne se plaindre jamais de personne !

8. Enfin, faut-il le dire? pour arriver à être *doux* envers les autres, *il faut nous appliquer à être doux envers nous-mêmes.* Nous disons : doux envers nous-mêmes, nous ne disons pas faibles, lâches, indifférents. Non ! traitons-nous charitablement. Nos propres défauts sont nombreux et décourageants par leur ténacité ; notre humeur est désagréable, notre caractère fâcheux. Nous sommes irritables, susceptibles, peut-être fiers, exigeants, entiers. Il n'est pas nécessaire de faire ici une énumération qui est de sa nature interminable. Chacun, du reste, peut le faire pour son propre compte. Eh bien ! ne nous irritons jamais contre nous-mêmes, encourageons-nous bonnement, c'est un des conseils favoris du doux saint François de Sales ; rappelons à notre pauvre âme les motifs

d'espérer, et déterminons-la à prendre de bon cœur les moyens, les recommandations qui viennent d'être donnés. Une personne impatiente au dedans d'elle-même et contre elle-même est nécessairement quelque peu dure ou aigre à l'extérieur; une âme humble et qui, reconnaissant sa misère, prend patience avec elle-même, et ne cesse d'appeler la grâce de son Sauveur pour vaincre sa nature rebelle, est dans les meilleures conditions pour être bonne et suave envers tous.

Il y a un grand esprit de douceur à posséder au dedans de soi et à laisser voir au dehors, surtout quand on s'occupe du salut des pécheurs. Ce point ne regarde que le petit nombre, mais il est bon de le signaler ici. Sans cet esprit, le talent, l'autorité, toutes les apparences même de la sainteté sont stériles. Bossuet a dit : « La victoire appartient à la douceur et à la patience ; et Isaïe, après avoir fait Jésus-Christ si humble, si patient et si doux, conclut enfin en disant « qu'il remportera la victoire, qu'il gagnera sa cause en jugement, et que les gentils mettront en lui leur espérance (1). » « Traitez donc avec douceur, ajoute

(1) Isaïe, XLII, 1 et suiv. — S. Matthieu, XII, 20, 21.

le grand évêque, l'affaire de DIEU : soyez de vrais chrétiens, c'est-à-dire de vrais agneaux, et sans murmure, sans bruit, sans avoir aucune teinture de l'esprit de contradiction, montrez autant de tranquillité que d'innocence. Ayez la douceur et la patience, sa fille : ces deux vertus sont les deux caractères propres de la piété chrétienne, et les deux fruits de l'onction de JÉSUS-CHRIST répandue sur nous (1). » C'est avoir part à la grâce de son Sacerdoce et de son état de Victime ; car c'est cette divine onction qui l'a fait, pour l'honneur de son Père et pour notre amour, Prêtre et Hostie.

(1) *Elévations sur les Mystères*, XIIIe semaine, 4e élévation.

VINGT-TROISIÈME MÉDITATION

Sur la suite de ce même enseignement de notre adorable Docteur et Maître : « Apprenez de moi que je suis... humble de cœur. »

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

En quoi consiste l'humilité de cœur de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

L'humilité de cœur en Notre-Seigneur et doux Maître est un abîme sans mesure. Heureux qui peut descendre vers ces divines et adorables profondeurs! Nous y sommes invités par ces belles et touchantes paroles : « Apprenez que je suis doux et humble de cœur! » Ici, comme partout et toujours, dans la contemplation des Mystères du Verbe incarné, « sa charité nous presse (1). » Cédons à cette invitation; cédons à cette pression amoureuse; abaissons-nous sous le poids de l'amour, et

(1) Deux Epître aux Corinth., v, 14.

fixons nos regards sur le vaste et impénétrable abîme de l'humilité de notre Dieu.

Nous nous appliquerons à voir d'abord (dans cette première Considération) en quoi consiste cette humilité adorable, et ensuite (dans la seconde Considération) comment elle s'est révélée à nous, extérieurement, dans la vie du divin Maître. La troisième partie de la Méditation sera naturellement consacrée à apprendre comment nous devons imiter l'humilité intérieure et extérieure qui nous est si admirablement enseignée.

L'humilité de cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ (nous parlons suivant notre manière d'apprécier « les profondeurs de Dieu (1) »), consiste en trois états ou dispositions habituelles du divin Rédempteur : — I. En la claire vue qu'il avait sans cesse, d'une part, du néant de la créature devant l'Etre absolu de Dieu, et, d'autre part, de l'état d'abjection où le plaçait sa condition de Victime d'expiation pour les péchés du monde; — II. En l'amour que Notre-Seigneur avait de l'état d'anéantissement qui convient à toute créature, et de l'abjection qui

(1) *Profunda Dei*. Prem. Epître aux Corinth., II, 10.

lui était propre, en sa qualité de Victime d'expiation; — III. Enfin, son humilité de cœur consistait dans le désir qu'il éprouvait d'être reconnu et traité comme néant, en tant que créature, et comme digne d'abjection, en tant que Victime d'expiation.

Encore une fois, nous sommes inclinés sur de profonds abîmes. Qu'il plaise à notre DIEU d'éclairer nos yeux de la lumière divine qui illumine les saints!

I. — L'humilité de cœur en JÉSUS-CHRIST consiste dans la claire vue qu'il avait sans cesse, d'abord du néant de la créature devant l'Etre de DIEU.

Ce n'est pas la première fois que cette vérité est l'objet de nos méditations. Dès le commencement de l'étude que nous faisons des Mystères de notre divine Victime, nous avons admiré et adoré les anéantissements et les causes de ces anéantissements. Mais il convient d'insister ici.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en tant qu'il est homme (c'est-à-dire considéré en cette nature humaine composée d'une âme et d'un corps, qu'il a daigné prendre pour notre amour, sans cesser toutefois d'être DIEU), est véritable-

ment une créature de DIEU. Or, le fonds de la créature, c'est le néant; nous disons le fonds, c'est-à-dire ce qui lui est propre, ce qu'elle est par elle-même, ce qu'elle est nécessairement, avant qu'un autre être (qui ne peut être que DIEU même), s'occupe d'elle pour la faire quelque chose. Car il faut distinguer en toute créature ce qu'elle tient de DIEU, ce qui lui est venu de DIEU, ce qu'elle a reçu de sa libre Charité, et ce qu'elle est par elle-même, naturellement, foncièrement et intrinsèquement. Ce qu'elle a reçu de DIEU, c'est d'être et d'être ce qu'elle est, comme elle est, avec tel ou tel don, dans telle ou telle condition particulière, soit en ce qui concerne l'âme, soit en ce qui est du corps (si elle est un être humain) : de sorte qu'elle n'a absolument rien qu'elle ne tienne de DIEU. Cette vérité est aussi ferme, stable, absolument certaine que la vérité même de l'Etre de DIEU. Ce que l'être créé est par lui-même, c'est qu'il n'est réellement rien et que, d'autre part, il n'a rien qui le recommande à DIEU, pour qu'il plaise à DIEU de le faire quelque chose; car le rien nécessairement n'a rien qui le recommande; comme aussi et encore moins, si l'on peut ainsi dire,

il n'a aucune, absolument aucune énergie ni vertu qui lui donne quelque chance de passer par lui-même du néant à l'être.

Il y a peut-être quelque aridité dans l'exposition de cette doctrine. En voici maintenant l'application, qui ne sera pas sans grâce particulière et sans quelque onction du Saint-Esprit qui touche nos cœurs.

La créature n'est rien, elle ne peut rien, elle n'est capable de rien par elle-même, et, par conséquent, en elle-même ne mérite rien, ni louange, ni considération, ni égard, mais seulement l'obscurité, l'oubli et tout ce qui ressemble au néant qui demeure son fonds. Or, qui a connu l'évidence de cette vérité, comme Celui en qui « étaient tous les trésors de la Sagesse et de la Science de Dieu (1) ? » Qui a vu, avec une clarté absolument lumineuse et sûre, ce fonds de l'être créé, comme Celui qui est la Lumière même, la seule « vraie Lumière (2) ? » Et, par suite, qui a été humble intérieurement, comme le Verbe incarné qui s'appliquait à lui-même, en tant qu'homme, en tant que créature humaine, cette doctrine qui vient de lui et qu'il a enseignée le

(1) Epître aux Coloss., II, 3. — (2) S. Jean, I, 9.

premier?... L'intelligence de Notre-Seigneur voyait, dans la lumière même du Verbe, qui est l'infaillible Lumière du Père, ce qu'est la Nature divine, c'est-à-dire tout Etre, et ce qu'est la nature créée qu'il portait, c'est-à-dire son âme créée, son cœur créé, son corps créé, en un mot tout ce qui en lui n'était pas l'Etre divin; et il voyait que tout cela n'était rien par soi-même, et par soi-même n'était capable de rien, ne méritait rien, n'était digne de rien... O profond et glorieux Mystère : profond, pour notre raison qui s'y abîme; glorieux, pour l'Etre de DIEU qu'il exalte infiniment! O Humilité du Fils de DIEU, aussi grande, aussi étendue que la Vision même dont il jouissait sans cesse des infinies perfections de l'Etre de DIEU! O Vision sereine, indéfectible et bienheureuse, qui lui faisait dire cette merveilleuse parole, quand les Juifs le pressaient de la sorte : « Qui dites-vous que vous êtes? » « Si je me glorifie moi-même, répond JÉSUS, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie (1). » « Ma

(1) *Dixerunt ergò Judæi : ... Quem te ipsum facis ? Respondit Jesus : Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est; est Pater meus, qui glorificat me.* — S. Jean, VIII, 52-54.

gloire n'est rien!... » O lumineuse, ô sublime, ô mille fois adorable révélation! C'est le seul langage qui convienne à la créature. DIEU le Père nous glorifie, en nous donnant l'être et en multipliant en notre faveur ses dons et ses grâces; mais notre gloire, à nous, est nulle, et celle que nous nous donnerions ne serait que vanité et mensonge et néant.

Notre-Seigneur voyait donc clairement le rien essentiel et foncier de son être créé, en tant qu'homme, devant l'Etre de DIEU son Père; et cette vue le portait à la plus profonde humilité intérieure. Mais il y avait en lui une autre vue, non moins sûre, indéfectible et lumineuse; c'était celle de sa condition de Victime d'expiation. Il était, en effet, venu en ce monde pour expier le péché. Sa première parole prononcée au sein de MARIE en est le témoignage (1).

Or, en quel sens, suivant quelle étendue, et dans quelles conditions était-il Victime d'expiation?

Il est de foi qu'il devait expier le péché en lui-même. C'était la volonté de son Père. Or, à cette fin, le péché lui fut en quelque sorte im-

(1) Epître aux Hébr., x, 6-8.

puté. « Dieu, dit Isaïe, mit sur lui toutes nos iniquités (1), » comme s'il les avait commises, lui, qui est la Sainteté même ; et il les porta d'une manière si absolue que, selon la doctrine de saint Paul, « Dieu, le Père, le considéra et le traita comme s'il était le péché même (2). » Rien n'est plus accablant pour notre pauvre intelligence que ce prodigieux Mystère ! Voilà donc notre Dieu, incarné pour notre salut, devenu en un sens très vrai, pécheur universel. Tous les crimes, toutes les abominations, tout ce qu'il y a de plus hideux dans l'histoire de la perversité humaine, tant d'horreurs de toutes sortes depuis le péché du premier homme jusqu'à ceux de l'Antechrist, tout ce poids que toutes les forces réunies des natures angéliques et humaines seraient impuissantes à soutenir, cette accumulation épouvantable de hontes et d'ignominies, tout cela couvrit, sans l'altérer, sans la flétrir en aucune manière, la sainteté du Fils de Dieu, tout cela déborda sur son Cœur et péné-

(1) *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum.* — Isaïe, LIII, 6. — (2) *Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit (Deus) ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.* — Deux. Epître aux Corinth., v, 21.

tra tout son être. Or, il vit cet océan de souillures tomber sur lui et le submerger; il vit tout ce qu'il y avait pour lui d'extrême humiliation dans cet état ; il sentit l'infinie opposition de la condition qui lui était faite, avec l'amour que DIEU a pour la sainteté, et par conséquent cette sorte de disgrâce et, en un certain sens, de réprobation, où son état de Victime expiatrice le mettait en face de son Père... Qui dira ce que cette vue et ce sentiment donnèrent de confusion intérieure à cette sainte Victime?... « Apprenez de moi que je suis humble de cœur! » Oui! assurément *de Lui seul*, nous pouvons l'apprendre, par le secours de quelque grâce qui vienne à nous, créatures ignorantes, et qui dissipe les ténèbres épaisses qui couvrent notre esprit.

II. L'humilité de cœur, en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, consiste dans l'amour qu'il avait pour l'anéantissement et l'abjection où l'établissaient sa condition de créature et sa qualité de Victime d'expiation.

Quelque étranges qu'aient été son état d'anéantissement et son abjection, Notre-Seigneur les aimait, — parce qu'il aime la vérité, l'ordre, la justice. Nous venons de voir, en effet, que tout état qui avoisine le néant, l'obscurité, l'oubli, le

délaissement, la déconsidération, est réellement pour la créature, la vérité, l'ordre et la justice.

Pareillement, pour une âme qui porte le péché, à qui le péché est imputé et qui en est la Victime, la vérité, l'ordre et la justice exigent qu'elle soit dans l'ignominie et l'opprobre. Le péché qu'elle porte ne mérite pas autre chose; on n'exagère rien en le repoussant, en le méprisant, en le haïssant.

Eh bien! par un mystère que Dieu seul peut nous révéler, Notre-Seigneur s'est complu à n'être compté pour rien, et, plus encore, il s'est complu à être « un ver de terre, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple (1). » Ce n'est pas, sans doute, qu'il pût approuver ce qu'il y avait de malice dans la conduite des hommes, quand cette conduite coupable concourait à l'humilier. Non! il déplorait, il condamnait le péché par lequel les créatures le couvraient d'affronts et d'insultes, et ce péché était, pour lui, la cause des plus intolérables douleurs. Mais ce péché, même commis contre lui, il le portait sur lui; la malice des hommes qui s'exerçait si indignement sur lui, il l'expiait en lui. Et parce que

(1) Psaume XXI, 7.

l'expiation de ce péché, de cette malice, comme de tous les péchés et de toute la malice des hommes, ne pouvait s'accomplir, suivant la volonté du Père, que par l'ignominie et la honte, dans la souffrance et la mort, JÉSUS, qui avait si amoureusement accepté cette volonté du Père, se plaisait dans les effets que produisaient en sa personne les mauvaises dispositions des créatures : effets qui étaient précisément cette ignominie et cette honte expiatrices, dans la souffrance et dans la mort.

Quelques textes de la sainte Ecriture semblent contenir l'étonnante doctrine que nous exposons ici. Jérémie a dit de notre adorable Sauveur : « Il sera rassasié d'opprobre (1). » Rassasié ! qu'est-ce à dire ? est-ce qu'il est possible de donner à quelqu'un un aliment, et de parvenir à le rassasier, malgré lui ? Ne faut-il pas, au contraire, qu'il prenne plaisir à s'en nourrir, qu'il s'en nourrisse avec une sorte d'avidité ? C'est ce qu'a fait Notre-Seigneur. Tous les opprobres de sa vie et de sa mort lui ont été, suivant la parole même du commentateur,

(1) Lamentations, III, 30. — *Specialiter de Christo intelligendum est*, etc. Cornel. à Lap. in illud.

« comme un festin délicieux (1). » Il y a une autre parole, c'est JÉSUS lui-même qui l'a dite : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang ! Oh! comme je me sens pressé qu'il s'accomplisse (2). » N'y a-t-il pas de la joie dans un si grand désir? Cette vive exclamation n'est-elle pas le cri d'une âme qui trouve sa félicité dans ce qu'elle désire? Saint Paul a parlé de cette joie et de cette félicité en notre divine Victime (3), et les martyrs y ont participé, au milieu de leurs plus grands supplices (4).

Tout cela est bien loin de nos dispositions si misérables.—Se complaire dans l'oubli de toute créature et se trouver, avec joie, à sa vraie place, quand l'injure, l'affront, l'ignominie, toutes sortes d'humiliations viennent à nous et nous fixent dans un état de pure et simple et absolue abjection... O DIEU ! quelle énigme pour notre orgueil !

Voici d'autres obscurités et d'autres problèmes.

III. — L'humilité de cœur, en Notre-Seigneur

(1) *Quià propter Deum ea feret, ità lœtè ac si cibum sumeret lautè et splendidè.* — Id. Cornel. — (2) S. Luc, XII, 50. — (3) Ep. aux Hébr., XII, 2. — (4) Vid. Corn. à Lap. in Luc., XII, 50, et Hébr., XII, 2.

JÉSUS-CHRIST, c'est le désir constant, profond, insatiable d'être reconnu et traité par les créatures, comme étant digne de tout anéantissement et de toute abjection.

Entrons jusque dans cet intime du Cœur adorable; c'est jusque-là, c'est à ce secret divin, c'est à ce mystère caché de sa vie d'Homme-DIEU et de Victime, qu'il est désirable que nous puissions pénétrer.

Si, pour toute créature et pour une Victime d'expiation, la vérité, l'ordre, la justice demandent qu'elles soient livrées, la créature à l'oubli, et la Victime d'expiation à l'opprobre, il est convenable que l'âme qui est dans ces conditions accepte d'être reconnue et traitée de la sorte; car il est conforme à l'équité que DIEU et tout l'univers sachent ce qu'il en est de la condition véritable de cette âme, et qu'ils concourent à l'y mettre si elle n'y est pas, et à l'y maintenir si elle y est déjà. Il faut même ajouter que cette âme, si elle comprend la sainteté de la vérité, de l'ordre, de l'équité, de tout ce qui est bon et juste, doit désirer que dans elle, aux yeux de tous, la vérité, l'ordre et l'équité, et le bien et le juste apparaissent, éclatent et triomphent, et, par conséquent, n'avoir rien de plus à

cœur que d'être tenue pour néant et digne de toute confusion devant DIEU et devant les hommes.

Quand nous disons ces choses et que nous tournons notre pensée vers nous-même, nous croyons voir s'avancer sur nous, pour nous ensevelir, des montagnes épouvantables d'épreuves de toute sorte. Les saints sont demeurés tranquilles en présence de l'humiliation, quels qu'en fussent l'origine et le caractère; et le Saint des saints n'a pas eu d'autre faim et d'autre soif que de voir et son Père adorable et l'univers entier se tourner contre lui, comme pour le réduire au néant ou à l'abjection la plus extrême.

Il est nécessaire, assurément, de redire ici l'observation qui a été faite précédemment. Notre-Seigneur n'aimait pas et n'approuvait pas le péché par lequel l'ignominie venait à lui. Quand les Juifs lui préférèrent Barrabas, il vit tout le désordre et tout l'odieux d'une telle conduite. C'était en effet de leur part l'acte le plus indigne, après tant de bienfaits reçus. Mais, au fond, dans l'intime de son sacré Cœur, JÉSUS se réjouissait de la honte qui le couvrait; il donnait raison non à leur crime, mais au fait

matériel de leur préférence, et il adorait avec amour son Père de ce qu'il était ainsi mis à sa vraie place. Du reste, cette disposition très sublime ne fut si profonde et si sincère en notre Rédempteur, que parce qu'il n'avait jamais cessé de désirer, dès le premier moment de son existence, d'être traité comme cette victime du premier Testament, dont il réalisait la figure, laquelle, chargée des péchés du peuple, était, le jour de l'Expiation solennelle, chassée hors du camp et livrée à la voracité des bêtes sauvages (1).

O Humilité de Cœur du Fils de Dieu! O monde de merveilles inénarrables et incompréhensibles, plus vaste que les cieux et tous les abîmes, vaste comme le Mystère même de l'Incarnation! Je ne sais comment exprimer devant vous mon étonnement, mon accablement et cette sorte d'anéantissement que vous me faites éprouver. Le silence seul est votre louange (2), et je voudrais pourtant parler, car j'ai quelque sentiment de vos grandeurs, de vos glorieuses grandeurs, ô Anéantissement! ô Abjection de

(1) Lévitique, v, 6, 7, etc. — (2) *Silentium tibi laus.* Psaume LXIV, 1, juxtà Hebr.

mon DIEU! je crois entrevoir la plénitude de vos magnificences, ô Vide sans limite! il me semble que je suis sous le poids de votre force et de votre pression infinie, ô Epuisement universel (1)! Qu'il vous plaise de me délivrer de toute erreur, de me faire part de votre vérité et de me faire subir les puissants effets de votre très sainte et adorable Justice! Qu'ainsi tout soit dans l'ordre dans mon être si agité et troublé par l'orgueil, et que DIEU seul y règne comme dans un lieu de paix!

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

De quelle manière admirable l'humilité de Cœur de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST s'est manifestée au dehors.

C'est un grand sujet d'admiration que la manière dont l'humilité de Notre-Seigneur s'est manifestée au dehors durant sa vie. Mais la difficulté est d'exposer brièvement ce beau

(1) *Exinanivit semetipsum*, i. e. *evacuavit*, *exhausit*, juxtà Tertull. et version. græc.

Mystère, qui embrasse non seulement la vie mortelle du Rédempteur, mais son état glorifié après la Résurrection et maintenant sa Résidence divine parmi nous au très saint Sacrement. Ce qui est particulièrement remarquable et que nous indiquerons seulement ici, c'est le caractère toujours croissant de cette humilité extérieure, de sorte qu'à mesure que la vie de Notre-Seigneur se déroule devant nous, soit la vie voyagère, soit la vie eucharistique, son humilité apparaît de plus en plus extraordinaire et prodigieuse.

Essayons de tracer, en quelques lignes, ce magnifique tableau.

Saint Paul nous apprend que le Mystère même de l'Incarnation est un véritable anéantissement (1); et, en vérité, quand on songe à cet état si obscur où tout est voilé, où pas une des gloires de la Divinité ne paraît, où l'humanité du Fils de Dieu est dans des conditions si communes, il ne semble pas qu'il y ait une autre parole que celle de l'Apôtre pour exprimer un tel abaissement : *exinanivit semetipsum;* mais en même temps, on pourrait croire que l'abîme

(1) Ep. aux Philpp., II, 7.

où descend le Verbe incarné est si profond qu'il ne pourra, dans la suite, descendre plus bas.

Or, il n'en est rien. L'Incarnation humilie le Fils de DIEU ; sa naissance à Bethléem le couvre d'ombre et d'obscurité bien davantage. Tous les enfants, au sein de leur mère, subissent la condition à laquelle JÉSUS s'est réduit en demeurant neuf mois dans le sein de MARIE. Mais quand les enfants du plus pauvre peuple viennent au monde, quelque considération leur est accordée, et d'ordinaire l'indigence du père et de la mère n'est pas telle qu'on ait besoin de se retirer dans une étable et de déposer le nouveau-né entre deux animaux, leur disputant une place dans leur mangeoire même et un peu de paille qui serve de lit à l'enfant.

Or, c'est ce qui est arrivé pour le Fils de DIEU. Nous avons avec amour médité précédemment ce grand Mystère. C'est tout un monde d'abaissements et d'abjections.

Après Bethléem, la Circoncision. Les ombres de l'Humiliation y sont bien plus obscures et plus épaisses que dans la nuit de Bethléem.

La Présentation au temple, la Purification de la Mère devant témoins, le rachat de l'Enfant avec deux petits de tourterelles, la Pro-

phétie de Siméon qui annonce que cet être si humble et si faible « est venu pour être une occasion de ruine autant qu'une cause de rédemption pour un grand nombre en Israël, et pour être un signe de contradiction. » Tout cela dut être pour MARIE et JOSEPH plus étrange encore et plus ténébreux que les obscurités amoncelées sur les Mystères des quarante jours qui venaient de s'écouler...

Mais voici une autre humiliation bien autrement inattendue. C'est la fuite en Egypte. Quelle destinée est celle de cet Enfant divin! « Voilà qu'un ange du Seigneur apparut en songe à JOSEPH, et il lui dit : Prenez l'Enfant et sa Mère; et fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir. Car Hérode cherche l'Enfant pour le perdre. Et Joseph s'étant levé, prit l'Enfant et sa Mère durant la nuit, et il se retira en Egypte (1). » Or, c'est ici l'éternelle épreuve de la pauvre raison humaine. Il s'agit du Messie, du Fils de DIEU, du DIEU Tout-Puissant et il fuit, emporté dans les bras de JOSEPH, son père putatif, — au milieu de la nuit, — comme l'enfant le plus vulgaire, —

(1) S. Matth., II, 13, 14.

comme l'enfant d'un père et d'une mère criminels, — pour se réfugier loin, bien loin de sa terre natale, — sans que les parents qui l'emportent soient instruits de l'époque du retour; il leur faudra attendre qu'Hérode soit mort de mort naturelle... Où est la puissance de DIEU? Où est la dignité du Messie ?... C'est l'abîme de votre humilité, ô JÉSUS, qui se creuse toujours davantage.

Au retour de l'Egypte, les longues années de la Vie Cachée, si cachée que rien, si ce n'est une circonstance dont le récit s'achève par ces mots : « Il leur était soumis (1), » rien, dis-je, ne nous en est connu. — JÉSUS mourra jeune, à trente-trois ans; et il demeure absolument inconnu jusqu'à trente ans!... Ce prodigieux silence, les ombres impénétrables qui couvrent tant d'années du DIEU incarné... « O voies impossibles à suivre de la conduite de notre DIEU (2)! »

Enfin la Vie Publique commence. Ceux que l'Evangile appelle « les frères de JÉSUS-CHRIST » ont des conseils tout prêts à lui donner : « Quittez ce pays (la Galilée), allez-vous-en en

(1) S. Luc, II, 51. — (2) *Quam investigabiles viæ ejus!* — Ep. aux Rom., XI, 33.

Judée, afin que vos disciples voient les œuvres que vous faites. Car personne n'agit en secret, comme vous faites ; chacun cherche au contraire à se produire en public. Faites-vous donc connaître au monde (1). » C'était le raisonnement de l'esprit de l'homme. Aussi l'Evangile ajoute : « Ses frères ne croyaient pas encore en lui, » ne sachant pas qui il était. Ses voies, ses vues étaient, en effet, bien différentes. Il fallait accumuler, pour ainsi dire, de nouvelles obscurités sur toutes celles qui couvraient déjà son adorable existence.

Jésus se rendit d'abord sur les rives du Jourdain, où Jean son Précurseur donnait aux pécheurs un baptême de pénitence. Il voulut recevoir ce baptême et « accomplir ainsi, comme il dit lui-même, toute justice (2). » Accomplir toute justice, c'était s'humilier toujours et toujours davantage. Il est vrai que dans cette circonstance son Père le glorifia, et l'Esprit-Saint descendit sur lui, à la vue de toute l'assistance. Mais « aussitôt après, » dit saint Marc (3), il s'en alla au désert et il y était avec les animaux ; il y jeûna quarante jours et quarante nuits, et il eut faim ; alors le démon

(1) S. Jean, VII, 3, 4. — (2) S. Matth., III, 15. — (3) I, 12.

s'approcha de lui et le tenta de gourmandise, d'orgueil et d'idolâtrie, le portant en divers lieux, à travers les airs, comme se jouant de lui...

Il est facile d'écrire ces choses. Les évangélistes les ont racontées avec cette tranquillité profonde qui révèle la possession de l'Esprit-Saint, de l'Esprit même « qui conduisit JÉSUS dans le désert, pour qu'il y fût tenté. » Mais quelles obscurités plus étranges, quelle nuit plus sombre s'étend sur notre humble Rédempteur!

La Vie Publique dura un peu plus de trois ans. Il fallait décidemment que JÉSUS recommandât, pardes miracles, la Mission qu'il venait remplir en ce monde. Il le fit: mais quelles précautions pour que l'ombre s'éclaircisse le moins possible! On sent, à entendre ses recommandations, et à considérer ses actes, qu'il a toujours la même inclination pour l'obscurité, inclination mystérieuse qui l'a retenu trente ans à Nazareth (1). D'autre part, sa sagesse est contredite, ses bienfaits sont méconnus, les

(1) Le P. Faber a écrit sur cette adorable disposition de notre DIEU de bien remarquables pages. Voir *le Saint Sacrement*, liv. I, sect. 2, (t. I, p. 324 et suiv., 6e édition).

hommes « même les siens, dit saint Jean, ne le reçoivent pas (1) » comme l'Envoyé de Dieu; plusieurs osent attribuer au démon les œuvres qu'il opère. On va plus loin : on l'accuse même d'être possédé du démon. Et en présence de tant d'injustice, Jésus parle peu, il se justifie à peine; c'est toujours « le Dieu caché, » même quand il semble qu'il triomphe. C'est qu'il est, en réalité, la Victime d'expiation, toujours et en toute circonstance, offrant, même pour ceux qui l'offensent et l'insultent, le mérite de sa douceur, de son humilité et de sa patience.

Après les jours de la Vie Publique vinrent ceux de la douloureuse Passion. Il faut se taire à ce mot, parce qu'il est impossible d'en désigner même simplement, par leur nom, les circonstances, sans que des profondeurs infinies s'ouvrent devant nous : agonie, sueur de sang, trahison, accusations, insultes, crachats au visage, flagellation, couronnement d'épines, condamnation, voie du Calvaire, dépouillement, crucifiement, suspension par les mains et les pieds percés, durant trois heures, dernière inclination de tête, dernier soupir, et mort!...

(1) S. Jean, I, 11.

Nous devons plus tard revenir devant ces immenses scènes de douleur, d'humiliation et d'amour.

Le coup de lance, la déposition de la croix, la sépulture portèrent aussi des caractères particuliers d'ignominie.

Mais voici le triomphe de la Résurrection. Non! il ne fut pas ce que nous l'avions imaginé! Les lieux que JÉSUS aime, au milieu de sa gloire, ce n'est pas le Prétoire, ni le Sanhédrin, ni la place publique où le peuple l'avait couvert de huées. L'humiliation avait été publique; le triomphe ne le fut pas. C'est toujours le même caractère qui s'affirme toujours davantage : l'obscurité, l'éloignement manifeste pour tout ce qui est éclat, honneur, la solitude, une sorte de besoin irrésistible d'anéantissement (1).

Il fallait pourtant se montrer. Un des desseins principaux de l'institution du collège apostolique avait été de donner des témoins à la Résurrection du Fils de DIEU (2). Mais une fois cette fin atteinte, JÉSUS fut libre, si l'on peut ainsi dire,

(1) Nous recommandons de nouveau les fort belles pages du P. Faber, sur le sujet. — *Le Saint Sacrement*, liv. III, sect. 2 (t. I, p. 329 et suiv.) — (2) Actes des Apôtres, I, 22.

de satisfaire le besoin si profond et si persévérant de disparaître entièrement qu'il portait en lui ; et, instituant l'Eucharistie, afin de demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles, il descendit dans des profondeurs qui semblent être les dernières possibles même à un DIEU...

Et il est là, vivant et source et auteur de toute vie, et il y est glorieux comme au Ciel et principe de toute la gloire éternelle des anges et des élus ; et l'on dirait qu'au lieu de la vie, il n'y a que la mort, et qu'au lieu de la gloire il n'y a que quelques atomes de pain.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que nous devons avoir en nous les sentiments d'humilité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. — De quelques défauts contraires qu'il nous faut éviter.

La parole de saint Paul nous presse : « Ayez en vous les sentiments de JÉSUS-CHRIST qui, possédant la nature divine, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à DIEU, mais prenant la nature de serviteur, et se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu

pour homme, en tout ce qui a paru en lui, s'est anéanti lui-même (1). » C'est comme si l'Apôtre disait : « JÉSUS-CHRIST en se faisant homme s'est anéanti ; entrez dans ses dispositions, anéantissez-vous comme lui. Car, c'est votre devoir, puisque vous vivez de lui par le Baptême que vous avez reçu, et par la grâce sanctifiante qui est en vous. » L'exhortation qui nous est faite est tout-à-fait juste : Notre-Seigneur s'est anéanti, en sa condition de créature humaine, en laquelle apparaissait ce fonds qui est essentiel à toute créature, c'est-à-dire le néant ; anéantissons-nous dans notre esprit et dans notre estime, puisque nous sommes simples créatures, nous aussi. Notre-Seigneur s'est anéanti à cause du péché qu'il portait sur lui, bien qu'il fût l'Innocence même ; à notre tour et à son exemple, nous qui sommes pécheurs, reconnaissons qu'il n'y a pas, pour nous, d'abîmes d'abaissement et d'abjection assez profonds.

C'est pourquoi, l'aversion pour toute vanité et tout orgueil, l'acceptation de toute humiliation, l'amour de l'obscurité, de l'oubli, du délaissement des créatures, même de leur mépris,

(1) Ep. aux Philpp., II, 5-7.

l'intime conviction que toutes sortes d'ignominies extérieures nous sont dues, et un sincère désir d'être traité en conséquencepour l'honneur de DIEU et la conformité de notre vie avec JÉSUS-CHRIST, sont des dispositions qui doivent nous devenir familières, parce que ce sont les dispositions de notre adorable Rédempteur et Victime. *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu... qui semetipsum ex exinanivit.*

Nous pourrions traiter ce sujet; mais parce que nous avons eu l'occasion de le faire, et que d'ailleurs c'est naturellement dans les *Méditations sur la Passion* que nous aurons à l'exposer selon toute l'étendue qui convient, nous pensons nous contenter ici de signaler quelques pratiques de la vertu d'humilité, ou plutôt d'indiquer quelques-uns des défauts qui blessent cette délicate vertu et qu'il faut absolument éviter. Ces pratiques ou ces défauts sont au nombre de cinq :

I. *Ne jamais se faire valoir.* — Il semble d'abord que ce soit peu de chose. Se faire valoir est si inconvenant, et suppose un esprit si peu délicat, presque grossier. L'amour-propre seul semblerait devoir suffire à faire éviter ce défaut. Mais il y a certaines manières de se

mettre en avant, de se recommander, d'attirer l'estime et la louange, de faire occuper avantageusement de sa personne; il y a un certain art assez habile, sous forme même de modestie, que bien des gens, même adonnés à la piété ou tendant à la perfection, se trouvent d'employer un moment ou l'autre. — On parle, en apparence bonnement et innocemment de soi ou en bien ou en mal. C'est une humilité qui, suivant l'expression pittoresque de saint François de Sales, a un crochet pour attirer quelque considération ou quelque parole flatteuse. — On amène les personnes présentes à traiter un sujet qui donnera lieu à quelque bénéfice pour notre subtil amour-propre. — On insinue qu'on est lié d'amitié ou de relation avec quelque personnage important. — On fait quelque peu l'entendu sur une question que l'on ne connaît qu'à demi ou pas du tout. — Après un insuccès, une humiliation, on se relève par une sorte de dignité de circonstance. — Quelques personnes, ayant peu de ressources pour se faire valoir, se font plaindre. Un certain état physique de souffrance, quelque peu exagéré, se prête à cette fantaisie de notre orgueil secret.

Que nous sommes loin de l'humilité du Fils

de Dieu, devenu l'un de nous pour nous apprendre à n'être vraiment rien, dans notre estime, devant Dieu et devant les hommes! Non! soyons attentifs à ne jamais nous laisser surprendre par l'envie de nous faire valoir.

II. *Ne jamais se complaire en soi-même.* — Nous avons reçu de Dieu divers dons, qui appartiennent les uns à l'ordre de la nature, les autres à celui de la grâce. Les dons de la nature sont les qualités de l'esprit, une intelligence pénétrante, élevée, une mémoire heureuse, un sens droit, des sentiments nobles, de la générosité dans le caractère, de la grandeur d'âme, de la droiture, de la constance dans les résolutions sagement prises, etc. Il y a aussi les qualités du corps... Il y a les avantages de l'éducation, de la naissance, de la position sociale, de la fortune...

Or, sur ces divers sujets, saint Paul dit simplement : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu gratuitement? Si vous avez reçu de la sorte, pourquoi vous glorifier, comme si vous n'aviez pas reçu ce que vous possédez (1), » et que vous l'eussiez acquis de vous-même?

(1) Prem. Epître aux Corinth., iv, 7.

L'auteur de l'*Imitation* dit avec la même sagesse : « Ne vous glorifiez point dans vos richesses, si vous en avez ; ni dans vos amis, s'ils sont puissants ; mais glorifiez-vous en DIEU qui donne tout, et qui, par dessus tout, désire se donner lui-même. Ne tirez point vanité de votre taille, ni de la beauté de votre corps, qu'une légère maladie corrompt et défigure. N'ayez point de complaisance en vous-même, pour votre habileté et pour votre esprit, de crainte que vous ne déplaisiez à DIEU, de qui vient tout ce que vous avez reçu de bon de la nature (1). »

Il en est de même des dons de la grâce. Ce sont toutes les bénédictions spirituelles qui ont pour objet de nous faire connaître surnaturellement DIEU, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et de nous faire goûter intérieurement, par l'onction du Saint-Esprit, les choses divines ; c'est une certaine facilité pour l'oraison ; c'est comme une impression intime de la présence de DIEU et de son action ; ce sont des mouvements vers la vertu, vers la perfection, vers l'union à Notre-Seigneur ; ce sont quelquefois même des effets de grâce qui se produisent au

1) Livre premier, chap. VII, n. 2.

dehors, comme un extraordinaire recueillement, ou des larmes, ou une sorte de transport et de vive joie.

Or, tout cela, et tout le reste qu'il n'est pas possible d'énumérer, vient de DIEU, « et descend, suivant la parole de saint Jacques, du Père des lumières (1), » mais gratuitement et par un effet de sa miséricorde et de sa bonté pour ses pauvres et toujours indignes créatures.

Malheur à l'âme qui se laisserait aller volontairement à des pensées ou à des sentiments de complaisance ! Ce fut le crime du démon dans le Ciel et ce fut sa perte éternelle. Le Seigneur est « un DIEU jaloux (2); » « il ne donne sa gloire à personne (3). » Les grâces qu'il confie à ses créatures doivent remonter vers sa Majesté adorable en toute sorte d'hommages d'adoration, de reconnaissance, de fidélité et d'amour. Il ne les communique qu'à cette très sublime et unique fin.

III. *Ne jamais s'attrister de l'humiliation.* — La vue des dons que DIEU nous fait est, pour notre nature orgueilleuse, l'occasion de pécher

(1) S. Jacques, I, 17. — (2) Exode, XX, 5, XXXIV, 14. — (3) Isaïe, XLII, 8.

contre l'humilité. Il en est de même de la vue de notre misère. Nous remarquons que le Seigneur a été généreux envers nous ; nous nous laissons aller à une vaine complaisance ; nous constatons, au contraire, que ces dons que d'autres possèdent nous font défaut, et nous en sommes tristes. Il nous faut reconnaître que nous avons moins d'intelligence, moins de jugement, moins d'énergie morale, moins de santé, de richesses, de succès dans les entreprises, de crédit auprès des puissants, moins de réputation, de considération, d'honneur : et tout cela, qui est évident à nos yeux, est aussi évident, plus évident encore, aux yeux des personnes qui sont en rapport avec nous ; et nous nous affligeons, nous sommes découragés, abattus, désespérés. C'est l'orgueil qui s'est rendu maître de notre âme. Et pourtant le Prophète a dit, sous l'action de l'Esprit de vérité : « Vous m'avez humilié, Seigneur ! Cela m'est bon (1). » Prenons garde à la tristesse qui nous gagne. Saint Paul nous assure « qu'elle opère la mort (2). »

Mais nous ne sommes pas tristes, seulement

(1) Psaume CXVIII, 71. — (2) Deux. Epître aux Corinth., VII, 10.

parce que les biens temporels et certains biens de l'ordre de la grâce nous font défaut; nous le sommes, parce qu'on n'a pas été bon ou juste ou convenable à notre égard; ou bien encore nous le sommes, parce que nous avons commis quelque péché, ou seulement peut-être quelque faute d'inadvertance, ou quelque maladresse, propres à donner de nous, de notre intelligence, de notre caractère, de notre éducation, une idée désavantageuse. Pour les saints, dans des cas semblables, ou bien l'humiliation les réjouit, ou, s'ils s'attristent, c'est parce que la gloire de DIEU est amoindrie et l'édification dûe au prochain compromise; mais ce sont les seuls et uniques motifs de la peine qui les afflige. Pour nous, ce qui jette le deuil dans l'âme, c'est l'amoindrissement de notre valeur personnelle, c'est quelque perte de l'estime de notre mérite, que nous nous figurons se faire dans l'esprit des personnes témoins de nos défauts, de nos imperfections ou de notre manque de savoir-vivre.

IV. — *Ne jamais se préférer à personne.* — L'auteur de l'*Imitation de* JÉSUS-CHRIST a dit sur ce sujet des paroles toutes d'or ; les voici : « La leçon la plus sublime et la plus nécessaire

est de se bien connaître et de se mépriser soi-même. N'avoir aucune bonne opinion de soi et estimer beaucoup les autres, c'est une grande sagesse et une haute perfection. » Il ajoute : « Quand vous verriez quelqu'un tomber dans des fautes visibles, ou même commettre de grands crimes, vous ne devriez pas, pour cela, vous estimer plus que lui, parce que vous ne savez pas combien de temps vous persévérerez dans le bien. Nous sommes tous fragiles ; mais vous devez penser que personne n'est plus fragile que vous (1). »

Il y a, dans ce livre admirable, quantité de sentences semblables. Quelle grave réflexion que celle-ci ! « Plus vous avez de lumière touchant le bien, plus vous serez rigoureusement puni, si vous n'en vivez pas plus saintement. Quelque adroit ou quelque habile que vous soyez, n'en tirez jamais vanité. Craignez plutôt que ce que DIEU vous a donné ne vous soit un sujet de condamnation (2). »

Nous pourrions lire ici la Parabole du Pharisien et du Publicain (3). Le Pharisien se préfère

(1) Livre premier, chap. II, v. 4. — (2) *Ibid.*, v. 3. — (3) S. Luc, XVIII, 10 et suiv.

à cet homme qui passait pour un pécheur, et il est condamné ; le Publicain au contraire se place au dernier rang et est justifié.

Ne nous préférons jamais à personne, pas même aux damnés, parce que nous serions peut-être au milieu d'eux et plus misérables qu'eux, si la miséricorde de DIEU ne nous avait pas épargnés. Quelques saints n'ont pas même osé se préférer au démon, se croyant dignes d'être mis sous ses pieds. On le raconte de saint François de Borgia. Nous devons être courageux contre cet ennemi abominable, et mépriser, par la vertu de JÉSUS-CHRIST, son audace et sa fureur ; mais notre plus grande force contre sa rage ou ses embûches, c'est notre humilité.

V. — *Ne jamais s'offenser de la conduite ou des dispositions peu bienveillantes ou même hostiles des créatures.* — Si ces dispositions ou cette conduite nous jettent dans l'oubli, cette place nous est justement dûe, puisque par notre fond et notre condition originelle nous ne sommes pas autre chose que néant. Si ces mêmes dispositions ou cette même manière de se conduire à notre égard nous couvrent de mépris et de confusion, qu'y a-t-il d'étonnant, puisque par

le péché mortel nous avons mérité l'enfer, qui est l'opprobre même et l'ignominie absolue ; et que, si nous n'avons commis dans notre vie que simplement des péchés véniels (ce dont il faut toujours douter) par chacun de ces péchés quoique moins graves, nous nous sommes réellement inclinés vers ce même effroyable abime de l'enfer.

Non, rien ne doit nous offenser, ni l'indifférence, ni la déconsidération, ni l'injure, ni même le dédain, ou l'insulte ou la haine. Que, si l'honneur de DIEU ou de l'Eglise, ou l'édification du prochain, ou quelque autre motif d'un ordre élevé, nous fait un devoir de faire respecter notre personne, notre caractère, notre nom, notre position sociale, faisons-le ; mais avec pureté de vues, sans oublier ce que nous sommes en réalité devant DIEU, en notre condition de pécheur, par zèle pour la vérité, l'ordre ou la justice ; mais absolument désintéressés de tout ce que l'amour-propre blessé, l'orgueil, la colère qu'il fait naître, pourraient nous inspirer de haine ou de mépris ou de vengeance.

Dans les relations de famille, de société, ou d'amitié, ne jamais s'offenser est une source de bénédictions infiniment bienfaisantes : c'est

la paix, c'est la douce sérénité, c'est l'édification commune, c'est l'union inaltérable des esprits et des cœurs.

Nous venons de dire les cinq principales pratiques qu'il faut observer pour ne pas pécher contre l'humilité. Il en est d'autres qu'il serait utile de signaler ; mais, parce que l'exercice de l'humilité est universel et qu'elle doit avoir sa place dans les actes de toutes les vertus, il serait difficile de tout dire sur un tel sujet. Une âme humble est humble toujours ; par conséquent elle a soin de *ne jamais exagérer* ce qui la concerne soit en bien soit en mal, de *ne jamais trahir la vérité*, par aucune dissimulation, ni biais, ni habileté de langage, ni façon de faire, quelle que soit l'émotion qu'elle éprouve, soit affliction, soit consolation, soit peine intérieure, soit disgrâce de la part des hommes, soit après une faute commise, soit lorsqu'elle réussit et qu'on la loue de ses succès. Pareillement, elle veille à *ne jamais s'excuser*, quand on l'accuse, à moins que manifestement une raison sérieuse, la gloire de Dieu ou le bien du prochain, ne l'exige.

Mais, dans le cas où nous sommes surpris en quelque faute apparente, ou bien quand nous

sommes blâmé, que jamais non ! jamais, l'obstiné et subtil amour-propre, ni cette tyrannique inclination native qui nous presse de mettre toujours à l'abri notre petite gloire, ne soient jamais, non ! jamais consultés !

Notre amour-propre est si prodigieusement tenace et habile, le besoin de sauvegarder les intérêts de notre petite gloire, l'amour de la considération et de l'estime que l'on a pour nous, la position que nous occupons dans l'esprit sinon de tous, du moins d'un certain nombre de personnes, sont choses si intimement cachées, en nous, et comme mêlées à tout notre être, que l'humilité vraie, simple, franche, pure, qui est sans alliage, qui est vraiment elle-même, qui n'est pas outrée, qui n'est pas amoindrie, qui est modeste, qui est inconnue à elle-même, qui est *humble* (s'il était permis de se servir de ce mot quelque peu singulier), l'humilité est extrêmement rare. C'est elle qui met le sceau à la sainteté, et qui dès ici-bas consacre une âme pour le ciel.

O JÉSUS ! doux et humble de cœur ! O DIEU dont l'amour tout-puissant opère les miracles ! voici nos cœurs, voici nos vies : que cet amour vainqueur fasse son œuvre ! délivrez-nous de

nous-même ! Que tout soit créé de nouveau, et que votre humilité, la vôtre même, prenne à jamais possession de notre être ! O Amour tout-puissant ! *Amen !*

VINGT-QUATRIÈME MÉDITATION

Notre-Seigneur Jésus-Christ annonce à ses apôtres sa douloureuse Passion.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

Sur les circonstances dans lesquelles Notre-Seigneur annonce à ses apôtres sa douloureuse Passion.

Vers le milieu de la deuxième année de la Vie Publique, Notre-Seigneur avait fait l'élection des apôtres. Le divin Maître les instruisit pendant un an par ses conseils, par ses exemples, par ses œuvres ; mais jusqu'au mois de juillet environ de l'année suivante, il ne leur avait point encore révélé le Mystère de sa Passion. Ils auraient pu par les Ecritures, parvenir à avoir

quelque connaissance de ce Mystère. David, Isaïe surtout en avaient parlé clairement. Mais leur esprit était lent à comprendre, et ils n'avaient encore aucune connaissance de la grande œuvre que le divin Rédempteur devait consommer par son Sacrifice. Plus tard, après la Résurrection, il fallut que l'adorable Ressuscité apprît lui-même à deux disciples, « en commençant par l'interprétation de Moïse, des Prophètes et de toutes les Ecritures, que le CHRIST devait souffrir et entrer ainsi dans sa gloire (1). »

Toutefois, à l'époque que nous venons de désigner, Notre-Seigneur commença « à annoncer ouvertement », non aux soixante-douze disciples qui ne devaient être choisis que quelque temps après (2), mais à ceux « à qui il était donné de connaître les secrets du royaume céleste (3) », le grand évènement qui devait, huit mois plus tard, s'accomplir à Jérusalem. Voici le récit des Evangélistes (4).

« En ce temps-là, JÉSUS commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il se rendît à Jérusalem

(1) S. Luc, XXIV, 27. — (2) Deux mois après seulement. — (3) S. Matth., XIII, 11. (4) *Ibid.*, XVI, 21-23. — S. Marc, VIII, 31-33. — S. Luc, IX, 22.

et que le Fils de l'homme y souffrît beaucoup, et qu'il fut rejeté par les Anciens, les Scribes, et les Princes des Prêtres et qu'il y fut mis à mort ; » et JÉSUS ajoutait pour la consolation de ses apôtres : « et qu'il ressuscitât le troisième jour. »

Ce fut la première prédiction. Ce dernier trait aurait dû atteindre son but. Il n'en fut pas ainsi. Ce Mystère dévoilé de la sorte fit sur tous sans doute, sur saint Pierre en particulier une impression étrange. Voici comment saint Mathieu nous l'apprend :

« Et Pierre prenant JÉSUS à part, commença à le reprendre, disant : Non ! qu'il n'en soit pas ainsi pour vous, Seigneur ; cela ne vous arrivera pas. » Il y avait de l'amour, un vif amour dans cette extraordinaire liberté ; mais il y avait de l'irréflexion, de l'indiscrétion, une grave erreur. JÉSUS devait une leçon au chef des apôtres et à tous ceux qui étaient témoins de cette scène. L'évangéliste ajoute :

« Lui, se retournant (comme pour témoigner qu'il désapprouvait ce langage) dit à Pierre : Retire-toi de moi, Satan ; tu es pour moi un scandale ; car tu n'as pas le goût des choses qui sont de DIEU, mais des choses qui sont des hommes. »

Et le divin Maître confirma ce grave reproche, en s'adressant à ses disciples immédiatement après : « Alors JÉSUS dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive (1). »

Mais l'erreur de Pierre, partagée par les autres apôtres, exigeait que le divin Maître revint sur une prédiction dont l'objet était si important et si peu compris. Il y revint en effet peu de jours après (2). Voici de nouveau le récit des Evangélistes :

« Etant parti de là (c'est-à-dire du pied de la montagne du Thabor où avait eu lieu la Transfiguration), JÉSUS et ses apôtres traversèrent la Galilée (pour se rendre à Capharnaüm) et JÉSUS ne voulait pas que personne le sût. Lors donc qu'ils suivaient cette route, et tandis que les disciples étaient dans l'admiration de ce que faisait JÉSUS, il leur dit : Mettez bien dans votre cœur ce que je vais vous dire : Le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes ; et ils le feront mourir, et une fois mort il ressuscitera (3). »

(1) S. Matth., XVI, 24. — (2) Quinze ou vingt tout au plus. — (3) S. Matth., XVII, 21-22. — S. Marc, IX, 29-31. — S. Luc, IX, 44-45.

Pour diverses raisons dignes de la sagesse et de la commisération du Fils de DIEU, ce dernier trait, la promesse de la Résurrection suit toujours la prédiction des ignominies et de la mort cruelle qu'il doit endurer. Mais ici, de nouveau, se révèle la lenteur de l'esprit humain a comprendre les voies de DIEU! Les Evangélistes ajoutent : « Mais les apôtres n'avaient pas l'intelligence de ces paroles ; elles étaient voilées pour eux, de sorte qu'ils ne les comprenaient pas ; et ils étaient extrêmement tristes ; mais ils craignaient d'interroger leur Maître sur ce qu'il avait dit (1). »

Il semblerait toutefois qu'il y a ici, dans l'esprit des confidents de JÉSUS une sorte de progrès. Cette extrême tristesse n'indique-t-elle pas l'impression profonde qu'ils ont reçue, bien que le Mystère leur demeure toujours impénétrable ?

Mais les jours de la Passion approchent rapidement. Au commencement du mois de mars de l'année suivante, qui devait être la dernière, JÉSUS ressuscita Lazare. Cet évènement excita plus vivement que jamais la jalousie et la haine des Pharisiens. JÉSUS voulut s'y soustraire et se

(1) S. Luc, IX, 44-45.

retira vers le Jourdain. Mais quand, trois ou quatre semaines après, la fête de Pâques étant proche, il reprit avec ses apôtres la route de Jérusalem, l'occasion était plus que favorable pour renouveler l'annonce de sa douloureuse Passion. JÉSUS le fit, et dans des termes qui ne pouvaient être plus précis et plus touchants. Ecoutons les évangélistes :

« Lorsque JÉSUS et ses apôtres étaient en chemin pour aller à Jérusalem, JÉSUS marchait devant eux ; et ils étaient effrayés, et ils le suivaient avec crainte. Et JÉSUS les prit à part et comme en secret, et il commença à leur dire ce qui était sur le point de lui arriver. Car voici, dit-il, que nous allons à Jérusalem. Le Fils de l'homme y sera livré aux Princes des Prêtres, aux Scribes et aux Anciens du peuple, qui le condamneront à mort. Et ils le livreront aux Gentils qui le traiteront avec dérision, et ils le flagelleront, et ils le crucifieront. Ils l'insulteront, ils lui cracheront au visage et, après l'avoir flagellé, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour (1). »

Auront-elles cette fois, ces âmes apostoliques

(1) S. Matth., xx, 17-19. — S. Marc, x, 32-34. — S. Luc, viii, 31-34.

si étonnamment privilégiées, l'intelligence du Mystère ? Voici ce qu'ajoute saint Luc, après le récit qui précède : « Mais les apôtres ne comprirent rien de ce qui était dit ; ces paroles leur étaient cachées, et ils n'avaient point l'intelligence de ce que le Seigneur venait de dire (1). »

Cette sorte d'insistance de la part de l'écrivain sacré pour exprimer la même pensée, indique bien à quel degré d'impuissance et d'incapacité était encore réduit l'esprit de ces hommes simples, que le Cœur de JÉSUS avait honorés d'une si touchante et merveilleuse prédilection. Hélas ! à quelques jours de là, les plus douloureuses réalités devaient justifier la prédiction du Maître, et porter, d'une manière terrible, la lumière dans les âmes troublées des imparfaits et trop faibles disciples.

Bossuet n'a pas craint de dire : « Si les Apôtres n'entendent pas les paroles très évidentes du Sauveur JÉSUS, c'est que non seulement leur esprit, mais encore leur volonté est mal disposée. Premièrement, ils n'entendent pas, parce qu'ils ont l'esprit occupé par d'autres pensées et obscurci par les préjugés qui nais-

(1) S. Luc, XVIII, 31-34.

sent des sens ; et voilà ce voile qui est devant eux et les empêche de voir. *Et erat velatum ante eos.* Secondement, ils n'entendent pas, parce qu'ils refusent de rechercher l'éclaircissement nécessaire ; ils craignent d'être éclairés et ils ne découvrent pas la lumière, à cause qu'ils détournent les yeux délibérément. » « Ils appréhendaient, dit l'Evangéliste, de l'interroger sur cette parole : *Et timebant eum interrogare de hoc verbo.* Voilà donc les deux grands obstacles qui nous empêchent d'entendre les paroles de JÉSUS-CHRIST : obstacle de la part de l'entendement qui, prévenu de ses pensées et souvent de ses préjugés comme d'un voile ténébreux, ne peut pénétrer à travers ce voile qui lui couvre les vérités évangéliques, ni le percer par ses regards ; obstacle de la part de la volonté qui fuit l'éclaircissement et ne veut pas être instruite. Telles sont les causes profondes de l'aveuglement des mortels sur la Passion du Sauveur. L'esprit préoccupé ne peut recevoir la lumière, la volonté dépravée l'évite et la craint. O JÉSUS ! dans quelque évidence que vous exposiez le Mystère de vos souffrances, les hommes n'entendent jamais, et notre aveuglement sera sans remède, si nous

ne déracinons ces deux maux extrêmes qui nous empêchent de voir : la préoccupation dans l'esprit et une crainte secrète dans la volonté qui nous fait appréhender la lumière (1). »

Soyez patient avec moi, ô JÉSUS! comme vous avez daignez l'être avec vos apôtres. Ne cessez de me parler, dans l'intime de l'âme, de votre douloureuse Passion. Corrigez vous-même, par votre grâce, mon inattention et mon indocilité, afin que je parvienne, par votre miséricorde, à posséder la suréminente science de vos souffrances, qui est en vérité la plus désirable entre toutes (2).

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Sur les dispositions de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST annonçant sa douloureuse Passion.

Un mot résume toutes ces adorables dispotions : Charité. Le Cœur de notre miséricor-

(1) *Premier Sermon pour le dim. de la Quinquagésime*, exorde. — (2) *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* — Prem. Epître aux Corinth., II, 2.

dieux Pontife et de notre humble Victime était consumé des plus vives flammes de l'amour; il avait dit : « Il y a un baptême de sang dont je dois être baptisé. Ah! qu'il me tarde, comme je suis pressé de voir mon désir satisfait (1)! » Sa Passion devait lui donner cette satisfaction; et il pensait sans cesse à cette Passion plus amoureuse que douloureuse, et il aimait à en parler à ceux qu'il avait fait ses confidents et ses amis.

Entrons, s'il plaît à la divine grâce, dans le secret de l'amour de JÉSUS prédisant ses cruelles souffrances et sa mort, et appliquons-nous à découvrir quel était le dessein de sou Cœur, quand il faisait et redisait cette annonce si grave.

JÉSUS annonçait sa Passion à ses apôtres, premièrement, pour les instruire, — secondement, pour fournir à l'Eglise, son Epouse, une des plus solides preuves de sa qualité de Fils de DIEU, — troisièmement, pour témoigner de son obéissance et de son amour pour son Père céleste.

I. JÉSUS, annonçant sa Passion avait en vue

(1) S. Luc, XII, 69.

l'instruction de ses chers apôtres. Que devaient-ils connaître, pour le prêcher plus tard, sinon ce Mystère (1)? Il fallait bien qu'ils y fussent initiés de bonne heure. Par malheur, leur intelligence était voilée et leur bonne volonté imparfaite; n'importe, le divin Maître ne se lassait pas. Ce qu'ils n'entendaient point alors, ils ne manqueraient pas de se le rappeler plus tard, et cette prédiction plusieurs fois répétée deviendrait pour leur foi un appui inébranlable.

Mais avant cette époque, où les apôtres devaient être avec tant de force et de courage les prédicateurs et les témoins de JÉSUS crucifié, des jours de grande épreuve allaient venir. Quel étonnement pour ces hommes simples et comme pris à l'improviste à cause de leur inattention, que l'impuissance apparente du Fils de DIEU, ses frayeurs, ses troubles, son agonie, l'état honteux où il était réduit par les soldats, cette sorte de défaite, cette cause perdue devant les hommes, ces outrages contre lesquels il ne protestait pas, la victoire de ses ennemis, le triomphe de toute une foule qui réussissait à

(1) *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* — Première Epître aux Corinth., I, 23.

le faire mourir sur une croix, cette mort si ignominieuse en même temps que si cruelle, tout cet ensemble de circonstances que rien, dans la Vie Publique, ne semblait annoncer... C'était plus qu'un sujet d'extrême déception; c'était un scandale pour eux. JÉSUS avait dit une fois en présence de la foule : « Bienheureux celui qui ne prendra pas scandale de moi (1). » Il y avait sans doute, dans cette parole, en apparence obscure, quelque allusion aux Mystères de ses souffrances et de ses opprobres. Mais la veille même de la Passion, le soir même du jeudi saint, JÉSUS devait dire très clairement à ses apôtres : « Tous, cette nuit, vous éprouverez un scandale à cause de moi (2). » Il semblait dire : « Ma Passion sera comme une pierre à laquelle votre faiblesse provenant du peu de docilité que vous avez eue à recevoir mes paroles prophétiques, viendra se heurter, et vous serez comme renversés à terre. » Et il dit : « Tous. » Quelle étrange misère est donc celle de notre nature déchue.! Tous! c'est donc Pierre le chef de l'apostolat, le premier des vicaires du Fils de DIEU; Jean, le bien-

(1) S. Matth., XI, 6. — (2) S. Matth., XXVI, 31.

aimé; Thomas qui avait dit, dans un moment d'enthousiasme : « Allons et mourons avec lui (1), » et tous les autres.

Or, JÉSUS, le divin et miséricordieux Maître, aurait voulu leur éviter une aussi misérable lâcheté, et les faire les premiers participants de tant de grâces qui allaient découler des Mystères si multipliés et si variés de sa Passion. Ces grâces leur étaient réservées, excepté à Judas l'endurci; mais alors tous fuirent et l'abandonnèrent, et Pierre le renia trois fois honteusement.

Admirons et adorons la douceur, la patience, l'humilité, la merveilleuse charité de notre DIEU qui, prévoyant tant d'inconstance et de faiblesse, ne se lassait pas de parler à ses apôtres de sa Passion, de son amour, de ses desseins de miséricorde et d'incomparable tendresse sur chacun d'eux.

II. Le divin Rédempteur avait aussi en vue son Eglise, en annonçant d'une manière si précise et si formelle sa Passion et sa mort. Il aimait l'Eglise comme son Epouse, il devait souffrir pour elle tant de tortures et cette mort

(1) S. Jean, XI, 16.

cruelle (1). Or, il voulait lui fournir une preuve manifeste, irrécusable, de la divinité de son Epoux. Cette preuve, c'était cette annonce même et cette prophétie si claire et si circonstanciée de la Passion. Si cette Passion est « un scandale et une folie, » comme saint Paul dira que l'entendent les Juifs et les Gentils (2), la prédiction de cette Passion ôte tout scandale et révèle une sagesse et une prescience toutes divines. Qui pouvait préciser de la sorte les évènements, avec l'indication si nette et la révélation si sûre de détails d'une importance même secondaire (comme la moquerie, la honte particulière de crachats jetés au visage, le nom des agents de ces scènes navrantes), sinon un DIEU ?

La foi de l'Eglise devait être plus tard attaquée par les philosophes, les esprits forts, les impies. Il fallait mettre à sa disposition une réponse péremptoire. Notre-Seigneur y pourvoit. Ce n'était pas la seule, sans doute. La divinité de JÉSUS-CHRIST est prouvée de bien

(1) *Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro eâ.* — Ep. aux Ephés., v, 25. — (2) Prem. Epître aux Corinth., I, 23.

des manières par le saint Evangile; mais, à l'occasion de ce qui paraît une défaite, Celui qui est le Seigneur et Maître prépare une des causes de son triomphe. Il le fit, en annonçant ses ignominies et son supplice; il le fit aussi, en prédisant le glorieux évènement qui devait suivre de si près sa mort, sa Résurrection.

Nous avons remarqué qu'en annonçant ce qu'il devait souffrir à Jérusalem, JÉSUS ajoute invariablement cette autre prophétie : « Et le troisième jour, le Fils de l'homme ressuscitera. »

Ce miracle sans pareil, comme les abaissements inénarrables qui l'ont précédé, sont la confirmation de la foi de l'Eglise et sa défense victorieuse quand ses ennemis l'attaquent, en même temps que sa grande et sublime gloire; car Celui qui est mort et ressuscité et dont elle soutient la cause avec tant de force et d'amour, est son Epoux immortel.

C'est ainsi que JÉSUS, aux jours de la Vie Publique, à l'approche du terme de sa divine mission sur la terre, se préoccupait de son Eglise qui devait être la dépositaire de ses mérites et continuer cette mission de salut parmi les hommes, jusqu'à la fin des siècles.

III. Mais il y avait, en notre divin Prêtre, annonçant son immolation sur la croix, un troisième dessein. Il voulait montrer les droits, la puissance et l'autorité de son Père. Il disait à ses apôtres « qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem et qu'il y souffrit beaucoup... » *Exinde cœpit Jesus ostendere discipulis suis quia oporteret eum ire Jerosolymam et multa pati* (1)... « OPORTERET ! il fallait ! » D'où lui venait cette obligation, cette nécessité ? De la volonté de son Père. Cette volonté lui était si bien connue et il l'aimait d'un amour si tendre et si fort, qu'il l'appelait « sa nourriture (2) ; » et, comme la nourriture que nous prenons et que nous nous assimilons est ce qui devient le plus sensiblement nous-mêmes, il prenait, il s'assimilait, il faisait sienne la volonté de son Père. Mais cette volonté le menait à la mort et à la mort de la croix. N'importe, il faisait sa propre volonté de la volonté de son Père qui lui traçait une si rude voie. C'est pourquoi il est écrit : « Il s'humilia, en se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix (3) ; »

(1) S. Matth., XVI, 21. — (2) S. Jean, IV, 34. — (3) Epître aux Philipp., II, 8.

et même, à raison de cette admirable unité de volonté, il est parlé dans l'Ecriture de son immolation, comme s'il l'avait faite de lui-même : « Il s'est offert, dit Isaïe, parce qu'il l'a voulu (1). » Ce qu'il a voulu, c'est le bon plaisir de son Père, et c'est pourquoi « il fallait qu'il se rendît à Jérusalem et qu'il y souffrît beaucoup... » Nous avons vu la suite. O mille fois admirable et aimable mystère d'amour de la part du Père et du Fils ; de la part du Père qui, par amour pour nous, donne un tel ordre à son Fils, de la part du Fils qui adopte, qui aime et qui fait sien, pour notre amour, cet ordre d'humiliation, de souffrance et de mort ! Voici de nouveau les termes de la prédiction :

« *Il fallait* qu'il fût livré entre les mains des hommes... *Il fallait* qu'il fût abandonné aux Gentils... *Il fallait* qu'il fût livré à leur dérision et à leurs insultes... *Il fallait* qu'on lui crachât au visage, qu'on le flagellât, qu'on le crucifiât, qu'on le fît mourir... »

« Il le fallait ainsi. » C'était la volonté du Père. Saint Paul a dit un mot qui a fait et qui fera

(1) LIII, 7.

l'étonnement de tous les siècles : « DIEU le Père n'a pas même épargné son propre Fils ; mais, pour l'amour de nous tous, il l'a livré (1). » Que cette parole est étrange ! Nous l'avons déjà méditée (2) ; nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit. Et, c'est cette conduite du Père, si dure en apparence à l'égard de son Fils, poussant à de si douloureuses et humiliantes extrémités ce Fils si aimable et si aimé, le réduisant ignominieusement à être pour nous, créatures ingrates et viles, « un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes et l'objection du peuple (3), une sorte de maudit (4) et comme le péché même (5), » c'est, disons-nous, cette conduite si accablante et si anéantissante du Père que Notre-Seigneur, l'humble Prêtre du Père, et son obéissante Victime, proclame ouvertement comme étant la règle qu'il doit suivre ; et il le bénit dans son cœur et il le glorifie avec un inexprimable amour. « *Exinde cœpit Jesus ostendere discipulis suis quia oporteret eum ire Jerosoly-*

(1) Epître aux Romains, VIII, 32. — (2) Tome II, *Méditat. neuvième.* — (3) Psaume XXI, 7. — (4) Epître aux Galates, III, 13. — (5) Deux. Epître aux Corinth., V, 21.

mam... Et Jésus commença à dire ouvertement à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem et qu'il y souffrît beaucoup... et qu'il y fût mis à mort. »

En présence d'une humilité aussi profonde, quelle est l'adoration assez parfaite et la louange assez élevée, et la reconnaissance de nos cœurs assez vive?... Le jour où nous connaîtrons véritablement Notre-Seigneur, notre vie deviendra un ravissement sans fin. Mais il nous faut pour cela attendre patiemment le jour de l'éternité.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que la vie présente doit être une attente perpétuelle de la croix et une constante préparation à la bien porter.

Le mieux serait peut-être de reproduire ici le beau chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, intitulé : *Du Chemin royal de la sainte Croix.* Que de vérités sont contenues dans ces graves et touchantes pages! Que de leçons! que d'encouragements aussi! Chacun peut faire cette lecture. Remarquons particulièrement ces pa-

roles : « Tout consiste à porter la Croix et à mourir sur elle ; et il n'y a point d'autre chemin qui conduise à la vie et au véritable repos du cœur que celui de la Croix et de la mortification continuelle que la Croix nous inspire... Disposez et réglez toute chose, selon vos désirs et vos vues, vous n'y rencontrerez qu'un engagement à souffrir toujours quelques peines, soit que vous le vouliez ou non; et ainsi vous trouverez toujours la Croix ; car, ou bien vous sentirez de la douleur dans le corps, ou bien vous aurez à endurer des peines dans l'esprit. Tantôt vous serez délaissé de DIEU, tantôt les hommes vous éprouveront. Bien plus, vous serez souvent à charge à vous-même, sans pouvoir être délivré par aucun moyen, ni soulagé par aucune consolation ; et, jusqu'à ce qu'il plaise à DIEU d'y mettre fin, vous serez obligé de souffrir... La Croix est donc toujours dressée pour vous, et elle vous attend partout. Vous ne sauriez l'éviter en quelque lieu que vous fuyiez, parce que vous vous portez toujours vous-même, et que toujours vous vous retrouverez, quelque part que vous alliez (1). »

(1) Liv. II, chap. XII, vers. 3, 4.

Voilà donc la condition de notre vie présente. Notre-Seigneur a daigné en faire le principal caractère de la sienne, non par nécessité, ni par suite de quelque état de disgrâce et de châtiment, comme il faut le dire de chacun de nous, mais par amour pour nous, pour être notre Rédemption et notre exemple. « Toute la vie de Jésus-Christ, dit le même pieux auteur, n'a été que croix et martyre (1). »

La Croix est une nécessité pour nous qui sommes pécheurs ; mais cette nécessité est un bien et un grand bien. C'est l'amour même que notre Père céleste a pour nos âmes qui le porte à nous faire passer ainsi par le creuset de l'épreuve. Pour peu que nous portions nos pensées sur cette vérité, nous en aurons la conviction, et nous serons touchés de reconnaissance envers un Dieu toujours si bon.

Premièrement, la Croix, sous quelque forme qu'elle vienne, nous fait expier nos péchés. Si nous savions le péril où nos péchés passés nous mettent, nous tremblerions; mais, parce que c'est la Croix qui en Notre-Seigneur a tout réparé, et que c'est par la Croix que « nous ache-

(1) Liv. II. chap. xii, v. 7.

vons en nous la Passion de Jésus-Christ (1), » c'est-à-dire que nous nous en appliquons les mérites et qu'ainsi nos péchés sont pleinement remis, nous demanderions la Croix, nous solliciterions, comme une grâce sans pareille, d'en être visités sans cesse. Délicats que nous sommes outre mesure, nous ne faisons pas une telle demande; mais au moins ne refusons jamais le don de Dieu.

Deuxièmement, la Croix nous prémunit contre la funeste tendance, qui est en nous, de commettre sans cesse de nouveaux péchés. Où réside cette tendance? Dans notre orgueil si incurable, dans notre sensualité, dans notre ambition des richesses. Or, la Croix, l'affliction du corps ou de l'âme, abat l'orgueil, réprime la sensualité et rend impuissante notre soif des richesses. Qui ne voit que de tels services sont d'un prix inestimable?

Troisièmement, la Croix nous rend semblables à Jésus-Christ. Notre conformité avec ce doux Sauveur et Maître doit être, par dessus tout, intérieure; c'est pourquoi saint Paul nous dit : « Ayez en vous les sentiments de Jésus-

(1) **Epître aux Coloss., I, 24.**

CHRIST (1). » Mais il y a aussi une conformité extérieure qui nous recommande à la miséricorde du Père céleste, qui est même, suivant le même apôtre, « une gloire pour notre divin Rédempteur (2), » et qui est la manifestation complète de sa vie en nous (3). Dans les justes, la Croix est le signe de la prédestination ; dans les pécheurs, elle est une préparation excellente au salut.

Quatrièmement, la Croix nous détache de la terre et porte nos pensées vers le Ciel. Ce qui nous arrive de fâcheux ici bas, nous fait souvenir, pour peu que le sentiment de la foi demeure en nous, de ces biens immuables de l'éternité que la divine Bonté nous a promis. Quand nous sommes malades, infirmes, pauvres, humiliés, délaissés, nous voyons avec évidence la vanité de toute chose de la vie présente, et notre regard se tourne vers cette félicité, cette stabilité, cette éternité des richesses à venir, qui sont réservés dans la Patrie aux âmes patientes et humbles dans la tribula-

(1) Epître aux Philipp., II, 5. — (2) *Ibid.*, I, 20. — (3) *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibns nostris.* — Deux. Epître aux Corinth., IV, 10, 11.

tion. D'autre part, par une disposition touchante de la Providence et de la grâce de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, la vue du Ciel et l'espérance des biens qui nous y attendent adoucit d'une manière admirable toutes les croix de la vie présente. C'est l'expérience que saint Paul avait faite et qui l'autorisait à dire ces magnifiques paroles : « Ne perdons jamais courage ! Mais encore que notre corps se détruise par les maux qu'il endure, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour, par l'espérance qui est en nous que ces maux seront suivis d'une gloire infinie. Car, le moment si court et si fugitif des afflictions dont nous souffrons en cette vie produit en nous un poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire. Aussi, ne nous arrêtons-nous pas à considérer les choses visibles ; mais les invisibles seules attirent nos regards ; les choses visibles sont temporelles et passagères et les invisibles, au contraire, sont éternelles (1). »

Ces enseignements sont sublimes et doivent être la lumière de notre vie. C'est à l'école du grand Apôtre que le fervent auteur de l'*Imita-*

(1) **Deux. Epître aux Corinth., IV, 16-18.**

tion avait appris combien grandes sont les bénédictions de la Croix de JÉSUS-CHRIST; et, qu'après les avoir éprouvées et goûtées lui-même, il écrivait :

« Pourquoi donc craignez-vous de porter la Croix qui vous ouvre le chemin du Ciel ? Dans la Croix est le salut, dans la Croix est la vie, dans la Croix est la protection contre les ennemis, dans la Croix l'infusion des célestes suavités, dans la Croix la force de l'âme, dans la Croix la joie de l'esprit, dans la Croix la perfection de la vertu, dans la Croix le comble de la sainteté. Prenez donc votre Croix, suivez JÉSUS et vous parviendrez à la vie éternelle (1). »

Ce doux Sauveur a dit lui-même : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa Croix chaque jour et qu'il me suive (2). » Voilà tout l'Evangile, voilà toute notre règle de vie. S'oublier d'abord, se renoncer soi-même, il le faut bien, il faut bien réellement se perdre de vue, perdre de vue ce qui est de la chair, ce qui est esprit propre, ce qui est intérêt périssable de la vie présente,

(1) Livre IIe, chap. XII, vers. 5. — (2) S. Luc, IX, 23.

pour aller à JÉSUS et aimer sa Croix ; mais, en second lieu, il faut prendre, en union avec lui, selon son esprit, c'est-à-dire humblement, patiemment et avec constance, notre propre Croix, celle qui nous vient de la Providence même, qui, en ce sens, est la sienne, puisqu'elle vient de lui et qu'elle est une portion de celle si accablante qu'il a portée, mais qui est bien véritablement la nôtre, puisque c'est par cette Croix qu'il nous donne, et non par une autre, même plus grande que nous pourrions choisir nous-mêmes, qu'il veut que notre sanctification et notre salut s'opèrent.

Ensuite, ayant pris notre Croix, sans jamais la rejeter, mais la portant fidèlement chaque jour, il nous faut suivre JÉSUS ; non pas le précéder, parce que lui seul connaît la vraie voie ; il est lui-même la voie. Nous ne devons pas même marcher de front, nous ne sommes pas dignes de paraître ainsi son égal ; nous avons besoin de sa grâce, de son exemple, et il est nécessaire, pour nos pieds délicats et faciles à se lasser, qu'il applanisse lui-même le premier la route du Calvaire.

Heureuse l'âme qui porte sa Croix, sa Croix d'affliction ou sa Croix d'opprobre, sa Croix

d'infirmités ou sa Croix de tristesse, sa Croix de privation des biens temporels ou sa Croix de soustraction des consolations spirituelles, sa Croix connue de personnes amies qui y prennent part ou sa Croix inconnue et que personne n'allège par une charité compatissante; — et qui la porte, uniquement attentive à mettre ses pieds lassés, ensanglantés, dans les traces fortement empreintes des pieds de l'Epoux! Elle dit, comme le personnage de l'Evangile dont il est parlé en saint Matthieu : « Je vous suivrai, Seigneur, partout où vous irez (1). » Il y a des larmes dans sa voix; mais son cœur est plein de tant d'espérance et de tant d'amour! Oh! vraiment heureuse, au-delà de toutes nos pensées, l'âme qui, dans les sentiers de l'exil, suit pas à pas JÉSUS, le Bien-Aimé couronné d'épines, et portant le bois de son sacrifice, Victime qui appelle, attire et entraîne après lui une multitude de victimes, pour les conduire à l'immolation ici-bas, pour les couronner d'honneur et de gloire un jour, comme il est lui-même, « à cause de sa Passion, couronné d'honneur et de

(1) *Et accedens unus scriba, ait illi : Magister, sequar te, quocumque ieris.* — S. Matth., VIII, 19.

gloire (1)! » Qui nous donnera d'être de ce nombre bienheureux et prédestiné? Qui nous donnera d'être Victime à la suite de l'Agneau? Qui nous donnera de « le suivre partout où il va (2) » maintenant même qu'il continue de diriger les âmes, ses épouses fidèles, dans le chemin royal de la Croix, et un jour, après l'exil, après le trajet de la vallée des larmes, dans la joie de son Eternité?...

VINGT-CINQUIÈME ET DERNIÈRE MÉDITATION

De l'union de la très sainte Vierge à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le cours de la Vie Publique.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

MARIE est devant Notre-Seigneur, dans tous les Mystères de la Vie Publique, une Victime d'adoration et de louange.

Nous touchons au terme de nos *Méditations sur la Vie Publique.* Ce n'est pas assurément

(1) Ep. aux Hébr., II, 9. — (2) Apoc., XIV, 4.

que le sujet soit épuisé. Comment pourrait-il être épuisé? De même que saint Jean a écrit : « Il y a beaucoup d'autres choses que JÉSUS a faites ; mais si on les racontait une à une, je ne pense pas que le monde entier suffît pour contenir les livres qu'il faudrait en écrire (1), » de même, si nous voulions méditer une à une les circonstances de la vie de Notre-Seigneur durant les trois années de sa prédication, tout le temps de notre existence ici-bas ne pourrait y suffire ; et c'est l'éternité seule qui offrira à nos cœurs avides tout ce qu'il faut pour les contenter dans la contemplation de tels sujets.

Après avoir considéré notre adorable Maître annonçant à ses Apôtres sa divine Passion, nous croyons que nous pouvons arrêter le cours de nos Méditations sur cette partie de sa vie voyagère. Mais avant de passer à l'étude des douloureux Mystères de cette Passion adorable, il faut nous agenouiller aux pieds de notre Mère, MARIE, Reine de nos cœurs, et nous demander quelle fut l'union de son Cœur au Cœur de son Fils, durant les années de la vie Publique.

Cette union très sublime nous parait être de

(1) S. Jean, dernier chap., dernier verset.

quelque manière exprimée par ces trois mots : MARIE fut devant JÉSUS une Victime d'adoration et de louange, — une Victime de réparation et de satisfaction, — une Victime d'obéissance et de fidélité.

Cette première considération est consacrée à étudier la disposition de MARIE, que nous avons ainsi indiquée : MARIE fut Victime d'adoration et de louange.

MARIE « suivait l'Agneau », son Fils, son DIEU, « partout où il allait » ; elle le suivait, elle ne le perdait pas de vue, elle étudiait chacune de ses démarches, elle entrait dans le sens de chacun de ses actes, elle écoutait ses paroles, et « elle les gardait dans son cœur (1) », et toute sa vie n'était qu'amour, et cette vie d'amour est sans nom dans le langage de la terre. Nous savons toutefois, sans crainte de nous tromper, que cet amour était une adoration et une louange incessantes. Le propre de l'amour est d'adorer et de louer l'objet aimé.

MARIE, dans l'intime de son cœur, dans la joie de son âme, adorait et louait son Bien-Aimé. Sur les routes de la Palestine, aux pieds des

(1) S. Luc, II, 19.

montagnes, sur les bords du Lac de Tibériade, au milieu des saintes femmes, dans la foule, au désert, à Béthanie, chez Marthe et Marie, dans la synagogue de Nazareth ou dans le Temple de Jérusalem, quand JÉSUS guérissait les malades, ou chassait les démons, quand il parlait à ses disciples, aux Juifs, à ses ennemis, toujours, partout, sans que rien ne pût l'en distraire, MARIE adorait et louait. Elle adorait, elle louait, la Divinité du Fils de DIEU, sa Toute-Puissance, sa Majesté, son Immensité, sa Beauté, sa Sainteté, sa Vérité, toutes ses Perfections éternelles ; elle adorait, et louait son Incarnation, sa Mission, sa Médiation, sa Rédemption, tous les Mystères si grands et si humbles, si beaux et si inconnus de sa vie d'Homme-DIEU ; elle adorait, elle louait son souverain Sacerdoce qui est le principe de ces Mystères et son état d'Hostie qui les contient tous ; elle adorait, elle louait son Cœur et toutes les dispositions de son Cœur, tant d'amour, tant de dévouement, d'indulgence, de douceur, de patience, de tendresse, chacune des paroles que son Cœur produisait et ses lèvres qui les proféraient, son regard, sa face, où se révélaient et la miséricorde du DIEU incarné et l'humilité du Fils de l'homme, ses mains qui ne

cessaient de bénir, ses pieds qui se lassaient à la poursuite des pécheurs, ce ravissant spectacle de l'Eternel devenu l'un de nous, et en qui, (ô merveille incompréhensible) ! MARIE louait et adorait son propre Fils !...

Quel état en la divine Vierge que celui de cette adoration incessante et de cette louange perpétuelle ! Quel temple incomparable était son Cœur immaculé, son Cœur de Mère ! Pourrait-on lui comparer le temple fameux que Salomon avait bâti et où des milliers et des milliers d'holocaustes étaient offerts à DIEU ? Qu'était toute la Religion de tous les prêtres du premier Testament, qu'étaient leurs hymnes et leurs cantiques composés par David lui-même, qu'étaient tant d'hommages solennels de tout un peuple, en comparaison de la religion intérieure, des cantiques et des hommages que MARIE offrait à JÉSUS, dans le temple de son âme pleine de grâce ? Il est dit de la religion des prêtres et des lévites « qu'elle devait être perpétuelle (1), » et nous savons qu'il y avait en effet, dans le temple, un autel sur lequel les prêtres devaient

(1) *Ervat sacerdotes mihi religione perpetuâ.* — Exode, XXIX, 9.

sans cesse entretenir un feu toujours prêt à consumer des victimes (1). Mais ce feu était une figure de l'amour du Cœur de MARIE; elle en était le prêtre, et à vrai dire, elle en était aussi l'hostie et l'holocauste, qui se consumait et le jour et la nuit, sans éprouver jamais aucune interruption. C'est ainsi que les saints docteurs ont parlé, en traitant de l'esprit de Victime qui animait la Mère de JÉSUS (2). MARIE était, disent-ils, un holocauste d'adoration et de louange, dont l'amour le plus saint était le feu; elle était même l'autel où le feu brûlait, où se consumait cet holocauste : c'est dire qu'elle était en un sens, (dans le sens catholique qui convient) toute la religion de JÉSUS-CHRIST, comme JÉSUS-CHRIST était toute la religion de son Père.

Un illustre saint du XIIIe siècle a dit une parole qui répond à cette pensée, et qui, d'autre part, nous invite à la plus intime union avec l'auguste Vierge, dans cet esprit de religion. La voici : « MARIE est un autel très large et très

(1) Lévitique, VI, 12. — (2) Voir notre ouvrage : *De l'Union à N.-S. J.-C. dans sa Vie de Victime*, chap. XX, XXI et XXII.

profond, dit le fervent disciple de Saint François, saint Antoine de Padoue. MARIE elle-même est la première Victime qui y ait été immolée ; mais avec elle d'autres victimes doivent y être offertes et consumées (1). » Touchante parole ! qu'il plaise à Celui qui ravissait le Cœur de sa divine Mère, et en faisait une hostie si parfaite d'adoration et de louanges, de nous unir intimement à ce Cœur, et de nous y fixer comme sur un autel, l'autel d'un ardent holocauste, et de nons y consacrer victimes, nous aussi, de son adoration et de sa louange éternelles.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

MARIE, Victime de Réparation et de Satisfaction.

Saint Bonaventure a dit dans son pieux ouvrage : *La Méditation de la vie de Jésus-Christ* : « Le Seigneur JÉSUS était pour MARIE un Fils, un Epoux, un Père, une Mère (2). » Saint Augustin avait dit aussi : « un Fils, un

(1) Ap. Maracci, *Polyanthæa, Mananæ*, voc. *Altare*. — (2) Chap. LXXXIII.

Epoux, un Frère (1). » On comprend dès lors les mouvements incessants de MARIE vers JÉSUS, mouvements d'un amour si fort et si doux, que MARIE était véritablement vivante non en elle-même, mais en JÉSUS. C'était la vie, c'était la joie de cette Vierge, de cette Mère, de cette Epouse, de cette Sœur, de cette Enfant, de cette Hostie du Verbe incarné; et c'était en même temps la très parfaite consolation et satisfaction de ce Verbe divin, Père, Mère, Epoux, Frère, Fils de l'adorable Vierge : consolation intime, profonde, continuelle, satisfaction qui répondait en quelque sorte à tout ce qui était dû à son amour, à son dévouement pour les hommes; mais consolation et satisfaction nécessaires. Car, ce que MARIE donnait d'amour, et ce que cette humble Reine des apôtres, des disciples et de quelques autres âmes dociles inclinait ce petit nombre à donner d'amour à JÉSUS, elle l'offrait à JÉSUS, au milieu de l'indifférence de presque tout ce peuple si privilégié et même de la haine de plusieurs. Il est écrit en effet : « JÉSUS est venu parmi les siens et les siens ne

(1) *De sanctâ Virginitate*, cap. v et vi.

l'ont pas reçu (1). » JÉSUS dit lui-même : « Ils m'ont persécuté ; ils m'ont haï sans raison (2). »

La conduite des Juifs et principalement des chefs du peuple, des grands prêtres, des docteurs de la loi, des scribes, est un étrange mystère; mais le fait de la perversité de leur cœur est écrit à toutes les pages de l'Evangile. Voilà donc JÉSUS, le Sauveur de ses créatures rebelles et malheureuses, le Fils de DIEU, apportant, offrant aux hommes une participation à sa Filiation divine, donnant aux âmes toutes sortes de bénédictions dans le temps, leur assurant des biens infinis pour l'Eternité, objet de haine, de répulsion et de mépris !... Un jour, ils voulaient le précipiter du haut d'une colline (3) ; une autre fois le lapider (4). Ils disaient brutalement : « C'est au nom du prince des démons qu'il chasse les démons (5). » Dans leur fureur stupide ils allaient jusqu'à cette insulte : « Vous êtes possédé du démon (6). »

Quels affronts! quelles injures! Sur qui retombaient ces affronts et ces injures? sur la

(1) S. Jean, I, 11. — (2) S. Jean, XV, 20, 25. — (3) S. Luc, IV, 29. — (4) S. Jean, VIII, 59. — (5) S. Matth., IX, 34. — (6) S. Jean, VIII, 48.

personne adorable de Jésus, sur son Cœur; mais aussi sur le Cœur si tendre, si affectueux, si sensible de la divine Vierge, sa Mère. Ce que le prophète avait dit autrefois à Dieu, Marie le disait à son Fils : « Les opprobres jetés sur vous par ceux qui vous insultent sont retombés sur moi (1). » Et que faisait-elle, dans l'amère douleur de son âme, dans le brisement de Cœur qu'elle endurait, dans l'intolérable martyre que lui faisait subir l'incompréhensible conduite des hommes envers ce Dieu, ce Rédempteur, ce Fils, dont la beauté, la sainteté, et la bonté la tenait dans un ravissement perpétuel, elle sa Mère, son Epouse, sa Fille, sa Sœur, son Unique, sa Bien-Aimée?..

Marie opposait à l'insulte l'adoration, au blasphème la louange, à tant d'ingratitude une reconnaissance inexprimable, à tant de mépris toutes les humiliations de son Cœur blessé, à tant de haine toutes les ardeurs consumantes de son immense amour. Marie réparait! Cette grande parole qui a occupé un si grand nombre d'âmes généreuses, depuis un demi-siècle sur-

(1) *Opprobria exprobantium tibi ceciderunt super me.* — Psaume LXVIII, 10.

tout et qui en passionne encore tant d'autres : La réparation, a été dite la première fois par Marie, témoin de l'indifférence et surtout des injures dont son Jésus était l'objet : et la grande, la sainte, la sublime disposition qu'elle exprime était la vie de Marie, vie humiliée, anéantie, amère, amoureuse, vie de Victime expiatrice, de Victime du Sacré Cœur.

Comme au jour de la Vie Publique, Jésus vit parmi nous. Il vit dans son Eglise, dans ses Prêtres, dans ses Religieux, dans ses Fidèles; et en eux il est méconnu, méprisé, insulté, haï. Il vit au Saint Sacrement, d'une vie réelle, personnelle ; il est là, dans nos tabernacles, avec sa gloire et ses attraits et son amour. Et l'accablant, l'effrayant mystère de l'indifférence, de l'injure et de la haine des hommes se reproduit sous nos yeux....

Que ferons-nous ?.. Que ferons-nous, âmes sensibles à l'honneur de Dieu et de son Christ, âmes fortes et vaillantes par la foi, âmes généreuses et ardentes par l'amour, âmes humbles et patientes par la commisération qu'il faut toujours avoir pour les plus grands pécheurs ?... Nous ferons ce qu'a fait Marie. Nous verserons aux pieds de Jésus Hostie, nos larmes et nos

prières, nos adorations et nos louanges, nos actions de grâces et nos bénédictions, nos satisfactions et nos expiations, toute l'humilité, toute la douleur, tout le dévoûment, tout l'amour de notre âme, notre vie toute entière pour qu'elle se consume devant la Sainteté, la Justice, et la Miséricorde du Fils de Dieu, devant sa Gloire outragée et son Amour méconnu et méprisé, comme un holocauste d'humble, suave, amère, heureuse, constante et universelle Réparation.

La Réparation est le soutien et la vie des vertus. Par elle, l'amour est plus pur et plus fort, la foi est plus vive et plus agissante, l'espérance plus humble et plus ferme; la mortification et la pénitence atteignent leur but le plus élevé; le zèle en tire toute sa noblesse, sa force et sa persévérance. La Réparation, c'est l'union intime avec Jésus et Marie, avec Jésus par Marie. Elevons-nous plus haut. Qu'est-ce que l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, sinon la Réparation? Et la Coopération de Marie à la Rédemption et sa Compassion et son action incessante dans l'Eglise, est-ce aussi autre chose que la Réparation? La Réparation, c'est la dette d'amour payée à Dieu, à Jésus, par Marie,

avec MARIE et en MARIE, pour nous pauvres pécheurs, et pour nos frères tous les pécheurs de l'univers... O sainte Œuvre! que de vœux tu nous inspires!

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

MARIE, Victime d'obéissance et de fidélité.

Que veut dire cette parole : Victime d'obéissance et de fidélité ? Elle exprime cette disposition intérieure que Notre-Seigneur a tant glorifiée qu'il semble l'avoir estimée plus sainte que la dignité même de Mère de DIEU. Il faut se rappeler cette circonstance de sa Vie Publique. Un jour qu'il venait de parler à la foule, une femme éleva la voix et dit: « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a allaité! » Et JÉSUS dit : « Bien plus heureux ceux qui entendent la parole de DIEU et qui en gardent les préceptes (1)! » Il y a un autre fait non moins instructif. Il arriva que sa divine Mère et ceux qu'on appelait ses frères désiraient s'approcher de lui; mais la foule était

(1) S. Luc, XI, 27, 28.

si nombreuse, qu'ils ne pouvaient y parvenir. Alors quelqu'un dit : « Voilà votre Mère et vos frères qui sont hors d'ici et qui veulent vous voir et vous parler. » Mais JÉSUS répondant dit: « Qui est ma Mère et qui sont mes Frères ? Ma Mère et mes Frères sont ceux qui écoutent la parole de DIEU et la pratiquent (1). »

Le point culminant, dans l'ordre de la grâce, c'est donc l'obéissance et la fidélité aux commandements de DIEU parfaitement remplis; et cette obéissance et cette fidélité sont aussi la preuve la plus sûre de l'amour, Notre-Seigneur lui-même ayant dit : « Celui qui m'aime, c'est celui qui garde ma parole et qui y est fidèle (2). »

Telle est l'excellence de l'obéissance à la volonté, au désir, au bon plaisir de notre DIEU, de notre Rédempteur, sur nous. Mais nous avons dit : Victime d'obéissance; en quel sens? Cette expression signifie l'état intérieur de sacrifice dans lequel est une âme qui adhère toujours à ce que DIEU demande d'elle. Or, l'on se rend compte facilement de la convenance et de la vérité de cette expression. Une âme qui

(1) S. Matth., XII, 46. — S. Luc, VIII, 19. — (2) S. Jean, XIV, 21-24.

obéit immole à DIEU sa volonté ; et, parce que la volonté est ce que nous avons de plus intime et, si l'on peut dire, de plus personnel, cette immolation est le plus excellent des sacrifices. De là cette parole : « L'obéissance est meilleure que tout autre victime (1). »

Mais, pour justifier d'une manière plus décisive encore cette manière de parler, il n'y a qu'à se rappeler ce que saint Paul a dit de l'obéissance de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. C'est elle qui l'a fait Victime, puisque c'est elle qui l'a conduit à la mort et à la mort de la croix. « Il fut obéissant, dit-il, jusqu'à la mort et à la mort de la croix (2). »

Revenons maintenant à notre Mère. MARIE, Victime d'obéissance et de fidélité, c'est donc MARIE toujours attentive, toujours soigneuse, toujours zélée et avide d'étudier, de comprendre parfaitement chacune des paroles, chacun des désirs, le moindre dessein, le moindre bon plaisir de ce Fils bien-aimé, dont elle était plus que tout autre le disciple. Est-ce que ceux qui disaient : « Jamais homme n'a parlé comme

(1) Prem. livre des Rois, XV, 22. — (2) Ep. aux Philipp., II, 8.

Lui (1), » admiraient ses enseignements autant que sa Mère? Est-ce que Madeleine, agenouillée aux pieds de Jésus dans la maison de Béthanie, « écoutait sa parole (2) » avec autant de tendresse et de joie que sa Mère? Est-ce que Jean s'inclina sur son Cœur, pour en recevoir les plus intimes secrets, comme sa Mère? Est-ce que ces hommes simples et généreux qui quittèrent tout pour le suivre, selon le témoignage de saint Pierre (3), furent prompts à répondre à son appel, comme Celle qui était devenu sa Mère, par cette simple parole : « *Ecce Ancilla Domini!* Voici la servante du Seigneur (4)! »

Tout ce que Jésus enseignait, recommandait, ordonnait, insinuait, par ses paroles, par sa conduite, par chacune de ses actions, Marie l'adorait, l'aimait, se l'appropriait, se l'appliquait, en faisait son aliment, comme Jésus luimême le disait de la volonté de son Père (5); et cette fidélité constante, attentive, amoureuse, était sa vie. Elle faisait une partie essentielle de son œuvre de Réparation; elle était la consolation la plus intime du Cœur de Jésus; elle

(1) S. Jean, VII, 46. — (2) S. Luc. X, 39. — (3) S. Matth., IX, 27. — (4) S. Luc, I, 38. — (5) S. Jean, II, 34.

était la consommation de l'union avec cet unique Centre et Terme de toute vie, selon cette parole : « Celui qui adhère à DIEU est un même esprit avec lui (1); » et encore : « Quiconque m'aime, garde mes commandements, et nous irons à lui (c'est-à-dire le Père, le Fils et le Saint-Esprit) et nous ferons notre demeure en Lui (2). » De sorte que ce qui semble réservé au Ciel, l'union parfaite à DIEU et à JÉSUS, la demeure de la Très-Sainte Trinité en nous, c'est la grâce éminente de l'âme qui accorde tout au bon plaisir divin, qui s'immole toute entière à ce bon plaisir adorable, qui se consume, comme dans les flammes d'un holocauste d'amour, dans toutes sortes d'œuvres de religion, de charité, de zèle, de mortification et de pénitence, que demande d'elle ce tout aimable bon plaisir.

Telle fut MARIE, durant les jours de la Vie Publique ; mais d'une manière si sublime, à un degré si haut, et dans des ardeurs de charité si consumante que Celui-là seul le sait qui recevait avec tant de complaisance l'hommage de son humble Victime d'obéissance et de fidélilé.

(1) Prem. Ep. aux Corinth., VI, 17. — (2) S. Jean, XIV, 24.

Quand Jésus avait dit : « Qui est ma Mère ? Quiconque écoute ma parole et l'observe fidèlement est ma Mère, » il désignait spécialement Marie; c'est Marie surtout qu'il avait le dessein de louer et de glorifier. En réalité, l'auguste Vierge était deux fois sa Mère, et sous les deux rapports, elle l'était à des titres magnifiques. Elle était sa Mère, puisqu'elle l'avait enfanté; mais cet enfantement avait été miraculeux et tout divin, et loin d'altérer ou d'amoindrir sa virginité, comme parle l'Eglise, il l'avait confirmée et consacrée (1). Mais elle était Mère d'une manière éminente et sans égale, dans le sens de la parole du divin Maître, puisqu'elle accomplissait, avec des dispositions si admirables et si parfaites, tout enseignement de ce Maître adorable, son Fils.

Et de même que, dans le Mystère de son divin enfantement, elle était devenue en même temps Mère de Jésus, et Victime avec Jésus (nous l'avons vu dans la Méditation ixe sur le Mystère de l'Incarnation (2), de même, aux jours de la

(1) *Natus de Virgine Matris integritatem non minuit sed sacravit.* — In festo Nativit. B. M. V. *Secreta.* — (2) Tome premier, p. 118.

Vie Publique, elle mérita, par son obéissance et sa docilité, d'être appelée à la fois Mère de JÉSUS et sa Victime.

Elle devait plus tard, aux pieds de la Croix, devenir une fois de plus, Mère de JÉSUS et Victime avec Lui, en donnant naissance à son Corps mystique, qui est l'Eglise. — Nous le verrons en son lieu.

C'est ainsi que durant les trois années qui suivirent les jours si tranquilles et si beaux de Nazareth et qui précédèrent les scènes si douloureuses de la Passion, MARIE ne cessa d'être devant JÉSUS une Victime d'adoration et de louange, — de réparation et de satisfaction, — d'obéissance et de fidélité.

O MARIE ! vous êtes notre Mère. Une mère donne d'elle-même, de son sang, de sa vie, de son cœur, de son âme, à ses enfants. Donnez-nous de ce que vous êtes, de votre esprit, de votre vie, de votre âme, de votre cœur, ô parfaite, ô sublime, ô ravissante Hostie de JÉSUS ! Donnez nous! Et, que ce qui est en nous de nous-mêmes le cédant à ce qu'il vous plaira de nous communiquer de vous-mêmes, nous puissions dire, chacun en vérité : « Pour moi vivre,

c'est MARIE ! » O grâce infiniment aimable et désirable ! O faveur du Ciel plutôt que de la vie d'exil !... Et alors n'étant plus nous-mêmes, mais vous seule. O notre unique vie en JÉSUS ! nous serons, comme vous et en vous et par vous, des Victimes et des Hosties du sacré Cœur de votre Fils, « Hosties vivantes, saintes et assurément agréables (1), » Hosties d'adoration et de louanges, Hosties de réparation et de satisfaction, Hosties d'obéissance et de fidélité, devant chacun de ces Mystères, mais surtout, ah ! surtout, devant le Mystère qui les rappelle tous et qui les contient tous, celui de sa douce Présence, celui de son Amour vivant, celui de son Cœur Eucharistique ; et alors, avec Vous, par Vous et en Vous, c'est-à-dire en votre société, par votre médiation et selon votre esprit, ce qui n'est autre chose que la plus intime, la plus étroite, la plus amoureuse, la plus absolue union avec Vous, ô très-unique, ô très-aimée, ô très-aimable Mère ! nous aurons le bonheur d'être ici-bas la consolation du Cœur de notre DIEU, de notre Prêtre, de notre Hostie, par toute notre vie intérieure, par toutes nos actions extérieu-

(1) Epître aux Romains, XII, 1.

res, par ce qui nous donne de la tristesse ou de joie, par le succès comme par l'insuccès, par le travail comme par l'impuissance, par les œuvres de zèle comme par celles de la contemplation, par tous nos vœux, par toutes nos aspirations, par tous les mouvements de vie qui sont en nous, et par notre dernier soupir qui sera, Mère! sous vos regards, notre dernier Sacrifice. *Amen.*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Obligé de remettre à une autre époque la composition des Méditations sur la Passion, la Vie Glorieuse *et* la Vie Eucharistique de N.-S. J.-C. *qui formeront le 3me volume, nous croyons pouvoir dès maintenant mettre les deux premiers à la disposition des pieux fidèles. C'est l'avis de plusieurs personnes bienveillantes, qui pensent que les sujets traités dans ces premiers volumes présentent un enseignement assez complet, pour que la lecture qu'on en fera puisse être vraiment utile.*

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

MÉDITATIONS SUR LES MYSTÈRES DE LA VIE PUBLIQUE.

(*Suite*)

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

FAUTES A CORRIGER

Page 249, ligne 10e *au lieu de* : en se révélant,
lisez : en la révélant.

Page 423, ligne 9e, *au lieu de* : l'âme incréée,
lisez : l'âme créée.

Grenoble, imprimerie Baratier et Dardelet. 8334

